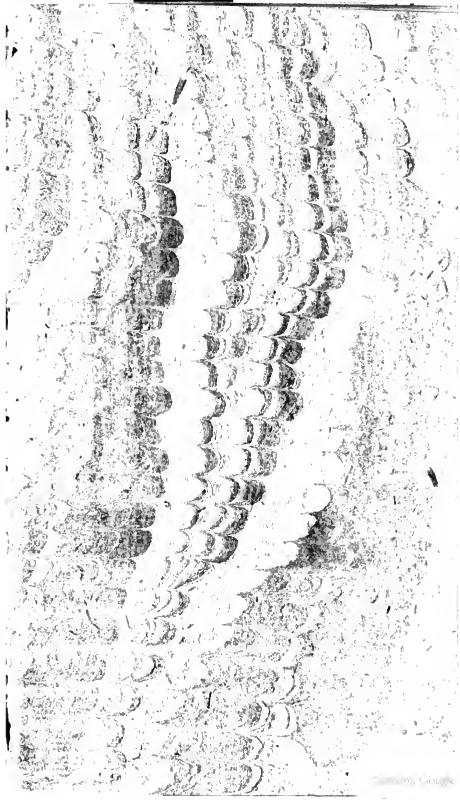
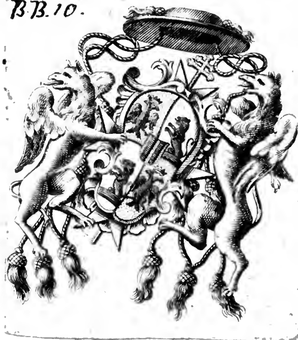

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
4 H
10






BB.10.



ROMA

LA

MYTHOLOGIE

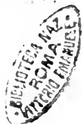
ET

LES FABLES

EXPLIQUÉES

PAR L'HISTOIRE.

TOME IV.



LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE;

Par M. l'Abbé BANIER, *de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIE'ME.









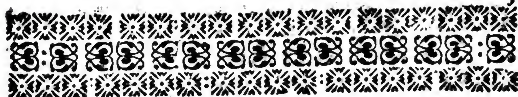
A PARIS;

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques à la Science.

M. DCC. XXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES Contenus dans ce Tome IV.

Suite des Dieux d'Occident.

Continuation du Livre I.

LIVRE II.

LIVRE III.

EXTRAIT DES REGISTRES DE l'Academie Royale des Inscriptions des Belles-Lettres.

Du Mardi 28. Août 1736.

CE jourd'hui M. de Boze & M. l'Abbé Sevin, Commissaires nommés par l'Académie pour l'examen de l'Ouvrage de M. l'Abbé Banier, intitulé : *La Mythologie & les Fables expliquées par l'Histoire, &c.* en ont fait leur Rapport, & dit qu'ils n'y ont rien trouvé qui pût l'empêcher d'être imprimé ; en conséquence duquel Rapport & de leur Approbation par écrit livrée aux Registres, l'Academie a cedé & transporté audit Sieur Abbé Banier son droit de Privilege pour servir à l'impression dudit Ouvrage. FAIT à Paris au Louvre ledit jour Mardi 28. Août 1736. *Signé*, GROS DE BOZE, Secretaire perpetuel de l'Academie.

J'ai cedé à Monsieur Briasson, Libraire à Paris, le Privilege que l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres m'a accordé pour mon Ouvrage, intitulé : *Mythologie, &c.* suivant les Conventions faites entre nous. A Paris ce premier Septembre 1736. *Signé* BANIER.

Registré les deux Cessions ci-dessus sur le Registre IX. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 311. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce premier Octobre mil sept cens trente-six.*

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LA MYTHOLOGIE



LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE.

SUITE DES DIEUX DU CIEL.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de Minerve, ou Pallas, & de Bellone.

JE commence l'Hiſtoire des Dieux de cette ſeconde race, par celle de Minerve, la plus noble production de Jupiter. Rapportons d'abord la Mythologie Grecque à ſon ſujet, puis nous recher-

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.IX.

cherons sa véritable origine. Ciceron reconnoît cinq Déesses de ce nom. « J'ai » déja parlé, dit-il, d'une Minerve, » mere d'Apollon. Une autre, issue du » Nil, est honorée à Saïs ville d'Egypte. » Une troisiéme dont j'ai parlé aussi, » fille de Jupiter. Une quatriéme, née » de Jupiter & de Coryphé fille de l'O- » cean, nommée par les Arcadiens, » Corie, & à qui l'on doit l'invention » des chars à quatre chevaux de front. » Une cinquiéme, que l'on peint avec » des talonnieres, eut pour pere Pallas, » à qui, dit-on, elle ôta la vie, parce » qu'il vouloit la violer (*a*).

Saint Clément d'Alexandrie, celui des Peres de l'Eglise qui connoissoit le mieux l'Antiquité profane, & qui avoit lû un grand nombre d'Auteurs, dont le temps nous a enlevé les Ouvrages, reconnoît aussi cinq Minerves, mais pour leurs parens, il differe un peu de Ciceron. La premiere, étoit Athénienne, & fille de Vulcain; la se-

(a) *Minerva prima, quam Apollinis matrem suprà diximus: secunda orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt: tertia illa, quam Jove generatam diximus: quarta Jove nata, & Coryphe, Oceani filia, quam Arcades Coriam nominant, & quadrigarum inventricem ferunt: quinta Pallantis, quæ patrem dicitur interemisse, virginitatem suam violare conantem: cui pinnarum talaria affingunt.* De Nat. Deor. lib. 3. c. 192.

conde Egyptienne, fille du Nil; la troisiéme qui avoit Saturne pour pere, avoit inventé l'art de la guerre; la quatriéme, fille de Jupiter; la cinquiéme enfin, étoit fille de Pallas & de Titanide fille de l'Océan, laquelle après avoir ôté la vie à ſon pere, l'écorcha & ſe couvrit de ſa peau.

D'abord il ſe préſente un énigme impénétrable au ſujet de la naiſſance de cette Déeſſe. Jupiter, dit-on (*a*), après la guerre des Titans, ſe voyant, du conſentement des autres Dieux, maître du Ciel & de la Terre, épouſa Metis qui paſſoit pour la plus ſage fille qui fût dans le monde: mais la voyant prête d'accoucher, & ayant appris du Ciel qu'elle alloit mettre au monde une fille d'une ſageſſe conſommée, & un fils à qui les Deſtinées réſervoient l'Empire du monde, il la dévora; & quelque temps après ſe ſentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où ſortit Minerve toute armée, & dans un âge même aſſez avancé; de ſorte qu'elle fut en état de ſecourir

(*a*) Voyez Homere *Hymn.* de Pallas. Heſiod. Theog. Philoſtr. *Tableau de la naiſſance de Minerve*, & Lucien, Dial. de Jupiter & de Vulcain.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

son pere dans la guerre des Geants; où elle se distingua beaucoup (1). Jupiter, suivant quelques Auteurs, étoit déja marié avec Junon; & il ne prit le dessein de mettre Minerve au monde, que parce que Junon étoit stérile. Cette fiction a toujours paru mystérieuse, & ceux qui ont entrepris de l'expliquer, se sont jettés dans différents partis. De Sçavans Modernes ont crû qu'elle renfermoit les vérités les plus sublimes de la Philosophie, & cette parole (2) qui avoit créé toutes choses; c'est-à-dire, l'idée éternelle qui avoit été le modele de tout ce que l'Etre souverain avoit mis au monde (*a*); qu'on avoit voulu marquer l'égalité de puissance entre cette Déesse & son pere, en lui donnant le redoutable Egide (3), qu'aucun autre Dieu que lui ne pouvoit porter; & que si on avoit dit qu'elle étoit la Déesse des Arts & des Sciences, c'est qu'elle étoit l'intelligence de son pere; enfin qu'on ne lui avoit consacré la Chouette, le Dragon & le Coq, que pour marquer sa vigilance, & nous apprendre que la véritable sagesse ne s'endort jamais. Mais si on demande à ces

(1) Voyez ce qui a été dit à l'occasion de cette guerre.

(2) λόγος.

(3) Voyez Homer l. 6.

(*a*) Que S. Paul appelle *figura substantiæ ejus*. Voyez S. Augustin, liv. 7. *de la Cité de Dieu*, après Varron.

Auteurs, où les Poëtes avoient pris ces hautes idées de la plus sublime Théologie, ils répondent que c'étoit dans les Livres de Mercure Trismégiste, cet Auteur célébre qui sembloit avoir pénétré le mystere de la Trinité ; mais ces Livres ne sont-ils pas supposés ? D'autres disent (*a*) que les Poëtes avoient puisé ces idées dans les Livres de Moyse, dont les Egyptiens & les autres Peuples voisins porterent la connoissance avec leurs Colonies, dans la Grece ; & qu'une connoissance confuse du Verbe éternel, fut le fondement des fables qu'ils débiterent sur ce sujet. Le Pere Tournemine est de ce sentiment, puisqu'il dit dans un excellent morceau, inséré dans les Mémoires de Trevoux, Novembre & Décembre 1702. que le nom d'*Athena* ou *Thena*, vient d'un mot hébraïque qui signifie *connoissance* ; & il trouve un grand rapport entre cette Déesse & le Verbe produit par voye de connoissance. D'ailleurs, ajoute-t-il, les Arcadiens disoient que Minerve étoit fille de Coryphé, que ce mot signifie le sommet de la tête. *Triton*, de même,

(*a*) Le Pere Tournemine, Project de l'Explication des Fables ; Journal de Trevoux, Novembre & Décembre 1702.

dans la Dialecte Eolienne, veut dire *le crâne* : on a dit aussi, pour la même raison, que son pere s'appelloit Cranaüs. Ce sçavant Auteur va plus loin encore, & est persuadé que le Serpent que les Vierges qui servoient Minerve portoient dans leurs processions, étoit une figure de celui qui trompa Eve. Mais j'ai bien de la peine à me rendre à ces idées ; les Payens avoient-ils la moindre connoissance de ces mysteres ineffables ?

M. le Clerc, dans ses Notes sur Hésiode, dit que cette fable est fondée sur ce que Jupiter adopta cette fille, & prit soin de son éducation. Pour moi, m'en tenant à Hésiode qui la fait sortir du cerveau de Jupiter, je remarque seulement qu'il ne s'agit pas dans cette fable, comme on le croit communément, de la sage Minerve, mais de la guerriere Pallas, puisque les épithetes qu'il lui donne, ne conviennent qu'à celle-ci. *Ce Dieu*, dit-il, *fit éclore de son cerveau la Tritonienne aux yeux pers ; elle est vive & violente, indomptable, aimant le tumulte, le bruit, la guerre & les combats.*

Eusebe prétend que la fable de Minerve vient d'une fille qui parut sur les bords du Lac Triton, & qui se rendit

fameuse par les ouvrages de laine ; & comme les beaux Arts sont les fruits de l'esprit, on eut raison de dire qu'elle étoit sortie du cerveau de Jupiter. Pausanias (1) semble confirmer la tradition qu'a suivie Eusebe, lorsqu'il dit ; *Quant à la Déesse, elle a les yeux pers, ce que je crois fondé sur une fable qui a cours parmi les Libyens, car ils disent que Minerve étoit fille de Neptune & de Tritonis Nymphe d'un Marais, & que pour cela on lui a donné des yeux pers comme à son pere* ; cependant comme l'Antiquité varie beaucoup sur tous ces sujets, ceux d'Aliphere dans l'Arcadie, se vantoient, au rapport de Pausanias, que Minerve étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie. Enfin la plus commune opinion est que Minerve étoit fille de Cecrops (*a*), & comme elle se distingua dans les belles-lettres, & peut-être dans les armes, on la regarda après sa mort comme la Divinité qui y présidoit, & l'on ne la fit sortir du cerveau de son pere, que parce que les étymologies les plus naturelles de son nom, signifient ou *conseil*, ou *sagesse*, ou *es-*

(1) In Attic. c. 14.

(*a*) Cette conjecture est d'autant plu vraisemblable, que Cecrops est peut-être Jupiter Roi d'Athénes que l'ancienne Mythologie Grecque dit être le pere de Minerve.

Dieux d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

prit (1). Tous les Sçavans ne conviennent pas de cette étymologie. On fait venir le nom d'*Athene*, ou d'*Athanatos*, immortel, ou de *Thanaï*, *Sçavant*, ou d'*Athrena*, *clairvoyant*, ou de *Thena*, connoissance : & celui de Minerve, anciennement Menerve, est tiré de μένω, ou de *minuere*, diminuer, ou de *minari*, menacer, ou de *monere*, avertir (2).

Mais je crois qu'il y a eu une Minerve plus ancienne que celles dont nous venons de parler, & qui étoit honorée à Saïs en Egypte, long-temps avant Cecrops ; que ce Prince qui en étoit originaire, en porta le culte dans la Grece, & que ce n'est que dans la suite que cette Déesse fut confondue avec sa fille Athené, à qui il avoit donné ce nom pour la consacrer à la Divinité qu'on adoroit dans sa patrie. Cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Neits*, selon Platon (1) & Eratosthene, & c'étoit elle, suivant le premier de ces deux Auteurs, qui avoit fondé la célébre ville de Saïs, où les Grecs apprirent les cérémonies de son culte. Et comme les Rois d'Egypte, au rapport de Lucien, portoient souvent les noms de leurs Dieux, celui de Nitocris, cette

(1) Cœlius *Cœlo Poët. Astron. in Geminis.*

(2) Consultez aussi Lylio Giraldi.

(1) Dans son Timée.

fameuſe Reine qui ſe diſtingua pendant ſon regne autant par ſes belles actions que par les monumens qu'elle fit élever, ſignifioit *Minerve victorieuſe.*

Suivant d'autres Anciens, cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Ogga*, ou *Onka*, & il faut convenir que leur opinion eſt mieux fondée que celle d'Eratoſthene & de Platon. En effet, que le premier & le plus ancien nom de Minerve ait été celui de *Ogga* ou *Onka*, c'eſt un fait atteſté par pluſieurs Anciens. Euphorion le dit poſitivement dans Etienne de Byſance; & Heſychius s'en exprime ainſi: *Athéné étoit nommée Onka à Thebes.* Le Scholiaſte de Pindare, qui parle d'un village de la Thébaïde nommé *Onka*, penſe de même qu'Heſychius: or la ville de Thebes en Grece étoit une Colonie Phénicienne. Eſchile eſt le premier qui nous ait appris ce nom de Minerve; Etheocle en effet dit dans une des Tragédies de ce Poëte: « D'abord Onka, Pallas, » cette Déeſſe qui veut bien habiter » près de nous aux portes de cette » ville, &c.

Le Scholiaſte de ce Poëte conclut de-là que Pallas étoit honorée chez les Thebains ſous le nom d'*Onka*: or d'où

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.IX.

les Thebains avoient-ils appris ce nom, que des Egyptiens ou des Phéniciens que Cadmus avoit conduits dans la Beotie? Je dis des Egyptiens ou des Phéniciens, parce que les Anciens étoient partagés sur le pays d'où étoit venu Cadmus, comme nous le dirons dans son histoire.

Mais d'où venoit ce nom d'*Ogga*, ou *Onka*? C'est un point sur lequel les Sçavans ne sont point d'accord, ainsi qu'on peut le voir dans Selden (1) & Bochart (2). M. Fourmont (3) y paroît moins embarrassé que les autres. *Onga*, dit-il, qui est le nom Phénicien de Pallas, doit se trouver dans la famille de Chronos; or Chronos, ou Saturne, selon lui, est incontestablement Abraham. Ce nom veut dire une jeune fille, ou une femme, ou une servante: c'est donc le même, en ôtant l'*r*, que celui d'Agar, la mere du guerrier Ismaël; mais je renvoye à l'Auteur même, pour les preuves de ce sentiment.

(1) *De Diis Syriis.*
(2) Geogr. facr. liv. 2. c. 24.
(3) Refl. crit. 1. 4. sect. 2.

Dès-là je ne doute point que Ciceron ne se soit trompé, lorsqu'il dit, dans le passage que nous avons rapporté, *Minerva secunda, orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt*, & ce qui prouve

ſon ancienneté, c'eſt que chez les Egyptiens elle étoit la femme de Vulcain, le plus ancien & le premier de tous leurs Dieux : en quoi, comme nous l'avons déja remarqué, la Mythologie Grecque, qui en faiſoit une fille qui garda toujours ſa virginité, étoit bien différente de celle d'Egypte. Les Libyens qui avoient reçû des Egyptiens, ſelon le témoignage d'Herodote, le culte de cette Divinité, en changerent toute l'hiſtoire, comme le rapporte cet Auteur (1), & dirent que Minerve étoit fille de Neptune & du Lac Tritonide, qu'elle s'étoit donnée à Jupiter, qui l'avoit adoptée pour ſa fille, &c.

(1) Liv. I. c. 180.

Je dois ajouter avec le même Auteur, que les Libyens qui habitoient autour du Lac Tritonide, célébroient tous les ans une Fête ſolemnelle en l'honneur de Minerve, pendant laquelle les filles ſe partageoient en deux bandes, & ſe battoient à coups de pierres & de bâtons, & qu'elles regardoient comme de fauſſes Vierges celles qui mouroient de leurs bleſſures : Fête ancienne, ſelon ces Peuples, & qu'ils diſoient avoir reçûe de leurs ancêtres. Le même Auteur (1) fait auſſi mention d'une Fête

(2) Liv. 2. c. 59.

A vj

célébrée à Saïs en l'honneur de cette Déesse ; mais nous en avons assez parlé dans l'Histoire des Dieux d'Egypte.

Pallas, Minerve, & Athené, n'étoient parmi les Grecs qu'une même Divinité, avec cette seule différence, que Minerve étoit proprement la Déesse des Sciences & des Arts : & Pallas, qui avoit pris son nom du Géant Pallas son pere, étoit celle qui présidoit à la guerre ; ce qui la fait confondre quelquefois avec Bellone, dont nous parlerons dans la suite de cet article, mais les Poëtes varient souvent là-dessus.

Plusieurs villes se distinguerent dans le culte qu'elles rendirent à Minerve, entr'autres Rhodes & Athenes ; cependant Saïs le disputoit à toutes les autres villes du monde ; & cette Deesse y avoit un Temple magnifique, dont Herodote fait la description (1). Le même Auteur parle aussi des Temples que cette Déesse avoit dans différentes villes de la Gréce ; mais il paroît que l'Isle de Dio, ou de Naxe, quoique consacrée à Bacchus, se distinguoit par le culte qu'elle rendoit à Minerve, ainsi qu'on peut le prouver par trois médailles de cette Isle, sur lesquelles elle

(1) Liv. 2.

paroît. Une de ces trois médailles eſt dans le Cabinet du Roi, & a été expliquée par le P. Hardouin; & les deux autres ſe trouvent dans le *Theſauro Britannico.* Mais à propos de Rhodes, je dois expliquer en paſſant la Fable qui dit que le jour de la naiſſance de cette Déeſſe, on vit tomber dans cette ville une pluye d'or (1); ce qui n'a d'autre fondement, ſinon que cette ville, qui s'étoit miſe ſous la protection de Minerve, excella dans l'art de faire de belles ſtatues. On ajouta à la Fable que cette Déeſſe, piquée de ce qu'on avoit une fois oublié de porter du feu dans un de ſes ſacrifices, abandonna le ſéjour de cette Iſle, pour ſe retirer à Athenes; ce qui n'eſt fondé que ſur ce que les Rhodiens ayant négligé le culte de la Déeſſe, & le ſoin qu'ils avoient de cultiver les beaux Arts, les Atheniens commencerent alors à s'y diſtinguer, & à la prendre pour leur Patrone. En effet ils lui dédierent un Temple magnifique ſous le nom de *Parthenos*, qui veut dire *Vierge.* Phidias l'orna d'une ſtatue d'or & d'yvoire, qui étoit un chef-d'œuvre. Mais ce qui rendoit le culte de Minerve plus ſolemnel encore, étoit la Fête que les

(1) Pindar. 7. Olymp. & Claudien.

Dieux d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

Atheniens célébroient en son honneur, & dont la célébrité attiroit des spectateurs de toute la Grece. Cete Fête que Meursius a décrite avec soin (1), & que je ne ferai que copier, s'appelloit Athénées, & avoit été instituée par Erichthonius, troisiéme Roi d'Athenes. Ensuite lorsque Théfée eut rassemblé les douze bourgades de l'Attique, pour en faire une ville plus considérable, & que cette Fête fut célébrée par tous ces Peuples, elle prit le nom de Panathenées. Cette Fête ne duroit d'abord qu'ún jour; mais pour en augmenter la solemnité, on la fit durer dans la suite pendant plusieurs jours. Ce fut alors que les Panathénées furent distinguées en grandes & en petites: les grandes se célébroient de cinq ans en cinq ans, le 23. du mois *Hecatombeon*, qui répond à notre mois de Juin; & les petites, tous les ans, le 20. du mois *Targelion*, c'est-à-dire, au mois d'Avril. Les Jeux, ou les exercices publics qui accompagnoient cette Fête, étoient la course à pied, avec des flambeaux & des torches allumées, comme dans les Fêtes de Vulcain & de Promethée: puis vers le temps de Platon, où l'on introduisit dans cet exercice

(1) Meurs. Panathenea.

l'uſage des chevaux, cette courſe ſe faiſoit à cheval. Le ſecond exercice étoit le combat des Athletes, & le troiſiéme celui de la Muſique ; les Poëtes auſſi y diſputoient le prix, & préſentoient quatre Piéces, qu'on appelloit *Tetralogies*. A ces Jeux on joignoit la danſe, ſur-tout la Pyrrhique, & c'étoient les jeunes gens qui la danſoient. La raiſon qu'on rendoit de cet uſage, eſt que Minerve elle-même, après la défaite des Titans, l'avoit danſée. Lorſque les Romains furent maîtres d'Athenes, ils y ajouterent encore le combat des Gladiateurs. Ceux qui préſidoient à ces différens Jeux étoient nommés Athlotethes ; ils étoient dix en tout, ſuivant le nombre des Tribus d'Athénes, & leur fonction duroit quatre ans. Le prix du vainqueur étoit une couronne d'olivier, & un vaiſſeau rempli d'huile, dont il pouvoit diſpoſer à ſa fantaiſie, pourvû qu'il ne l'emportât pas en ſa maiſon, & il étoit obligé de donner un repas à ceux qui avoient combattu avec lui.

Après ces combats venoient les ſacrifices, pour leſquels chaque village de l'Attique étoit obligé de fournir un bœuf, & de ce qui reſtoit on en faiſoit un feſtin public.

Comme les grandes Panathenées se célébroient plus rarement, elles étoient aussi plus solemnnelles. Aux exercices & aux sacrifices dont nous venons de parler, on avoit ajouté une Procession, dans laquelle on portoit le *Peplus* de Minerve. Ce Peplus étoit une robe blanche sans manches, & toute brochée d'or, sur laquelle étoient représentés les combats & les grandes actions de Minerve, de Jupiter & des Héros. A cette Procession assistoient gens de tous les états & de tous les âges, de l'un & de l'autre sexe, avec cette différence que les jeunes gens marchoient les derniers; que les vieux portoient un rameau d'olivier à la main, les jeunes filles des corbeilles, & les jeunes gens couronnés de millet, chantoient des Cantiques qu'on appelloit *Pæan*, pendant que ceux qu'on appelloit *Rhapsodes*, récitoient des vers d'Homere. La Procession alloit depuis le Ceramique jusqu'au Temple de Cerès Eléusine. Ce *Peplus* étoit attaché à un Navire qu'on faisoit rouler avec des machines.

L'Antiquité fait mention du différend qu'eut cette Déesse avec Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athé-

nes. Les douze grands Dieux furent choiſis pour être arbitres de ce différend, & y réglerent que celui des deux qui pourroit produire la choſe la plus utile à la ville, lui donneroit ſon nom. Neptune, d'un coup de trident, fit ſortir de terre un cheval, & Minerve un olivier, ce qui lui fit adjuger la victoire, & elle donna ſon nom d'*Athené* à la ville de Cecrops (*a*).

S. Auguſtin (1) nous apprend après Varron, que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que Cecrops en bâtiſſant les murs d'Athénés, trouva un olivier & une fontaine; que l'on conſulta là-deſſus l'Oracle de Delphes, qui dit, que Minerve & Neptune avoient droit de nommer la nouvelle ville, & que le Peuple & le Sénat aſſemblés, déciderent en faveur de la Déeſſe. Mais, ſelon quelques Auteurs, cette Fable n'eſt fondée que ſur le changement que fit Cranaüs, en faiſant porter à ſa capitale le nom d'Athené ſa fille, au lieu de celui de Poſidonie qu'elle portoit,

(1) De Civit. Dei. l. 8.

(*a*) Apollodore, liv. 3. qui rapporte cette fiction, dit que Neptune qui étoit arrivé le premier dans l'Attique, avoit fait ſortir de terre une mer, & que Minerve, en préſence de Cecrops, avoit planté un Olivier, qui ſe voyoit encore de ſon temps dans le Temple de Pandore, une des filles de Cecrops.

qui étoit le nom de Neptune : & comme l'Areopage autoriſa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Quoique ces deux explications ne manquent pas de vraiſemblance, un habile homme (*a*) en a imaginé une troiſiéme qui eſt encore plus ſatisfaiſante. Les anciens Peuples de l'Attique, dit-il, poſterité de Cethin, gens ſauvages & féroces, n'habitoient que les antres, & ne s'occupoient qu'à la chaſſe. Les Pelaſges qui ſe rendirent maîtres de leurs pays, leur apprirent l'art de la navigation, & en firent des Pirates. Cecrops, originaire de Saïs en Egypte, y conduiſit une Colonie, abolit les mœurs barbares de ce Peuple, leur apprit la culture de la terre & des oliviers, pour lequel le terrain ſe trouva propre : des oliviers, dit-il, dont Saïs avoit pris ſon nom (1). Il leur enſeigna auſſi à honorer Minerve, qui s'appelloit *Athené*, fort révérée à Saïs, & à qui l'olivier étoit conſacré. Les Athéniens regarderent depuis la Déeſſe comme la protectrice de leur ville, & lui firent porter ſon nom. Athénes devint

(1) *Zanth*, olivier.

(*a*) Le Pere Tournemine, Journal de Trevoux, Janvier, 1708.

fameuse par l'excellence de son huile(1): le profit qu'on en retira, fit former le dessein de détourner le Peuple de la piraterie, pour l'appliquer uniquement à la culture de la terre. Pour y réussir on composa une Fable (c'étoit la maniere de proposer quelque chose au Peuple) dans laquelle on supposa Neptune vaiucu par Minerve, laquelle, au jugement même des douze grands Dieux, avoit trouvé quelque chose de plus utile que Neptune. Cette Fable fut composée dans l'ancienne langue du pays, qui étoit la Phrygienne, mêlée de plusieurs mots Phéniciens: & comme dans ces deux langues le même mot signifie un cheval & un navire (2), ceux qui interpreterent cette Fable, prirent ce mot dans la premiere signification, & parlerent d'un cheval au lieu d'un navire, qui étoit l'emblême de la Fable, dont le but étoit de détourner le Peuple de la piraterie. Sans cette méprise, ajoute ce sçavant homme, auroit-on donné le nom d'Ippius à Neptune (3), & auroit-on fait un cavalier du Dieu de la Mer? Ou, pour le dire en un mot avec Vossius(4), ce fut un différend des Matelots qui reconnoissoient Neptune pour leur Chef, & du Peuple

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.IX.

(1) V. Herod.

(2) Consultez l'endroit qu'on vient de citer.

(3) ἱππιὺς, cavalier.

(4) De Idol. l. 1. c. 15.

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.IX.

qui s'attachoit au Sénat gouverné par Minerve, qui donna lieu à cette Fable. Le Peuple, au jugement de l'Areopage, l'emporta, & la vie champêtre fut préférée à celle des Pirates ; ce qui fit dire que Minerve avoit vaincu Neptune.

Quelques vraiſemblables que paroiſſent ces explications, je crois qu'on peut encore en donner une plus naturelle, & qui puiſſe convenir aux autres Fables qui reſſemblent à celle-là : car ce différend entre les Dieux n'eſt pas le ſeul dont l'Antiquité faſſe mention. Pauſanias (1) rapporte que les Corinthiens diſoient que le Soleil & Neptune avoient eu, au ſujet de leur pays, une pareille diſpute que celle de Neptune & de Minerve pour la ville d'Athenes, & qu'ils prirent pour juge de leur différend Briarée qui adjugea l'Iſthme à Neptune, & le Promontoire qui commande la ville, au Soleil, & depuis ce temps-là Neptune demeura en poſſeſſion de l'Iſthme.

(1) In Corinth.

Les Argiens, au rapport du même Auteur (2), avoient parmi eux une autre Fable pareille aux deux qu'on vient de rapporter. Ils diſoient que Neptune avoit inondé une grande partie de leurs terres, lorſque le fleuve Ina-

(2) Loc. cit. c. 22.

chus, & les autres arbitres prononcerent que ce pays devoit appartenir à Junon, & non à Neptune. Junon pria ensuite Neptune de faire cesser l'inondation; le Dieu lui accorda cette grace, & à l'endroit par où les eaux de la Mer se retirerent, les Argiens, pour conserver la mémoire de cet événement, bâtirent un Temple à Neptune, qu'ils surnommerent *Proclystius* (1). Ainsi je crois qu'il s'agissoit dans ces occasions, & dans d'autres semblables, dont parle encore le même Auteur, de l'introduction du culte de ces Dieux dans ces pays-là, & des oppositions qui se formoient à cette occasion. On prenoit des arbitres, & celui du Dieu dont le culte étoit établi par préférence à un autre, étoit censé avoir remporté la victoire: ce qui est bien sensible; surtout dans les deux premiers exemples. Les Athéniens en effet qui préfererent d'abord l'agriculture au commerce maritime, honoroient plus particuliérement Minerve que Neptune; & les Corinthiens, situés entre deux mers, préfèrerent le culte de Neptune à celui d'Apollon, c'est-à-dire, le commerce de la mer, aux Sciences & aux beaux Arts.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

(1) Du mot grec προσκλύζειν, s'écouler.



DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX. Ce ne fut pas là le seul différend qu'eut Minerve. Arachné, fille d'Idmon, de la ville de Colophon, lui dispputa la gloire de travailler mieux qu'elle en toile & en tapisserie. Le défi fut accepté ; & la Déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jetta sa navette à la tête, ce qui picqua Arachné au point qu'elle se pendit de désespoir ; & les Dieux par pitié la changerent en araignée, comme le raconte Ovide (1).

(1) Met. l. 6.

Bochart croit que cette Fable n'a d'autre fondement que le mot *Arach*, qui veut dire *filer*, & dit que le texte Hebreu se sert de ce même terme pour désigner les toiles que file cet insecte; mais n'en déplaise à ce sçavant Auteur, il peut fort bien être arrivé qu'une habile ouvriere s'étant vantée de surpasser Minerve elle-même, & ayant fait une fin tragique, on imagina la Fable que je viens de raconter. Pline (2) qui rapporte l'histoire d'Arachné, dit qu'elle se pendit, sans nous apprendre la raison de son desespoir. Le différend de cette Déesse avec Tiresias fut bien-tôt terminé. Comme il avoit eu la témérité de la regarder pendant qu'elle se baignoit, elle le priva de

(2) Liv. 11. c. 24.

l'usage de la vûe, comme nous le dirons dans le sixiéme volume.

Je m'étendrai peu sur l'avanture de Vulcain avec Minerve, il suffit de dire que ce Dieu, par la permission même de Jupiter, ayant voulu lui faire violence, elle se défendit si bien, que sans souffrir aucun affront, Vulcain devint pere d'Ericthonius (1). La Déesse ayant pris l'enfant qui étoit boiteux & contrefait, l'enferma dans une corbeille, & chargea les filles de Cecrops de le nourrir; mais j'expliquerai cette Fable dans le sixiéme Volume, à l'occasion de ce Prince.

(1) Pausan. in Attic. Ovid. Met. l. 2.

Il ne me reste maintenant qu'à parler des noms qu'on a donnés à cette Déesse, & de la maniere dont on la représentoit. Elle les tiroit, ces noms, ou de ses qualités, ou des lieux où elle étoit honorée. Celui d'*Alalcomene* que lui donne Homere, étoit tiré, selon quelques-uns, du nom de celui qui avoit érigé sa statue, ou, selon d'autres, de ce qu'elle donnoit du secours à ceux qu'elle favorisoit, comme Hercule, dont elle étoit la grande protectrice, contre Junon: & c'étoit, au rapport de Pausanias (2), dans l'attitude d'une femme prête à défendre ce Héros, que

(2) In Eliac.

la repréſentoient les Megaréens dans la ſtatue qu'ils avoient placée dans le Temple de Jupiter Olympien. On l'appelloit *Muſica*, ou la Muſicienne, & elle avoit pris ce nom de la ſtatue que Démetrius lui avoit faite, où les ſerpens de la Gorgone, quand on les frappoit, raiſonnoient comme une guitarre. Le nom de *Tritonia*, ou de *Tritogenia*, venoit du fleuve Triton, près duquel elle étoit née, & où elle avoit été vûe pour la premiere fois. Celui de *Gigantophontis*, du ſecours qu'elle avoit donné à Jupiter contre les Geants. Celui de *Parthenia*, parce qu'elle avoit conſervé ſa virginité; celui de *Cæſia*, à cauſe qu'elle avoit les yeux pers: on la nommoit *Ippia*; c'eſt-à-dire, *Cavaliere*, & c'étoit celle-là que l'on croyoit fille de Neptune; *Sthenias*, c'eſt-à-dire, robuſte; *Poliuchos*, ou *Poliade*, comme qui diroit la Patrone de la Ville; c'eſt ainſi qu'on l'appelloit à Athénes, & on trouve ce nom ſur une Médaille de cette Ville, au ſujet de laquelle on peut conſulter une Diſſertation dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1). Elle avoit auſſi ſous ce nom-là, ſuivant Strabon, une ſtatue à Athénes, toute d'yvoire, de la main de

(1) Tome III.

de Phidias. Elle portoit auſſi le même nom dans les autres Villes où elle étoit ſpécialement honorée. On l'appelloit *Ellotès*, pour les raiſons que nous dirons dans l'hiſtoire d'Europe ; *Coriphagene*, parce qu'elle étoit ſortie du cerveau de Jupiter ; c'eſt Plutarque qui lui donne cette épithete. On la nomma *Lyndia*, à cauſe de la Ville de ce nom dans la ville de Rhodes ; *Ergané*, ou l'*Inventrice*, parce qu'on lui attribuoit l'invention de pluſieurs Arts, puiſqu'outre ce que nous avons dit de l'art de la guerre, Lucien lui attribue celui de l'Architecture : l'art de filer, de faire de la toile, de la tapiſſerie & des étoffes de ſoye & de laine, lui eſt auſſi attribué par les Anciens. Enfin c'étoit elle qu'on croyoit avoir été la premiere qui avoit enſeigné à planter & à cultiver l'Olivier. On lui a encore attribué l'invention des chariots & de l'uſage des trompettes & de la flûte, &c.

On trouve encore un grand nombre d'autres noms de cette Déeſſe dans Pauſanias & dans Lylio Geraldi, que l'on pourra conſulter ; il me ſuffit d'avoir expliqué les principaux.

Minerve eſt ordinairement repréſentée le caſque en tête, une pique d'une

main, & un bouclier de l'autre, avec l'Egide ſur la poitrine. L'Egide, ſuivant l'étymologie de ce mot, étoit une peau de chévre qui ſervoit de cuiraſſe à cette Déeſſe, ſur laquelle étoit gravée la tête de Méduſe (1). Le caſque de Minerve eſt différemment figuré ſur les monumens qui nous reſtent, ainſi qu'on peut le voir dans les Antiquaires; mais je ne connois que Pauſanias qui diſe (2) que les Eléens ſurmontoient ce caſque d'un cocq, parce que cet animal eſt très-courageux, ou parce qu'il lui étoit conſacré ſous le nom d'*Ergané*. Pauſanias dans ſes Attiques, parle d'une ſtatue de Minerve qui avoit un Sphinx dans le milieu de ſon caſque, & des Griffons aux deux côtés. Dans une médaille du Cabinet de la Reine de Suéde, le même caſque eſt ſurmonté d'un chariot à quatre chevaux; dans une autre du Cabinet de M. Maffei, eſt un ſerpent, ou dragon à replis tortueux, qui marche devant elle. On croit que ce pourroit bien être Minerve Poliade, honorée dans la Roche d'Athenes, qui étoit gardée par un dragon; nous ſçavons d'ailleurs que les animaux conſacrés à cette Déeſſe, étoient le dragon & la chouette. On

(1) Voyez l'Hiſtoire de Perſée.

(2) In Eliac.

voit en effet, ſur nombre de ſtatues de Minerve, des dragons ſur ſon caſque & ſur ſa poitrine, comme la chouette ſur pluſieurs de ſes médailles. Dans le Cabinet de M. de la Chauſſe, eſt une Minerve qui tient de la main gauche un bâton entortillé d'un ſerpent, tel qu'on le voit dans les images d'Eſculape, & qui étoit le ſymbole de la Médecine : le R. P. de Montfaucon (1) a eu raiſon de dire, que c'étoit *Minerva Medica*, qui avoit un Temple, ou un Pantheon à Rome. Elle étoit auſſi honorée chez les Grecs ſous le nom de *Hygeia*, qui veut dire *Medica*, ou Déeſſe de la ſanté. Mais je n'ai pas deſſein d'expliquer tous les monumens qui nous reſtent de cette Déeſſe, ni toutes les ſingularités qui s'y rencontrent, qu'on peut voir dans les Antiquaires.

(1) Diarium.

Je ne dois pas oublier cependant que les habitans de Teuthis, village d'Arcadie, avoient, au rapport de Pauſanias (1), une ſtatue de Minerve, ou la Déeſſe étoit repréſentée avec une bleſſure à la cuiſſe, dont voici la raiſon. « Près de Thiſoa, dit cet Auteur, » il y a un village qui a nom Teuthis, » c'étoit même anciennement une ville, » qui, à ce que l'on dit, leva des Trou-

(2) In Arcad.

» pes à ses dépens pour le Siége de
» Troye, & les envoya sous la con-
» duite d'un Chef particulier nommé
» Teuthis, d'autres disent, Ornythus :
» ce Chef, pendant que les Grecs étoient
» arrêtés en Aulide par les vents con-
» traires, se brouilla avec Agamemnon,
» & voulut s'en retourner avec ses Ar-
» cadiens. On ajoute que Minerve
» ayant pris la ressemblance de Melas,
» fils d'Ops, tâcha de détourner Teu-
» this de son dessein ; que Teuthis trans-
» porté de colere, frappa la Déesse de
» son javelot, & la blessa à la cuisse ;
» qu'ensuite il partit avec sa troupe,
» mais qu'arrivé chez lui il eut une vi-
» sion où il lui sembla voir Minerve qui
» lui montroit sa blessure ; qu'aussi-tôt
» il tomba malade d'une maladie de lan-
» gueur, dont il mourut ; que la terre
» où il demeuroit fut maudite, & que
» par cette raison c'étoit le seul canton
» de toute l'Arcadie qui ne portoit au-
» cune espece de fruit. Dans la suite les
» habitans allerent consulter l'Oracle de
» Dodone, qui leur conseilla d'appaiser
» la Déesse ; ce fut dans cette inten-
» tion qu'ils lui érigerent une Statue,
» où elle est représentée avec une bles-
» sure à la cuisse : j'ai vû cette Statue,

» une des cuisses a encore une ligature » couleur de pourpre ».

J'ai dit que Minerve paroissoit presque toujours sur les Monumens qui nous restent, avec son Egide; & je dois à mes Lecteurs une description plus particuliere de cette armure.

Quoique dans sa signification naturelle ce mot signifie une chevre, & qu'on croye communement que l'Egide étoit la peau de cet animal, cependant il y a des Auteurs qui sont persuadés que c'étoit celle d'un monstre nommé *Egide*, qui vomissoit du feu par la bouche, & qui fit autrefois, dit-on, beaucoup de ravages dans la Phrygie, dans la Phenicie, l'Egypte & la Libye. On dit que Minerve le tua, & en porta la peau sur son bouclier (1). Elle y avoit aussi fait graver la tête de la Gorgone, environnée de serpens; & ce terrible bouclier faisoit trembler ceux qui le regardoient (*a*).

Anciennement tous les boucliers des Dieux, sur-tout celui de Jupiter, couvert de la peau de la chevre qui l'avoit nourri, & dont il prenoit son nom (2),

(1) Diod. l. 3. c. 35.

(2) Lib. 4

(*a*) Quoique l'Egide marque ordinairement le bouclier de Minerve, cependant cette Déesse porte souvent la tête de Meduse sur sa cuirasse.

s'appelloient Egides ; mais depuis la victoire de Minerve, ce nom fut destiné pour son seul bouclier. Il y a apparence que Minerve fit périr quelque brigand fameux qui ravageoit le pays ; & c'est ce qui a donné lieu à la Fable. Mais comme les Grecs rendoient toujours des raisons fabuleuses de leurs anciennes cérémonies, je crois qu'il vaut mieux sur cet article s'en rapporter à Herodote (1), qui dit que les Grecs ont emprunté des Libyens, l'habit & le bouclier dont ils ornent Min rve, qui est fort honorée en ce pays-là, sur-tout autour du lac Triton, où l'on croyoit qu'elle avoit pris naissance. Le nom même d'Egide marque bien que cette sorte de bouclier est venue de Libye, où les habitans portent sur leurs habits des peaux de chevres courroyées, que les Grecs nomment des Egides. Mais comme ils prétendoient que Minerve avoit pris naissance dans leur pays, pour obscurcir la tradition qui apprenoit que son culte étoit venu de l'Egypte & de la Libye, d'où Cecrops l'avoit apporté, ils inventerent la fable de ce Monstre, & de la victoire de la Déesse. Voici comme Homere peint cette redoutable Egide (2).

(1) Liv. 4.

(2) Iliad. E.

« Minerve, fille de Jupiter Ægio-
» giochus, prend ses armes ; elle cou-
» vre ses épaules de l'Egide, Egide
» terrible, autour de laquelle étoit la
» terreur, φόβος ; la querelle ou la dis-
» sention, Ἔρις ; la force, Ἀλκή ; l'at-
» taque, Ἰωκή : au milieu étoit la tête
» de Gorgo, prodige de Jupiter Αἰγιό-
» χοιο, le terrible ».

Virgile fidele imitateur d'Homere, en fait cette description (1). (1) En. l. 8.

Ægidaque horrificum, turbatæ Palladis arma,
Certatim squammis serpentum, auroque polibant,
Connexosque angues, ipsamque in pectore Divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.

Bellone.

J'ai dit que l'on confondoit quelquefois Pallas avec Bellone, que les Grecs nomment *Enyo*; cependant dans la bonne Mythologie, elles sont souvent distinguées l'une de l'autre. En effet, Hesiode dit que Bellone étoit fille de Phorcys & de Ceto, ce qu'on n'a jamais dit de Minerve. Varron ajoute qu'elle étoit sœur de Mars, & qu'on la nommoit anciennement *Duelliona*(a);

(a) Ces deux noms *Bellone* & *Duelliona*, latins d'origine, ne sont pas différens l'un de l'autre, & signifient la guerre,

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.IX. il y a même des Auteurs qui la font sa femme.

Les Poëtes à l'envi la dépeignent comme une Divinité guerriere qui préparoit le chariot & les chevaux de Mars, lorsqu'il partoit pour la guerre, ainsi qu'on le voit dans Stace (1). Selon Virgile (2), cette Déesse armée d'un foüet excitoit les Guerriers dans les combats :

(1) Theb. l. 2. v. 718.

(2) Eneid. l. 8. v. 703.

Et scissâ gaudens vadit Discordia pallâ,
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello;

Ou, comme s'explique Lucain (3) :

(3) Pharf. l. 3. v. 568.

Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum.

On la représentoit encore, les cheveux épars, tenant une torche à la main

Ipsa facem quatiens, ac flavam sanguine multo
Sparsa comam, medias acies Bellona pererrat (4).

(4) Sil. Ital. Punic. l. 5. v. 221.

Bellone avoit un Temple à Rome dans la neuviéme région, près de la porte Carmentale, & c'étoit dans ce Temple que le Sénat donnoit audience aux Ambassadeurs, ausquels il n'étoit pas permis d'entrer dans la ville, de même qu'aux Généraux qui revenoient de la guerre. A la porte étoit une petite

colonne qu'on nommoit la *Guerriere*, & à laquelle on jettoit une lance toutes les fois qu'on déclaroit la guerre.

Servius dit que cette Déesse avoit son rang parmi les Dieux qu'il nomme *Communs*, & étoit regardée comme égale en puissance à Mars, Dieu de la guerre. Les Prêtres de Bellone, nommés *Bellonarii*, recevoient leur sacerdoce par des incisions qu'on leur faisoit à la cuisse, & dont ils recevoient le sang dans la paume de la main, ainsi que le rapporte Tertullien ; mais Elien Lampridius dans la Vie de Commode (1), dit que c'étoit au bras que se faisoit cette incision : *Bellonæ servientes verè exsecare brachium præcepit studio crudelitatis.* Ces malheureux, après avoir ainsi tiré leur sang par ces cruelles incisions, en faisoient un sacrifice à cette Déesse. Il paroît que dans la suite cette cruauté n'étoit que simulée. Ces Prêtres étoient des Fanatiques, qui dans leurs enthousiasmes prédisoient la prise des villes, la défaite des ennemis, & n'annonçoient que sang & que carnage ; ce qui fait dire à Juvenal (2) :

. . . *Sed & fanaticus œstro*

(1) C. 9.

(2) Sat. 4. v. 124.

Percussus, *Bellona*, *tuo divinat*, &c. (a).

Le culte de Bellone, quoique célébre à Rome, l'étoit beaucoup davantage à Comane : il y avoit deux villes principales de ce nom, où elle étoit honorée d'un culte particu ier, ainsi qu'on l'a dit plus au long dans le Tome I.

Bellone paroît sur quelques Monumens & sur les Médailles des Bruttiens avec Mars, armée d'une pique & d'un bouclier; mais il est très-difficile de la distinguer de Pallas, comme nous l'avons dit dans le premier Tome.

(a) On peut consulter Rosin, Ant. Rom. L. 4. Ch.10. & Casaubon sur Lampridius, *Loc. cit.*

CHAPITRE X.

Histoire de Mars & de la Victoire.

A BELLONE & à la guerriere Pallas il est naturel de joindre le Dieu des combats. Mars, appellé *Arès* par les Grecs, étoit, selon Homere (1) & les autres Poëtes Grecs, fils de Jupiter & de Junon; & ce n'est que par-

(1) Iliad L. 1.

mi les Poëtes Latins qu'on trouve la fable ridicule qui dit que Junon piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve sans sa participation, avoit conçu Mars en touchant dans une prairie une fleur que la Déesse Flore lui avoit montrée : fiction inconnue à la plûpart des Anciens, & qui apparemment n'a d'autre fondement que quelque allégorie qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer ; ou qui n'a été inventée, comme le prétend un ancien Mythologue (1), que sur le caractere féroce de Mars, qu'on n'a pû s'imaginer avoir été fils d'un Prince aussi poli que Jupiter. Il est vrai qu'Apollodore dit dans sa Bibliotheque, que Junon mit au monde le Dieu Mars, sans la participation d'aucun homme ; mais il ne dit rien du reste de la fable.

Dieux d'Occident. Liv. I. Ch. X.

(1) Boccace Gen. des Dieux, l. 19.

Quoi qu'il en soit, Lucien nous apprend (2) que Junon fit élever le jeune Mars par Priape, qui, selon le même Auteur, étoit l'un des Titans ou des Dactyles Idéens ; qui lui apprit la danse & les autres exercices du corps, comme les préludes de la guerre ; & que d'un Dieu rustique & grossier il en fit un grand Capitaine (a). Les Bythiniens,

(2) Dial. de la Danse.

(a) Comme la Mythologie varie beaucoup sur toutes

DIEUX. d'Occident. Liv. I. Ch. X.

ajoûte l'Auteur que je viens de citer, disent que c'est pour cela qu'on offre à Priape la dixme des dépouilles qui sont consacrées au Dieu Mars.

Pour bien démêler l'histoire de ce Dieu, il est bon de distinguer plusieurs Princes de ce nom. Le premier, à qui Diodore attribue l'invention des armes, & l'art de ranger les Troupes en bataille, est sans doute Belus, que l'Ecriture appelle Nembrot, *ce fort chasseur devant le Seigneur* (1), qui, après avoir exercé son adresse contre les bêtes féroces, s'en servit contre les hommes; & en ayant subjugué un grand nombre, s'en fit déclarer Roi. Justin donne à Ninus, & la Chronique d'Alexandrie à Thutas l'un de ses descendans, ce que Diodore de Sicile dit de Belus. Hygin nous apprend (2) qu'on donna à cet ancien Roi de Babylone le nom de Belus, à cause qu'il étoit (*b*) le premier qui avoit fait la guerre aux animaux.

Le second Mars étoit un ancien Roi d'Egypte: le troisiéme étoit Roi de

(1) Gen. c. 5.

(2) Fab. 274.

ces anciens fictions, plusieurs Auteurs prétendent que ce fut Mars qui apprit à Priape la danse & la guerre. Homere donne en effet à Mars l'épithete de danseur.

(*b*) *Belus* à *Belluis*; mais peut-on compter sur une étymologie Latine, tirée d'un nom qui certainement n'y a aucun rapport?

Thrace, nommé Odin, qui se distingua si fort par sa valeur & par ses conquêtes, qu'il mérita parmi ce peuple belliqueux les honneurs du Dieu de la guerre, & c'est celui qu'on nomme Mars Hyperboréen. C'est apparemment de celui-là que Pausanias dit (1) qu'il fut nourri par une femme de Thrace nommee *Thero*, qui étoit peut-être sa mere.

(1) In Lacon.

Le quatriéme est appellé le Mars de la Grece, surnommé *Arès*; le cinquiéme & le dernier est le Mars des Latins, qui entra dans la prison de Rhea Sylvia, & la rendit mere de Remus & de Romulus: & celui-là étoit Amulius frere de Numitor. Enfin on donna le nom de Mars à la plûpart des Princes belliqueux, & chaque pays se fit honneur d'en avoir un, ainsi qu'un Hercule. On le trouve en effet parmi les Gaulois sous le nom d'*Hesus*; & cet ancien Peuple, si nous en croyons Lucain, & après lui Lactance (*a*), lui immoloit même des victimes humaines (*b*).

On le trouve aussi parmi les Scythes, qui l'honoroient sous la figure d'une

(a) *Galli Hesum & Teutatem sanguine humano placabant Deos.* Lact. l. 1. c. 21.

(b) *Et quibus immitis placatur sanguine caeso*
Teutates, horrensque feris altaribus Hesus.
Pharf. l. 1.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X

Epée, & chez les Perses, sous le nom d'Orion, qui étoit le même, si nous en croyons Vossius (1), que le fameux Nembrot, dont on changea le nom dans le temps de son Apothéose. Enfin Julien l'Apostat fait mention d'un Mars d'Edesse, surnommé *Azisus* (2).

Les Grecs ont chargé l'histoire de leur Mars des avantures de tous ceux que je viens de nommer. Ce qu'on sçait de particulier de lui, c'est l'avanture qui lui arriva avec Allirrotius fils de Neptune. Ce jeune Prince, comme nous l'apprennent Apollodore (1), Pausanias (2), Demosthene & Plutarque, étant amoureux d'Alcippe fille de Mars, & ne pouvant la rendre sensible, lui fit violence; ce qui irrita si fort son pere contre ce téméraire, qu'il lui ôta la vie. Neptune désespéré de la mort de son fils, fit appeller Mars en jugement, & les plus graves Atheniens s'étant assemblés sur une affaire si sérieuse, le déclarerent innocent; & le purgerent à la maniere accoutumée. Le lieu où fut porté ce célébre jugement, fut appellé l'Aréopage, nom formé de celui de Mars qu'on nommoit *Arès*, & du mot *Pagos*, parce qu'on s'étoit assemblé sur une hauteur: ou

(1) De Idol. l. 1. c. 16.

(2) Orat.

(1) Bibl. l. 1.

(2) *In Atticis*,

bien, ce qui revient à peu près au même, d'Ἄρης πάγος, *Martis rupes*, la roche de Mars; & voilà, pour le dire en passant, l'origine du fameux Tribunal de l'Aréopage, si connu dans la suite. Ce célébre événement, qui fait une époque considérable dans l'Histoire Grecque, arriva, si nous en croyons la Chronique de Paros, sous le regne de Cranaüs, c'est-à-dire l'an 1560. avant Jesus-Christ (*a*). Comme on n'écrivoit guéres dans ces temps-là d'événement sans l'embellir, on dit que Mars avoit été absous par le jugement des douze grands Dieux, parce que les Juges qui travaillerent à son procès, étoient au nombre de douze, des premieres familles d'Athénes.

Servius raconte autrement cette avanture; mais il convient qu'elle donna lieu à l'érection du Tribunal de l'Aréopage. Allirrotius, selon cet Auteur, pour venger la défaite de son pere que Minerve avoit vaincu, résolut de couper tous les oliviers autour d'Athenes, parce qu'ils étoient consacrés à cette Déesse; mais la coignée lui étant tombée de la main, il en fut blessé, & en mourut quelque temps après. Nep-

(*a*) Voyez les Interpretes de cette Chronique.

tune son pere accusa le Dieu Mars son ennemi de la mort de son fils; mais celui-ci fut absous par le jugement de l'Aréopage.

Il falloit que le Poëte Eschile ignorât ces deux traditions, quand il composa sa Tragédie des Euménides, puisqu'il fait dire à Minerve, que le lieu où se tenoit le Tribunal de l'Aréopage, avoit pris ce nom lorsque les Amazones y avoient immolé des victimes au Dieu Mars; & que la premiere cause qui y fut agitée, fut celle d'Oreste; mais nous sçavons par Appollodore (1), que Céphale y avoit été jugé longtemps auparavant, & condamné à un exil perpétuel, quoique le meurtre de Procris sa femme eût été involontaire; & que Dédale, pour avoir précipité son neveu Talus du haut de la citadelle de Minerve, après y avoir pareillement été condamné, fut obligé de chercher retraite à la Cour de Minos, comme nous le dirons dans son histoire. Or Céphale & Dédale vivoient avant la guerre de Troye, & ce ne fut qu'après la prise de cette ville qu'Oreste fut absous.

(1) Bibl. l. 3.

Arnobe qui vouloit prouver aux Payens que le Mars de la Grece n'étoit

qu'un homme déïfié, nous apprend plusieurs particularités de ſon Hiſtoire. Il leur reproche d'abord qu'ils ſçavoient bien qu'il étoit né à Sparte, ou ſelon d'autres, dans les extrémités de la Thrace; qu'il avoit demeuré treize mois en Arcadie dans une priſon où les Aloïdes le tinrent enfermé (1); que dans la Carie on lui immoloit des chiens, & chez les Scythes des ânes (*a*).

(1) Voyez l'hiſtoire des Enfers.

Il ne nous reſte maintenant qu'à expliquer les noms que les Anciens ont donné au Dieu dont nous faiſons l'hiſtoire. Les Grecs l'appelloient *Arès*, *dommage*, à cauſe des maux que cauſe la guerre; mais il y a appparence que ce nom vient de l'Hebreu *Arits*, qui veut dire, *fort*, *terrible*. Les Latins tiroient le nom de Mars de *Mares*, *mâles*, parce que ce ſont les hommes qu'on employé à la guerre. Ils l'appelloient encore *Gradivus*, & *Quirinus*, & mettoient cette différence entre ces deux noms, que le premier repréſentoit ce

(a) *Quis Spartanum fuiſſe Martem, nonne Epicharmus autor veſter? Quis in Thraciæ finibus procreatum, non Sophocles Atticus?... Quis menſibus in Arcadia tribus & decem vinctum? Non Milo fluminis filius? Quis ei canes à Curibus, quis à Scythis aſinos immolari? Non principaliter cum cæteris Apollodorus? Quis dum genitalibus inſultat alienis, hæſiſſe in laqueis involutum, non commentarii veſtri, non Scenæ?* Arnob. l. 4. adverſ. Gent.

Dieu pendant la guerre, & l'autre pendant la paix. Ils avoient même deux Temples dédiés à cette Divinité sous ces deux titres, l'un dans la ville, & l'autre hors des portes. Les Romains dans l'Apothéose de Romulus, donnerent à ce premier Roi de Rome le nom de *Quirinus*, pour soutenir la fable de sa naissance, qui le faisoit passer pour le fils de Mars. Denys d'Halicarnasse nous apprend (1) que les Sabins donnerent le même nom à leur Dieu *Enyalius*, & il n'ose assûrer si c'étoit Mars lui-même : mais comme cet Auteur ajoute que le même Peuple appelloit une lance, *Cures*, d'où les Latins formerent le nom de Quirinus, il y a bien de l'apparence que c'est la même Divinité, & que la lance en étoit le symbole parmi eux, comme l'épée chez les Scythes. Les mêmes Sabins, selon le témoignage de Varron, appelloient Mars *Mamercus*, & ce nom fut donné ensuite à la famille Emilia. Le nom d'*Enyalius*, lui venoit de Bellone, & paroît confirmer le sentiment de ceux qui disent qu'elle étoit sa mere. Celui de *Thurius*, marque son impétuosité dans les combats.

(1) Liv 2.

Les Grecs & les Latins donnoient

ſouvent à Mars le nom ou l'épithéte de *Dieu commun*, ainſi qu'on peut le voir dans Homere, dans Ciceron, & dans Servius ſur le huitiéme de l'Eneïde; & il eſt bon de ſçavoir qu'on appelloit ainſi les Dieux qui favoriſoient également tous les partis. Les Romains & les utres Peuples Latins lui donnoient auſſi l'épithete de *Pater*, *pere* : ils l'appelloient auſſi, *Sylveſtris*, & on l'invoquoit, ſelon Caton, pour la conſervation des biens de la campagne. Les anciens Latins le nommoient *Saliſubſulus*; à cauſe des danſes guerrieres, comme nous le dirons dans la ſuite, en parlant de ſes Prêtres. On lui donnoit quelquefois l'épithete *Cœcus*, ainſi qu'on le voit dans Virgile, *cœco Marte reſiſtunt.* On trouve dans Homere celle de *Reſiſtant*, & dans d'autres Poëtes celles de *Corithaix*, comme qui diroit branlant ſon caſque; de *ſanguinaire*, de *cruel*, de *terrible*, &c. qui lui convenoient parfaitement.

On a publié un grand nombre de fables au ſujet de ce Dieu, qui ne nous arrêteront pas beaucoup, & dont le ſens ſe découvre aiſément ; comme quand on a dit, que ſon chariot étoit traîné par Bellone; que ſes chevaux,

nés de Borée & d'Erynnis, se nommoient la *terreur* & la *crainte*; que ce Dieu fut blessé au Siege de Troye par Diomede; que sur sa cuirasse étoient peints plusieurs monstres; que la Fureur & la Colere ornoient son casque; que la Renommée le devançoit par-tout où il alloit; que la Fureur marchoit devant lui, &c.

Quoique Mars ait été adoré en plusieurs lieux, il n'y en a point où il l'ait été autant qu'à Rome, où il avoit plusieurs Temples, parmi lesquels celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippes, sous le nom de *Mars le Vengeur*, étoit des plus célébres. Parmi les Colléges Sacerdotaux celui des Saliens, Prêtres de Mars, qui étoient destinés à garder les *Anciles*, ou les Boucliers sacrés, devoit son institution à Numa Pompilius, qui l'établit à l'occasion d'un événement rapporté par Denis d'Halicarnasse.

Un Bouclier étant tombé du Ciel, on consulta les Haruspices sur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où ce Bouclier seroit conservé. Numa Pompilius, de peur qu'il ne fût volé, en fit faire plusieurs tout-à-fait sembla-

bles, afin qu'on ne pût pas reconnoître, le véritable, & les fit mettre au Temple de Mars. Plutarque ajoute : « que le Roi Numa prédit des choſes » merveilleuſes ſur ce Bouclier, qu'il » diſoit avoir appriſes d'Egerie & des » Muſes : cet Ancile (*a*), diſoit-il, » étoit envoyé pour le ſalut de la ville, » & il falloit le garder avez onze au- » tres de même figure & de même » grandeur, afin que la difficulté de le » reconnoître empêchât les voleurs de » le prendre. Ce fut Mamurius qui fa- » briqua ces Boucliers, & n'eut d'autre » récompenſe de ſon travail, que la » gloire de les avoir faits. »

Graces aux Monumens qui nous reſtent, nous connoiſſons la forme de ces Boucliers, & la deſcription qu'en fait le dernier Auteur que je viens de citer, eſt celle qui approche le plus de la vérité. Ils ont, dit-il, une échancrure en forme de coquille, & à cauſe de cela, ne ſont pas tout-à-fait ronds ; ce ſeroit plutôt des ovales, ſi l'échancrure qui eſt des deux côtés n'en alteroit la forme : leur plus grande longueur paroît être de deux pieds & demi.

(*a*) C'eſt le nom que les Latins donnoient aux Boucliers, qu'ils appelloient *Ancilia*.

Numa Pompilius avoit reglé le nombre des Saliens à douze, Tullus Hostilius en doubla le nombre, ainsi que celui des Anciles. Au reste, la cérémonie de porter ces Boucliers dans les fêtes publiques, se faisoit ainsi. On les ôtoit de leur place, & les Saliens les portoient en proçession par la ville, en sautant, dansant, & chantant des vers qui avoient rapport à la solemnité. La fête duroit treize jours, & commençoit aux Calendes de Mars. Pendant tout ce temps-là il n'étoit pas permis de rien faire de quelque conséquence, de se marier, d'entreprendre de voyage, ou une expédition militaire : ce qui s'observoit religieusement dans les plus anciens temps ; mais dans la suite on se relâcha un peu de cette coutume.

Les anciens Monumens représentent Mars d'une maniere assez uniforme, sous la figure d'un homme armé d'un casque, d'une pique & d'un bouclier ; tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau sur les épaules : quelquefois barbu ; mais le plus souvent sans barbe ; quelquefois enfin avec le bâton de commandement à la main. Mars vainqueur paroît portant un trophée, & Mars Gradivus est repré-

ſenté dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas ; quelquefois il a ſur la poitrine une Egide avec la tête de Meduſe.

Les Scythes, comme nous l'avons dit, en parlant de leurs Dieux, honoroient Mars ſous la forme d'une épée ; & les Romains, ſuivant le témoignage de Varron, rapporté par Clement d'Alexandrie, le repréſentoient ſous celle d'une lance, avant qu'ils euſſent trouvé l'art de donner la figure humaine à leurs ſtatues ; coutume qu'ils avoient appriſe des Sabins.

La Victoire.

A Mars & à Bellone nous devons joindre la Victoire (1), être imaginaire dont les Grecs avoient fait une Divinité qu'Heſiode (2) dit être la fille de Styx & de Pallante, ou de l'Acheron, ſi nous en croyons Phurnutus. Les Anciens ajoutent qu'elle aſſiſta Minerve dans le combat des Geants. Pauſanias nous apprend que cette Déeſſe avoit pluſieurs Temples dans la Grece, & Tite-Live parle de ceux qu'elle avoit à Rome. Lorſque les Romains firent venir de Peſſinunte la Déeſſe de Phrygie, ils

(1) Les Grecs l'appelloient Νίκη.

(2) Theog.

porterent sa statue dans le Temple de la Victoire, jusqu'à ce qu'on lui en eût bâti un. Mais les Temples qu'elle avoit à Rome n'étoient pas les plus anciens de l'Italie, puisque Denys d'Halicarnasse (1) nous apprend que les Arcadiens, à leur arrivée en ce pays-là, lui en firent bâtir un sur le mont Aventin. Sylla, au rapport de Ciceron, établit des Jeux en l'honneur de cette Déesse.

(1) Ant. l. 1.

La Victoire, comme il paroît par les Médailles & par les Marbres, étoit toujours représentée avec des ailes, volant dans les airs, & tenant dans la main une couronne, ou une palme : mais les Egyptiens la représentoient sous la figure d'un Aigle, oiseau toujours victorieux dans les combats qu'il a avec les autres. Les Romains se servoient quelquefois pour la représenter, du Laurier ou de la Palme. Quelquefois on la voit montée sur un Globe, pour nous apprendre qu'elle domine sur toute la terre ; & c'est ainsi qu'elle paroît sur les Médailles des Empereurs, parce qu'ils se regardoient comme maîtres du monde. Quand on vouloit désigner une bataille navale, on la peignoit montée sur une proue de Navire,

&

& lorſqu'elle tient un Taureau par le muſle, elle indique les Sacrifices qu'on faiſoit après avoir remporté quelque avantage.

On a donné pluſieurs noms à cette Déeſſe, comme à tous les autres Dieux du Paganiſme. Plutarque nous apprend que les Egyptiens la nommoient *Naphthé*, ſans nous avoir appris ce que ſignifioit ce nom. Les Sabins, au rapport de Varron, l'appelloient *Vacuna*. & de ce nom étoit venue la fête que les Anciens nommoient *Vacunalia*. Les Grecs lui donnoient l'épithete d'ἀπτέρος, qui veut dire *ſans ailes*; & Pauſanias dit que les Athéniens la repréſentoient ainſi pour l'engager à demeurer avec eux. Une Victoire de Rome, dont les ailes furent brûlées d'un coup de foudre, donna lieu à une jolie Epigramme: *Rome Reine du monde, votre gloire ne ſçauroit périr, puiſque la Victoire n'ayant plus d'ailes, ne peut plus s'envoler.* Piſon nous apprend qu'on donnoit à cette Déeſſe le nom de *Vitula*; & quoiqu'on rapporte pluſieurs étymologies de ce mot, je m'en tiens à celle qui le fait venir de *voce lætari*, *ſe réjouir*, à cauſe de la joie qui accompagnoit les Sacrifices qu'on lui faiſoit.

Il ne sera pas difficile d'entendre les autres épithetes qu'on lui donnoit, telles que *Eteralcea* dont se sert Homere, pour nous apprendre qu'elle inclinoit des deux côtés; celle de *Præpes* & de *Volucris*, pour marquer sa légereté; celle de *Cœligena*, que lui donne Varron, parce que la Victoire vient du Ciel, & ainsi de quelques autres.

Enfin il paroît par les Anciens qu'on ne lui offroit rien de sanglant en sacrifice, mais seulement des fruits de la terre.

CHAPITRE XI.

Histoire de Venus, de Cupidon, de Psyché, & des Graces.

IL y a peu de sujets dans l'Antiquité fabuleuse sur lesquels les beaux esprits de la Grece ayent donné plus d'essor à leur imagination, que celui que j'entreprends de traiter dans ce Chapitre; & dès-là il n'y en a point où ils ayent plus obscurci l'ancienne & la véritable tradition. Hesiode fait naître Venus de l'écume de la mer, & du sang

des parties mutilées de Cœlus que Saturne avoit jettées dans la mer. De ce mélange affreux nâquit, au dire de ce Poëte, la plus belle des Déesses, aux environs de Cythere, d'où elle alla en Chypre. Les fleurs naissoient sous ses pas ; & accompagnée de Cupidon son fils, des Jeux, des Ris, & de tout l'attirail de l'Amour, elle fit également la joie & le bonheur des hommes & des Dieux. Les Poëtes saisissant cette riante idée, encherirent à l'envi les uns des autres dans les descriptions qu'ils firent de cette Déesse : les Peintres & les Sculpteurs les imiterent, & la Déesse parut toujours accompagnée de tout ce qu'il y a de plus aimable. « Regardez attentivement cette Venus, l'ouvrage du sçavant Apelles, dit Antipater de Sidon : » voyez comme cet excellent maître a » parfaitement exprimé cette eau pleine » d'écume, qui coule au travers de ses » mains & de ses cheveux, sans rien ca- » cher de leurs graces : aussi dès que » Pallas l'eût apperçue, elle tint à Ju- » non ce discours : Cedons, cedons, ô » Junon, à cette Déesse naissante tout » le prix de la beauté ».

Cette ancienne tradition qui fait sortir Venus de la mer, étoit la plus au-

torisée dans la Grece, & presque tous les autres Poëtes l'ont suivie. Homere cependant, non moins ancien, & plus accrédité qu'Hesiode, en a suivi une autre, puisque, selon lui, Venus est fille de Jupiter & de Dioné. Si nous nous en rapportons à Ciceron, on comptoit quatre Venus. La premiere étoit fille du Ciel & de la Lumiere. La seconde étoit celle qui sortit de l'écume de la mer, & qui fut mere de Cupidon. La troisiéme étoit fille de Jupiter & de Dioné; c'est la femme de Vulcain & la maîtresse de Mars, dont elle eut *Anteros*, ou le Contre-amour. Enfin la quatriéme étoit Astarté, née à Tyr en Phénicie, qui épousa Adonis (*a*).

Platon, dans son Banquet, n'en admet que deux, l'une fille du Ciel, & l'autre fille de Jupiter. « Certes, dit » cet Auteur en parlant de deux Amours, » personne n'ignore que Venus n'est ja» mais sans l'Amour; mais parce qu'il y » a deux Venus, il faut qu'il y ait deux » Amours. Or qui est-ce qui peut nier

(a) *Venus prima, Cœlo & Die nata, cujus Elide Templum vidimus. Altera, spumâ procreata, ex qua & Mercurio Cupidinem secundum natum accepimus. Tertia Jove nata & Dione, quæ nupsit Vulcano; sed ex ea & Marte natus Anteros dicitur. Quarta, Syria, Tyroque concepta, quæ Astarte vocatur, quam Adonidi nupsisse traditum est.*

» qu'il y a deux Venus? N'y a-t-il pas » cette ancienne Venus, fille du Ciel, » dont on ne connoît point la mere, & » que nous appellons Venus la Céleste; » & cette autre Venus récente, fille de » Jupiter & de Dioné, que nous nom- » mons Venus la Vulgaire »?

Epimenide semble en reconnoître une différente de celles de Platon, puisqu'il dit que cette Déesse étoit fille de Saturne & d'Eronyme.

Pausanias en distingue trois: une Céleste, qui présidoit aux chastes Amours; une Terrestre, ou populaire, qui étoit la Déesse des mariages; une troisiéme, qu'on nommoit *Apostrophie* ou *Aversative*, qui éloignoit des passions infames. « Les Thebains, dit-il, ont aussi plu- » sieurs Statues de Venus, & si ancien- » nes, qu'ils prétendent que c'est Har- » monie qui les a consacrées, & qu'elles » furent faites des éperons de ces Na- » vires qui avoient amené Cadmus, les- » quels éperons étoient de bois & non » de fer. Quoiqu'il en soit, l'une de » ces Statues est Venus Uranie ou la » Céleste; l'autre Venus la Vulgaire, & » la troisiéme est Venus Apostrophia: » ce fut Harmonie elle-même qui leur » imposa ces noms, pour distinguer les

» trois sortes d'Amours ; l'un céleste ; » c'est-à-dire, chaste & dégagé du commerce des sens ; l'autre vulgaire, qui » s'attache au sexe & au plaisir du corps ; » le troisiéme, désordonné, qui porte » les hommes à des unions incestueuses » & abominables. Il y avoit donc une » Venus dite Apostrophia ou Preservatrice, parce que c'étoit à elle que l'on » adressoit ses vœux pour être préservé » de ces desirs déréglés ». Mais dans un autre endroit, cet Auteur n'en admet que deux, la Céleste & la Populaire.

Telle est la varieté qui regne parmi les Anciens au sujet de Venus, & qui est telle, qu'il n'est pas possible de décider combien ils en reconnoissoient : car de dire avec l'Auteur d'une Dissertation imprimée dans le septiéme Tome de l'Académie des Belles-Lettres (1), que ce nombre se réduisoit à sept, c'est ce qu'on ne sçauroit soutenir, puisqu'en voilà dix bien comptées, lesquelles même n'en feroient pas sept, si on vouloit réunir celles qui paroissent être les mêmes.

(1) M. Fourmont le cadet.

Parmi les Modernes, le célébre M. Newton (2) paroît ne reconnoître de Venus que la seule *Calycopis*, mere d'E-

(2) Chron. de differens Royaumes corrigée.

née, & fille d'Otréus Roi de Phrygie, que Thoas surnommé Cinyras épousa(*a*), & à laquelle il érigea des Temples à Paphos, à Amathonthe dans l'Isle de Chypre, & à Byblos dans la Syrie; institua en son honneur des Prêtres, un culte sacré, & les Fêtes infames appellées Orgies : c'est pourquoi on donna à cette Déesse le nom de Cyprienne & de Syrienne. Cet Auteur se fonde uniquement sur l'autorité de Tacite (1) : qui en parle ainsi : « On dit que Cinyras consacra un ancien Temple à Venus de Paphos, & que cette Déesse » qui nâquit de l'écume de la mer, y » aborda ». Ce que dit cet Auteur, peut assez s'accorder avec ce que dit Lactance, d'après l'Histoire sacrée d'Evhemere, sçavoir, que ce fut une femme de Chypre qui par sa conduite favorisa les commerces galans, & donna lieu à la fable de Venus.

(1) Hist. l. 2. c. 3.

Il n'est pas possible de rien conclure de raisonnable de ce que disent les Grecs au sujet de cette Déesse, puisque toutes leurs narrations se trouvent mêlées de Physique, de Morale & d'Histoire. Ils regardent Venus, tantôt

(*a*) Ce Thoas, selon lui, étoit le même que Vulcain, ce que nous examinerons dans l'Histoire de ce Dieu.

Dieux d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

comme une femme débauchée, tantôt tantôt comme une Déesse : ils la considérent quelquefois comme une Planete, & quelquefois ils en parlent comme d'une passion. De-là ces expressions figurées d'Homere, d'Orphée & des autres Poëtes, qui parlant du pouvoir de Venus, disent qu'elle a formé le monde, & que c'est elle qui soumet les hommes & les Dieux à son empire.

Il est constant que plusieurs personnes ont porté le nom de Venus ; & sans nous arrêter aux différentes étymologies de ce nom, si nous nous en tenions à celle d'un habile homme (1), qui croit qu'il vient de *Vener*, qui en Langue Celtique veut dire *belle*, nous pourrions croire qu'on l'a fait porter à la plûpart des belles femmes, sur-tout lorsqu'elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries, autant que par leur beauté : mais cette étymologie, non plus que celles qui font venir ce nom de *venire* ou *convenire*, ne sçauroient se soutenir, puisqu'elles ne sont tirées que du nom Latin de cette Déesse, nom inconnu aux Grecs qui la nommoient *Aphrodite*.

(1) Dom Pezron Ant. de la Langue des Celtes.

Pour dire ce que je pense sur cette Fable, je crois qu'il faut en chercher l'origine dans la Phenicie. En effet il

n'y eut jamais d'autre Venus que la Venus céleste, c'est-à-dire, la Planete de ce nom, honorée parmi les Orientaux, comme nous l'avons dit dans le premier Volume ; & Astarté femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec cette Planete, ou, ce qui revient au même, cette Venus Syrienne, la quatriéme dans Ciceron, si célébre dans l'Antiquité. Les Phéniciens en conduisant leurs Colonies dans les Isles de la Mer Méditerranée & dans la Grece, y porterent le culte de cette Déesse. Ils s'arrêterent d'abord dans l'Isle de Chypre, la plus voisine des côtes de Syrie, & le culte de cette Déesse y fut généralement reçû. De-là ils allerent à Cythere, Isle voisine du Continent de la Grece ; ce fut là que les Grecs commencerent à commercer avec eux, & à prendre connoissance de leur Religion ; & voilà pourquoi ils publierent que c'étoit près de cette Isle que la Déesse avoit paru pour la premiere fois, parce que ce fut là qu'ils en entendirent parler. Une preuve bien convaincante, que le culte de Venus fut établi dans cette Isle, avant que de passer dans le Continent, c'est que le Temple de Cythere passoit pour le plus ancien

Dieux d'Occident. Liv. I. Ch. XI. de tous ceux que Venus avoit dans la Grece, comme le remarque Pausanias (1).

(1) In Lac.

De Cythere le culte de cette Déesse passa dans la Grece ; & comme ceux qui l'y avoient porté étoient venus par mer, les Grecs qui cherchoient à mettre du merveilleux par-tout, dirent qu'elle étoit sortie de la mer, & lui donnerent le nom d'*Aphrodite*, mot qui veut dire *écume* (*a*) : C'est-là sans doute le véritable dénouement de cette fiction, & il ne faut pas y chercher d'autre mystere.

Sur quoi il est bon de remarquer en passant, qu'Hesiode s'est trompé sur le chemin qu'il fait faire à cette Déesse, en la faisant aller de Cythere en Chypre, au lieu de dire, ce qui auroit été plus naturel, que c'étoit de cette Isle qu'elle étoit venue à Cythere, & de-là dans la Grece. Nous pourrions ajouter pour confirmer cette explication, que si les Grecs ont donné à Venus les deux sexes, c'est, selon Selden (2), à cause

(2) De Diis Syris Synt. 2. c. 3.

(*a*) Aristote donne une autre origine au mot *Aphrodite*, & Didyme croit qu'on la nomma ainsi à cause de sa molesse ; mais celle que je rapporte est la plus naturelle, & est la même, selon Plutarque, que l'épithete de *Saligena*, qui fut donnée à cette Déesse, sortie de la mer, dont l'eau est salée.

de la fable de Dagon, ou d'Atergatis, que l'on confondit avec Venus, & qui parmi les Philistins & les Phéniciens, étoit une Divinité qui participoit des deux sexes.

Mais peut-on, suivant cette idée, expliquer ce que les Poëtes Grecs ont publié de leur Venus ? Il n'est ni possible, ni nécessaire d'expliquer tout ce qu'ils ont dit, ni dans cette fable, ni dans les autres. L'on sçait que lorsqu'ils ont eu un sujet en main, ils l'ont embelli à leur fantaisie. Ils avoient oui dire qu'Astarté avoit aimé passionnément Adonis (*a*), ils ne manquerent pas d'appliquer cette circonstance à leur Venus. Ils pousserent leur pointe, & regarderent l'Amour comme le fils de cette Déesse, & lui donnerent pour filles les trois Graces. Enfin ils formerent ce systême d'Amour, dont les idées ont servi dans la suite à embellir les Ouvrages de leurs Confreres. Une fille sort de l'écume de la mer, & paroît sur une coquille; elle s'arrête sur le mont Cythere, où les fleurs naissent sous ses pas; les Heures chargées du soin de son

(*a*) On ne dit rien ici de cette Fable expliquée au long dans l'Histoire des Dieux de Phénicie, Tom. III. Liv. 7.

éducation, la conduisent dans le Ciel, où tous les Dieux charmés de sa beauté, la demandent en mariage; elle épouse Vulcain le plus difforme de tous; elle se déshonore par ses galanteries avec Mars & Mercure : elle a de l'un Cupidon (*a*), & de l'autre le Contre-Amour; Bacchus est son Ecuyer; enfin elle préside aux mariages, & aux commerces de galanterie; & pour cela on lui donne une Ceinture mystérieuse, nommée le Ceste de Venus, qui la rend non-seulement aimable, mais qui a le don de rallumer les feux d'une passion éteinte (1), &c.

(2) Iliad.

On n'en demeura pas là, on chargea l'histoire de la Déesse Venus de la plûpart des galanteries éclatantes. Quelque belle ayant été surprise dans un commerce d'amour, donna lieu à l'adultere de Mars & de Venus, & au stratagême de Vulcain; & peut-être ne sera-t-on pas fâché de sçavoir l'origine de cette Fable. Palephate (2) dit que *Sol* fils de Vulcain Roi d'Egypte, voulant faire observer à la rigueur la Loi de son

(1) *In Fragm.*

(*a*) C'est Cupidon II. car le premier, selon Hesiode, étoit fils du Chaos, ou de la Nuit, selon Aristophane, ou du Dieu de l'Abondance, ou de la Déesse de la Pauvreté, si nous en croyons Platon.

pere contre les Adulteres ; & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un Courtisan, entra la nuit dans sa maison, & l'ayant surprise avec son Amant, la punit séverement ; ce qui lui attira la bienveillance du Peuple. C'est, ajoûte cet Auteur, l'équivoque du nom de *Sol*, qui donna lieu à la Fable qu'Homere proposa aux Grecs d'une maniere enveloppée, & à laquelle Ovide joint des reflexions peu propres à donner de l'horreur du crime.

Je donne pour ce qu'elle vaut l'explication de Palephate, qui a inventé souvent de nouvelles Fables pour expliquer les anciennes. J'en dis de même de celle du Pere Hardouin, aussi spirituelle que singuliere. Ce sçavant Jesuite (1) est surpris qu'on ait fait le procès à Homere, qui employe cent vers dans le huitiéme Livre de son Odyssée, à faire chanter à Ulysse cette Fable, qui ne paroît nullement édifiante ; mais, dit cet Auteur, c'est qu'on ne l'a pas entendue. Ce n'est point du tout, dit-il, l'histoire d'un Adultere que chante ce Héros, c'est la guerre de Troye même. Mars & Venus, c'est-à-dire, l'esprit guerrier & la ville de Troye

(1) Apol. d'Homere, p. 200.

Dieux Occident. Liv.I.Ch.XI.

qui soutenoit les amours de Paris, résolurent de se joindre dans la maison de Vulcain, & de fouiller sa couche; c'est-à-dire, de se servir des armes qu'on gardoit dans l'arcenal, mais qui eussent dû être employées à de meilleurs usages. Mars & Venus formerent tous deux secretement ce dessein; mais le Soleil les vit, & le dit à tous. Vulcain célébre par son art, fit des chaines pour lier tellement Mars & Venus, l'esprit guerrier & la ville de Troye attachée aux amours de Paris, que lorsqu'ils se joindroient, ils ne pourroient se remuer : ce qui ne signifie autre chose, sinon que les Troyens, lorsqu'ils prirent les armes, qu'il ne leur convenoit pas de prendre pour un tel sujet, furent tellement resserrés dans leur ville, qu'ils ne purent plus faire aucune sortie. Vulcain alors se plaint que Venus n'est pas une honnête femme; ce qui veut dire que les Troyens avoient tort de prendre les armes pour un sujet si peu honnête. Mercure de son côté dit à Apollon qu'il se joindroit aussi volontiers à Venus: c'est le corps des Marchands Troyens, qui dit aux Soldats albalêtriers qu'il fera les frais de cette guerre. Les Dieux en rirent; Neptune

ſeul n'en rit pas ; il pria Vulcain de délivrer Mars, & qu'il le dédommageroit. C'eſt la Flotte des Grecs qui agiſſoit fort ſérieuſement, & qui obligea enfin les Troyens de mettre bas les armes, après quoi Mars s'en alla en Thrace y faire la guerre ; & Venus ; ou l'amour des femmes, en Chypre. Voilà, continue cet Auteur, le vrai ſens de cette Fable qu'on n'a pas entendue. Je puis bien ajoûter qu'Ovide ne l'entendoit pas non plus ; car aſſûrément ce que dit Mercure à Apollon, a dans le Poëte un ſens beaucoup moins ſérieux que celui qu'y donne ce ſçavant Jéſuite.

Ce n'eſt pas là la ſeule galanterie qu'on ait mis ſur le compte de Venus. Anchiſe, pour ſe mettre à couvert de la jalouſie de ſa femme, publia qu'il avoit eu Enée de cette Déeſſe, ainſi des autres. Cependant quelque mauvaiſe idée qu'on eût de Venus, on ne laiſſoit pas de la regarder comme une des plus grandes Déeſſes ; & comme elle favoriſoit les paſſions infames, on l'honora d'une maniere digne d'elle. Ses Temples, ouverts à la proſtitution, apprirent au monde corrompu, que pour reconnoître dignement la Déeſſe d'Amour, il ne falloit avoir aucun égard

Dieux d'Occident. Liv.I.Ch.XI.

aux regles de la pudeur : les filles se prostituoient publiquement dans ses Temples, & les femmes mariées n'y étoient pas plus chastes. Amathonte, Cythere, Paphos, Gnide, Idalie, & les autres lieux consacrés spécialement à cette Déesse, se distinguerent par les désordres les plus infames.

Au reste, comme il y avoit plusieurs Venus, son culte n'étoit pas par-tout le même. Dans quelques endroits on ne faisoit brûler que de l'encens sur ses autels ; ailleurs on lui offroit des pastilles où il entroit de la chair de moineau ; dans d'autres endroits on lui immoloit une chévre blanche. Les femmes avoient aussi accoutumé de consacrer leurs cheveux à la Déesse, sur quoi on peut consulter dans le second Volume l'histoire de Berenice, dont la chevelure qu'elle avoit vouée à Venus, fut mise au rang des Astres.

Parmi les Fleurs la Rose étoit consacrée particulierement à cette Déesse, parce que cette fleur avoit été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit blessé ; ce qui avoir fait changer en rouge la couleur blanche qu'elle avoit avant cette avanture(1). Le Myrthe lui étoit aussi dédié, parce qu'il

(1) Voyez Tome II. l'histoire d'Adonis.

vient ordinairement sur le bord de l'eau, où cette Déesse avoit pris naissance. Les cygnes & les moineaux lui étoient spécialement consacrés, mais sur-tout les colombes, à cause de la Fable qui dit que cette Déesse jouant un jour avec Cupidon, ce petit Dieu voulut parier de cueillir plus de fleurs qu'elle, & que là-dessus une Nymphe, nommée *Peristere*, ayant aidé la Déesse, elle gagna la gageure, dont Cupidon fut si irrité, qu'il changea la Nymphe en colombe. Mais, pour le dire en passant, cette Fable n'est fondée que sur une simple équivoque; car en Grec le nom de la Nymphe veut dire une colombe (1); quoique Theodontius (2) prétende que Peristere étoit une femme coquette de Corinthe, qui ne passa pour avoir pris le parti de Venus, que parce qu'elle imita sa conduite.

Pour les noms de Venus, ils sont comme ceux des autres Divinités du Paganisme, tirés, ou des lieux où elle étoit honorée, ou des occasions particulieres qui avoient donné lieu à l'établissement de son culte. Expliquons les principaux. Ceux de Cytherée, de Paphienne, de Gnidienne, &c. lui furent donnés des villes de ces noms;

(1) περιστερα, *Columba.*

(2) *Apud Bocc. Gen. Deor.*

celui d'Uranie, ou Céleste, parce qu'on croyoit qu'elle étoit tombée à Paphos un jour de sa fête, sous la forme d'une étoile. On lui donna le nom d'Aphrodite, parce qu'elle étoit sortie de la mer; celui de *Pandemos*, ou *populaire*, comme l'appelle Théocrite, lui étoit donné pour la distinguer de la Venus céleste : celui de *Verticordia*, parce qu'elle tournoit les cœurs du côté de l'amour, ou en détournoit.

Les Romains lui donnoient le nom de *Murtia*, à cause du myrthe qui lui étoit consacré (*a*). On l'appelloit *Astarté*, lorsqu'elle étoit confondue avec la Déesse de Syrie; *Anaïtis*, elle étoit adorée sous ce nom par les Perses & les Cappadociens, comme nous l'avons rapporté dans l'Histoire de leurs Dieux; *Amathusia*, de la ville d'Amathonte, dans l'Isle de Chypre; *Dione*, ou *Dionea*, du nom de sa mere. *Migonitis*, parce qu'elle présidoit aux mariages. *Callypiga*, à cause de sa beauté. *Philomedea*, pour faire allusion à son origine. *Speculatrix*, c'est le nom que donna Phedre au Temple qu'elle fit bâtir à cette Déesse, pour aller voir

(a) *Ara vetus fuit Veneri myrthea quam nunc Murtiam vocant.* Pline, l. 25.

de-là Hippolite faisant ses exercices dans les plaines de Trezene. *Anosia*, & *Androphonos*, comme qui diroit *impie* & *homicide*; & ce nom lui fut donné lorsque Laïs fut tuée à coups d'éguille dans dans un de ses Temples par la jeunesse Thessalienne. *Armata*, parce que les Lacédemoniens qui l'honoroient sous ce nom, la représentoient armée dans son Temple. Nous avons à ce sujet dans l'Anthologie une épigramme, qu'Ausone a tournée en vers latins (*a*). *Barbata* & *Mascula*, parce que, comme on croyoit qu'elle avoit les deux sexes, on la représentoit quelquefois avec de la barbe. Les Romains, au rapport de Macrobe, l'honoroient sous le nom de *Genitrix*, ou *la Mere*; les Grecs sous celui de *Colias*, d'un Promontoire de ce nom dans l'Attique (1). Suivant Pausanias, elle avoit un Temple dans la Grece, où elle étoit honorée sous le nom de *Praxis*; & sous celui d'*Hortensis*, lorsque sa statue étoit dans les jardins; sur quoi on peut consulter Lucien (2); sous celui d'*Elicopis*,

(1) Pausan. in Atticis.

(2) De Imag.

(a) *Armatam Venerem vidit Lacedæmone Pallas:*
Nunc certemus, ait, judice vel Paride.
Cui Venus; Armatam tu me temeraria temnis,
Quæ, quo te vici tempore, nuda fui.

c'eſt-à-dire, aux yeux noirs ; de *Nicophore*, comme qui diroit portant la victoire : de *Byblia*, quand elle étoit confondue avec la Déeſſe de Syrie : de *Symmachia*, parce qu'on croyoit qu'elle étoit ſecourable aux Guerriers ; ce qui lui fit donner auſſi par les Romains le nom de *Victrix*, ou *Victorieuſe* ; d'*Elephantine*, d'une ville de ce nom en Egypte : d'*Architis*, c'étoit ſous ce nom, au rapport de Macrobe, que les Aſſyriens l'honoroient : d'*Erycina*, du mont Eryx dans la Sicile, où Enée lui bâtit un Temple lorſqu'il aborda dans cette Iſle (*a*) : d'*Argynnis*, du nom d'un jeune homme qui ſe noya dans le fleuve Cephiſe, & du Temple qu'Agamemnon fit bâtir à cette Déeſſe ſous le nom de Venus Argynnis. Elle fut auſſi appellée *Zerynthia*, à cauſe de l'antre nommé Zerynthion, où on célébroit les myſteres d'Hecate & des Corybantes.

Les Egyptiens lui ſacrifioient ſous le nom de *Nephthe*, comme qui diroit *la fin*, ou *la mort*, ou, ſelon d'autres, *la Victoire* ; & les Romains ſous celui de *Libitine*, parce qu'elle préſidoit aux fé-

(a) . . . . . *Erycino in vertice ſedem Fundabat Veneri Idaliæ*, &c. Æneid. l. 5.

pulchres. Elle fut honorée par les Tarentins, Peuples d'Italie, ſous celui de *Baſilis*, d'où étoit venu le nom d'un Jeu pratiqué par ceux qui faiſoient entr'eux un Roi pour commander aux autres, pendant ſa Royauté imaginaire : par les Athéniens ſous celui d'*Etaira*, ou d'*Amie*, parce qu'elle préſidoit aux unions des cœurs : ſous celui de *Pelagia*, ou *la Marine*, parce qu'elle étoit ſortie de la mer : ſous celui d'*Aurea*, dont ſe ſervent Homere & Virgile, en louant le beauté de ſes pieds. Mais je n'ai pas deſſein de parcourir toutes les épithetes que les Poëtes ont donné à cette Déeſſe.

De ce que nous venons de dire il eſt aiſé de conclure qu'on la repréſentoit d'une infinité de manieres différentes ; ou tenant un globe céleſte à la main, comme on le voit dans Maffei, pour marquer la Venus Uranie ou Céleſte ; ou armée, ainſi qu'elle paroît ſur quelques Médailles de Gorléus & de Beger ; ou aſſiſe ſur un Dauphin, tenant un pigeon ſur ſon giron ; ou avec Adonis accompagné de ſes chiens ; ou avec l'Amour & les trois Graces ; mais plus ſouvent encore ſortant de la mer aſſiſe ſur une coquille portée par deux (1) Tri-

(1) Admir. Rom. Antiq.

tons ; ou ſur un char tiré par deux chevaux marins ; ou par une chevre marine, ou plutôt par un bouc ; puiſque, ſuivant Pauſanias, ſa ſtatue faite par le fameux Sculpteur Scopas, étoit ſur cet animal, & alors elle eſt accompagnée de Néréides & d'Amours, montés ſur des dauphins : une ſeule de ces Néréides qui tient une guitarre à la main, eſt montée ſur un Centaure marin : mais le plus ſouvent encore ſon char eſt tiré par des cygnes, ou par des colombes, oiſeaux qui lui étoient conſacrés. Quelquefois elle paroît elle-même appuyée ſur un Triton, ayant un bouclier à la main, ſur lequel eſt repréſentée une tête. Montée quelquefois ſur des chevaux marins, elle paroît parcourir les ondes de la mer, la tête couverte d'un voile que les vents enflent, & Cupidon nageant à ſes côtés. Une rame aux pieds de la Déeſſe, ſemble déſigner la Venus *Pelagia* ou *Marine*. Celle des figures où elle tient à la main la Corne d'abondance, marque les biens que produit le commerce de la mer.

De toutes ces ſtatues la plus belle eſt ſans doute la Venus de Medicis: mais les plus ſingulieres ſont celles qui ſemblent être faites pour ce vers de Te-

rence, *ſine Cerere & Baccho friget Venus*, & celle de Maffei, où cette Déeſſe accompagnée de deux Cupidons, & couronnée d'épis de bled, tient un Thyrſe environné de feuilles & de grapes de raiſins; & comme elle porte à la main trois fléches, elle ſemble nous apprendre qu'elle lance plus ſûrement ſes traits, quand Cerès & Bacchus ſont de la partie. Les torches allumées que cette Déeſſe & Cupidon portent, dans un Monument de Boiſſart, marquent les feux que l'une & l'autre Divinité allument dans les cœurs. Triomphante de ſes victoires, elle paroît dans une Image donnée par Beger, ſur un char tiré par deux lions. Elle tient un grand voile ſur la tête, & une fléche à ſa main gauche. Un Cupidon vole au-deſſus pour la couronner; des lauriers tombent ſur elle comme d'eux-mêmes, ſans que perſonne les pouſſe: un homme nud marche devant avec ſa lyre, qu'il touche pour faire honneur à la fête. Deux hommes à côté des lions, vont le flambeau ſur l'épaule pour eſcorter la troupe. Un Satyre marche après le char, joue de la flute à pluſieurs tuyaux, & termine toute la bande.

Finiſſons par la deſcription de deux

ftatues de cette Déeffe dont parle Paufanias. Cet Auteur dit qu'il avoit vû dans l'Elide une belle ftatue de Venus Uranie, ou Célefte, dont les pieds etoient appuyés fur le dos d'une tortue, & une autre de Venus Terreftre, qui pofoit fes pieds fur un bouc; mais il avoue ingénuement qu'il ne fçait pas la fignification de ces myfteres, & cet avèu eft fans doute plus raifonnable que ce que difent à cette occafion quelques Mythologues, fçavoir, qu'on a voulu nous apprendre par-là que Dieu, défigné fous le nom de Venus Uranie, étoit l'auteur de l'harmonie du monde, marqué par la tortue, qui étoit le fymbole de cette harmonie.

L'Amour, ou Cupidon.

COMME Venus étoit toujours accompagnée de l'Amour, ou de Cupidon fon fils, & des Graces, il eft bon d'expofer ce que la Mythologie Grecque nous apprend fur ces deux articles. On fent bien qu'il ne faut pas regarder l'Amour comme un perfonnage réel, mais comme un être qui n'a d'autre origine que l'imagination des Poëtes: & à quel point n'ont-ils pas embelli ce fujet dans leurs

leurs Ouvrages ? Que d'idées brillantes & badines ne leur a-t-il pas fournies ? Ce n'eſt pas qu'ils ayent laiſſé manquer l'Amour de parents, car les Anciens n'étoient jamais en défaut en fait de Généalogies : & lorſqu'on vient à les examiner de près, il faut néceſſairement convenir qu'ils ont admis pluſieurs Amours, ou Cupidons. On peut en effet en compter juſqu'à treize. D'abord Ciceron en admet trois ; le premier étoit fils de Mercure, & de la premiere Diane ; le ſecond, de Mercure & de la ſeconde Venus ; & le troiſiéme, qu'il appelle le Contre-Amour ou *Anteros*, de Mars & de la troiſiéme Venus (*a*).

Platon (1) croyoit qu'il y en avoit deux. Il établit pour principe, comme on l'a vû plus haut, que puiſque Venus ne va jamais ſans l'Amour, ou Cupidon, & qu'il y a deux Venus, il faut néceſſairement reconnoître deux Cupidons.

(1) Dans ſon Banquet.

Heſiode au commencement de ſa Theogonie paroît n'en reconnoître qu'un, produit en même-tems que le Chaos & la Terre. Mais Tzetzès dans ſon

(*a*) *Cupido primus Mercurio & Dianâ primâ natus dicitur : Secundus Mercurio & Venere ſecundâ : tertius quidem eſt Anteros Marte & Venere tertiâ.* De Nat. Deor. lib. 3.

Commentaire, expliquant les premiers vers de ce Poëte, en admet un second: *Trois choses*, dit-il, *ont été créées d'abord; le Chaos, la Terre, & le Cupidon céleste, qui est le Dieu: mais il y en a un plus recent, fils de Venus*: ce qui s'accorde avec ce que dit Pausanias (2) qu'à Elis dans le Temple de Neptune, on voyoit l'Amour ou Cupidon qui recevoit entre ses bras Venus naissante de la mer, sur la tête de laquelle *Pitho*, ou *Suada*, mettoit une couronne; ce qui fait un Cupidon plus ancien que Venus.

(2) In Eliac. l. 1.

Ce même Auteur remarque encore dans ses Béotiques, qu'Olen de Lycie, le plus ancien Poëte de la Grece qui ait fait des Hymnes, avoit dit dans celui qu'il avoit composé en l'honneur de Lucine, que cette Déesse étoit mere de Cupidon.

Sapho étoit trop galante pour avoir ignoré les parents de l'Amour; & c'est sans doute pour accorder la délicatesse des sentimens, avec les suites de cette passion, qu'elle a imaginé qu'il y avoit deux Amours; l'un fils du Ciel, & l'autre fils de la Terre.

Acusilaüs vouloit qu'il y en eût un autre, né de la Nuit & de l'Ether: Alcée prétendoit aussi en faire reconnoi-

tre un produit par la Discorde & le Zephyre : selon Orphée, il y en avoit un fils de Saturne. Enfin si nous nous en rapportons à Platon, ce Dieu étoit fils de Porus, le Dieu des richesses, & de la Pauvreté. Diotime, un des interlocuteurs du Dialogue intitulé *le Banquet*, dit que les Dieux donnant un grand festin, Porus qui avoit un peu trop bû, s'étant endormi à la porte de la salle, Penie ou la Pauvreté, qui étoit venue là pour recueillir les restes du festin, s'étant approchée de lui, il en eut un enfant qui étoit l'Amour.

Tels sont les differens Amours dont il est parlé dans les Anciens. Il est évident que toutes ces Généalogies n'ont d'autre fondement que l'imagination qui les inventa ; & qu'on pourroit aisément réduire ces Cupidons à un moindre nombre, puisque les Anciens dont on vient de parler, leur donnent souvent ou le même pere, ou la même mere. Mais sans nous arrêter à de frivoles discussions, on peut assûrer qu'il n'y eut jamais d'autre Amour que celui dont parlent Sanchoniathon & Hesiode ; c'est-à-dire, ce principe physique qui servoit à unir ensemble les parties divisées de la matiere qui formoit le Chaos. Et certainement

dans l'Hiſtoire de la véritable Venus, ou Aſtarté, on ne trouve rien de ce ſyſtême badin d'un Amour enfant & aveugle, qui porte des fleches dont il bleſſe les cœurs, fruit de l'oiſiveté des Poëtes Grecs. Il eſt vrai qu'Ovide dit que l'Amour bleſſa Venus, qui devint éperduement amoureuſe d'Adonis, ce qui paroît ne convenir qu'à l'Aſtarté des Pheniciens; mais ce n'eſt qu'une pure fiction de ce Poëte, qui a confondu la Venus de Phenicie avec celle de Grece.

Quoi qu'il en ſoit, voici à peu près les manieres differentes dont on repreſentoit l'Amour, ſur les monumens qui nous reſtent. On le peignoit d'abord, comme une jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, ſautant, danſant, jouant, badinant, montant ſur des arbres: on le peint dans l'air, ſur terre, ſur mer, & quelquefois dans le feu. Il va ſur des animaux, conduit des chariots, touche des Inſtrumens; en un mot, on lui fait faire toutes ſortes de perſonnages. Il n'eſt pas rare de le voir jouer avec ſa mere Venus: quelquefois Venus tient ſon carquois élevé en l'air; Cupidon tâche de l'attraper en ſautant, & tient déja une fleche. Ailleurs elle le tient ſur ſon giron & entre

ſes bras. Quelquefois il joue du cor aſſis devant ſa mere qui lui montre une fleche. Tantôt un pied en l'air il paroît méditer quelque ruſe : ou poſé ſur une baſe, il tient entre ſes mains quelque inſtrument que le temps a effacé ; ou ſonne de la trompette, le viſage tourné vers le ciel. Quelquefois il tient un oiſeau qui paroît un cygne, & qu'il embraſſe. On le voit auſſi jouant de la flûte de Pan ; ou endormi ayant l'arc & le carquois à ſes pieds ; quelquefois le caſque en tête, la pique ſur l'épaule, & le bouclier au bras, il marche d'un air triomphant, comme pour marquer que Mars déſarmé ſe livre à l'Amour.

Aſſis devant un Autel flamboyant, il joue de la flûte à pluſieurs tuyaux : eſt-ce pour marquer que les exercices de la Religion ne mettent pas à couvert de ſes inſultes ? Il y a ſans doute là quelque allégorie, auſſi-bien que dans une autre repréſentation où à l'ombre d'un palmier il embraſſe un belier, qui regarde un Autel flamboyant. Se battant à la lutte contre un coq, il paroît ſubjuguer l'oiſeau le plus porté à l'Amour. Aſſis ſur un centaure, il nous apprend qu'il domine ſur tout ce qui reſpire, même ſur les monſtres. On trouve dans les Anti-

quaires une Venus assise qui joue de la harpe, & devant elle un Cupidon qui tient au bout de deux verges un masque qui représente le Jeu, ou *Jocus*. Chacune de ces figures a son inscription, *Venus*, *Cupido*, *Jocus*; Statue qui semble être faite sur ces deux vers d'Horace.

> *Sive tu mavis Erycina, ridens*
> *Quam Jocus circumvolat & Cupido.*

Monté sur un Dauphin, il annonce son empire sur la mer; & ce qui prouve cette conjecture, c'est que Neptune paroît auprès de lui avec son Trident, comme pour rendre hommage à sa puissance. Enfin autour du char de Pluton qui enleve Proserpine, il désigne que son empire s'étend aussi jusques dans les Enfers.

Mais nous ne finirions pas, si nous voulions suivre l'imagination des Poëtes, des Peintres, & des Sculpteurs qui se sont donné un libre essor, au sujet d'un Dieu auquel on croyoit que le ciel, la terre, la mer, & l'empire des morts même étoient soumis.

On ne doit pas douter qu'après avoir honoré Venus, on n'ait aussi rendu un culte religieux à l'Amour son fils. En effet, leurs Temples, leurs Autels, étant les mêmes, les vœux, les prieres, & les

ſacrifices n'étoient pas differens. Cependant Platon qui fait ſi ſouvent parler Socrate de ce Dieu, introduit dans ſon Banquet, Phœdrus qui ſe plaint qu'aucun Poëte n'ait chanté des Hymnes & des Péans, en l'honneur d'une ſi grande Divinité: ce qui doit s'entendre ſeulement à l'occaſion des feſtins, pendant leſquels on avoit coutume d'en chanter en l'honneur de Bacchus & en l'honneur des autres Dieux. Car ſi la propoſition étoit générale, on pourroit dire que Phœdrus s'eſt trompé, puiſque les Poëtes n'ont point oublié l'Amour dans leurs Ouvrages: comme il s'eſt trompé certainement, lorſqu'il a avancé qu'on n'avoit point donné de parens à ce Dieu, quoiqu'il ſoit vrai, comme nous venons de le dire, qu'il n'en a pas manqué. Après tout, l'autorité ſeule de Pauſanias décideroit la queſtion, puiſqu'il dit que ce Dieu étoit honoré à Theſpis d'un culte particulier.

Anteros.

ANTEROS (*a*) ou le contre Amour, étoit fils de Venus & de Mars. Voici ce

(*a*) Ce nom eſt compoſé de deux mots grecs, *Eros*, l'amour, & *Anti*, *contra*.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

qu'on raconte ſur ſa naiſſance.

Venus, diſent les Anciens, ſe plaignant à Themis de ce que l'Amour ſon fils demeuroit toujours enfant, cette Déeſſe lui répondit qu'il le ſeroit tant qu'elle n'en auroit point d'autre. Il n'en fallut pas davantage à une Déeſſe qui avoit tant de penchant à la galanterie : elle ſouffrit la paſſion que le Dieu Mars avoit pour elle, & Anteros fut le fruit de leur commerce. L'Amour pour cela n'en devint pas plus grand, lui & ſon frere demeurerent toujours enfans, & on les trouve ainſi repréſentés avec des ailes & un carquois, des fleches, & un baudrier. On les voit ſur un ancien bas relief jouant enſemble, & tâchant de s'arracher une branche de palmier que chacun tire de toute ſa force ; & ce qu'il y a de ſingulier ſur le monument que Beger a inſeré dans ſon Tréſor de Brandebourg, eſt qu'il paroît être le même que celui dont parle Pauſanias. Le même Auteur (1) fait mention d'une autre figure d'Anteros, où il tient deux cocqs ſur ſon ſein, qu'il tâche d'engager à le piquer ſur la tête.

(1) In Attic.

Anteros partagea les honneurs divins avec ſa mere, & ſon frere, puiſque Pauſanias (2) parle d'un Autel que les Atheniens lui avoient élevé.

(2) Loc. cit.

Pſyché.

QUOIQUE la fable de Pſyché ne renferme aucun évenement hiſtorique, & qu'elle reſſemble à nos Contes des Fées; cependant comme elle eſt liée à celle de Cupidon, ou de l'Amour, je ne ſçaurois m'empêcher de la rapporter. De trois filles qu'avoient un Roi & une Reine, dit Apulée, la plus jeune étoit la plus belle, & la nature ſembloit s'être ſurpaſſée en la formant. Le bruit de ſa beauté s'étant repandu de tous côtés, on venoit en foule à la Cour de ſon pere, & dès qu'on la voyoit, de l'admiration on paſſoit à l'adoration. Venus jalouſe de cette naiſſante beauté qui faiſoit déſerter Gnide, Paphos, & Cythere, ordonna à Cupidon de bleſſer Pſyché d'une de ſes fleches, & de la rendre amoureuſe de quelque objet indigne de ſes charmes. Cupidon au lieu d'exécuter les ordres de ſa mere, en devint lui-même éperduement amoureux. Cependant ſes ſœurs moins belles qu'elle, furent mariées à des Souverains, pendant que perſonne n'oſoit aſpirer à ſa conquête. L'Oracle d'Appollon conſulté ſur la deſtinée de cette jeu-

ne Beauté, répondit qu'elle ne devoit point esperer un époux mortel, mais un Dieu redoutable à tous les Dieux & à l'Enfer même; il ajoutoit qu'il falloit exposer cette jeune Princesse sur une haute montagne au bord d'un précipice, parée de funebres ornemens. On obéit à l'Oracle, & Psyché ne fut pas plûtôt dans le lieu que l'Oracle avoit indiqué, qu'un Zephyr l'en arracha & la porta au milieu d'un bois, où étoit un Palais superbe brillant d'or & d'argent, & dont le pavé étoit de pierres précieuses. Le Palais paroissoit inhabité, mais elle entendit des voixqui l'invitoient à y demeurer. Quoiqu'elle ne vît point les Nymphes qui la servoient, elle ne manquoit de rien. A des repas également superbes & délicats, succedoient des concerts & une musique charmante; & les plaisirs se suivoient ainsi les uns les autres. La nuit arrivée l'Epoux qui lui étoit destiné s'approcha d'elle, & la quitta avant le jour, de peur d'être apperçu; ce qui dura plusieurs nuits de suite.

Cependant le Roi & la Reine inquiets du sort de leur fille, envoyerent ses sœurs, pour la chercher. L'Amour informé de cette démarche, défendit d'a-

bord à Psyché de voir ses sœurs, mais la trouvant triste & rêveuse, il lui permit enfin de leur parler, à condition qu'elle ne suivroit pas leur conseil. Le même Zephyr qui l'avoit conduite dans ce lieu enchanté, y amena ses sœurs. Psyché, après leur avoir dit qu'elle étoit la plus heureuse du monde, & que son mari jeune & bien fait l'aimoit éperdûement, les renvoya chargées de présens. Ces deux Princesses jalouses du bonheur de leur sœur, résolurent de la perdre, & ayant découvert dans une seconde entrevûe, qu'elle ne voyoit pas son mari, elles lui rappellerent l'Oracle d'Apollon, qui avoit parlé confusément de je ne sçai quel monstre, & lui dirent que son époux étoit un serpent qui enfin la feroit périr misérablement. Psyché effrayée d'un pareil discours, & ne pouvant pénétrer en effet la raison pour laquelle son mari vouloit demeurer invisible, dit qu'elle étoit prête de suivre leur avis, si elles sçavoient les moyens de la tirer de cet embarras ; elles lui conseillerent de tenir dans un lieu caché une lampe allumée avec un rasoir ; & que quand le monstre seroit endormi, de se servir de la lampe pour le voir, & du rasoir pour lui cou-

per la tête. Psyché suivit le conseil de ses sœurs ; & étant sortie du lit, & ayant pris sa lampe, au lieu d'un monstre elle apperçut l'Amour endormi, qu'un teint vermeil, des ailes flottantes, & une chevelure blonde lui firent connoître. Saisie d'étonnement, & au désespoir d'avoir douté de son bonheur, elle résolut de se plonger dans le sein le fer dont elle avoit voulu égorger son mari ; mais il lui tomba des mains, & la vûe d'un objet si charmant appaisa son courroux. Cependant tandis qu'elle considéroit l'arc de Cupidon, & son carquois, qui étoient au pied du lit, elle se blessa au doigt en éprouvant la pointe d'une de ses fléches : mais peu attentive à une blessure légere, elle continua à se repaître d'un si beau spectacle, quand une goutte d'huile tombée de sa lampe sur l'épaule droite de Cupidon, le réveilla. Aussi-tôt il prend son vol : Psyché l'arrête par le pied, mais Cupidon l'emporte, & la laisse enfin tomber. Puis s'arrêtant sur un cyprès, lui reproche amérement le peu de confiance qu'elle avoit eue à ses conseils, & disparoît à ses yeux. Psyché désesperée se précipite dans un fleuve, mais l'onde qui respecte l'épouse de l'Amour, la

rejette incontinent sur ses bords. Elle rencontre le Dieu Pan qui la console, & lui dit que le seul parti qu'elle eût à prendre, étoit d'appaiser l'Amour. Errante par le monde elle arrive chez une de ses sœurs, lui raconte son avanture, & lui dit que l'Amour pour se venger avec plus d'éclat de son indiscrétion, l'avoit menacée d'épouser une de ses sœurs. Enflée d'une vaine espérance, sa sœur s'échappe du Palais, se rend à la Roche qui conduisoit au Palais de l'Amour, & croyant que le Zephyr la soutiendroit comme il avoit fait jusqu'alors, elle se laissa tomber, & périt misérablement. Psyché se vengea de même de son autre sœur, qui donna dans le même piége. Cependant Venus avertie que Cupidon souffroit de cruelles douleurs, se mit en devoir de chercher Psyché, pour lui faire porter la peine de sa témérité.

Psyché cherchoit toujours l'Amour, & étant arrivée près d'un Temple, elle fit une gerbe de quelques épis épars dans un champ, & l'offrit à Cerès, la priant de la prendre sous sa protecton; mais la Déesse lui répondit que tout ce qu'elle pouvoit faire en sa faveur, étoit de ne la pas livrer à son ennemie. Ju-

non qu'elle rencontra dans un de ses Temples lui fit à peu près la même réponse. Psyché ne se désespere point : elle prend le parti d'aller chercher Venus, espérant de trouver l'Amour auprès d'elle, & de faire sa paix. Elle la rencontra en effet ; mais la fiere Déesse, sans paroître faire la moindre attention à elle, monta dans l'Olympe, & pria Jupiter d'envoyer Mercure pour chercher Psyché par toute la terre, & de la lui amener, n'ayant pas voulu elle-même l'arrêter lorsqu'elle l'avoit rencontrée, parce qu'elle avoit paru en suppliante devant elle. Pendant que Mercure cherche cette Amante infortunée, elle rencontre la Coutume, l'une des Suivantes de Venus, qui la traînant par les cheveux, la méne à Venus. La Déesse irritée lui arrache les cheveux, lui déchire sa robe, lui donne des coups sur la tête ; & ayant ensuite formé un gros monceau de grains, mêlé de froment, d'orge, de millet, de pavots, de pois-chiches, de lentilles, & de féves, elle lui ordonne de séparer tous ces grains, & cela avant que la nuit arrivât, lui laissant pour compagnes deux de ses autres Suivantes, la Tristesse & la Sollicitude. Psyché demeuroit inter-

dite & immobile, mais d'officieuses fourmis séparerent les grains, & la tirerent d'embarras. Venus lui commanda ensuite de lui apporter un floccon d'une laine dorée de certains moutons qui paissoient au-dela d'une riviere, dans des lieux inaccessibles ; mais au lieu de songer à exécuter l'ordre de la Déesse, elle alloit se précipiter dans cette riviere, lorsqu'un roseau articula quelques sons qui lui apprirent le moyen d'avoir ce floccon qu'elle porta à la Déesse. Venus, qu'une si prompte obéissance n'appaisoit pas, lui ordonna encore de lui apporter une urne pleine d'une eau noire, qui couloit d'une fontaine gardée par des dragons. Une aigle prit l'urne, la remplit de cette eau, & la lui mit entre les mains pour la rendre à Venus. Un ordre encore plus difficile à exécuter, succeda à tant de travaux. Venus se plaint qu'elle a perdu une partie de ses attraits en pansant la plaie de son fils, & ordonne à Psyché de descendre dans le Royaume de Pluton, pour demander à Proserpine une boëte où fussent quelques-uns de ses charmes. Alors Psyché croyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de descendre chez les Morts qu'en mou-

rant, alloit se précipiter du haut d'une Tour, lorsqu'une voix qui se fit entendre, lui apprit le chemin des Enfers, en lui disant d'aller au Tenare, près de Lacédemone, & qu'il y avoit là un chemin qui y conduisoit; mais qu'elle devoit se munir de deux gâteaux, un à chaque main, & de deux pieces de monnoye, qu'elle tiendroit à la bouche: qu'elle trouveroit Caron, qui la passeroit dans sa Barque, & qu'elle lui donneroit une des pieces de monnoye qu'il devoit prendre lui-même de sa bouche; & que lorsqu'elle rencontreroit ce grand chien qui garde la Cour de Proserpine, elle lui donneroit un des gâteaux. Qu'enfin elle rencontreroit Proserpine qui lui feroit un accueil favorable; qu'elle l'inviteroit à s'asseoir dans un grand festin qu'elle lui donneroit; mais qu'elle devoit refuser ses offres, s'asseoir à terre, & ne manger que du pain bis; qu'enfin la Déesse lui donneroit la boëte, & qu'elle devoit se donner bien de garde de l'ouvrir. Psyché suivit tous les avis que cette voix lui donna, & reçut de Proserpine ce que Venus demandoit.

Après qu'elle fut sortie des Enfers, elle eut la curiosité d'ouvrir la boëte,

dans le deſſein de prendre quelque choſe pour elle de la beauté qu'elle renfermoit ; mais elle n'y trouva qu'une vapeur infernale & ſoporifique, qui la ſaiſit à l'inſtant, & la fit tomber endormie à terre. Elle ne s'en ſeroit jamais relevée, ſi Cupidon guéri de ſa plaie, ne fût ſorti par la fenêtre du palais de ſa mere pour aller chercher ſa chere Pſyché. Il la trouva endormie, l'éveilla de la pointe d'une fléche, remit la vapeur dans la boëte, & lui dit de la porter à ſa mere. Cupidon s'envola au Ciel, & ſe préſenta à Jupiter qui fit aſſembler les Dieux, & ordonna qu'il garderoit ſa Pſyché, & que Venus ne s'oppoſeroit plus à ſon mariage avec elle. Il commanda en même temps à Mercure d'enlever Pſyché dans le Ciel. Pſyché reçûe en la compagnie des Dieux, but de l'ambroſie, & devint immortelle. On prépara le feſtin nuptial, chaque Dieu y joua ſon rolle, Venus même y danſa. Les noces furent ainſi célébrées, & Pſyché accoucha peu de temps après d'une fille qu'on appella la Volupté.

Cette Fable, comme on voit, eſt entiérement allégorique. & marque les maux que la Cupidité, figurée par

l'Amour, cause à l'ame sous le symbole de Psyché. Il seroit inutile de tenter d'en expliquer toutes les circonstances qui ne sont que le fruit de l'imagination de ceux qui l'inventerent. Il suffit de dire que les Anciens représentoient Psyché avec des ailes de papillon, comme on la voit sur quelques monumens, & sur des pierres gravées, & que le papillon & l'ame dans la Langue Grecque s'appelloient *Psyché* : mais étoit-il nécessaire de remplir cette fiction de tant de circonstances pueriles, pour une moralité triviale ?

Les Graces.

Parmi le grand nombre de Divinités inventées par les Anciens, il n'y en avoit point de plus agréables que les Graces, puisque c'étoit d'elles que les autres empruntoient leurs charmes, sources de tout ce qu'il y a d'agréable & de riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux, aux personnes, aux Ouvrages, & à chaque chose en son genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, & qui en est comme la fleur. Enfin on ne pouvoit tenir que d'elles, ce don sans

lequel tous les autres sont inutiles ; je veux dire le don de plaire. Aussi entre toutes les Déesses, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les professions, tous les âges leur adressoient des vœux, & leur présentoient de l'encens. Chaque Science & chaque Art avoit en particulier sa Divinité tutélaire ; mais tous les Arts & toutes les Sciences reconnoissoient l'empire des Graces.

Comme M. l'Abbé Massieu a laissé dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1) une Dissertation, dans laquelle ce sçavant & ingénieux Académicien laisse peu de choses à désirer sur l'article de ces Divinités, je ne sçaurois mieux faire que de le prendre pour guide. Je rechercherai donc comme lui, mais en peu de mots, l'origine des Graces & leur nombre, les différens noms qu'on leur a donnés, leurs attributs, le culte qu'on leur rendoit, & enfin quels étoient les biens dont on les croyoit les dispensatrices.

(1) Tom. V. p. 2.

Quelques Anciens ont crû qu'elles furent le fruit d'un mariage légitime, & qu'elles nâquirent de Jupiter & de Junon ; mais Hesiode assûre qu'elles

étoient filles de ce Dieu & de la belle Eurynome, fille de l'Ocean, qu'Onomacrite nomme Eunomie, & Lactance, ancien Commentateur de Stace, Harmione. Suivant Antimaque Poëte très-ancien, sa mere s'appelloit Eglé, & selon d'autres Eurymeduse, ou Antinome. Enfin l'opinion la plus généralement reçûe est qu'elles doivent le jour à Bacchus & à Venus.

Les Anciens n'étoient pas plus d'accord sur le nom & le nombre des Graces, que sur leur origine. Les Lacedemoniens n'en reconnoissoient que deux, qu'ils honoroient sous le nom de *Clito* & de *Phaenné*. Les Atheniens n'en admettoient pas davantage, mais ils les appelloient *Auxo* & *Hegemone*. Hesiode, & après lui Pindare, Onomacrite, & la plûpart des autres Poëtes fixent le nombre des Graces à trois, & les nomment *Eglé*, *Thalie* & *Euphrosyne*. Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que Thalie passe ordinairement pour une des Muses: mais quel inconvénient y a-t-il qu'une Muse & une Grace ayent porté le même nom? Homere change le nom d'une des Graces, & l'appelle *Pasithée* (1), en quoi il est suivi par Stace (2).

(1) Iliad. l. 14.

(2) Thebaid. l. 2.

Malgré l'autorité d'Hesiode & d'Homere, il y avoit plusieurs endroits dans la Grece, où l'on reconnoissoit quatre Déesses de ce nom, & on les confondoit alors avec les Heures, ou plutôt avec les quatre Saisons de l'année ; c'est pour cela qu'on les représentoit couronnées, l'une de fleurs, l'autre d'épics, la troisiéme de pampres & de raisins, & la quatriéme d'une branche d'olivier, ou de quelqu'un de ces arbres qui conservent leur verdure jusques dans l'hyver. C'étoit pour la même raison encore qu'on voyoit quelquefois Apollon soutenant de la main droite de petites figures des quatre Graces. Voilà ce que l'Antiquité a de plus assûré sur leur nombre. Car pour l'expression d'Aristenet, qui dit que les Graces voloient par centaines autour de Cydippe : & celle de l'Auteur du Poëme sur les amours de Hero & de Leandre, qui assûre que lorsqu'Hero daignoit soûrire, on en découvroit plus de cent dans ses yeux seuls ; & enfin celle de Nonnus, qui dans le Poëme qu'il a fait en l'honneur de Bacchus, dit qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à sa suite ; ce sont de ces expressions hyperboliques qui n'imposent à personne. Il n'en est pas de

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

même de ce que dit Pausanias (1), que quelques Auteurs mettent la Déesse de la Persuasion au nombre des Graces, voulant nous insinuer par là, que le grand secret de persuader, c'est de plaire.

(1) In Beot.

Au commencement on ne représentoit ces Déesses, que par de simples pierres qui n'étoient point taillées ; & telles étoient, comme nous l'avons déja remarqué ailleurs, les anciennes statues. Mais on les représenta bien-tôt sous des figures humaines, habillées de gaze dans les premiers temps, & toutes nues dans la suite. Pausanias avoue (2) qu'il ne sçauroit marquer l'époque où l'on cessa de leur donner des habits. On les représentoit ainsi, pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature ; & avec de simples gazes, pour nous apprendre que si quelquefois on appelle l'art au secours de la nature, on ne doit employer les ornemens étrangers que sobrement & avec retenue. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeunesse. Communement on croyoit qu'elles étoient filles & vierges, cependant Homere en marie une au Dieu du Sommeil, & l'autre à Vulcain. On représentoit encore les Gra-

(2) Loc. cit.

ces dans l'attitude des perſonnes qui danſent ; ce qui fait dire à Horace (1), *Alterno terram quatiunt pede :* on ajoutoit qu'elles ſe tenoient par la main ſans ſe quitter, *ſegneſque nodum ſoluere Gratiæ* (2).

Pauſanias (3) dit qu'on voyoit à Elis les ſtatues des trois Graces, où elles étoient repréſentées de telle ſorte que l'une tenoit à la main une roſe, l'autre un dé à jouer, & la troiſiéme une branche de myrthe : ſymboles dont cet Auteur donne lui-même l'explication. C'eſt que le myrthe & la roſe, dit-il, ſont particulierement conſacrés à Venus & aux Graces ; & quant au dé, il eſt une marque du penchant que la jeuneſſe (âge que les Graces aiment par préference) a pour les jeux & pour les ris. Mais que dirons-nous d'une coutume que les Anciens avoient de repréſenter les Graces au milieu des plus laids Satyres ? Juſques-là qu'aſſez ſouvent même les ſtatues des Satyres étoient creuſes, de maniere qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer ; & quand on les ouvroit, on découvroit au-dedans de petites figures de Graces. Que pouvoit ſignifier un aſſemblage ſi bizarre ? Auroit-on voulu nous indiquer par-là, qu'il ne faut pas

(1) Liv. 1. Od. 4.

(2) Hor. l. 3. Od. 21.

(3) In Eliac. l. 2.

juger des hommes ſur l'apparence; que les défauts de la figure peuvent ſe reparer par les agrémens de l'eſprit; & qu'aſſez ſouvent un extérieur diſgracié cache de grandes qualités intérieures?

On peut aiſément juger que des Divinités ſi aimables ne manquerent ni d'Autels, ni de Temples. On croit que ce fut Etheocle Roi d'Orchomene dans la Beotie, qui leur en éleva le premier, & qui regla les céremonies de leur culte; ce qui a fait dire à quelques Anciens qu'il étoit leur pere. Cependant les Lacedemoniens en attribuoient la gloire à Lacedemon leur quatriéme Roi, prétendant que le Temple qu'il leur avoit bâti ſur les bords du fleuve Tiaſe, étoit le plus ancien de la Grece. Suivant Pauſanias elles en avoient encore à Elis, à Delphes, à Perges, à Perinthe, à Byzance, & en pluſieurs autres endroits de la Grece & de la Thrace. Ordinairement les Temples conſacrés à l'Amour, l'étoient auſſi aux Graces. On avoit encore accoutumé de leur donner place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le Dieu même de l'Eloquence avoit beſoin de leur ſecours. Mais ſur tout, les Muſes & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple, & on apperçoit aiſément

aiſément l'union intime qui devoit être entre ces deux ſortes de Divinités : auſſi Pindare invoque les Graces preſque auſſi ſouvent que les Muſes.

Quoiqu'on célébrât des Fêtes en leur honneur pendant tout le cours de l'année, cependant le Printemps leur étoit principalement conſacré, comme à Venus leur mere. Mais ce n'étoit pas ſeulement en certains temps que les Anciens ſignaloient leur dévotion à ces Déeſſes, il n'y avoit guéres de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. On faiſoit peu de repas ſans invoquer les Muſes & les Graces : avec cette différence, que pour ſe concilier la faveur des Muſes on beuvoit neuf coups, au lieu que ceux qui vouloient s'attirer celle des Graces, n'en beuvoient que trois.

Toute la Grece étoit remplie de ces monumens conſacrés à ces Déeſſes. On voyoit dans la plûpart des villes, leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déeſſes, peint par Pythagore de Paros (1). Un autre à Smirne, qui étoit de la main d'Apelle. Socrates avoit fait leurs ſtatues en marbre, Bupale les fit en or. Pauſanias parle de pluſieurs au-

(1) Pauſ. in Beot.

tres ſtatues de ces Déeſſes, également recommandables par la richeſſe de la matiere & par la beauté du travail. Demoſthéne rapporte dans ſa harangue pour la Couronne, que les Athéniens ayant ſecouru les Habitans de la Cherſoneſe dans un beſoin preſſant, ceux-ci pour éterniſer le ſouvenir d'un tel bienfait, éleverent un Autel avec cette Inſcription, *Autel conſacré à celle des Graces qui préſide à la reconnoiſſance.* Et pour finir par des monumens d'une autre eſpece, il y avoit un grand nombre de Médailles où les Graces étoient repréſentées; pluſieurs ſont venues juſqu'à nous. Telle eſt une Medaille Grecque d'Antonin Pie, frappée par les Perinthiens; une de Septime Severe, par les habitans de Perge dans la Pamphilie; une autre d'Alexandre Severe, par la Colonie Flavienne dans la Thrace; & enfin une de Valerien, pere de Galien, par les Byzantins.

Enfin, quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces Déeſſes, on croyoit qu'elles diſpenſoient aux hommes, non ſeulement la bonne grace, la gayeté, l'égalité de l'humeur, mais encore la liberalité, l'éloquence & la ſageſſe, ainſi que le dit Pindare; mais la plus belle de

toutes les prérogatives des Graces, c'eſt qu'elles préſidoient aux bienfaits & à la reconnoiſſance; juſques-là que dans preſque toutes les langues on ſe ſert de leurs noms, pour exprimer, & la reconnoiſſance & les bienfaits.

Finiſſons par les allégories qu'on a trouvées dans le nom de ces Déeſſes & dans leurs attributs. D'abord on les appelloit, dit-on, *Charites*, nom dérivé du mot Grec qui veut dire *joye*, pour marquer que nous devons également nous faire un plaiſir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles étoient jeunes, pour nous apprendre que la memoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir: vives & legeres, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point ſe faire attendre. Auſſi les Grecs avoient-ils coutume de dire, qu'une grace qui vient lentement, ceſſe d'être grace. On diſoit qu'elles étoient vierges, pour nous donner à entendre, premierement qu'en faiſant du bien, on doit avoir des vûes pures, faute de quoi on corrompt le bienfait: & en ſecond lieu, que l'inclination bienfaiſante doit être accompagnée de prudence & de retenue. C'eſt pour cette ſeconde raiſon

Dieux d'Occident, Liv. I. Ch. X.

que Socrate voyant un homme qui prodiguoit ses bienfaits sans distinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent*, s'écria-t-il, *les Graces sont vierges, & tu en fais des courtisanes*. Elles se tenoient par la main, ce qui signifioit que nous devons par des bienfaits réciproques serrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles dansoient en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits; & de plus, que par le moyen de la reconnoissance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti.

CHAPITRE XII.

Histoire de Vulcain.

IL est juste de joindre l'Histoire de Vulcain à celle de Venus & des Graces, puisque suivant les Anciens, il avoit épousé ou la mere d'Amour ellemême, ou suivant Homere, une de ces trois Déesses. Si nous en croyons Ciceron (1), il y a eu plusieurs Vulcains; le premier étoit fils du Ciel, le second

(1) Liv. 3. de Nat. Deor.

du Nil; les Egyptiens qui le reconnoissoient pour leur protecteur, l'appelloient *Opas*; le troisiéme étoit fils de Jupiter & de Junon, ou de Junon seule, suivant Hesiode, suivi par les autres Poëtes. Le quatriéme étoit fils de Menalius; c'est celui qui habitoit les Isles Vulcanies. On peut même trouver un Vulcain plus ancien que tous ceux-là. C'est le Tubalcain de l'Ecriture sainte, qui s'étant appliqué à forger le fer, comme Moyse nous l'apprend, est devenu le modéle & l'original de tous les autres.

Les Mythologues donnent plusieurs étymologies du nom de Valcain. Phuruntus le fait venir de ἀπὸ τοῦ ἧφθαι comme qui diroit *brûlant*. Pluton dans son Socrate, dit qu'il vient de φαέος ἴςωρ, *celui qui préside à la lumiere.* Servius prétend qu'il a été appellé *Vulcanus* quasi *Volitanus*, pour marquer que les étincelles du feu volent en l'air quand on forge le fer. Mais quel fond peut-on faire sur une étymologie tirée d'un nom que les Latins avoient donné à ce Dieu, & qui n'étoit pas connue des Egyptiens qui avoient porté dans la Grece le culte de ce Dieu? Celle de Phurnutus est sans doute plus raisonnable, puisque les Grecs nommoient ce Dieu *Ephæstos.* Mais sans nous arrêter

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.XI.

plus long-temps à ces étymologies, disons, que les Grecs regardoient Vulcain comme le Dieu des Forgerons, & comme Forgeron lui-même; & c'est l'idée qu'en donne Diodore de Sicile, lorsqu'il dit (1) « que Vulcain est le premier » Auteur des Ouvrages de fer, d'airain, » d'or, & d'argent, en un mot de tou- » tes les matieres fusibles. Il enseigna » aussi tous les usages que les Ouvriers » & les autres hommes peuvent faire du » feu : c'est pour cela que tous ceux qui » travaillent en métaux, ou plûtôt les » hommes en général donnent au feu le » nom de Vulcain, & offrent à ce Dieu » des sacrifices en reconnoissance d'un » présent si avantageux ».

(1) Lib. 5.

Il y a beaucoup d'apparence que le second Vulcain étoit un ancien Roi d'Egypte, ainsi que nous le prouverons à la fin de l'Histoire de ce Dieu; ou plûtôt, c'étoit la plus ancienne Divinité des Egyptiens, puisqu'on le trouve dans Herodote, dans Syncelle, & dans d'autres Auteurs encore, à la tête des Divinités de ce Peuple, sans qu'on sçache au juste ce que c'étoit que ce Dieu; à moins qu'on ne remonte à Tubalcain, ou à quelqu'un des Rois de ces pays-là, qui se rendit illustre dans l'art de forger le fer.

Pour le troisiéme Vulcain dont les Grecs ont chargé l'Histoire de celle de tous les autres, on peut croire que c'étoit un Prince Titan, fils de Jupiter, ou du moins un de ses parens, qui ayant été disgracié, fut obligé de se retirer dans l'Isle de Lemnos, où il établit des forges. Mr. Newton qui le confond avec Thoas, Roi de Lemnos, explique la fable de sa chute du ciel, avec beaucoup d'esprit. Thoas, dit-il (1), épousa Colicopis, cette même Venus qu'on croyoit mere d'Enée, & fille d'Othréus Roi de Phrygie. On donna à Thoas le nom de Cinyras à cause de son habileté à jouer de la lyre, ce qui fit publier qu'il avoit été aimé d'Apollon ou d'Orus. Bacchus devenu amoureux de la femme de Thoas, fut surpris dans un commerce de galanterie avec elle, mais il sçut appaiser le mari en lui faisant boire du vin, & racommoda l'affaire en le faisant Roi de Byblos & de Chypre; après quoi il passa l'Hellespont avec son Armée, & conquit la Thrace. C'est à tous ces événemens, ajoute l'Auteur que je viens de citer, que les Poëtes font allusion, en feignant que Vulcain tomba du ciel dans l'Isle de Lemnos, & que Bacchus après avoir calmé sa colere en lui faisant boire

(1) Chronol. des Empires pag. 240.

du vin, le fit rappeller dans le ciel. Il tomba du ciel des Dieux de Crete, quand il alla de Crete à Lemnos pour forger les métaux; il fut rétabli dans le ciel, quand Bacchus le fit Roi de Chypre & de Byblos; car les Cours des Princes de ce tems-là, à l'exemple de celle de Jupiter, étoient regardées comme le ciel. Thoas regna jusqu'à une grande vieillesse, vêcut jusqu'au temps de la guerre de Troye, & devint prodigieusement (*a*) riche.

C'est ainsi que les Grecs avoient travesti par d'ingénieuses fictions une histoire, qui d'elle-même étoit fort simple & fort naturelle; & pour trouver quelque prétexte à l'éloignement, ou, si l'on veut, à l'exil de Vulcain, ils publierent que Jupiter qui le trouva fort laid, ou plutôt qui étoit jaloux que Junon l'eût mis au monde sans sa participation, l'avoit fait culbuter du ciel en terre d'un coup de pied, & qu'il se seroit tué immanquablement, sans le secours des habitans de Lemnos qui le reçurent entre leurs bras; que cependant il lui en coûta une jambe dont il demeu-

(*a*) M. Newton cite pour garants, Clem. d'Alex. *Admon. ad Gent.* Appollodore, Pindare, *Pyth. Od.* 2. Hesych. *in* Χινύραν. Steph. *in* Ἀμαθοῦς.

ra boiteux : ou ſuivant une autre tradition adoptée par Pauſanias (1), mais auſſi frivole que la premiere, ce fut Junon qui le chaſſa de l'Olympe. Cet Auteur ajoute que Vulcain n'ayant pas oublié cette injure, fit une chaiſe d'or avec un reſſort caché, & l'envoya dans le ciel. Junon qui ne ſe méfioit pas du préſent de ſon fils, voulut s'y aſſeoir, & y fut priſe comme dans un trebuchet : & il fallut que Bacchus enyvrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avoit préparé à rire à tous les Dieux par cette avanture : mais comme ces fictions, que chaque Poëte avoit droit d'inventer, ne ſe ſoutiennent pas, Homere dit que ce Dieu s'attira la colere de Jupiter, pour avoir dégagé Junon, qu'il avoit ſuſpendue en l'air avec une chaîne, à cauſe qu'elle avoit excité une tempête, pour faire périr Hercule.

Comme l'Iſle de Lemnos eſt fort ſujette aux tremblemens de terre & aux volcans, ainſi que le prouve le ſçavant Bochart (2) après Euſtathe & quelques autres, on dit que Vulcain étoit tombé dans cette Iſle, où il établit ſa demeure & ſes forges : ou bien, ſelon d'autres, parce que c'eſt dans cette Iſle que fut inventé l'art de faire des armes. On dit

(1) In Attic. c. 20.

(2) Chan. l. 2. c. 12.

soit pour donner cours à cette Fable; qu'on entendoit de fort loin les coups de marteau des Cyclopes ses forgerons, parce que véritablement on entendoit le bruit du feu qui faisoit des efforts pour sortir. On établit aussi les forges de ce Dieu dans le mont Etna pour la même raison; & dans les Isles Vulcanies, dont Liparos est la principale, & qu'on a depuis nommées Eolies, du nom d'Eole leur Roi: en un mot, dans tous les lieux où l'on voyoit quelque volcan. Comme les Grecs, lorsque quelqu'un s'étoit rendu fameux par ses ouvrages, se plaisoient à charger son histoire de tout le merveilleux qu'ils croyoient propre à l'embellir; les Poëtes mirent sur le compte de leur Vulcain tous les Ouvrages qui passoient pour des chefs-d'œuvres dans le pays fabuleux, tels que le Palais du Soleil (1), les armes d'Achille (2), celles d'Enée (3), le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, le fameux chien d'airain que Jupiter donna à Europe, & que celle-ci donna à Procris, Pandore, cette femme qui a causé tous les maux qui sont sur la terre: Enfin ces Cymbales d'airain dont il fit présent à Minerve, qui les donna à Hercule, &

(1) Ovid. Met. l. 2.
(2) Homer. Il.
(3) Virg. En. l. 6.

au bruit desquelles ce Héros fit sortir d'un bois les oiseaux nommés Stymphalides, qu'il tua ensuite à coups de fléches, comme nous le dirons dans son histoire.

Quoique nous n'ayons rien de bien certain sur les enfans de Vulcain, nous sçavons cependant qu'on regarda comme tels, Brotheus & Erichthonius, ainsi que ceux qui se distinguerent dans l'art de forger le fer & les métaux, comme Olenus, Albion & quelques autres. On lui donna aussi plusieurs noms. Il étoit appellé *Lemnius*, parce que c'est à Lemnos qu'il tomba lorsqu'il fut chassé du Ciel : *Junonigena*, parce qu'il étoit fils de Junon. *Mulciber*, ou *Mulcifer*, parce qu'il avoit enseigné l'art d'amollir le fer par le feu des forges. *Ætneus*, à cause que ses forges étoient sous le mont Etna : *Amphiguneis*, parce qu'il étoit boiteux des deux pieds, selon Hesiode, qui lui donne cette épithete ; & *Kullopodion*, par ceux qui croyoient qu'il ne boitoit que d'un côté : c'est la même épithete que celle de *Tardipes*, que Catulle lui donne.

Parmi les Peuples anciens, les Egyptiens sont ceux qui ont le plus honoré ce Dieu : il avoit à Memphis ce Tem-

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XII.

ple ſuperbe, & cette ſtatue coloſſale; haute de ſoixante & quinze pieds, dont nous avons fait la deſcription dans le premier Volume; quoique ſa ſtatue qui étoit dans le Temple répondît ſi peu à ce coloſſe qui étoit au-dehors, qu'elle attira le mépris de Cambyſe, qui la fit jetter au feu. Ses Prêtres étoient en ſi grande conſidération parmi les Egyptiens, qu'un d'eux nommé Sethos, monta ſur le Trône. Ce Dieu étoit auſſi fort honoré parmi les Romains. Tatius, au rapport de Denys d'Halicarnaſſe (1), lui fit bâtir un Temple, & Romulus lui conſacra des Quadriges d'airain, ſuivant le même Auteur. On avoit coutume dans ſes ſacrifices de faire conſumer par le feu toute la victime, ne réſervant rien pour le feſtin ſacré, en ſorte que c'étoient de véritables holocauſtes; ainſi le vieux Tarquin, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce Dieu leurs armes & leurs dépouilles.

(1) Liv. 2.

Parmi les animaux, le Lion, qui dans dans ſes rugiſſemens ſemble jetter du feu par la gueule, lui étoit conſacré, & les chiens étoient deſtinés à la garde de ſes Temples. Il en avoit pluſieurs à Rome, mais le plus ancien, bâti par

Romulus, étoit hors de l'enceinte de la ville, les Augures ayant crû que le Dieu du Feu ne devoit pas être dans la ville même. Mais la plus grande marque de respect que les Romains avoient pour ce Dieu, étoit, selon Denys d'Halicarnasse, que les Assemblées se tenoient dans ses Temples, où l'on traitoit les affaires les plus graves de la République : les Romains ne croyant pas pouvoir invoquer rien de plus sacré, pour assûrer les décisions & les traités qui s'y faisoient, que le Feu vengeur dont ce Dieu étoit le symbole.

Comme on croyoit que Vulcain avoit enseigné tous les usages que les Ouvriers & les autres hommes peuvent faire du feu, tous ceux qui travailloient en métaux, ou pour parler plus juste, tous les hommes en général offroient à ce Dieu des sacrifices, en reconnoissance d'un présent si avantageux, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile (1).

(1) Liv. 1.

On avoit aussi établi des Fêtes en son honneur, dont la principale étoit celle pendant laquelle on couroit avec des torches allumées, qu'il falloit porter sans les éteindre jusqu'au but qu'on avoit marqué, sous peine d'infamie ; ce-

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XII.

lui qui en dévançoit un autre, avoit, selon Pline (1), son flambeau pour récompense.

(1) Liv. 18.

Les monumens anciens représentent ce Dieu d'une maniere assez uniforme; & il y paroît toujours avec de la barbe, la chevelure un peu négligée, à demi-couvert d'un habit qui ne lui descend qu'au-dessus du genou, portant un bonnet rond & pointu, tenant de la main droite un marteau, & de la gauche des tenailles. Comme on s'est toujours efforcé de trouver des raisons mystiques dans ces sortes de représentations, Eusebe (2) dit que le nom d'*Ephæstos* marque la force du feu, & que le bonnet qu'on lui donnoit, & qui étoit bleu, désignoit le circuit du Ciel, où le feu tient lieu de la partie la plus subtile.

(2) Prepar. Evang. l. 3.

Quoique tous les Mythologues disent unanimement que Vulcain étoit boiteux, aucune des images de celles qui nous restent, ne le représente avec cette défectuosité: cependant Ciceron, dans son premier Livre de la Nature des Dieux, parle ainsi d'une de ses statues: « Nous admirons ce Vulcain d'Athé- » nes, fait par Alcamene; il est debout, » & vétu, & paroît boiteux, mais sans » aucune difformité ». La plûpart des

Médailles de l'Isle de Lemnos représentoient ce Dieu avec la légende, *Deo Volcano.*

De tout ce que je viens de dire on peut conclure qu'il y a eu trois Vulcains ; le premier & le plus ancien, est le Tubalcain dont parle Moyse, qui le met dans la dixiéme génération du côté de Caïn, & qui fut véritablement le premier qui inventa l'art de forger le fer. Sanchoniathon qui le met dans la septiéme génération, dit qu'avec cet art il inventa aussi l'appât, la ligne & la nacelle, & qu'après sa mort il fut honoré comme un Dieu, sous le nom de *Diamithios.* Il est vrai que cet ancien Auteur le nomme aussi *Chrysaor*, & qu'on n'est pas peu embarrassé à trouver dans ce Chrysaor *Ephæstos*, ou Vulcain, les Grecs faisant naître Chrysaor du sang de Méduse, comme nous le dirons dans l'histoire de cette Gorgone ; mais M. Fourmont l'aîné croit avoir trouvé la véritable origine de ce nom dans un mot Phenicien (1), qui veut dire *celui qui travaille au feu*, ou *dans le feu.*

Le second Vulcain étoit un ancien Dieu ou Roi d'Egypte ; le troisiéme enfin, quelqu'un des Titans, qui par quelque mécontentement se retira dans l'Isle de Lemnos.

(1) *Chereſ-canor.*

CHAPITRE XIII.

Dieux d'Occident. L. I. C. XIII.

Histoire de Mercure.

DE tous les Dieux du Paganisme il n'en est aucun qui ait eu tant d'emploi & tant d'occupation que Mercure. Les Grecs le nommoient *Hermes*, & ce nom signifioit *Interprete*, ou selon Proclus, *Messager*. Son nom Latin venoit, si nous en croyons Festus, des Marchands, ou plutôt des marchandises, *Mercurius, à mercibus*. Interprete & ministre fidéle des autres Dieux, & en particulier de Jupiter son pere, il les servoit avec un zèle infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'étoit lui qui étoit chargé du soin de conduire les ames des Morts dans les Enfers, & de les ramener. Il étoit outre cela le Dieu de l'Eloquence & de l'Art de bien parler; celui des Voyageurs, des Marchands, & même des Filoux. Ambassadeur & Plenipotentiaire des Dieux, il se trouvoit dans tous les Traités de paix & d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou

pour veiller à sa conduite ; tantôt Jupiter l'envoye pour entamer quelque intrigue avec quelque nouvelle maitresse. Ici c'est lui qui transporte Castor & Pollux à Pallene. Là il accompagne le char de Pluton, lorsqu'il enleve Proserpine : embarrassés de la querelle mûe entre trois Déesses au sujet de la beauté, les Dieux l'envoyent avec elles au berger Paris. Tant de fonctions différentes ont fait croire qu'il y avoit eu plusieurs Mercures, & qu'on avoit attribué au seul fils de Jupiter, des attributs qu'il auroit fallu partager entre plusieurs Dieux du même nom.

Les Mythologues en effet reconnoissent plusieurs Mercures. Lactance le Grammairien en compte quatre ; l'un fils de Jupiter & de Maïa, le second, du Ciel & du Jour ; le troisieme, de Liber ou Bacchus, & de Proserpine ; le quatriéme, de Jupiter & de Cyllene, qui tua Argus, & qui s'enfuit ensuite, disent les Grecs, en Egypte, où il donna la connoissance des lettres aux Egyptiens. Celui que la plûpart des Anciens reconnoissent, & à qui les Poëtes attribuent toutes les actions qui passent sous le nom de Mercure, est le fils de Jupiter & de Maïa ; c'est à lui principa-

DIEUX d'Occident. L.I. C.XIII.

(1) Le jour est mis là pour *Dies* au feminin.

lement qu'on bâtissoit des Temples, & qu'on dressoit des Autels & des statues.

Suivant Ciceron il y en avoit cinq : « L'un fils du Ciel & du Jour (1) ; un » autre, fils de Valens & de Phoronis : » c'est celui qui se tient sous la terre, & » qui s'appelle *Trophonius* ; le troisiéme » est fils de Jupiter & de Maïa ; ce Ju- » piter est le troisiéme entre les Jupiters » que l'on compte ; c'est de ce Mer- » cure & de Penelope qu'on dit que » Pan est né. Le quatriéme est fils du » Nil, que les Egyptiens croyent qu'il » n'est pas permis de nommer. Le cin- » quiéme, que les Pheneates honorent, » est celui qui tua, dit-on, Argus, & » qui pour cette raison, obtint l'empire » de l'Egypte, & donna aux Egyp- » tiens des Loix, & la connoissance des » Lettres (*a*).

Sans s'embarrasser de quelle maniere on pourroit réduire à un moindre nombre tant de Mercures, dont quelques-

(2) De Nat. Deor. l. 2.

(a) *Mercurius unus* inquit Cicero (2), *cælo patre Die matre natus, cujus obscœnius excitata natura traditur quod aspectu Proserpinæ commotus sit : alter Valentis & Phoronidis filius, is qui sub terris habetur, idem Trophonius. Tertius Jove tertio natus & Maia, ex quo & Penelopa Pana natum ferunt. Quartus Nilo patre, quem Ægyptii nefas habent nominare. Quintus, quem colunt Pheneatæ, qui Argum dicitur interfecisse, ob eamque causam Ægypto præfuisse, atque Egyptiis leges & litteras tradidisse.*

tins paroiſſent avoir le même pere ou la même mere, je crois pouvoir ſoutenir qu'il n'y en eut jamais que deux; car pour celui qui eut Pan de Penelope, & qu'Herodote dit avoir vêcu environ huit cens ans avant lui, c'eſt-à-dire vers le temps de la guerre de Troye, il y a bien de l'apparence que c'étoit quelque Prêtre de ce Dieu qui avoit ſéduit cette jeune Princeſſe. Je ne reconnois donc que l'ancien Mercure, ou le Thot, ou Thaut des Egyptiens, qui étoit contemporain d'Oſiris; & celui qui, ſelon Héſiode, étoit fils de Jupiter & de Maïa; c'eſt de ces deux-là que je vais donner l'hiſtoire.

Il n'y a point de perſonnage, ſans en excepter aucun, dans l'Antiquité profane, plus célébre que le Mercure Egyptien. Il étoit l'ame du Conſeil d'Oſiris (1), qui s'en ſervit dans les affaires les plus délicates; & qui, avant ſon départ pour la conquête des Indes, le laiſſa à Iſis qu'il avoit nommée régente du Royaume, comme l'homme le plus propre à la ſervir dans l'adminiſtration de l'Etat. Ne ſe contentant pas de donner des conſeils à la Reine, ce Miniſtre fidéle s'appliqua à faire fleurir les Arts & le Commerce dans toute l'Egypte.

(1) Voyez Herod. Diod. liv. 1. &c.

DIEUX d'Occident. L. I. C.XIII.

Occupé des Sciences les plus sublimes, il acquit de profondes connoissances dans les Mathématiques, sur-tout dans la Geométrie, & apprit aux Egyptiens la maniere de mesurer leurs terres, dont les limites étoient souvent dérangées par les accroissemens du Nil, afin que chacun pût reconnoître la portion qui lui appartenoit. Enfin il y eut peu de Sciences dans lesquelles il ne fit de grands progrès ; & ce fut lui en particulier qui inventa l'usage de ces lettres mystérieuses qu'on appelle hieroglyphiques, & qui ne servirent dans la suite que dans les matieres qui concernoient la Religion. Diodore de Sicile ajoute à ces traits (1) : « qu'Osiris l'honora beaucoup, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la societé humaine. En effet, Mercure forma le premier une langue exacte & réglée, des dialectes grossiers & incertains dont on se servoit. Il imposa des noms à une infinité de choses d'usage, qui n'en avoient point. Il inventa les premiers caracteres, & regla jusqu'à l'harmonie des mots & des phrases. Il institua plusieurs pratiques touchant les sacrifices & les autres parties du culte des

(1) Liv. 1.

» Dieux, & il donna aux hommes les premiers principes de l'Astronomie. Il leur proposa ensuite pour divertissement la lutte & la danse, & leur fit concevoir quelle force, & même quelle grace le corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre, dans laquelle il mit trois cordes par allusion aux trois saisons de l'année: car ces trois cordes rendant trois sons, le grave, l'aigu & le moyen; le grave répond à l'Hyver, le moyen au Printemps, & l'aigu à l'Eté. C'est lui qui apprit l'interprétation ou l'élocution aux Grecs, qui pour cette raison l'ont appellé *Hermès*, ou l'Interpréte. Il a été le confident d'Osiris qui lui communiquoit tous ses secrets, & qui faisoit un grand cas de ses conseils. C'est enfin lui qui, selon les Egyptiens, a planté l'olivier, que les Grecs croyent devoir à Minerve ».

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

Pour ce qui concerne ce grand nombre de Livres sur la Theologie, l'Astrologie & la Médecine, je sçais que Marsham (1) les attribue à Mercure second, fils de Vulcain, lequel, selon Eusebe (2), vivoit un peu après Moyse, & environ cinquante ans après que les Israelites furent sortis d'Egypte; & ce

(1) Chron. sæc. I.

(2) In Chron.

Dieux d'Occident. L. I. C. XIII.

sçavant Auteur, fondé sur l'autorité de Manethon cité par le Syncelle, croit que ce fut ce Mercure second qui fut surnommé *Trismegiste*, ou trois fois grand. Ces Livres, au rapport de saint Clement d'Alexandrie (1), étoient au nombre de quarante-deux ; & on ne pouvoit rien ajouter au respect que les Egyptiens avoient pour eux. On les portoit dans les Processions avec beaucoup de cérémonie & de respect. D'abord paroissoit le *Chantre* qui en avoit deux à la main, dont l'un contenoit les Hymnes en l'honneur des Dieux, & l'autre la maniere dont devoient se conduire les Rois. Venoit ensuite l'*Horoscope*, c'est ainsi que Clement d'Alexandrie appelle ce Ministre (2), qui portoit les quatre Livres d'Astrologie, dont l'un traitoit des Etoiles fixes, l'autre des Eclipses de Soleil & de Lune, & les deux derniers du lever de ces deux Planetes. Puis paroissoit le *Scribe* sacré, avec dix Livres qui traitoient de la Cosmographie, de la Geographie, de la description du Nil, &c. Le *Stoliste* suivoit, avec dix autres Livres qui traitoient des matieres de Religion ; sçavoir, des Sacrifices, des Prieres, des jours de Fêtes, &c. Le *Prophete* marchoit après,

(1) Strom. l. 6.

(2) ὁ Ὡροσκόπος.

pareillement avec dix Livres qu'on nommoit ſacerdotaux, & qui traitoient des Loix, des Dieux, & de la Diſcipline Eccleſiaſtique. Ainſi, conclut l'Auteur que je viens de citer, il y avoit quarante-deux Livres en tout, dont trente-ſix renfermoient tout ce que contenoit la Philoſophie Egyptienne; & les ſix derniers regardoient la Médecine, & traitoient de l'Anatomie, des Médicamens, des maladies des yeux, de celles des femmes, &c.

C'eſt de ces Livres, pour le dire en paſſant, qui ſont perdus depuis long-temps, car le Pimandre de Mercure eſt un Ouvrage ſuppoſé; que Sanchoniathon avoit tiré la Theogonie, dont nous avons donné l'extrait dans le premier Volume.

J'ai dit qu'ils étoient perdus depuis long-temps; en effet Galien regarda comme ſuppoſés des Livres de Médecine, qui de ſon temps paſſoient pour être de Mercure; & on doit porter le même jugement de ceux dont parle ſaint Cyrille (*a*).

Le ſecond Mercure, je veux dire le fils de Jupiter & de Maïa fille d'Atlas,

(*a*) Fabricius a donné les titres des quarante-deux Livres dans ſa Bibliotheque Grecque. Liv. I. ch. 14.

DIEUX d'Occident. L.I. C. XIII.

devint célébre parmi les Princes Titans. Après la mort de son pere (1), il eut pour son partage l'Italie, les Gaules & l'Espagne (*a*), où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton, & les Mauritanies après celle de son grand-pere Atlas. C'étoit un Prince fin, rusé, fourbe, artificieux, dissimulé: Il voyagea plus d'une fois en Egypte pour s'instruire dans les mœurs & dans les coutumes de cet ancien Peuple, & pour y apprendre la Théologie, & surtout la funeste science de la Magie qui étoit alors fort en vogue, & où il excella lui-même dans la suite: aussi fut-il regardé comme le grand Augure & le Devin des Princes Titans qui le consultoient incessamment. Jupiter lui-même de son vivant l'avoit employé souvent dans cette science, & c'est ce qui a donné occasion aux Poëtes de le faire passer pour l'Interprete des Dieux.

(1) D. Pezron, Antiq. de la Langue des Celtes.

Quelques Auteurs qui ne prennent pas à la lettre ce que je viens de rapporter, disent que Mercure n'a passé pour l'Interprete des Dieux, que parce qu'il apprit à son Peuple le culte dont ils vouloient être honorés. Ses voyages en

(*a*) Voyez Evhemere, Dom Pezron, Ant. de la langu des Celtes, après Lact. & d'autres.

Egypte

Egypte lui servirent beaucoup à cela, s'étant fait initier dans tous les mysteres des Egyptiens, & ayant appris leurs cérémonies. DIEUX d'Occident. L.I.Ch.XIII.

Jupiter se servit aussi fort utilement de l'éloquence de ce jeune Prince, l'ayant employé dans plusieurs négociations pendant les guerres qu'il eut avec les Princes de sa famille, l'envoyant en différens endroits pour traiter avec eux; & c'est sans doute ce qui l'a fait passer pour le Messager des Dieux. Comme il les raccommoda souvent ensemble, on l'a pris pour le Dieu de la paix & des alliances. Confident de Jupiter, ce Dieu l'employa à faire réussir quelques-unes de ses intrigues, & il eut le secret de ses galanteries.

Ajoutons qu'il contribua beaucoup par la force de son éloquence, & la politesse de ses mœurs, à cultiver l'esprit de ses Peuples, à les rendre dociles, les unissant ensemble par la societé & le commerce, & réprimant le vice par des Loix sages & séveres. Ce Prince avoit inventé pendant sa vie, & perfectionné plusieurs Arts. Les Gaulois qui l'honoroient sous le nom de Theutatès, & lui offroient même des victimes hu-

maines, comme Lactance (*a*) & Lucain (*b*) nous l'apprennent, le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux Arts (*c*) : aussi lui attribue-t-on l'invention de la Lyre, de la Médecine, des Lettres, de la Musique, du Commerce, de la Lutte (*d*), de la Magie, & de plusieurs autres Arts (*e*). Enfin on peut dire que jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable par ses belles qualités, & n'a été plus chéri de son peuple. Cependant il avoit des défauts, & étoit du nombre de ceux qui n'ont rien de médiocre : ce qui obligea les autres enfans de Jupiter, peu contens de sa conduite artificieuse & de son humeur inquiéte, à lui déclarer la guerre, pendant laquelle ayant été vaincu plusieurs fois, il prit enfin le parti de se retirer en Egypte, où il mourut. D'autres croyent qu'il finit ses jours en Espagne,

(*a*) Quelques Mythologues disent que ce ne fut pas Mercure, mais sa fille *Palæstra* qui inventa la Lutte ; mais qui ne voit que ce n'est là qu'une génération metaphorique, qui fit regarder la Lutte comme sa fille, parce qu'il étoit l'inventeur de cette sorte de combat.

(b) *Galli Hesum atque Teutatem humano cruore placabant.* Lact. l. 1. c. 21.

(c) *Et quibus immitis placatur sanguine diro Teutates* Pharf. l. 1.

(d) *Deum maximè Mercurium colunt Galli ; hunc omnium artium inventorem ferunt.* Cæsar. Comment. l. 6.

(e) Voyez *Joan.* Nicolai, *Tract. de Mercur.* p. 56.

où l'on voyoit même ſon tombeau (*a*).

Telle eſt l'hiſtoire de Mercure, Prince Titan, alterée par les Grecs, & mêlée de pluſieurs fables: car premierement, il paroît qu'on a donné ſon nom aux Princes qui avoient quelques-unes de ſes qualités: ainſi il ne faut pas s'étonner de ce qu'on dit des choſes ſi contraires d'une même perſonne, ni de ce grand nombre de voyages qu'on lui fait faire, & de tant de femmes & d'enfans qu'on lui donne.

Elle a été alterée en ſecond lieu par une infinité d'allégories qui ont rapport à ſes grandes qualités, comme par exemple, celle de cette chaîne d'or qui ſortoit de ſa bouche, & qui s'attachoit aux oreilles de ceux qu'il vouloit conduire, ſignifie qu'il enchaînoit les cœurs & les eſprits par la douceur de ſon éloquence. Si on le peignoit avec la moitié du viſage claire, & l'autre noire & ſombre, c'eſt parce qu'on croyoit qu'il conduiſoit les ames dans les Enfers, & qu'ainſi il étoit tantôt dans le ciel ou ſur la terre, & tantôt dans le royaume de Pluton. Si les Egyptiens le repréſentoient avec

(*a*) Voyez Dom Pezron, Ant. de la langue des Celtes. La Chronique d'Alexandrie, & Suidas ſur le mot Φάννος qui eſt le même, ſelon cet Auteur, que Mercure, diſent qu'il mourut en Egypte.

DIEUX d'Occide t. L. I. Ch. XIII. une tête de chien, comme nous l'avons dit dans l'hiſtoire d'Anubis, c'étoit au rapport de Servius, pour marquer ſa vigilance & ſa ſagacité. Mais ſur quoi étoient donc fondées les fables dont parle Homere, & après lui Virgile (*a*); l'une, qu'il conduiſoit les ames dans les Enfers avec ſon caducée (1); l'autre qu'on ne mouroit que lorſque Mercure venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps? Seroit-ce parce que ce Prince conduiſit de ſon vivant quelques Colonnies en Eſpagne, dans le royaume de ſon oncle Pluton, pays qui étoit regardé comme l'Enfer? Ou plutôt n'eſt-ce pas une céremonie Egyptienne qui a donné lieu à cette fable? C'eſt ce que Diodore nous apprend (2). Les Egyptiens, dit-il, portoient le cadavre d'Apis en un certain lieu, & le mettoient enſuite entre les mains de quelqu'un pour le conduire au lieu des ſepultures; ce qu'Orphée, qui avoit voyagé en Egypte, apprit aux Grecs, & enſuite Homere l'accommoda à Mercure: ou bien parce que ce Prince étoit l'auteur d'une ancienne Loi d'Egypte, qui ordonnoit qu'avant que de donner la ſépulture aux

(1) Odyſſ. l. 10.

(2) Liv. 1.

(a) . . . . *Hoc animas ille evocat orco*
Pallentes alias ſub triſtia Tartara mittit. Æn. l. 4.

morts, il falloit juger s'ils en étoient dignes. Les Juges établis pour cela faisoient des informations qu'on lisoit publiquement sur les bords du lac Acherusie, comme nous le dirons en parlant de l'Enfer des Poëtes. Ainsi on peut penser que ce Prince assistoit en personne à ces Jugemens, pour mieux faire observer la loi; ce qui fit publier dans la suite qu'il conduisoit lui-même les ames en Enfer. On pourroit ajouter après Lacerda (1), que cette fable tire peut-être son origine d'une coutume pratiquée chez les Athéniens. Lorsqu'ils avoient condamné plusieurs criminels à la mort, ils ne les supplicioient qu'en différens jours, & celui qui passoit le premier étoit appellé Mercure, parce qu'il montroit aux autres le chemin du Royaume de Pluton; mais je crois que cette coutume étoit plutôt la suite que l'origine de la fable, & qu'on ne donnoit le nom de Mercure au premier supplicié, que par allégorie à la fonction de Mercure qui conduisoit les âmes en Enfer.

(1) Sur le quat. Liv. de l'Eneide.

Comme le Caducée étoit l'instrument dont se servoit Mercure pour conduire les ames en Enfer, & pour les ramener, il faut en faire la description. Le Caducée étoit une baguette entortillée par

un bout, de deux ſerpens, dont le corps ſe replioit en deux demi-cercles, pendant que la tête paſſoit au-delà de la baguette. Les Mythologues qui ont voulu rechercher l'origine de ce ſymbole particulier à Mercure, ont débité à ce ſujet bien des conjectures. Athenagore dit que Jupiter étant devenu amoureux de Rhea, elle ſe changea en couleuvre, & qu'auſſi-tôt le Dieu prit la figure d'un ſerpent; & que ce ſont ces deux mêmes inſectes que Mercure porte ſur ſon Caducée. Selon d'autres Anciens, Mercure ayant trouvé deux ſerpens qui ſe battoient, avoit appaiſé leur furie en les frappant de ſa baguette, à laquelle il les avoit entortillés, & c'eſt pour cela, ajoûtent-ils, que le Caducée a toujours été regardé depuis comme le ſymbole de la paix. On dit encore, tant les explications myſtiques coutent peu, que Mercure étoit l'inventeur d'une eſpece de muſique, laquelle par ſa douceur étoit propre à tranquilliſer les ſens, vertu particuliere du Caducée, qui aſſoupiſſoit ceux qui en étoient touchés. Enfin on trouve des Auteurs qui croyent que Mercure pratiquoit la *Necromanie*, ou l'art d'évoquer les ames des morts, & que le Caducée étoit la baguette dont

il sa servoit pour cette opération. Pour moi, je suis persuadé qu'il n'y a là d'autre mystere, sinon que les Ambassadeurs & les Envoyés portant toujours une branche d'olivier en forme de baguette, on en a douné une semblable à Mercure, le grand Ambassadeur des Dieux ; & qu'on y a joint les deux serpens comme le symbole de la prudence, qui doit toujours accompagner les négociations.

Dieux d'Occident. I. I. Ch. XIII.

Comme Mercure étoit le Dieu des Marchands & des Larrons, on a mis sur son compte plusieurs sortes de filouteries ; & nous apprenons de Lucien (1), qu'étant encore enfant il avoit volé le Trident de Neptune, les fleches d'Apollon, l'épée de Mars, & la ceinture de Venus : fables fondées sur ce qu'il étoit habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, & qu'il joignoit à ces qualités toutes les graces & les agrémens du discours.

(1) Dial. de Vulcain & d'Apollon.

Malgré tant de bonnes qualités & tant de services rendus à Jupiter, Mercure ne conserva pas toujours les bonnes graces de ce Dieu, qui le chassa du ciel ; & c'est une nouvelle fiction qu'il faut expliquer.

Boccace dans sa Généalogie des Dieux, assûre sur l'autorité de Theo-

DIEUX d'Occident. L.I.Ch.XIII.

dontion, que cette avanture ne regarde pas notre Mercure ; mais celui qui fut appellé *Stilbo*, & qui vivoit long-tems après lui, étant contemporain de Phoronée. Mais n'en déplaise à cet Auteur, il n'y eut jamais de Mercure de ce nom: *Stilbo*, mot grec qui veut dire, *je reluis*, n'étant qu'une épithete de la Planete dont ce Dieu porte le nom. Je croirois donc volontiers que par quelque avanture que nous ignorons, Mercure chassé de l'Olympe où demeuroit son pere, fut obligé de garder les troupeaux pendant quelque temps ; ce qui n'est pas difficile à croire ; la vie pastorale n'étant pas alors indigne des enfans même des Rois. Comme Apollon étoit disgracié dans le même-temps & menoit la même vie, on dit que Mercure lui vola ses bœufs, & que le Berger Battus, le seul qui l'avoit vû, & qui lui avoit promis de n'en rien dire, lui ayant manqué de parole, fut changé en pierre de touche, comme le raconte Ovide(1), fable fondée sur ce que Mercure avoit caché les bœufs d'Apollon près du tombeau de ce Berger, qui le premier avoit trouvé la pierre de touche.

(1) Met. l. 2.

Les Anciens, comme nous l'avons dit, donnent tant d'emplois à Mercure,

qu'il ne pouvoit jouir d'aucun repos, ainsi que le dit si agréablement Lucien(2): messager & confident des Dieux, il avoit soin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardoient la paix & la guerre, que de l'intérieur du Palais céleste, qu'il étoit obligé de tenir propre ; de leur fournir & servir de l'ambrosie, de présider aux jeux & aux assemblées, & d'écouter & de répondre aux Harangues publiques, &c. ce qui me feroit croire que ce Prince étoit le Surintendant des affaires de Jupiter, son Ministre d'Etat, & le Grand Maître de sa Maison ; & cette idée ne doit pas paroître bizarre, puisqu'il est sûr que les Poëtes n'ont fait que nous proposer sous des idées sublimes de Dieux, de Ciel, & d'Olympe, l'Histoire des Princes Titans.

DIEUX d'Occident. L.I.Ch. XIII.

(1) Dial. de Maïa & de Mercure.

Le culte de Mercure n'avoit rien de particulier, sinon qu'on lui offroit les langues des Victimes (2), pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu : on lui présentoit par la même raison du miel & du lait (3). On lui immoloit aussi quelquefois des veaux & des cocqs. Il étoit spécialement honoré dans les Gaules (4), & en Egypte, où les Prêtres lui consacroient la Cicogne (5), qui

(2) Homere.

(3) Antigonus.

(4) Cesar, Comment. l. 6.

(5) Kirker, Oedip. Ægypt.

DIEUX. d'Occident. L.I.Ch.XIII. étoit l'animal le plus renommé parmi eux après le bœuf. C'étoit au mois de Mai principalement qu'on célebroit les fêtes de Mercure, & qu'on l'honoroit d'une maniere plus solemnelle que dans le reste de l'année.

Il ne faut pas oublier que le sçavant Bochart (1) croit que l'histoire de Mercure n'a été composée que sur celle de Chanaan; & il fait à ce sujet un parallele fort ingénieux. L'un & l'autre, dit-il, a passé pour être le fils de Jupiter, ou d'Ammon, qui étoit le même que Cham; l'un a pris son nom des marchandises: *Mercurius à mercatura*; Chanaan en hébreu signifie la même chose. La même raison qui a fait dire que Chanaan étoit le serviteur de ses freres, a fait dire aussi que Mercure étoit le Messager des Dieux. On n'a donné à ce Dieu le soin des chemins, que parce que les Pheniciens ou Chananéens sortis de Chanaan, voyagerent beaucoup, & établirent par-tout des Colonies. Les ailes de ce Dieu sont les voiles des Vaisseaux des Pheniciens.

(1) Phaleg. l. 1. c. 2.

Mercure n'a passé pour être le Dieu de l'éloquence, & on n'a dit qu'il avoit inventé les lettres, que parce que les Pheniciens en porterent l'usage dans

l'Occident. Jean Nicolai (1) croit au contraire que Mercure est le même que Moyse, & compare la Verge miraculeuse de ce Législateur, au Caducée de ce Dieu. M. Huet est de même sentiment (2).

M. Fourmont, tant les paralleles coûtent peu à nos Sçavans, en fait un de Mercure avec Eliezer, que l'on peut voir dans ses Réflexions critiques. Mais indépendamment des principes que j'ai établis à ce sujet en plus d'un endroit de cet Ouvrage, la seule diversité de sentimens parmi de si sçavans hommes, ne découvre que trop le peu de solidité de leurs conjectures.

Il y a peu de Divinités payennes dont il nous reste un plus grand nombre de figures, que de Mercure. Je n'ai garde de les parcourir toutes, puisqu'on les trouve dans tous les Antiquaires, & en particulier dans le P. de Montfaucon (3). Toutes ces figures s'accordent assez à représenter ce Dieu de la maniere que je vais le dire.

Comme il étoit le Dieu des Marchands & des Voleurs, on le peint ordinairement la bourse à la main. En qualité de grand Négociateur des Dieux & des hommes, il porte le Caducée, sym-

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

(1) *Tract. de Mercurio.*

(2) Démonst. Evang. prop. 4.

(3) Ant. Expliq. Tom. I.

bole de paix : s'il a des ailes sur son bonnet, à ses pieds & à son Caducée, c'est pour marquer sa légereté à exécuter les ordres des Dieux, sur-tout celui de conduire en Enfer ou aux Champs Elysées les ames des Morts, & de les ramener quand le cas le requeroit. La vigilance que tant de devoirs demandent, fait qu'on lui donne un Cocq pour symbole. Comme les Bergers le prenoient pour leur Patron, on le voit quelquefois sur les monumens, avec un Belier. On croyoit qu'il étoit le premier inventeur d'un instrument de musique qu'on appelloit *Testudo*, ou la tortue : c'est pour cela qu'on le voit quelquefois représenté avec une tortue. On le peint en jeune homme, beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nud, tantôt avec un manteau sur les épaules, mais qui ne le couvre qu'à demi. On trouve aussi des monumens où Cupidon met des ailes aux talons de Mercure, & d'autres singularités qui ne sont souvent que le fruit de l'imagination des Ouvriers (*a*).

Finissons en choisissant parmi les noms

(*a*) Virgile décrit admirablement tout cet équipage de Mercure.

Ille patris, inquit, magni parere parabat

différens qu'on donnoit à Mercure, ceux qui peuvent rappeller quelques traits d'Histoire ou de Geographie. Les Grecs l'appelloient *Hermès*, qui veut dire *Interprete*; les Latins *Mercurius à mercatura*; *Cyllenius*, ou parce qu'il étoit né sur une montagne de ce nom, ou parce qu'il assoupissoit avec son caducée; *Nomius*, ou à cause des Loix qu'il avoit données pour l'éloquence, ou parce qu'il étoit le Dieu des Pasteurs; *Camillus*, c'est-à-dire, le Messager des Dieux; & les Carthaginois l'appelloient *Sumes*, par la même raison; les Egyptiens *Phine* (1), & les anciens Germains *Erminsul* ou *Irminsus* (*a*); les Alexandrins *Thot*, les Gaulois, *Theutates*; & tous ces noms lui étoient don-

(1) Kirker in Prod. c. 16.

Imperio.... & primùm talaria nectit
Aurea, quæ sublimem alis, sive æquora supra,
Seu terram rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit; hac animas ille evocat Orco
Pallentesque alias sub tristia tartara mittit;
Dat somnos, adimitque, & lumina morte resignat:
Illâ fretus agit ventos, & turbida tranat
Nubila. Æneid. quarto.

Nous ne disons rien ici des figures appellées *Hermès*, parce qu'il en est suffisamment parlé dans le Tome I. à l'article des Statues; j'ajoute seulement que chaque Voyageur mettoit une pierre au pied de ces Statues, croyant honorer ce Dieu en nettoyant les chemins, ou pour rendre ces Statues plus remarquables.

(*a*) On en parlera dans l'histoire des Dieux de ce Peuple.

nés pour marquer l'éloquence de ce Prince. On le nommoit *Vialis*, parce qu'il présidoit aux chemins: *Quadratus*, à cause qu'on le représentoit anciennement sous la figure d'une pierre quarrée: *Triceps*, parce qu'il étoit également parmi les Dieux du Ciel, ceux de la Terre, & ceux de l'Enfer: *Agonios*, parce qu'il présidoit aux Jeux Agonaux dont il étoit l'inventeur. Les Athéniens l'honoroient particulierement dans la Citadelle sous le nom de *profanus*; c'est-à-dire, *non initié*, ainsi que le dit Phavorin. Les Poëtes, principalement Homere & Orphée, lui ont donné l'épithete d'*Argicida* (1), moins pour avoir tué Argus, que parce qu'il présidoit à l'éloquence qui est souvent pernicieuse. On lui donne aussi l'épithete d'*Harpedophorus*, à cause de la faulx dont il s'étoit servi pour tuer Argus (2). On le nomme quelquefois *Argoræus*, ou le Dieu du marché, & la raison en est sensible. Il avoit à Pharès dans l'Achaïe une statue sous ce nom, qui rendoit des Oracles: cette statue, suivant Pausanias (3), étoit de marbre, de médiocre grandeur, de figure quarrée, & debout à terre sans piedestal: l'inscription portoit, dit cet Auteur, que cette

(1) Ἀργειφόντης.

(2) Voyez Ovid. Hygin, &c.

(3) In

ſtatue avoit été poſée là par Simylus Meſſenien. On lui donnoit quelquefois l'épithete de *Chthonius*, qui ſignifie, ſuivant pluſieurs Interpretes, *Mercure infernal*, & ſuivant d'autres, *Mercure terreſtre*. Celle de *Criophoros*, *porte-mouton* : il avoit en effet à Leſchée où il étoit honoré ſous ce nom, une ſtatue qui le repréſentoit, portant un mouton ſur ſes épaules, pour marquer, comme le dit Pauſanias après Homere & Heſiode, qn'il étoit le Dieu des Paſteurs. Les Tanagréens l'honoroient auſſi ſous le nom de *Promacos*, parce qu'il leu étoit apparu combattant pour eux dans une bataille, ainſi que le dit le même Pauſanias. On lui donnoit encore pluſieurs autres épithetes qui ſont aiſées à expliquer.

Iris.

COMME Mercure étoit le Meſſager des Dieux, & Iris leur Meſſagere, c'eſt ici le lieu de parler de cette Déeſſe; & il eſt bon de remarquer d'abord que comme c'étoit preſque toujours Jupiter qui ſe ſervoit du miniſtere de Mercure, c'étoit auſſi Junon qui employoit Iris pour l'envoyer ſur la terre. On ne s'attend pas ſans doute de trouver rien

Dieux d'Occident. L.I.Ch.XIII.

d'hiſtorique au ſujet d'Iris qui eſt une Divinité purement phyſique ; cependant comme la Mythologie Grecque perſonifioit tout, on a fait de l'Iris ou de l'Arc-en-ciel une jeune perſonne, vêtue d'un habit de différentes couleurs, toujours aſſiſe auprès du trône de Junon, & prête à exécuter ſes ordres. On lui a formé une généalogie (1), & on a dit qu'elle étoit fille de Thaumas, perſonnage poëtique dont le nom eſt tiré d'un mot Grec qui veut dire *j'admire* (2), ce qui après tout marque bien la qualité du Meteore qu'on a voulu décrire, n'y ayant rien de plus merveilleux que cet arc que forment les goutes d'eau d'un nuage oppoſé au Soleil, *Mille trahens varios averſo ſole colores* (3). Comme rien n'attire plus notre admiration que l'Arc-en-ciel, je ne ſuis pas étonné qu'on en ait fait une Divinité : « Et certes, dit Cotta » dans Ciceron (4), ſi la Lune eſt une » Divinité, il faut que l'Etoile du matin, que les autres Planetes, que toutes les Etoiles fixes ſoient de même » condition. Et pourquoi n'en ſera pas » l'Arc-en-ciel ? Cette Iris, dis-je, ſi » belle, ſi admirablement belle, qu'on » a dit avec raiſon qu'elle étoit fille de

(1) Heſiod. Theog.

(2) θαυμάζειν, admirer.

(3) Virgile.

(4) De Nat. Deor. l. 3.

» Thaumas » ? Le nom d'*Electre*, qu'on disoit être la mere de l'Arc-en-ciel, & qui signifie *splendeur du Soleil* ; & celui d'*Aello* qu'on lui donnoit pour sœur, & qui veut dire *Tempête*, lui convenoient parfaitement, puisqu'il faut en effet, pour former ce Meteóre, que le Soleil luise, & que le temps soit disposé à la pluye ou à l'orage.

Iris étoit tellement attachée à Junon, qu'elle ne la quittoit jamais, & Callimaque nous apprend que quand elle avoit besoin de repos, elle s'appuyoit contre le trône de la Déesse. C'est toujours Junon qui l'employe, & c'est ainsi qu'Apollonius de Rhodes (1) nous apprend qu'elle l'envoya à Thetis, & qu'Ovide (2) dit que cette même Déesse voulant apprendre à Alcyone le naufrage de Ceyx son mari, lui ordonna d'aller dans le palais du Sommeil. Cependant elle étoit quelquefois, mais rarement, la Messagere de Jupiter, ainsi qu'il paroît par Homere (3), & par Valérius Flaccus (4) ; mais son emploi le plus important étoit d'aller couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir ; car on étoit persuadé que comme il falloit que ce fût Mercure qui par ordre de Jupiter fît sortir des corps

(1) Argon. l. 4.

(2) Met. l. 6.

(3) Iliad. l. 8.

(4) Argonaut. l. 4.

Dieux d'Occident. L.I.Ch.XIII.

les ames des hommes prêts à mourir ; il falloit que ce fût Iris envoyée par Junon, qui délivrât celles des femmes. Aussi voyons-nous que Virgile qui possédoit parfaitement la Théologie des Grecs & des Romains, dit que Junon l'envoya pour couper ce cheveu fatal à Didon, après qu'elle se fut percé le sein (*a*).

Cependant comme Iris n'étoit pas toujours occupée à de semblables emplois, elle avoit soin dans ses momens de repos, de l'appartement de sa maîtresse, dont Theocrite dit qu'elle faisoit le lit. Lorsque Junon revenoit des Enfers dans l'Olympe, c'étoit Iris qui la purifioit avec des parfums, ainsi que nous l'apprend Ovide (1).

(1) Met. L. 4.

Telle est l'idée que les Poëtes donnent de cette Déesse, idée qui n'a pour fondement que la Physique, en considérant Junon comme l'air grossier où se forme le metéore de l'Arc-en-ciel.

(a) *Tum Juno omnipotens longum miserata dolorem,*
Difficilesque obitus, Irim demisit Olympo,
Quæ luctantem animam nexosque resolvere crines ;
Nam quia nec fato, merita nec morte peribat,
Sed misera ante diem, subitoque accensa furore ;
Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat orco.

CHAPITRE XIV.

Apollon, le Soleil, Phaëton, les Muses, &c.

JE vais renfermer dans ce Chapitre tous ces différens sujets, lesquels ont un grand rapport l'un à l'autre ; mais pour éviter la confusion, je ferai de chacun un Article séparé. Dieux d'Occident. L. I. Ch. XIV.

ARTICLE I.

Le Soleil, nommé Helios par les Grecs.

On ne sçauroit disconvenir que les Grecs n'ayent souvent, ou pour parler plus juste, presque toujours confondu le Soleil avec Apollon. Il seroit peut-être inutile d'entasser des autorités pour prouver un fait si constant : cependant je citerai celle de Platon, qui dans son Cratyle assûre qu'Apollon est le même que le Soleil ; celle de Ciceron, qui dit (1) que le Soleil & la Lune sont deux Divinités, dont l'une s'appelle Apollon, & l'autre Diane ; enfin celle

(1) De Nat. Deor. l. 3.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XIV.

de Plutarque qui nous apprend que presque tous les Grecs croyoient qu'Apollon étoit le même que le Soleil. Cependant dans l'ancienne Mythologie ces deux Divinités étoient distinguées l'une de l'autre ; & j'espere le prouver sans replique.

Je n'ignore pas que j'ai de grands Adversaires à combattre; que Selden (1) dit que les enfans même sçavent que le Soleil est le même qu'Apollon ; que Macrobe (2), après avoir mûrement examiné cette question, décide pour l'affirmative ; que Vossius (3) employe pour la prouver, toute son érudition, ainsi qu'Aleander, dans l'explication de la Table Isiaque ; mais malgré ces autorités je soutiens qu'on les regardoit en un sens comme deux Divinités différentes, quoiqu'on les confondît dans l'autre. Je m'explique : Les Payens reconnoissoient, comme on l'a déja dit, des Dieux Physiques, le Ciel, la Terre, les Astres, & des Dieux animés. Or je soutiens qu'on n'a jamais cru que le fils de Jupiter & de Latone, qui chassé du ciel fut obligé de garder les troupeaux d'Admete ; le pere ou le protecteur des Muses, le Dieu des Oracles ; Apollon en un mot, fut le même que le fils d'Hy-

(1) De Diis Syriis Synt.

(2) Sat. l. 1. c. 17.

(3) De Idol. l. 2. c. 12.

perion & de Thya, ce Dieu qni éclairoit le monde, cet Astre qui portoit partout la chaleur & la fécondité, qu'on nomme le Soleil. Que les Philosophes qui ont tant rafiné au sujet de la Religion établie, les ayent confondus, le vulgaire, c'est-à-dire la Religion dominante les a toujours distingués : en voici des preuves qui souffrent peu de replique. Cette distinction se trouve formellement dans le Traité célébre que nous avons, entre les Magnesiens & les Smyrnéens (1) ; ces deux Peuples y jurent par la Terre, par le Soleil, par Mars, &c. & par Apollon. Spon rapporte une Inscription déterrée à Utrect, qui est conçue ainsi : *A Jupiter très-bon & très-grand, à l'invincible Soleil, à Apollon, &c.* Varron, dans saint Augustin (2) en nommant vingt Dieux, qu'il appelle les Dieux choisis, en fait deux du Soleil & d'Apollon. Artemidore place l'un parmi les Dieux du Ciel, l'autre parmi ceux de l'Æther. On lit dans une ancienne Epigramme Grecque, *Pythius*, c'est-à-dire, *Apollon Pythius est honoré à Delphes : les Rhodiens sont sous la protection du Soleil* ; ou comme s'exprime Sidonius Apollinaris, qui semble avoir eu en vûe cette Epigramme : *Le Soleil*

(1) Marm. Oxon. init.

(2) De Civ. Dei l. 7. c. 7.

DIEUX d'Occident. L.I. Ch.XIV. *eſt favorable à Rhodes, Delius ou Apollon l'eſt à Tymbrée* (1). Les Médailles & les autres monumens repréſentoient différemment ces deux Divinités (2), *Jovi O. M. ſummo, exuperantiſſimo, Soli invicto, Apollini, &c.* Sur une de Lucius Valerianus, Apollon paroît ſous la figure d'uu jeune homme qui tient ſon arc à la main, & ſur une autre d'Antonin, il porte ſa lyre & une patere ; au lieu que dans celles d'Hadrien & des deux Gordiens, d'Aurelien & de quelques autres Empereurs, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, tenant un globe à la main gauche ; ce qu'on n'obſerve jamais ſur les figures d'Apollon.

(1) L. 2. c. 35.

(2) Spon. Miſc. ſec. 3. p. 72.

A tant de preuves que m'a fournies le ſçavant Evêque d'Hadria (3), je vais en joindre encore de plus fortes.

(3) De Iſ. de Bel. p. 179.

Homere, dont le témoignage eſt ici d'un grand poids, les diſtingue réellement en plus d'un endroit de ſes deux Poëmes. Lucien en fait auſſi deux Divinités, puiſqu'il dit que le Soleil étoit un des Titans, conforme en cela avec Diodore de Sicile, qui dans l'endroit où il parle des Atlantides (4), dit que le Soleil étoit fils d'Hyperion & de la Reine, c'eſt-à-dire, de cette fille d'Ura-

(4) L. 3. c. 2.

nus & de Titaïa, qui fut toujours appellée la Reine (*a*). Il eſt vrai que comme la Mythologie ancienne varie infiniment ſur toutes ces matieres, elle confond quelquefois le Soleil avec Hyperion lui-même; mais toujours convient-elle que le Soleil n'étoit pas le même qu'Apollon. Si ces deux Divinités étoient diſtinguées par leurs généalogies, elles l'étoient auſſi par leurs enfans. Eſculape, par exemple, ſans parler des autres, paſſa toujours pour le fils d'Apollou, comme Æetès, Roi de la Colchide, fut regardé comme fils du Soleil; & ſi Venus, irritée contre la poſterité du Soleil, qui avoit découvert ſon adultere, la perſécuta juſqu'à jetter dans les plus honteuſes proſtitutions Paſiphaé fille d'Æetès, & Phedre ſa petite-fille, elle ne s'acharna jamais contre les enfans d'Apollon.

Les marbres & tous les anciens monumens les diſtinguent auſſi, & les repréſent différemment. On peut ajouter encore que dans le monument antique où eſt repréſenté l'adultere de Mars & de Venus, Apollon paroît avec les autres Dieux appellés à ce ſpectacle, ſurpris

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans la Theog. des Atlantides. Tom. I. liv. 2.

comme tous ceux qui s'y trouvent, pendant que c'étoit le Soleil qui avoit averti Vulcain de cette intrigue. Mais ce qui prouve encore la diſtinction que j'ai deſſein d'établir, c'eſt l'étendue & l'univerſalité du culte du Soleil, la grande & la premiere Divinité de tous les Peuples idolâtres, ainſi qu'on l'a prouvé dans le premier Volume. Les Egyptiens, les Arabes, les Pheniciens, les Perſes & les Cappadociens, ſans nommer les autres Peuples, adoroient le Soleil, avant qu'on eût oüi parler de l'Apollon Grec. Ajoutons que les Temples de l'un & de l'autre étoient diſtingués, ainſi que les cérémonies de leur culte.

J'ai dit que les monumens qui nous reſtent repréſentoient le Soleil autrement qu'Apollon. En effet ils nous font voir le Soleil ſous la figure d'un jeune homme preſque nud, n'ayant qu'une eſpece de manteau ſur ſes épaules, avec la tête rayonnante, & monté ſur un char tiré par quatre chevaux, qu'il preſſe à coups de fouet. Quelquefois il paroît vêtu; & avec les rayons qui environnent ſa tête, ſe voit le boiſſeau, ſymbole de Serapis, qui étoit ſouvent pris pour le Soleil, portant d'une main la corne d'abondance, qui marque qu'il la procure à l'univers

en

en le parcourant chaque jour. Sur d'autres monumens on le voit sortir d'un antre, monté sur son char, pour marquer le lever de cet Astre qui va commencer sa carriere.

Les Mythologues remarquent que les chevaux qui conduisent le char du Soleil, ne sont pas de front, mais que quelquefois ils sont tournés vers les quatre parties du monde; & c'est ainsi qu'il paroît dans un monument publié par M. de la Chausse, & dans une médaille de Beger; cependant dans une autre médaille du même Auteur, ils sont de front. On lit sur ces deux médailles, la legende ordinaire de *Soli invicto*, à l'*invincible Soleil* (*a*), & sur une autre médaille d'Heliogabale, celle de *sancto Deo Soli.* On sçait que cet Empereur se glorifia toujours d'avoir été Prêtre du Soleil dans la Syrie, & que son nom fait allusion à cette dignité; mais nous ne devons pas oublier, qu'il consacra à Rome un Temple au Soleil, où, dans le dessein de le rendre plus respectable, il fit transporter le culte de Cybele ou de Vesta, le *Pal-*

(*a*) Les Perses, comme on l'a dit dans le premier Volume, donnoient les mêmes épithetes à leurs Mithras qui étoit le Soleil.

ladium, & les Anciles. Il voulut même y joindre le culte que rendoient au vrai Dieu les Samaritains, les Juifs & les Chrétiens (*a*). Herodien nous a conservé l'histoire du culte que cet Empereur rendoit au Soleil dans ce Temple. Heliogabale, dit-il, érigea un Temple magnifique à ce Dieu, (*le Soleil*) & y plaça plusieurs Autels, sur lesquels il immoloit tous les matins des hécatombes de taureaux, & un grand nombre de brebis; & après y avoir repandu une profusion d'aromates, il y faisoit des libations de vins vieux des plus excellens; en sorte qu'on voyoit le vin & le sang ruisseler de tous côtés. Des Chœurs de Musique rangés autour de ces Autels augmentoient la célebrité de ce culte. Des femmes Phéniciennes avec leurs Instrumens de Musique, qui étoient des Cymbales & des Tympanons, dansoient en cercle; & les entrailles des victimes, ainsi que les aromates, étoient portées dans des bassins d'or, par tout ce qu'il y avoit de plus qualifié à Rome.

Mais une plus grande marque encore de la distinction du Soleil & d'Apollon,

(*a*) Ant. Varius, au rapport de Lampridius, fit aussi construire dans la même ville un Temple en l'honneur du Soleil, mais qui fut moins célebre que celui d'Heliogabale.

c'est que suivant le même Auteur, le premier dont le culte fut très-célebre à Rome, sur-tout du temps du bas Empire, n'étoit pas toujours representé par une statue faite de main d'homme, comme le second, & que sa figure n'étoit qu'une grande pierre ronde par le bas, & qui s'élevoit en pyramide. C'est ainsi qu'il paroît sur la médaille d'Heliogabale, qui représente un char tiré par quatre chevaux, sur lequel, au lieu d'une figure humaine, est une pierre ronde par le bas, & qui s'éleve en pointe. Les Rhodiens, dont le Soleil étoit la grande divinité, & pour lequel ils avoient fait ce magnifique Colosse, que nous avons décrit dans l'article des Statues (1), représentoient sur leurs médailles le Soleil tantôt couronné de rayons, & quelquefois seulement avec une face large. Enfin, dans une pierre gravée du cabinet de M. de la Chausse, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, avec deux ailes, les cheveux longs, frisés & bouclés, un Trident, un Croissant & un instrument de Musique. Les Antiquaires croyent que cette Pierre marque le Soleil Levant, le Trident nous apprenant qu'il sort de l'Ocean; le Croissant semble annoncer

(1) T. 1. 42.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

que la Lune disparoît quand le Soleil se leve ; l'Instrument de Musique désigne l'harmonie du Ciel tant célebrée par Pythagore, & les ailes la rapidité de la course de cet Astre.

L'Antiquité ne nous a pas laissé ignorer les noms des quatre chevaux qui conduisent le char du Soleil. Ovide (1) les nomme *Eous*, *Pyrois*, *Æthon* & *Phlegon*, noms Grecs dont l'étymologie marque les qualités : le Mythologue Fulgence (2) les appelle *Erythous*, ou *le rouge*; *Acteon*, *le lumineux*; *Lampos*, *le resplendissant*; & *Philogeus*, *qui aime la terre*. Le premier désigne le lever du Soleil, dont les rayons alors sont rougeâtres. Acteon marque le temps où ces mêmes rayons, sortis de l'athmosphere, sont plus clairs, c'est-à-dire les neuf ou dix heures du matin. Lampos figure le midi, où la lumiere de cet astre est dans toute sa force ; & Philogéus représente le coucher du Soleil qui semble s'approcher de la terre.

(1) Met. L. 2.

(2) Liv. 2.



DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

ARTICLE II.

Explication de la Fable de Phaëton, des Heliades ses Sœurs, & de Cygnus.

CE que nous venons de dire du Soleil nous conduit à la Fable de Phaëton. Cette Fable décrite par Ovide (1) dans un grand détail, se réduit à ceci. Phaëton ayant eu un différend avec Epaphus fils de Jupiter & d'Io, celui-ci lui reprocha qu'il n'étoit pas fils du Soleil, comme il s'en vantoit, & que Clymene sa mere n'en avoit fait courir le bruit que pour cacher sa foiblesse pour quelque amant. Phaëton piqué de ce reproche alla s'en plaindre à sa mere, qui lui ordonna d'aller au Palais du Soleil, & de lui demander, pour preuve de son origine, la conduite de son char pendant un jour. Phaëton exécuta l'ordre de sa mere, & après avoir expliqué à son pere le sujet de son arrivée, il le conjura de lui accorder une grace, sans la spécifier. Le Soleil, qui ne soupçonnoit pas que le jeune homme pût lui demander une chose aussi au-dessus de ses forces, que l'étoit la conduite de son char, jura par le Styx, qu'il ne lui

(1) Met. L. 2.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV. refuseroit rien ; & Phaëton lui demanda alors la permission d'éclairer le monde. Engagé par un serment irrévocable, le Soleil, après avoir fait tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si difficile & si dangéreuse, & le voyant inflexible, lui accorda ce qu'il demandoit ; le jeune témeraire monte sur le char du Soleil, mais les chevaux ne reconnoissant point la main de leur maître, se détournent de la route ordinaire, & montant tantôt trop haut menacent le ciel d'un embrasement inévitable, ou descendant trop bas tarissent les fontaines & les rivieres. La Terre allarmée s'adresse à Jupiter, & implore son secours. Ce Dieu touché des justes plaintes de cette Déesse, renverse d'un coup de foudre le jeune Phaëton, qui se noye dans l'Eridan. Les Heliades ses sœurs se livrent au plus cruel désespoir, & sont changées en arbres. Cygnus son frere meurt de douleur, & les Dieux le métamorphosent en cygne.

Ceux qui ne regardent les Fables que comme les dépositaires de la morale & de la Physique des Anciens, n'ont pas beaucoup de peine à expliquer celle-ci, en disant qu'elle est l'emblême d'un témeraire qui forme une entreprise iné-

gale à ses forces ; mais falloit-il tant d'appareil pour nous débiter une moralité si triviale ? J'avoue qu'il est difficile de ramener cette fiction à sa véritable origine ; mais le fond n'en est pas moins historique ; & il s'y agit de personnages très-réels, dont l'Antiquité nous a transmis la génealogie. Suivant l'opinion commune Phaëton étoit fils du Soleil & de Clymene, soit que sous le nom du Soleil on ait voulu parler d'Orus Roi d'Egypte, car cette histoire paroît venir de ce pays-là, comme nous le dirons dans la suite ; ou quelqu'autre personnage de ceux qui ont été pris pour cet Astre. Quelques Anciens lui donnent pour mere la Nymphe Rhode, fille de Neptune & d'Amphitrite, & Hesiode dit qu'il étoit fils de Cephale & de l'Aurore ; génealogie qui a été adoptée par Apollodore, & de laquelle Eusebe, après Jules Africain, s'est servi pour fixer l'époque de Cecrops. Suivant cet Auteur, Hersé fille de ce premier Roi d'Athenes, fut mere de Cephale enlevé par l'Aurore ; c'est-à-dire, qui abandonna la Grece pour aller s'établir dans le Levant. Cephale eut un fils nommé Tithon, qui mit au monde Phaëton. Suivant cette

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

génealogie, Phaëton reconnoiſſoit Cecrops pour ſon triſayeul ; ainſi on peut croire qu'il a vêcu 150. ans après ce premier Roi d'Athenes, qui regnoit 1582. ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400. avant la guerre de Troye, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnaſſe (1), & par Cenſorin (*a*).

(1) Liv. 5. de Die nat. c. 27.

Après avoir fait connoître ce Prince par ſa génealogie, & avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voir maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la fable ſinguliere qu'on a débitée ſur ſon ſujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait alluſion à quelque chaleur exceſſive qui arriva pendant ſon regne. Ariſtote (2) croit ſur la foi de quelques Anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du ciel qui conſumerent pluſieurs pays, & Euſebe place (3) ce Déluge de feu dans le même ſiécle qu'arriva celui de Deucalion (*b*). On peut confirmer la penſée d'Ariſtote par le nom même de Phaëton, qui formé du mot φαέτω, *fulgeo*, peut ſignifier brûlant ou lumineux. Ceux

(2) In Meteor.

(3) In Chron.

(*a*) Voici l'ordre de ſa généalogie, Cecrops, Herſé ſa fille, Cephale, Tithon, Phaëton.

(*b*) Ovide inſinue que cet événement eſt arrivé avant la guerre de Troye, par ces mots, *Arſurusque iterum Xanthus.*

qui écrivirent les premiers cet événement, employerent quelque figure vive & expressive, & dirent sans doute qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié son char à quelque jeune étourdi, qui n'ayant pas bien sçû le conduire, avoit embrasé la terre.

On pourroit penser, ou que l'embrasement des villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Josué, ou celui d'Ezéchias, a donné lieu à cette fiction. Il est sûr que les Chaldéens remarquerent la rétrogradation du Soleil, arrivée sous le regne de ce Roi de Juda, & qu'ils envoyerent une Ambassade sous prétexte de le féliciter du rétablissement de sa santé, mais en effet pour s'instruire à fond d'un événement si extraordinaire.

Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'Antiquité, & de célebres Auteurs les ont avancées. Saint Jean-Chrysostome en propose une autre. Selon lui c'est le char du Prophete Elie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'*Elios*, que les Grecs donnent au Soleil, qui est le véritable fondement de cette fable. Vossius (1) prétend qu'il s'agit d'une fable Egyptienne; & ce sçavant Auteur confond le dueil du So-

(1) De Orig. & progr. Idol.

leil, pour la perte de son fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris; ainsi que les larmes des Heliades avec celles que le Prophete Ezéchiel vit verser à ces femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide semble donner lieu à une conjecture si bien fondée, lorsqu'il parle dans cette fable, du différend de Phaëton avec Epaphus Roi d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumiere. Les Grecs qui anciennement connoissoient peu les pays étrangers, les ont souvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient ou dans l'Ethiopie la scene de plusieurs événemens qui étoient arrivés en Egypte; ainsi on peut croire qu'ils se sont trompés sur le pays de Phaëton. Je suis persuadé que c'étoit l'Egypte; c'est-là où avoit régné Orus, dont le culte fut confondu dans la suite avec celui du Soleil. Le culte d'Osiris qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit aussi fort célebre : peut-être que Phaëton reconnoissoit l'un de ces deux Rois pour ses ancêtres. Comme Epaphus rapportoit son origine au second, ces jeunes Princes eurent quelque différend, dont Phaëton se tira mal: la Satyre publia le reste de la fable en l'hon-

neur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoiqu'il en soit, cette Histoire a été fort embellie, & on y a mêlé de la Physique & de l'Astronomie, comme il est aisé de s'en appercevoir en lisant Ovide. Car sans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que lorsque ce Poëte dit que Phaëton, à la vûe du Signe du Scorpion, abandonna le Chariot, il a voulu nous marquer que l'événement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil est dans ce Signe.

Enfin si toutes ces explications ne sont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (1), & de Tzetzès, qui disent qu'il y a eu véritablement un Phaëton qui regna sur les Molosses, & qui se noya dans le Pô; que ce Prince s'étoit appliqué à l'Astronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur qui arriva de son temps, & qui désola tout son Royaume.

(1) In Pyrrho.

Ces deux Auteurs ont sans doute suivi le sentiment de Lucien, qui après avoir raillé agréablement sur cette fable dans un de ses Dialogues, dit fort sérieusement dans le Traité de l'Astronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que Phaëton s'étoit fort

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

adonné à l'Aſtronomie, & s'étoit appliqué ſur-tout à connoître le cours du Soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laiſſé ſes Obſervations imparfaites; ce qui fit dire à quelque Poëte qu'il n'avoit pas pu conduire le char du Soleil juſqu'à la fin de ſa carriere.

L'Antiquité nous a laiſſé quelques monumens de cette fable: le premier, qui eſt tiré du Cabinet du Chevalier Maffei, repréſente Phaëton mort & étendu, pendant que le char encore entier eſt au milieu des airs. Ce Monument a deux choſes fort ſingulieres: l'une, que le char n'eſt conduit que par deux Chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les Anciens au rapport de Tertullien (1), diſtinguoient en cela le Char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux, & le ſecond par deux ſeulement. L'autre Monument eſt tiré du Cabinet de Meſſieurs de Charlet. Le champ repréſente des flammes, le char briſé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort, & les chevaux en grand déſordre. On y voit auſſi à côté d'un des chevaux, deux Oiſeaux avec des huppes ſur la tête, qu'on prend pour deux Cygnes,

(1) Liv. des Spect. c. 9.

& on croit que le Sculpteur a voulu peindre en même temps la Métamorphose de Cygnus Roi de Ligurie. Cependant à dire vrai, ces deux Oiseaux ne ressemblent point à des Cygnes. L'Ouvrier a trop bien dessiné le reste de l'Ouvrage, pour croire qu'il se soit si grossierement mépris en représentant des Cygnes. Ce sont là de ces enigmes qu'on ne trouve que trop souvent dans les Antiques, & qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troisiéme Monument, qui est tiré de Beger, Phaëton est monté sur un Char, & les chevaux en désordre, annoncent une chute prochaine. Ce Monument a cela de singulier, que les Heliades sœurs de Phaëton, y paroissent sur le bord d'un fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en Peupliers. Le Cygne qui est auprès fait voir que le Sculpteur a voulu rassembler toutes les circonstances de cette fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes (1) raconte sur ce sujet une particularité qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes; sçavoir, que l'eau de l'Eridan fut si infectée par l'embrasement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les Oiseaux qui voloient sur ce fleu-

(1) Liv. des Argonautes.

ve n'en pouvant supporter la puanteur, y tomboient morts.

Pour ce qui regarde la metamorphose des trois sœurs de Phaëton, Phœbé, Lampetie, & Eglé, on peut dire que ces Princesses moururent en effet de regret sur le Pô, où elles étoient allées pleurer le malheur de leur frere ; & que leur métamorphose n'est qu'un ornement poëtique, ainsi que ce qu'on dit de leurs larmes qui furent changées en ambre, parce qu'il dégoute des Peupliers une espece de gomme qui ressemble assez à l'ambre jaune. On doit penser de même de la métamorphose de Cygnus Roi de Ligurie, son frere, que la rassemblance des noms a fait changer en Cygne.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur la nature du changement des Heliades ; quoique l'opinion la plus commune soit qu'elles furent métamorphosées en Peupliers : Virgile (*a*) fait dire dans une de ses Eglogues à Silene, qu'elles furent changées en Aulnes ; cependant dans le dixiéme Livre de l'Eneïde, il revient au sentiment commun, puisqu'il nous apprend que Cygnus passoit ses jours à déplorer la perte de son cher Phaëton à

(*a*) *Tum Phaëtontiadas musco circumdat amara Corticis, &c.* Virg. Ecl. 6.

l'ombre des Peupliers, en quoi les sœurs de ce malheureux Prince avoient été changées (*a*). Il y avoit encore à ce sujet une troisiéme opinion, qui les faisoit changer en Larix, arbre semblable au Pin, & dont la gomme est une espece de Terebentine. La famille Accoleia, originaire des environs du Pô, selon Fulvius Ursinus, avoit pris à cause de cela le surnom de Lariscola; & dans la Medaille qui nous reste de cette famille, qui est rapportée aussi dans Vaillant, on voit d'un côté la tête d'une femme, que les Auteurs croient être celle de Clymene, mere de Phaëton, avec cette Inscription, *P. Accoleius Lariscola*, & au revers, trois femmes métamorphosées en Larix, qui sont les trois sœurs de Phaëton. Vitruve (1) & Pline (2) disent que le Larix ne se trouve qu'aux environs du Pô; qu'il jette une gomme, & qu'il ne brûle point; c'est-à-dire, qu'il brûle difficilement, à cause des sucs humides dont il est chargé, & non pas, comme le rapporte Palladius (3) sur la foi de quelque Ancien, par la haine qu'il avoit contre le feu qui avoit consumé son frere.

(1) L. 2. c. 9.

(2) Liv. 16. c. 10.

(3) Liv. 12. c. 15.

(*a*) *Populeas inter frondes umbramque Sororum Dum canit, &c.* Idem Æneid. l. 10.

DIEUX d'Occident. L.I. Ch.XIV.

Me seroit-il permis de hazarder une conjecture sur toute cette fable, & dire qu'elle vient des Pays du Nord, & que le fleuve Reidan, qui après avoir coulé dans la Prusse, se jette dans la mer Baltique, a donné lieu à la plûpart des circonstances qui la composent. En effet, il y a sur les bords de ce fleuve une quantité prodigieuse de Peupliers, & de Cygnes qui viennent au Printemps y faire leurs couvées. L'endroit où il se décharge dans la mer, est connu par l'ambre jaune qui s'y trouve, & qui fait un gros revenu au Prince qui gouverne cet Etat, & ne se trouve que dans ce Pays-là, & nullement sur le Pô. Il n'est pas étonnant que ce que la tradition apprenoit de ce fleuve, ait fait nommer le Pô, Eridan; ces deux mots se ressemblant trop, pour ne le pas croire.

Les Isles Electrides qu'Apollonius de Rhodes, dans son Voyage des Argonautes, fait trouver dans la mer Adriatique vers l'embouchure du Pô, sont une fiction : l'ambre ne se trouve ni sur ce fleuve, ni dans ces prétenduës Isles; en quoi je ne fais que suivre le sentiment de Pline (*a*). Ce que rapporte Lucien (1) sert

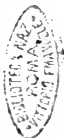
(1) De Cygnis.

(a) *Juxta eas, Electrides, vocavere, in quibus proveniret succinum, quod illi electrum appellant, vanitatis Graecae cer-*

aussi beaucoup à confirmer ma conjecture. Il raconte qu'étant allé sur le Pô dans le dessein d'y chercher de l'ambre, des Peupliers, & des Cygnes, les habitans du pays lui répondirent, qu'il n'y avoit sur ce fleuve ni Cygnes, ni Peupliers, ni ambre ; & il ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelque Batelier la fable de Phaëton & de ses sœurs, il s'étoit mocqué de lui, l'assurant qu'il n'en avoit jamais oui parler.

DIEUX d'Occident. L.I.Ch.XIV.

Pour éclaircir maintenant ce que nous avons dit de Cygnus, il est bon d'avertir que l'Histoire ancienne fait mention de six personnes de ce nom. Le premier étoit fils de Mars : Hercule monté sur le cheval Arion le vainquit, dont ce Dieu fut si courroucé, qu'il voulut se battre contre le vainqueur de son fils ; mais Jupiter les sépara d'un coup de foudre.



Le second étoit fils de Neptune, & étoit invulnerable ; ce fut celui qu'Achille étouffa près de Troye.

Le troisiéme étoit fils d'Hieres & fut changé en oiseau de ce nom (2).

(2) Ovid. Met. L. 2.

Le quatriéme étoit cet ami de Phaëton, qui déplorant sa mort fut aussi chan-

tissimum documentum ; adeo ut quas earum designent haud unquam constiterit. Plin. liv. 3.

gé en Cygne (1).

Le cinquiéme ne nous eſt connu que par ſon avanture racontée dans Pauſanias. Le ſixiéme enfin, l'eſt par Conon dans Photius (2)

(1) Virgil. En. l. 10.

(2) Narr. 92.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire d'Apollon.

J'Ai dit au commencement du Chapitre précedent que les Anciens avoient fait deux Divinités différentes du Soleil & d'Apollon ; cependant quand celui-ci fut devenu chez les Grecs & les Romains le ſymbole du Soleil, la diſtinction diſparut peu à peu, & on ne le regarda plus que comme le Soleil lui-même. Il me reſte maintenant à expoſer ce que la Mythologie de ces deux Peuples nous apprend à ſon ſujet. Ciceron diſtingue quatre Apollons. Le premier, fils de Vulcain, étoit le Dieu tutelaire des Atheniens ; le ſecond étoit fils de Corybante, & natif de Crete, lequel, dit-on, eut guerre avec Jupiter même, pour cette Iſle-là. Le troiſiéme, qui paſſa du pays des Hyperboréens à Delphes, étoit

fils du troisiéme Jupiter & de Latone. Le quatriéme étoit d'Arcadie, & a été appellé *Nomion*, parce qu'il avoit donné des Loix aux Arcadiens.

Dieux d'Occident. L.I. Ch. XV.

Il paroît que Ciceron a pris ces quatre Apollons pour des personnages réels, puisqu'il en rapporte les genealogies : cependant Vossius (1) ne regarde ce Dieu que comme un personnage métaphorique, & soutient qu'il n'y eut jamais d'autre Apollon que le Soleil : voici les raisons sur lesquelles il se fonde. Si l'on a fait passer Apollon, dit-il, pour être le fils de Jupiter, c'est que ce Dieu fut toujours regardé par les Anciens comme l'auteur du monde. On a dit que sa mere s'appelloit Latone, nom qui signifie *caché*, parce qu'avant que le Soleil fût créé, tout étoit caché dans l'obscurité du Chaos. On ajoute qu'il nâquit à Delos, nom qui signifie *manifestation*, parce que la lumiere de cet Astre éclaire toute la terre. Si on représente ce Dieu toujours jeune & sans barbe, c'est que le Soleil ne vieillit point, & ne s'affoiblit point. Que peuvent signifier son arc & ses fleches, que ses rayons ? Il étoit le Dieu de la Médecine, parce que le Soleil fait croître les plantes dont on compose les medicamens. Enfin qu'on

(1) De Orig. & progr. Idol.

DIEUX d'occident. L. I. Ch. XV.

parcoure, dit-il, toutes les ceremonies du culte qu'on lui rendoit, on verra qu'elles avoient un rapport marqué à l'Aſtre qu'il repréſentoit : d'où il conclut qu'il ne faut point chercher d'autre Apollon que le Soleil, Divinité adorée par tout l'univers.

Je conviens avec ce ſçavant Auteur, que les Anciens ont ſouvent pris Apollon pour le Soleil, ainſi que je viens de le dire dans le Chapitre précedent ; & que la plûpart des choſes qu'ils en ont dites doivent ſe rapporter à l'Aſtre qui nous éclaire ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait eu quelque perſonnage illuſtre nommé Apollon, qui après ſon apothéoſe fut pris pour le Soleil ; comme il eſt arrivé en Egypte qu'Oſiris & Orus, dont l'exiſtence ne ſçauroit être douteuſe, furent après leur mort confondus avec le Soleil, dont ils devinrent les ſymboles ; ſoit qu'on crût que leurs ames étoient allées habiter dans cet Aſtre, ſoit pour quelqu'autre raiſon que nous ignorons.

Lactance (1) qui connoiſſoit parfaitement les Antiquités de la Grece, prouve aux Payens que leur Apollon n'avoit été qu'un homme dont on nommoit les parens, & dont les crimes, malgré mille

(1) Div. Inſt. c. 1. & 10.

bonnes qualités, n'étoient que trop connus.

Des quatre Apollons dont parle Ciceron, il paroît que les trois derniers étoient Grecs, & le premier, Egyptien, qu'Herodote dit avoir été fils d'Osiris & d'Isis, & qui s'appelloit Orus. Latone, suivant cet Auteur, à qui Isis l'avoit confié, fut sa nourrice; & pour le dérober aux persecutions de Typhon, elle le cacha dans l'Isle de Chemnis, qui est dans un Lac auprès de Butès, où demeuroit Latone. Pausanias est de même avis qu'Herodote, & met comme lui Apollon au nombre des Divinités d'Egypte. « Le Senateur Antoninus, dit-» il, fit bâtir à Epidaure un Temple à » Esculape & à Apollon, Dieux Egyp-» tiens ». Le témoignage de Diodore de Sicile est encore plus formel, puisqu'en parlant d'Isis, après avoir dit qu'elle avoit inventé l'usage de la Médecine, il ajoute qu'elle l'avoit apprise à Orus son fils, qu'on nommoit Apollon, & qui fut le dernier des Dieux qui regnerent en Egypte.

Le Chevalier Marsham (1), qui a arrangé d'une maniere qui lui est particuliere les Dynasties d'Egypte, met Orus à la tête de celle des demi Dieux, & lui donne

(1) Can. Chron. p. 31. de l'Edit. in quarto.

vingt-cinq ans de regne. Cet Auteur le distingue non-seulement du Soleil, qu'il dit, conformément à l'opinion de Ciceron, avoir été le second dans la premiere Dynastie, à la tête de laquelle étoit Vulcain, mais aussi d'un autre Apollon qui ne fut que le huitiéme Roi de la seconde Dynastie. Ainsi, selon ce sçavant Auteur, le Soleil, Orus, & Apollon étoient trois Princes qu'il faut bien distinguer, & qui ont regné en Egypte en des temps fort éloignés les uns des autres.

De toutes ces discussions il résulte que le veritable Apollon étoit d'Egypte, & que si les Grecs ont donné ce nom à quelqu'un de leur Nation, ils ont formé son histoire sur celle de ce Prince Egyptien. N'est-il pas évident en effet que ce qu'ils disent de leur Isle de Delos, où nâquit Apollon, est tiré de ce que les Egyptiens, au rapport d'Herodote, publioient de celle de Chemnis où Latone avoit caché Orus? S'ils ont dit que cette Isle étoit flottante, & qu'elle ne fut fixée qu'à la naissance d'Apollon & de Diane, les Egyptiens ne disoient-ils pas la même chose de celle de Chemnis? Herodote à qui on faisoit ce conte, lorsqu'il étoit en Egypte, dit qu'il regarda

cette Isle avec toute l'attention possible, & qu'il ne la vit nullement flotter. Les Grecs ajoutoient que c'étoit Neptune qui d'un coup de Trident avoit fait sortir du fond de la mer l'Isle de Delos, pour assurer à Latone persecutée par Junon, un lieu où elle pût faire ses couches : ne voit-on pas que c'est une copie fidele de ce que les Egyptiens publioient des persecutions de Typhon contre Isis, qui pour dérober son fils à la cruauté de son beau-frere, en confia l'éducation à Latone qui le cacha dans l'Isle de Chemnis ? Pour ce qui regarde l'intervention de Neptune, c'est une fiction fondée sur ce qu'on attribuoit à ce Dieu tout ce qui arrivoit dans la mer, & en particulier tous les tremblemens de terre : & comme le mot *Delos*, veut dire *manifestation*, cette Isle, ou qu'on ne connoissoit pas, supposé qu'elle existât, ou qui sortit de la mer par l'effet de quelque tremblement de terre, comme on a vû de nos jours se former dans la même mer la nouvelle Santorine, fut nommée Delos. Si les Grecs ont dit que leur Apollon étoit fils de Jupiter, c'est que l'Egyptien avoit pour pere Osiris, que les Grecs ont souvent confondu avec leur Jupiter. Si l'Apollon Grec

étoit regardé comme le Dieu de l'Eloquence, de la Musique, de la Medecine & de la Poësie, c'est qu'Osiris qui étoit parmi les Egyptiens le symbole du Soleil, aussi-bien que son fils Orus, y avoit enseigné ces beaux Arts. Si l'Apollon Grec étoit le Dieu & le conducteur des Muses, c'est qu'Osiris, comme nous l'avons dit après Diodore de Sicile, avoit mené avec lui dans ses voyages des Indes des Chanteuses & des Musiciens. Si on a regardé l'Apollon Grec comme un Dieu à Oracles, c'est qu'Osiris en avoit un en Egypte, ainsi que Latone, comme nous l'apprenons d'Herodote. Si les Grecs assûroient qu'un de leurs Apollons étoit venu du pays des Hyperboréens, c'est que ce Dieu y étoit particulierement honoré depuis que Sesostris y avoit porté ses armes, & que les Grecs eurent quelque commerce de Religion avec ces Peuples, comme nous l'avons dit ailleurs (1). Si l'Apollon Grec étoit souvent confondu avec le Soleil, c'est qu'Osiris & Orus en étoient les symboles en Egypte. Enfin si on a dit qu'Apollon étoit né à Delos, c'est que ce fut dans cette Isle que son culte fut le plus solemnel, & que, comme le dit Herodote, la naissance d'un Dieu dans quelque

(1) Liv. I.

quelque pays, y marque l'introduction de son culte. On pourroit pousser plus loin ce parallele, mais j'en ai assez dit pour prouver que le véritable Apollon étoit celui d'Egypte.

Je ne nie pas cependant que les Grecs n'ayent pû donner ce nom à quelque Prince de leur pays ; & quoique je sois obligé d'avouer que j'ignore parfaitement qui il étoit, je ne dois pas moins pour cela en déveloper la Mythologie, & expliquer les Fables qu'on a publiées à son sujet.

Jupiter, dit-on, étant amoureux de Latone, Junon en conçut tant de jalousie, qu'elle persecuta sa rivale avec une fureur qui n'a point d'exemple. Elle fit sortir de terre un monstre nommé Python, à qui elle confia sa vengeance ; & comme si l'univers entier avoit épousé le ressentiment de Junon, Latone ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher. Neptune touché du triste sort de cette amante infortunée, fit sortir d'un coup de Trident l'Isle de Delos du fond de la mer ; & Latone, que Jupiter métamorphosa en caille, s'y étant retirée, mit au monde Apollon & Diane. On publia à ce sujet que cette Isle, flottante auparavant, s'étoit fixée à cette occasion :

mais Virgile a suivi une autre tradition (1), en disant que c'étoit Apollon qui l'avoit fixée dans la suite, l'attachant à Mycone & à Gyare, deux Isles voisines, & du nombre des Cyclades, comme Delos.

(1) En. l. 3.

Parmi les Dieux du Paganisme, il n'en est aucun dont les Poëtes ayent publié tant de merveilles que d'Apollon, & selon eux, il excella dans tous les beaux Arts, tels que la Poësie, la Musique & l'Eloquence: & par une hyperbole assez ordinaire en pareille occasion, on publia qu'il les avoit inventés. Il fut le Dieu & le Protecteur des Poëtes, des Musiciens & des Orateurs. Les Muses, comme nous le dirons dans leur histoire, étoient aussi sous sa protection, & il présidoit à leurs concerts. Avec cela il n'y avoit aucun des Dieux qui possedât comme lui l'art de connoître l'avenir; aussi fut-il celui de tous qui eut un plus grand nombre d'oracles.

A tant de perfections on joignoit la beauté, les graces, l'art de charmer les oreilles autant par la douceur de son éloquence, que par les accords harmonieux de sa Lyre, qui enchantoient également les hommes & les Dieux. Cependant avec ces bonnes qualités il n'eut pas

toujours le don de plaire aux personnes dont il étoit amoureux ; ce qui a attiré aux Payens quelques railleries de la part des Apologistes de la Religion Chrétienne. En effet pour séduire Issé fille de Macarée, il fut obligé de se métamorphoser en berger (1), & il eut beau étaler toutes ses perfections à Daphné, elle fut sourde à sa voix. Mais sans m'amuser à rapporter ici ce que disent les Poëtes Grecs & Latins, cherchons l'origine des Fables qu'ils ont débitées à ce sujet.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

(1) Ovid. Met. l. 4.

Histoire de Daphné.

Pour expliquer celle de Daphné changée en Laurier dans le temps qu'Apollon la poursuivoit, on peut dire que quelque Prince du nombre de ceux à qui l'amour des Belles-Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Penée Roi de Thessalie, & la poursuivant un jour, cette jeune Princesse perit sur le bord d'un fleuve aux yeux de son amant. Quelques lauriers qui sortirent en cet endroit donnnerent lieu à la métamorphose ; ou plûtôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un laurier, fit publier cette Fable. Si nous en croyons Lylio-Geraldi, Daphné a été ainsi nommée de Δαφνεῖν, *voco*, parce-

Dieux d'Occident. L. I. C. XV.

que le laurier fait du bruit en brûlant, *crepitat*; & comme cet arbre étoit consacré à Apollon, de-là est venue, selon cet Auteur, la fable des amours d'Apollon & de Daphné.

(1) In Arcad.

Cependant Pausanias (1) explique autrement cette avanture : il dit que Leucippus, fils d'Oenomaüs Roi de Pise, celui-là même qui donna sa fille unique Hippodamie en mariage à Pelops, étant amoureux de Daphné, se déguisa en fille pour l'accompagner à la chasse qu'elle aimoit fort, & se consacra à Diane, selon la coutume de ce temps-là. Les soins & les assiduités qu'il eut pour sa Maîtresse, lui acquirent bientôt son amitié & sa confiance ; mais Apollon son rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du Soleil ; Daphné & ses Compagnes ayant voulu se baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excusé sur divers prétextes, elles voulurent le deshabiller, & alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuerent à coups de fleches. Pausanias mêle, comme on voit, quelque chose de fabuleux dans cet événement ; mais comme il est sûr d'ailleurs qu'Oenomaüs avoit un fils nommé Leu-

cippus, qui perit dans sa jeunesse, à peu près comme il le raconte; pour rectifier sa narration, il suffit de dire qu'un jour qu'il faisoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme à se baigner, elles découvrirent son déguisement & le punirent de son insolence.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Diodore de Sicile assûre que cette Daphné est la même que la Fée Manto fille de Tiresias, qui fut releguée à Delphes, où elle écrivit plusieurs Oracles, dont Homere s'est heureusement servi dans ses deux Poëmes. En falloit-il davantage pour en faire la Maîtresse d'Apollon? Les habitans d'Antioche prétendoient que cette avanture étoit arrivée dans le fauxbourg de leur ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chrysostome décrit, d'après Libanius, une belle Statue d'Apollon, qui étoit dans ce fauxbourg. Ce Dieu tenoit sa lyre d'une main, & de l'autre une patere, avec laquelle il paroissoit faire des libations à la Terre qui avoit englouti sa Maîtresse.

Leucothoé & Clytie.

Celle de Leucothoé, enterrée toute vive par son pere Orchame, & celle de Clytie sa rivale métamorphosée en Tournesol, ne renferment rien d'historique; du moins je n'ai rien découvert de satis-

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

(1) T. I. L. I.

faisant sur ce sujet. J'ai bien posé pour principe, & je crois l'avoir suffisamment prouvé (1), que les fables étoient ordinairement fondées sur l'Histoire, mais je n'ai pas désavoué qu'on y ait quelquefois renfermé la Morale & la Physique. Ainsi ce qu'on peut dire sur celle dont il s'agit ici, c'est que Leucothoé n'a passé pour être la fille d'Orchame Roi de Perse, que parce que ce Prince fut le premier qui fit planter dans son Royaume l'Arbre qui porte l'encens, & qu'on appelloit *Leucothoé*. On a ajouté que cette prétendue Princesse aimoit Apollon, parce que l'encens est une drogue aromatique fort en usage dans la Medecine, dont ce Dieu étoit l'inventeur; & on y a joint la jalousie de Clytie, parce que le Tournesol est une plante qui, selon les Naturalistes, fait mourir l'Arbre qui porte l'encens. Je dois avouer cependant que Pline, qui donne à l'Heliotrope plusieurs proprietés, ne parle point de celle-ci. Je suis fâché de n'avoir rien à dire de plus particulier sur cette fable, car il me paroît bien surprenant que pour nous apprendre qu'Orchame a planté l'Arbre qui porte l'encens, on ait dit qu'il avoit enterré sa fille toute vive, pour la punir

d'avoir été sensible au Soleil son Amant; & que sa rivale Clytie, pour avoir revelé cette intrigue, ait été métamorphosée en Tournesol. Mais il vaut mieux se contenter de cette explication, que de hasarder des conjectures qu'il seroit difficile de rendre un peu probables. Je n'ai rien trouvé dans l'Antiquité touchant cet Orchame, dont a parlé Ovide dans ses Métamorphoses, & qu'il dit avoir été le septiéme descendant de Belus, & avoir regné sur les Perses Achemenides.

On met aussi sur le compte d'Apollon d'autres intrigues amoureuses; entre autres celles qu'il eut avec Coronis, qui lui donna pour fils Esculape; mais nous en parlerons dans l'Histoire de ce Dieu de la Medecine.

Au reste comme Apollon étoit le Dieu des beaux Arts, ceux qui les cultivoient passoient pour être ses enfans, tels qu'Esculape, Orphée, Linus, & plusieurs autres; ou pour ses favoris, comme Hyacinthe & Cyparisse dont je vais rapporter l'Histoire.

Hyacinthe changée en fleur.

Hyacinthe, au rapport de Pausanias (1), étoit un jeune Prince de la ville d'Amycles dans la Laconie. Son pere Oebalus, que l'Auteur que je viens de

(1) In Lacon.

DIEUX d'Occident. l. I. Ch. XV.

citer appelle Amyclès, l'avoit fait élever avec tant de ſoin, qu'on le regarda comme un favori d'Apollon, & des Muſes. Pendant qu'il jouoit un jour avec ſes Compagnons, il fut malheureuſement frappé à la tête d'un coup de palet, dont il mourut quelque temps après. On compoſa apparemment quelque Poëme ſur cette avanture, dans lequel on diſoit pour conſoler ſes parents, que Borée jaloux de l'inclination d'Apollon pour ce jeune Prince, avoit détourné le palet dont ils jouoient enſemble; & il faut avouer que la fiction étoit aſſez ingénieuſe. Les Lacedemoniens célebroient tous les ans auprès du tombeau de ce Prince, une fête ſolemnelle, où ils lui offroient des ſacrifices; ils inſtituerent même à ſon honneur des Jeux qui portoient ſon nom, comme nous l'apprend Athenée (1), qui en fait la deſcription.

(1) Liv. 4.

Pauſanias parle du tombeau de ce Prince, ſur lequel il dit qu'on voyoit la figure d'Apollon. Sa métamorphoſe en une fleur du même nom, n'eſt qu'une épiſode du Roman. On ne ſçait pas trop ce que c'eſt que l'Hyacinthe: Dioſcoride croit que c'eſt le *Vaccinium*, ou l'Oignon ſauvage, qui a la fleur cou-

leur de pourpre, & sur laquelle on voit, mais imparfaitement, les deux lettres dont parle Ovide. Quoiqu'il en soit, cette fable fait voir quelle idée la Religion payenne avoit de ses Dieux, puisqu'on ne rougissoit pas de leur atribuer les foiblesses les plus infames. Les plaintes d'Apollon à la mort d'Hyacinthe ont souvent fait parmi les Payens même, le sujet des railleries les plus piquantes contre ce Dieu.

Cyparisse, qui selon Ovide, avoit pris naissance à Carthée, ville de l'Isle de Cos, étoit un jeune homme qui avoit beaucoup de talent pour la Poësie & pour les beaux Arts; ce qui le fit passer pour le favori d'Apollon. Sa métamorphose en Cyprès est fondée sur la ressemblance des noms, cet arbre étant appellé par les Grecs *Cyparissos*. On a ajouté à la fable, qu'Apollon pour se consoler de sa mort, avoit voulu que le Cyprès fût dans la suite le symbole de la tristesse; qu'il accompagnât les funerailles, & qu'on ne plantât point d'autres arbres auprès des tombeaux; circonstances fondées sur la nature de cet arbre, dont les branches dépouillées de feuilles, n'ont rien que de lugubre. Il y a des Auteurs qui prétendent que Cy-

Cyparisse changée en Cyprès.

pariſſe fut auſſi aimé de Sylvain, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on voit ſouvent ce Dieu avec des branches de Cyprès à la main.

Si Apollon ne fut pas toujours heureux en amour, il le fut dans les défis qu'on eut la témerité de lui faire, & dont il ſortit toujours victorieux. Pan qui croyoit exceller dans l'art de jouer de la flûte, voulut comparer cet inſtrument à la lyre d'Apollon. Le défi fut accepté ; & le Tmolus pris pour arbitre, adjugea la victoire à Apollon. Midas témoin de cette diſpute, recuſa le jugement de Tmolus, & Apollon pour faire connoître ſa ſtupidité lui donna des oreilles d'âne. Midas eut toujours grand ſoin de cacher ſous un bonnet Phrygien cette difformité qui le deshonoroit ; mais ſon Barbier qui l'avoit découverte, & qui n'oſoit en parler, confia ſon ſecret à la Terre, d'où il ſortit des roſeaux qui le divulguerent. Ces fictions ſont fondées ſur l'Hiſtoire, ainſi je dois les développer.

Hiſtoire de Midas & de Tmolus.

Midas, ſelon Pauſanias (1), étoit fils de Gordius & de Cybele, & regna dans la grande Phrygie, ainſi qu'on l'apprend de Strabon. Le premier des deux Auteurs que je viens de nommer, dit qu'il avoit

(1) *In Atticis.*

bâti la ville d'Ancyre, aujourd'hui Angoura, & celle de Peſſinunte, ſur le mont Agdiſtis, devenu célebre par le tombeau d'Atys ; & le ſecond dit ſeulement que lui & Gordius ſon pere faiſoient leur réſidence auprès du fleuve Sangar, dans des villes, qui au temps qu'il écrivoit, n'étoient plus que de méchans villages. On ignore le temps auquel Midas a vécu; mais il a été contemporain de Tmolus, comme il paroît par Ovide : ce que je dirai de ce Prince à la fin de cet article, ſervira à fixer l'époque de ſon regne. Comme Midas étoit fort riche & fort œconome, on publia qu'il convertiſſoit en or tout ce qu'il touchoit, & l'on ne fait peut-être intervenir Bacchus qui lui enſeigna, ſuivant la fable, le moyen de ſe défaire d'une qualité ſi incommode pour lui, que parce qu'il étoit le Dieu de la Vigne, & que Midas l'honoroit d'un culte particulier. On peut ajouter encore que ce qui avoit donné lieu à cette fable, c'eſt qu'il fut peut-être le premier qui découvrit de l'or dans le Pactole. Strabon en parlant des lieux d'où quelques Princes avoient tiré leurs richeſſes, dit ſeulement (1) que Midas avoit trouvé celles qu'il poſſedoit, dans les Mines du mont Bermius. Dès ſon enfance on avoit

(1) Liv. 14. pag. 680.

prévu qu'il ſeroit extrémement riche & fort mênager, ſur ce que des fourmis s'étant approchées de ſon berceau, lui avoient mis des grains de bled dans la bouche. Comme il étoit fort groſſier & fort ſtupide, on inventa la fable du Jugement qu'il avoit porté en faveur de Pan contre Apollon. Le Scholiaſte d'Ariſtophane, pour expliquer la fiction des oreilles d'âne dont Apollon fit preſent à Midas, dit qu'on avoit voulu marquer par-là qu'il avoit l'oreille très-fine, comme cet animal; ou parce qu'il entretenoit des eſpions dans tous ſes Etats; ou enfin parce qu'il habitoit ordinairement dans un lieu nommé ὦτα ὄνου, *les oreilles d'âne*. Strabon rapporte (1) que Midas avala du ſang de Taureau dont il mourut; & Plutarque (2) ajoute que ce fut pour ſe délivrer des ſonges fâcheux qui l'affligeoient depuis long-temps: comme on ſçait le temps auquel les Cimmeriens entrerent dans la Phrygie, il eſt aiſé de fixer l'époque du regne de Midas, puiſque Strabon dit qu'ils y arriverent au temps de ſa mort. Comme Ovide parle du Jugement de Tmolus que Midas déſapprouva, il eſt à propos de parler de ce Prince & de ſa généalogie.

(1) Liv. 1. pag 61.
(2) Traité de la Superſt.

Tmolus Roi de Lydie, si nous en croyons Clytophon, étoit fils du Dieu Mars & de la Nymphe Theogene, & selon Eustathe, de Sipylus & d Eptonia. Un jour comme ce Prince chassoit, il apperçut une des Compagnes de Diane, qui se nommoit Arriphé. Comme elle étoit parfaitement belle, Tmolus en devint amoureux. Les passions des Grands sont presque toujours violentes. Le Roi résolu de satisfaire la sienne, poursuivit vivement cette jeune Nymphe, qui pour ne pas tomber entre ses mains, prit le parti de chercher un asyle dans le Temple de Diane: mais que peut la crainte du ciel sur le cœur des Tyrans? Arriphé fut violée au pied des Autels: un affront si sanglant la jetta dans l'accablement, & elle ne voulut pas survivre au malheur qui lui venoit d'arriver. Les Dieux ne laisserent pas sa mort impunie: Tmolus enlevé par un Taureau tomba sur des pieux dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes. Ainsi périt ce Prince, qui fut inhumé sur la montagne qui depuis porta son nom.

Marsyas (*a*), autre joueur de flûte, Histoire de Marsyas.

(*a*) Voyez les Notes de M. Burette sur le Traité de la Musique par Plutarque, d'où j'ai tiré presque tout cet article, *Mem. de l'Acad. Tom.* 10.

fut encore plus malheureux que Midas dans le défi qu'il avoit osé faire à Apollon, puisque ce Dieu le fit écorcher vif. Voici l'Histoire de ce personnage, célebre dans l'Antiquité. Il étoit de Celênes ville de Phrygie, & fils d'Hyagnis, ou selon Hygin (1), d'Oeagre (*Oeagri*); auquel nom le Commentateur *Munker* substituoit volontiers l'ancien génitif *Hyagni*. Humfroi Prideaux est de même avis, dans les notes sur la Chronique de Paros (2); & ils ont raison l'un & l'autre, puisque Oeagre étoit pere, non pas de Marsyas, mais d'Orphée. Quelques-uns, dit Plutarque, ont prétendu que le vrai nom de Marsyas, étoit *Massès*. Il joignoit, suivant Diodore, à beaucoup d'esprit & d'industrie une sagesse & une continence à toute épreuve. Son génie parut sur tout dans l'invention de la flûte, où il sçut rassembler tous les sons, qui auparavant se trouvoient partagés entre les divers tuyaux de chalumeaux. Il eut un attachement singulier pour Cybele fille de Dindyme & d'un Roi de Phrygie & de Lydie, appellé Meon, & les malheurs arrivés à cette Princesse en conséquence de ses amours avec Atys, ne purent obliger Marsyas à se séparer d'elle. Chessée de

(1) Cap. 165.

(2) Pag. 169.

la maiſon de ſon pere, après le meurtre de ſon Amant, & devenue furieuſe & vagabonde, elle eut en la perſonne de Marſyas un fidele compagnon de ſes courſes & de ſes voyages, qui les conduiſirent l'un & l'autre à Nyſe, ſejour de Bacchus, où ils rencontrerent Apollon, fier de ſes nouvelles découvertes ſur la Lyre.

Marſyas lui fit un défi, qu'Apollon accepta, à condition, dit Pauſanias, que celui qui demeureroit vainqueur, feroit à ſon concurrent le traitement qu'il voudroit; & ce Dieu ayant remporté la victoire le fit écorcher vif, ou, ſelon Diodore, ce fut lui-même qui fit cette cruelle opération. Hygin & Philoſtrate le jeune qui prétendent qu'Apollon ſe ſervit pour cela du miniſtere d'un Scythe, ſe ſont trompés ſur le mot ἀποσκυτίσαι qui étoit dans l'Ouvrage Grec qu'ils liſoient, & qu'ils ont cru bonnement ſignifier *donner commiſſion à un Scythe*, au lieu que ſelon Heſychius il ſignifie ſimplement *écorcher*.

On ajouta que ſon ſang avoit été métamorphoſé en un fleuve qui portoit le nom de Marſyas, dont en effet les eaux étoient rougeâtres, & qui traver-

soit la ville de Celênes, où l'on voyoit dans la place publique, au rapport d'Herodote, la peau de cet infortuné Musicien suspendue en forme d'outre, ou de ballon : il falloit qu'elle y eût été transportée, puisque Xenophon nous apprend qu'Apollon l'avoit suspendue dans une caverne. D'autres Auteurs le font mourir moins cruellement, & assûrent que de desespoir d'être vaincu, ou ayant l'esprit aliené, ainsi que nous l'apprend Suidas, il s'étoit précipité dans ce fleuve, & s'y étoit noyé.

L'ancienne Musique instrumentale lui étoit redevable de plusieurs découvertes, & on le fait, avec Olympus, Auteur du mode Phrygien & du Lydien, que d'autres attribuent à son pere Hyagnis. Il perfectionna sur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui avant lui étoient simples. Il joignit ensemble par le moyen de la cire & de quelques fils, plusieurs tuyaux ou roseaux de differentes longueurs, d'où resulta le chalumeau composé, & il fut l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns cependant font honneur à son pere.

L'Antiquité nous a conservé plusieurs monumens qui représentent cette action. On le voit dans Beger, dans Maffei, &

dans du Choul, attaché à un arbre les mains derriere le dos : Apollon qui tient ſa lyre à la main gauche, a à ſes pieds un jeune homme qui paroît implorer ſon aſſiſtance ; on croit que c'eſt Olympus ſon Diſciple, qui demande grace pour ſon Maître, ou plûtôt la permiſſion de lui rendre les devoirs funebres ; ce qu'il obtint, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Le Marquis Maffei a fait deſſiner auſſi une Statue magnifique qui eſt à Rome, où l'on voit Marſyas les bras étendus, attaché à un arbre. On en trouve d'autres où Apollon tient d'une main un couteau, & de l'autre la peau de Marſyas ; ce qui confirmeroit l'opinion de ceux qui croient qu'il l'écorcha lui-même. D'autres enfin où Marſyas a les oreilles & la queue des Faunes & des Satyres. On voyoit anciennement dans la citadelle d'Athenes une Statue de Minerve qui châtioit le Satyre Marſyas, pour s'être approprié les flûtes que la Déeſſe avoit rejettées avec mépris. Ces flûtes de Marſyas avoient été conſacrées dans le Temple d'Apollon à Sicyone, par un Berger qui les avoit recueillies. On voyoit auſſi à Mantinée dans le Temple de Latone, un Marſyas jouant

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

de la double flûte, & il n'avoit point été oublié dans le beau tableau de Polygnote. Servius le Grammairien atteste que les villes libres avoient dans la place publique une Statue de Marsyas, qui étoit comme un symbole de leur liberté, à cause de la liaison intime de Marsyas, pris pour Silene, avec Bacchus, connu des Romains sous le nom de *Liber*. Il y avoit à Rome dans le *Forum* une de ces Statues, avec un tribunal dressé tout auprès, où l'en rendoit la justice. Les Avocats qui gagnoient leurs causes, avoient soin de couronner cette Statue, comme pour remercier Marsyas du succès de leur éloquence, & pour se le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte; car on sçait combien le son de cet instrument & des autres, influoit alors dans la déclamation, & combien il étoit capable d'animer les Orateurs & les Acteurs.

Malgré tant de témoignages qui attestent que Marsyas fut écorché vif, il y a des Auteurs qui croient que ce n'est qu'une pure allégorie, fondés sur ce que le fleuve Marsyas faisoit un bruit desagréable & qui écorchoit les oreilles; ou plutôt, si nous en croyons Fortunio Liceti (1), sur ce qu'avant l'invention

(1) Hierogl. ch. 109.

de la lyre, la flûte l'emportoit sur tous les instrumens de Musique, & enrichissoit tous ceux qui en sçavoient jouer; & comme le jeu de la lyre décredita celui de la flûte, & qu'on n'y gagnoit plus rien, on feignit qu'Apollon avoit écorché Marsyas: ce qui étoit d'autant mieux imaginé, que la monnoye dont on se servoit alors étoit de cuir (1).

DIEUX d'Occident. L.I. Ch. XV.

(1) Pollux liv. 4. ch. 10.

Le Serpent Python.

La défaite du serpent Python que raconte Ovide (2), est mise aussi par les Poëtes sur le compte de ce même Dieu. Ce monstre causoit de grands ravages: mais Apollon à coups de fleches en purgea la terre, & délivra sa mere des persécutions qu'elle en souffroit.

(2) Met. l. 1.

Les eaux du Déluge, dit Ovide (3), qui avoient inondé la terre, laisserent un limon d'où sortirent plusieurs insectes, entre autres le serpent Python qui causoit beaucoup de ravages aux environs du Parnasse. Apollon armé de ses fleches, lui ôta la vie; ce qui expliqué physiquement, veut dire que la chaleur du Soleil ayant dissipé les mauvaises exhalaisons, ces monstres disparurent bientôt. Si on rapporte cette fable à l'histoire, ce Serpent étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui incommodoit fort ceux qui alloient

(3) Met. l. 1.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

y sacrifier. Un Prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un Prêtre de ce Dieu, en délivra le pays. Cet évenement donna lieu à l'établissement des Jeux Pythiens, si connus dans la Grece. On les célebroit de quatre ans en quatre ans, & on donnoit pour prix aux Vainqueurs, ou des pommes consacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des couronnes de Laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danser, & à jouer des instrumens. Sur quoi on peut consulter les Marbres de Paros (1) & Meursius (2). Cet évenement qu'Ovide place d'abord après le Déluge, ne doit être arrivé que long-tems après, puisque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit pas encore connu à Delphes. C'est Themis, suivant le même Poëte, & suivant toute l'Antiquité, qui y rendoit alors des Oracles, & avant Themis il y avoit encore un autre Oracle qui étoit rendu par la Terre.

(1) Pag. 202. & 203. de l'Edit d'Oxford.

(2) Græcia feriata.

Je viens de dire que les fleches d'Apollon n'étoient que les rayons du Soleil, & c'est ce qui donna lieu à deux fables aussi anciennes que célebres. La premiere, qu'on attribuoit à Apollon toutes les morts subites & prématurées. On en trouve cent exemples dans Home-

re, & toutes les fois que ce Poëte parle de quelque mort de ce genre, il ne manque pas de l'attribuer à Apollon, ou à Diane; avec cette difference qu'il met sur le compte de ce Dieu celles des hommes, & sur celui de Diane, celles des femmes. Mais l'exemple le plus marqué dans l'Antiquité, est celui des enfans de Niobé, qu'Apollon & Diane tuerent à coups de fleches: l'Histoire en est trop remarquable, pour ne pas la rapporter ici.

La fiere Niobé, dit Ovide (1), piquée de ce qu'on rendoit à Latone un culte religieux, & qu'on ne lui avoit érigé à elle aucun Autel, quoique par la naissance & le grand nombre de ses enfans, elle meritât à juste titre les honneurs divins, couroit à travers les rues de Thebes pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à cette Déesse. Latone pour se venger implora le secours d'Apollon & de Diane, qui ayant découvert dans les plaines voisines de cette ville, les enfans de Niobé qui y faisoient leurs exercices, les tuerent à coups de fleches.

Histoire de Niobé & de ses enfans, tués par Apollon & par Diane.

(1) Met. l. 6.

Tous les Historiens anciens conviennent avec Diodore de Sicile, & Apollodore, que Niobé étoit fille de Tantale & sœur de Pelops, car il ne faut pas con-

fondre celle dont il s'agit dans cette fable,avec une autre Niobé qui étoit fille de Phoronée, & qu'Homere dit avoir été la premiere mortelle aimée de Jupiter. Pelops ayant abandonné la Phrygie pour se retirer dans cette partie de la Grece qui a depuis porté son nom, emmena sa sœur avec lui. Comme il cherchoit à assûrer sa nouvelle domination par quelque alliance, qui pût le soutenir contre les efforts de ses ennemis, il la donna en mariage à Amphion, Prince aussi puissant qu'éloquent, & qui venoit d'enfermer de murailles la ville de Thebes. La dot de Niobé fut apparemment employée à bâtir une ville dans la Béotie, ou du moins ce fut une condition du mariage, puisque Pausanias nous apprend que ce fut alors que Pelops en jetta les fondemens. Le même Pausanias parle en plus d'un endroit de l'alliance d'Amphion avec la Maison de Pelops ; & il dit positivement dans ses Béotiques, que ce Prince ayant fait alliance avec Tantale, avoit appris des Phrygiens le mode Lydien, & ajouté trois nouvelles cordes aux quatre que la lyre avoit auparavant.

Il y a grande apparence que Niobé fut le sceau de la paix qui fut faite entre

Amphion & Pelops : Car ce dernier s'étoit brouillé avec le Roi de Thebes, pour avoir reçû dans ses Etats Maïus, qu'Amphion & Zethus en avoient chassé, ainsi que le rapporte Apollodore (1). Quoiqu'il en soit, ce mariage fut fort heureux par la fécondité de Niobé, qui eut un grand nombre d'enfans. Homere lui en donne douze, six garçons & six filles ; Herodote ne lui donne que deux garçons & trois filles ; Diodore de Sicile, quatorze, sept de chaque sexe. Apollodore (2) sur l'autorité d'Hesiode, prétend qu'elle eut dix garçons & autant de filles. Cependant cet Auteur n'en nomme que quatorze, dont voici les noms, Sipyle, Minytus, Ismene, Damasichthon, Agenor, Phedine & Tantale, & autant de filles ; Echodée, ou selon d'autres Thera, Cleodoxe, Astyoche, Phthia, Pelopie, Astycratie, & Ogygie.

(1) Liv. 3.

(2) Ibid.

Fiere de sa fécondité, Niobé méprisoit Latone, qui pour se venger, engagea Apollon & Diane à faire perir tous ses enfans, de la maniere que le raconte Ovide après les autres Poëtes anciens, & comme on peut le voir dans Plutarque au Livre de la Superstition. Cet épisode ingénieusement inventé, renferme une

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Hiſtoire auſſi tragique que véritable. La peſte, qui ravagea la ville de Thebes, fit perir tous les enfans de Niobé ; & parce qu'on attribuoit les maladies contagieuſes à la chaleur immoderée du Soleil, on publia que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de fleches. Ce que j'avance ici ſur le fond de cette fable, eſt autoriſé par l'Antiquité. Homere (1) dit que Laodamie & la mere d'Andromaque avoient été tuées par Diane. Valerius Flaccus (2) rapporte les plaintes de Clyte femme de Syſique ſur la mort de ſa mere, à qui Diane avoit ôté la vie (*a*) ; & ſans vouloir entaſſer un plus grand nombre d'exemples, j'ajoute ſeulement que le Scholiaſte de Pindare (3) remarque après Pherecyde, qu'Apollon envoya Diane ſa ſœur, pour faire mourir Coronis & pluſieurs autres femmes, pendant qu'il alloit lui-même ôter la vie à Iſchis. Après cela il n'eſt pas étonnant de voir Penelope, dans Homere, prier Diane de la faire mourir. Si ces témoignages ne ſuffiſoient pas pour prouver cette tradition, je joindrois l'autorité de Strabon (4) & d'Euſtathe qui diſent la même choſe ; & ce dernier obſerve

(1) Iliad. l. 2. v. 20.

(2) Liv. 3.

(3) Sur la troiſiéme Pythique.

(4) Liv. 4.

(*a*) . . . . *Triviæque potentis Occidit arcanâ genitrix abſumpta ſagittâ.*

fort

fort judicieusement que les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités les morts subites, & celles que la peste causoit, mettoient toujours celles des hommes sur le compte d'Apollon, & celles des femmes sur celui de Diane (1). Homere s'est à la verité écarté de cette regle en disant que Diane avoit fait mourir Orion (2): mais comme il avoit voulu attenter à l'honneur de cette Déesse, il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu le punir elle-même; ce qui pourtant est si fort contre l'usage ordinaire, qu'il y a des Auteurs, au rapport d'Eustathe (3), qui croient que cet endroit d'Homere est supposé.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

(1) Sur la 2. de l'Iliad.

(2) Odyss. l. 5. v. 125.

(3) Sur le L. de l'Odyss.

Rien n'est mieux imaginé que ce systême, puisqu'on a raison d'attribuer les maladies contagieuses aux exhalaisons de la terre, & à la chaleur immoderée du Soleil: aussi, selon Homere, la peste survint dans le camp des Grecs, dès que ce Dieu irrité eut lancé ses fleches; c'est-à-dire, dès que ses rayons trop chauds eurent corrompu l'air. Il est bon de remarquer en passant que les fleches, étoient le symbole d'Apollon irrité, comme la lyre signifioit qu'il étoit appaisé, ainsi que l'observe Servius (4): aussi ne manquoit-on jamais dans ces soi-

(4) Sur le 3. de l'Enéid.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV. tes de maladies épidemiques d'implorer le secours de cette Divinité, & de lui offrir des sacrifices, comme Horace & Pausanias nous l'apprennent. On avoit même grand soin alors de mettre sur les portes des maisons des branches de laurier, dans l'esperance que ce Dieu épargneroit des lieux qui étoient sous la protection d'une personne qu'il avoit chérie, ainsi qu'on peut le voir dans Diogene Laërce, & dans l'Auteur du grand Etymologicon.

Ovide fait mourir les enfans de Niobé dans un Cirque, où ces jeunes Princes s'exerçoient à manier des chevaux; mais Pausanias dit (1) avec plus de vrai-semblance, qu'ils moururent sur le mont Cytheron où ils étoient allé chasser, & les filles à Thebes. Si on a ajouté sur l'autorité d'Homere (2) que ces enfans infortunés demeurerent neuf jours sans sépulture, parce que les Dieux avoient changé en pierres tous les Thebains, & que les Dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funebres, le dixiéme jour, c'est que comme ils étoient morts de la peste, personne n'avoit osé les enterrer, & tout le monde avoit paru insensible aux malheurs de la Reine; figure vive des calamités qui accompagnent ce fleau,

(1) In Beot.

(2) Iliad. L. 24.

où chacun craignant une mort presque assûrée, ne songe qu'à sa propre conservation, & néglige les devoirs les plus essentiels. Cependant comme les Prêtres, après que la violence du mal fut un peu passée, se mirent en état de les ensevelir, on publia que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui leur avoient rendu ce devoir. On ajoute qu'Ismenus l'aîné de ces Princes, pour se délivrer des douleurs que lui causoit un mal si violent, se jetta dans un fleuve de la Béotie, qu'on appelloit alors le pied de Cadmus, & qui depuis cet événement porta le nom de ce jeune Prince.

Niobé ne pouvant plus souffrir le séjour de Thebes après la mort de ses enfans & son mari, qui s'étoit tué de désespoir, retourna dans la Lydie, & finit ses jours près du mont Sipyle, sur lequel, selon le rapport de Pausanias (1), on voyoit une roche qui regardée de loin ressembloit à une femme accablée de douleur & d'affliction, quoique de près elle ne ressemblât à rien moins qu'à cela, comme l'assûre le même Auteur, qui y avoit voyagé. Voilà ce qui a fait dire à Ovide qu'un tourbillon de vent avoit emporté cette Princesse infortunée sur cette montagne, & qu'elle avoit été

(1) In Attic.

DEUX d'Occident. L. I. Ch. XV. changée en rocher, circonstance qui nous apprend, comme le dit Ciceron (1), que Niobé avoit gardé un profond silence dans son affliction, & qu'elle étoit devenue comme immobile & muette; ce qui est le caractere des grandes douleurs. Sophocle dans son Antigone, dit que cette Princesse ne fut pas d'abord changée en pierre, mais que les Dieux dans la suite lui accorderent cette grace à sa priere. Le même Poëte dans Electre, dit que Niobé verse des larmes dans un tombeau de pierre.

(1) Tuscul. Quæst. lib. 3.

Ovide a cru sans doute que l'Histoire seroit plus touchante, en disant que tous les enfans de Niobé avoient été la victime de la vengeance de Latone. Cependant Pausanias (2) rapporte que Melibée ou Chloris, & Amyclée, deux de ses filles, appaiserent Diane, qui leur conserva la vie; c'est-à-dire, qu'elles guerirent de la peste. La premiere de ces deux Princesses épousa Neleus pere de Nestor, ainsi que le rapporte Apollodore (3); mais le même Pausanias proteste qu'il aime mieux se ranger au sentiment d'Homere, qui dit que tous les enfans de Niobé perirent par les mains d'Apollon & de Diane. Je ne dois pas oublier de rapporter aussi ce qui fit donner à Me-

(2) In Attic.

(3) Liv. 1.

libée le surnom de Chloris ; c'est que ne s'étant jamais remise de la frayeur que lui avoit causé la mort de ses freres & de ses sœurs, elle demeura toujours extraordinairement pâle, ainsi que le raconte encore Pausanias (1).

(1) In Corinth.

L'histoire que je viens d'expliquer arriva environ 120. ans avant la guerre de Troye ; ce qui seroit aisé de prouver par la généalogie de Nestor, fils de Chloris, encore plus par celle de Laïus pere d'Oedipe, qui succeda à Amphion & à Zethus au Royaume de Thebes, comme je le dirai, lorsque j'expliquerai la fable d'Amphion.

Telle est la vérité de cet évenement si célebre dans les anciens Poëtes. Admirons la fertile imagination d'Ovide qui le raconte si bien : transportons-nous avec lui auprès de Thebes, pour voir ces jeunes Princes montés sur de superbes chevaux faire leurs exercices, pendant qu'Apollon & Diane, prenant la défense de leur mere outragée, les percent impitoyablement à coups de fleches. Les sœurs de ces Princes infortunés accourent sur les remparts au bruit de ce funeste accident, & tombent sous les coups invisibles de Diane : enfin la mere arrive qui outrée de douleur &

de désespoir arrose de ses larmes les corps de ses enfans, & est enfin changée en Rocher : & on avouera que si la fable donne de grands ornemens à la vérité, la découverte de cette même vérité donne encore plus de plaisir à l'esprit, que ces vains ornemens n'en donnent à l'imagination.

Un monument antique rapporté par le P. de Montfaucon (1) représente cette histoire selon la tradition qu'a suivie Ovide. Les fils de Niobé y paroissent avec leurs chevaux de manege, Apollon & Diane leur lancent leurs fleches, & la mere desolée de les voir perir l'un après l'autre, en tient quelques-uns entre ses bras.

(1) Ant. Expliq. Tom. I.

Mais si les fleches d'Apollon lui avoient été si utiles en tant d'occasions, elles lui furent bien funestes dans celle dont je vais parler. Jupiter indigné qu'Esculape eût rendu la vie à Hippolite, prétendant que le droit de ressusciter les morts devoit être reservé à lui seul, frappa l'infortuné Medecin d'un coup de foudre ; & Apollon, pour venger la mort de son fils, ayant tué à coups de fleches les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre dont Jupiter s'étoit servi, il fut chassé du Ciel. Obligé de gagner de quoi vi-

vre, il se mit au service d'Admete, dont il garda les troupeaux.

Boccace (1) sur l'autorité de Theodontion, dit que cette avanture regarde cet Apollon que Ciceron dit avoir donné des Loix aux Arcadiens, & qui fut chassé du Trône pour avoir voulu gouverner ses Sujets avec trop de severité. Il se retira à la Cour d'Admete qui le reçut favorablement, & lui donna en souveraineté la partie de ses Etats qui étoit sur les bords du fleuve Amphrise. De-là l'origine de la Fable qui dit qu'il fut banni du Ciel, parce qu'il fut chassé du Trône. Celle qui porte qu'il fut obligé de garder les troupeaux d'Admete, nous apprend qu'il devint Roi d'une partie de la Thessalie. Les deux noms de Roi & de Pasteur sont souvent synonimes, sur-tout dans Homere; & en effet tout Roi doit être le Pasteur de son Peuple, qui est son vrai troupeau. Comme ces anciennes traditions n'étoient pas toujours uniformes, Ovide dit que ce n'étoit pas dans la Thessalie, mais dans l'Elide, qu'Apollon devint Pasteur, & que lui arriva l'avanture de Battus qui lui vola quelques bœufs.

(1) Gen. des Dieux.

L'Histoire que je viens de raconter, prouve qu'Apollon ne souffroit pas vo-

lontiers qu'on l'insultât : celle de Phorbas qui s'étoit rendu maître du chemin qui conduisoit à Delphes, en est une nouvelle preuve. Ce Dieu en effet s'étant métamorphosé en Athlete, lui ôta la vie : mais pour expliquer la plûpart de ces Fables, il faut de temps en temps se rappeller le principe que j'ai établi dans le premier Volume, qu'on chargeoit presque toujours l'histoire d'un Dieu ou d'un Heros des avantures de tous ceux qui avoient porté le même nom, & souvent de celles de leurs Prêtres : celle dont je viens de parler, pourroit bien être de ce nombre. Quelqu'un des Ministres de Delphes qui voyoit diminuer tous les jours les offrandes qu'on portoit dans le Temple d'Apollon, par les incursions de Phorbas, se déguisa, & ayant été assez heureux pour tuer ce brigand, publia que c'étoit Apollon lui-même qui avoit vengé l'insulte faite à son Temple.

Quoiqu'il en soit, il n'y eut gueres de Dieux dans le Paganisme, plus honoré qu'Apollon. Il avoit des Temples dans toute la Grece & dans toute l'Italie, des Oracles sans nombre, & on célebroit un grand nombre de Fêtes en son honneur, sur-tout à Delos. Je n'ai

pas besoin de m'étendre beaucoup sur ce sujet, il suffit de remarquer que presque toutes les céremonies du culte qu'on lui rendoit avoient rapport au Soleil, dont il étoit le symbole, ou aux attributs qu'on croyoit qu'il possedoit. Ainsi le loup & l'épervier lui étoient consacrés, parce que l'un & l'autre a la vûe fine & perçante; le corbeau, la corneille & le cygne, à cause qu'on croyoit que ces oiseaux avoient un instinct naturel pour prédire l'avenir. Si le laurier étoit un arbre consacré à ce Dieu, c'est qu'on étoit persuadé que ceux qui dormoient ayant sous la tête quelques branches de cet arbre, recevoient des vapeurs qui les mettoient en état de prophetiser. Porphyre nous apprend même que les Anciens annonçoient les choses futures sur le bruit que faisoit le laurier lorsqu'il brûloit; ce qui fait dire à Tibulle : *lorsque le Laurier vous donne un bon augure, Laboureurs, rejouissez-vous* (a) : mais aussi quand il brûloit sans aucun petillement c'étoit un mauvais signe (b). On lui avoit aussi consacré le coq, parce qu'il annonce par son chant le lever du Soleil; & la cigale, à cause que son

(a) *Laurus ubi bona signa dedit, gaudete coloni.*
(b) *Et jacet extincto laurus adusta foco.* Propert.

chant honore le Dieu de la Musique.

Le temps nous a conservé un grand nombre de monumens de ce Dieu ; je n'ai pas dessein de les parcourir, on peut les voir presque tous rassemblés dans l'Antiquité expliquée par les figures. Il suffit de remarquer que ce Dieu y est toujours reconnoissable par sa jeunesse, par les rayons qui brillent sur sa tête, & par sa lyre, ou la cythare qui l'accompagne. J'ai dit qu'on représentoit Apollon jeune & sans barbe, ainsi que Bacchus, ce qui, selon Tibulle, convenoit parfaitement à l'un & à l'autre ; mais comme celui-ci paroît quelquefois avec de la barbe, Lucien nous apprend (1) qu'il y avoit aussi un Apollon barbu : cependant nous n'avons aucun monument qui le représente ainsi.

(1) De Dea Syr.

Enfin pour terminer cet article, il me reste à parler des differens noms qu'on donnoit à Apollon. Comme tout l'univers adoroit ce Dieu, ou du moins l'Astre dont il étoit le symbole, il avoit presque autant de noms qu'il y avoit de pays differens qui lui rendoient un culte religieux, ainsi que nous l'avons dit plus d'une fois ; mais indépendamment de ces noms, les Grecs & les Romains lui en donnoient plusieurs autres.

Dieux d'Occident. L. I. C. XV.

Celui de *Vulturius* lui fut donné par une avanture bien singuliere que raconte Conon (1). Deux Bergers qui faisoient paître leurs troupeaux sur le mont Lissus près d'Ephese, ayant vû sortir d'une caverne quelques mouches à miel, l'un d'eux s'y fit descendre avec une corbeille, & y trouva un tresor. Celui qui étoit demeuré dehors l'ayant retiré par le moyen de cette même corbeille, il y laissa son compagnon, ne doutant pas qu'il n'y pérît. Dans le temps que le Berger abandonné étoit livré au plus cruel desespoir, il s'assoupit, & Apollon lui apparut en songe, qui lui dit de se meurtrir le corps avec un caillou, ce qu'il fit. Quelques vautours attirés par la puanteur des playes qu'il s'étoit faites, entrerent dans la caverne, & ayant enfoncé leur bec dans ses playes & dans ses habits, & ayant pris leur vol en même temps, tirerent ce malheureux hors de la caverne. Dès qu'il fut guéri, il porta ses plaintes devant les Magistrats d'Ephese qui firent mourir l'autre Berger; & ayant donné à celui-ci la moitié de l'or qui s'étoit trouvé dans la caverne, il en fit bâtir sur la même montagne un Temple en l'honneur de son liberateur, sous le nom d'Apollon aux Vautours.

(1) Narrat. 35.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV. On l'appelloit *Hyperboréen*, pour les raisons que nous avons rapportées dans l'article de la Religion des Peuples du Nord (1) *Phœbus*, pour faire allusion à la lumiere du Soleil & à sa chaleur, qui donne la vie à toutes choses, ou du nom de Phœbé, mere de Latone : *Delius*, ou à cause de l'Isle de Delos où il étoit né, ou parce qu'il éclaire toutes choses : *Cynthius*, d'une montagne de ce nom, comme on l'apprend de Servius & de Festus : *Epidelius*, à cause d'un Temple qu'il avoit près du Promontoire de Malée. Menophanès qui commandoit la flotte de Mithridate, ayant sacagé l'Isle de Delos, fit jetter dans la mer la statue d'Apollon ; les Lacedemoniens l'ayant trouvée, firent bâtir un Temple en l'honneur de ce Dieu, qu'ils nommerent *Epidelius*, comme pour marquer qu'il étoit venu de Delos.

(1) T. I. Liv. 7.

Le Peuple de Chio l'honoroit sous le nom de *Phanæus*, & donnoit le nom de *Phanée* à un de leurs Promontoires, parce que c'étoit de-là que Latone avoit vû l'Isle de Delos (2). Celui de *Lycius* lui fut donné, si nous en croyons Pausanias (3), par Danaüs, qui ayant apperçû, lorsqu'il disputoit la couronne à Gelanor, un Loup, que les Grecs ap-

(2) Steph. sur le mot φάναι

(3) in Attic.

pellent λύκος, emporter la victoire sur un Taureau contre lequel il combattoit, publia qu'Apollon avoit voulu faire voir au Peuple d'Argos, qu'un Etranger devoit l'emporter sur un citoyen, puisque le Loup qui est un animal étranger, avoit vaincu le Taureau. Lorsque ce Prince fut monté sur le trône, il fit bâtir un Temple en l'honneur d'Apollon Lycius. On l'appella *Delphinius*, parce qu'on crut qu'il avoit accompagné sous la figure d'un dauphin le navire de Castalius, qui conduisoit une colonie de l'Isle de Crete dans la Phocide : *Delphicus*, de la ville de Delphes, si fameuse par l'Oracle de ce Dieu : *Clarius*, de celle de Claros, où il y avoit aussi un Oracle. *Ismenius*, d'une colline près de Thebes, comme nous l'apprend Pausanias (1), ou d'un fleuve de ce nom, si nous en croyons Stephanus : *Nomius*, parce qu'il avoit gardé les troupeaux d'Admete : *Pythius*, à cause de la victoire qu'il remporta sur le serpent Python (*a*) ; & les Jeux qu'on institua en mémoire de cet événement, furent appellés Pythiens, comme Ovide (*b*) nous l'apprend.

(1) In Beot.

(*a*) Lisez sur ce nom les pages 202. & 203. des Notes sur les Marbres, & les Auteurs qui y sont cités.

(*b*) *Neve operis famam possit delere vetustas*
Instituit sacros celebri certamine ludos ;
Pythia, perdomiti Serpentis nomine dictos.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Le nom de *Sminthien* lui fut donné ; parce que, comme le rapporte Strabon (1) après Callinus & Heraclide de Pont, les descendans de Teucer étant partis de l'Isle de Crete pour aller chercher un lieu propre à s'établir, apprirent de l'Oracle qu'ils devoient s'arrêter dans l'endroit où les habitans viendroient les recevoir. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la mer dans l'Asie mineure, un grand nombre de rats vinrent la nuit manger leurs ceinturons & leurs boucliers. Le lendemain ayant vû ce dégât, & croyant que l'Oracle étoit accompli, ils s'arrêterent en cet endroit, & donnerent à Apollon, qui y étoit fort honoré, le nom de Smynthien, qui dans leur langue veut dire un rat. Ce même Auteur ajoute qu'on voyoit dans la ville de Chryse une statue d'Apollon, de la main de Scopas célebre Sculpteur de l'Isle de Paros, avec la figure d'un rat près de ses pieds ; & Heraclide de Pont assûre que les Rats qui étoient autour de ce Temple, étoient sacrés.

(1) Liv. 13.

Orphée, Homere, Ovide & plusieurs autres Poëtes donnent souvent à Apollon le nom de Sminthien (*a*). Celui d'*Actius*

(*a*) On donne d'autres origines du nom de Sminthien, comme on peut le voir dans Lylio Giraldi, Synt. 7.

lui venoit du promontoire de ce nom, si connu par la victoire d'Auguste sur Antoine : celui de *Daphnæus*, à cause de la Fable de ses amours avec Daphné : celui de *Soracte*, d'une montagne d'Italie où il étoit honoré, & dont les Prêtres, si nous en croyons Pline & Virgile, marchoient sans aucune incommodité sur des charbons allumés (*a*). Strabon parle aussi de cette même merveille (1), mais il dit que c'étoit la Déesse Feronie qui étoit honorée sur le mont Soracte, & que c'étoit à son honneur que ces Prêtres marchoient sur ces tisons enflammés.

DIEUX d'Occident. L.I. Ch. XV.

(1) Liv. 5.

Enfin Apollon avoit encore plusieurs autres noms, tirés la plûpart des lieux où il étoit honoré, sans parler de ceux que les autres Peuples lui donnoient, ainsi que nous l'avons déja dit au commencement de son histoire, & lorsque nous avons parlé de l'origine de l'Idolatrie.

(a) *Haud procul urbe Roma in Faliscorum agro sunt paucæ familiæ, quæ Hirpinæ vocantur, quæ sacrificio annuo, quod fit ad montem Soractem Apollini, super ambustam ligni struem ambulantes non aduruntur, & ob id perpetuo Senatusconsulto, militiæ aliorumque munerum vacationem habent.* Plin. lib. 2. c. 93.

Summe Deûm, sancti custos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, cui Pineus ardor acervo
Pascitur, & medium freti pietate per ignem
Cultores multâ premimus vestigia plantâ. Virg.

Diane & la Lune.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

L'Histoire de Diane ne nous menera pas si loin que celle d'Apollon, puisque les mêmes attributs conviennent au frere & à la sœur. En effet Diane peut être regardée comme la Lune, & alors elle étoit la même qu'Isis, & c'est-là de toutes les Dianes la plus ancienne. On pourra faire de l'une & de l'autre un parallele semblable à celui qu'on vient de lire d'Apollon & d'Osiris. On peut dire de même que les Grecs, qui avoient reçu la Théologie des Egyptiens, l'ajusterent à leurs idées, & attribuerent à la sœur d'Apollon ce que ceux-là avoient dit de la sœur d'Osiris. Ainsi pour suivre mon même plan, je n'ai qu'à rapporter & expliquer la Mythologie Grecque au sujet de Diane.

(1) De Nat. Deor. l. 3.

Ciceron (1) reconnoît trois Dianes: « la premiere, que l'on croit mere du » Cupidon ailé, étoit fille de Jupiter » & de Proserpine; la seconde, qui est » la plus connue, étoit fille du troisiéme » Jupiter & de Latone; la troisiéme, à » qui souvent les Grecs donnent le nom » de son pere, étoit fille d'Upis & de » Glaucé ».

Strabon (1) & Pausanias parlent d'une autre Diane nommée *Britomartis*. Elle étoit fille d'Eubulus, & aimoit fort la chasse. Comme elle fuyoit Minos qui en étoit amoureux, elle se jetta dans la mer, & fut prise dans les filets de quelques Pêcheurs; ce qui, selon Vossius, lui fit donner le nom de *Dictynna*; si vous n'aimez mieux dire que ce nom lui fut donné à cause du mont Dicté; ou bien, comme le prétend Solin, parce qu'il signifie une *Vierge douce & humaine*. Il y a même bien de l'apparence que Ciceron & Strabon n'ont prétendu parler que des Dianes de la Grece. Ovide est allé plus loin, puisqu'il nous fait connoître une Diane encore plus ancienne; c'étoit celle d'Egypte, qui se métamorphosa en chat, dans le temps que Typhon fit la guerre aux Dieux: *Fele soror Phœbi latuit* (2); c'est la même que celle dont parle Herodote (3), nommée *Bubastis*, qui ajoute que les Egyptiens disoient qu'elle étoit fille de Dionysius, c'est-à-dire, d'Osiris & d'Isis, & que Latone n'étoit que sa nourrice: ou pour mieux dire, c'est Isis elle-même qui est la véritable & la plus ancienne Diane, puisque c'est elle que les Egyptiens prirent pour le symbole de la Lune,

(1) Liv. 10.

(2) Met. l. 5.

(3) Liv. 2.

comme nous l'avons dit dans son histoire. Mais parce que les Grecs ont toûjours copié les Egyptiens, ils ont dit de quelques-unes de leurs Princesses ce que ceux-ci attribuoient à leur Isis ; & il semble que ce qu'ils en racontent, doit se rapporter à cette Diane qui étoit fille de Jupiter & de Latone, & sœur d'Apollon. Comme elle aimoit la chasse, ils l'ont regardée comme la Divinité de ceux qui s'adonnoient au même exercice. L'amour qu'elle eut pour la chasteté lui fit donner des vierges pour compagnes. On la représente ordinairement avec un carquois & des chiens, traînée dans un chariot par deux cerfs blancs : on la peignoit cependant quelquefois avec des ailes, comme nous l'apprend Pausanias, ayant à une main un lion & à l'autre une panthere, son chariot étant traîné ou par deux vaches, ou par deux chevaux de différentes couleurs ; mais cet Auteur avoue en même temps qu'il ne sçait point ce que ces symboles signifient.

Il est bon de remarquer, 1°. Que comme dans la Théologie payenne Diane étoit une Divinité en même temps naturelle & animée, les Poëtes en disent bien des choses qu'il seroit ridicule de

vouloir rapporter à l'histoire, puisque l'on voit évidemment qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Lune qu'elle représentoit A suivre même leurs principes, Diane, Lucine, Junon, Venus, Bubastis & Isis n'étoient souvent qu'une même Divinité, c'est-à-dire, la Planette qu'elles representoient, & c'est-là le dénouement de tout ce qu'on trouve dans leurs Ouvrages, touchant la plûpart des attributs de cette Déesse. 2o. Que lorsqu'elle représentoit la Lune, elle s'appelloit Lucine; Diane, quand on la prenoit pour cette Déesse qui aimoit la chasse; & Proserpine, ou Hecate, quand elle étoit regardée comme une Divinité de l'Enfer. De-là le nom de *Triformis* que lui donnent les Poëtes (1), & l'usage où l'on étoit de la représenter avec trois têtes (*a*), dont celle qui étoit à droite, étoit celle d'un cheval, celle qui étoit à gauche d'un chien, & celle du milieu, d'un sanglier. Mais cet usage, si nous en croyons Pausanias (2), n'étoit ni universel, ni bien ancien. « Autant que » j'en puis juger, dit cet Auteur, c'est » Alcamene qui s'est avisé le premier de » faire une triple statue à trois corps &

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV.

(1) Horace, Virg. Martial. &c.

(2) In Corinth. c. 30.

(a) *Tergeminamque Hecatem, tria virginis ora Dianæ.* Virg. Æneid. l. 4.

» à trois visages, pour représenter la » Déesse Hecate; & c'est cette statue » que les Atheniens nomment l'Epipyr- » gide (*a*), & qu'ils ont placée à Athe- » nes auprès de la victoire sans ailes.

Lorsque Diane étoit invoquée par les femmes prêtes à accoucher, elle s'appelloit Lucine, ainsi que la Junon *Pronuba.* Elle avoit encore plusieurs autres noms. Celui de *Trivia*, marquoit qu'elle étoit honorée dans les carrefours des rues & des chemins où l'on mettoit ordinairement ses statues. Celui d'*Orthione*, lui étoit donné ou d'un lieu de ce nom dans l'Arcadie, où elle étoit honorée, ou plutôt de la severité avec laquelle elle punissoit celles de ses compagnes qui ne gardoient pas une exacte chasteté; ou enfin parce que les jeunes garçons de Lacedemone se fouettoient cruellemet, & quelquefois jusqu'à en mourir, en presence de ses statues : coutume dure & barbare, qui peut avoir occasionné ce surnom de Diane, les Grecs appellant *Orthion* ce qui étoit dur & inflexible ; les noms de *Militta*, d'*Alilat* & d'*Anaïtis* lui étoient donnés par les Pheniciens, les Arabes & les Cappado-

(*a*) Ce mot vient de πύργος, une tour, parce que cette Statue étoit fort haute.

ciens, ainsi que nous l'avons dit dans le I. Tome. Celui de Diane, qui est le plus ordinaire, & qui est le même que *Iana*, signifie la Lune, selon Varron. Celui de *Deviana* venoit de ce que cette Déesse aimoit la chasse, & que ceux qui aiment cet exercice sont sujets à s'égarer, ou à se dévoyer. Spon (1) est le premier qui ait fait graver un monument, où Diane est nommée *Clatra*. Cette Déesse y est représentée avec Apollon, l'un & l'autre chargés de symboles, à la maniere des figures *Panthées*. Apollon avec sa lyre, tient à la main la foudre de Jupiter, & a la tête environnée de rayons, & au-dessus un soleil dans un cercle. Diane a sur la tête le croissant, une tour & une pomme de pin, comme Cybele, un serpent entortillé à son bras, ainsi qu'Hygiea, Déesse de la santé, le sistre d'Isis, une proue de vaisseau, comme Isis surnommée Pelagia. Il est clair que c'est Diane, en tant qu'elle représente la Lune, c'est-à-dire, une Isis à la maniere des Grecs.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

(1) Misc. Erud. Ant.

Les autres noms qu'on donne à la même Déesse viennent la plûpart des lieux où elle étoit honorée ; ainsi Hesychius l'appelle *Aerea*, d'une montagne de ce nom dans l'Argolide, & Pausanias

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV. *Coryphæa*, d'une autre montagne près d'Epidaure. Les Eléens la nommoient *la Speculatrice*, les Cretois *Dictynne*; les Eginetes, *Aphæa*; ceux de Sicile, *Lye*, parce qu'ils croyoient qu'elle les avoit guéris d'un mal de rate. Ceux de la Tauride, *Taurica*, du nom de leur pays; *Thoantina*, de celui de Thoas leur Roi; *Orestina*, parce qu'Oreste en enleva la statue. Ceux d'Ephese, *Ephesia*, & nous avons dit dans la description du Temple qu'elle avoit dans cette ville (1), combien elle y étoit honorée. Ceux d'Elide, *Alphea*, comme nous l'apprenons de Strabon; & la raison qu'ils rendoient de ce surnom, étoit que l'Alphée étant devenu amoureux de cette Déesse, elle se couvrit le visage de boue, & en fit autant à ses compagnes. Comme la sagacité des Dieux, que les Payens honoroient, n'étoit pas grande, l'Alphée ne put distinguer la Déesse d'avec les Nymphes de sa Cour, & cessa ses poursuites. Ceux d'Achaïe *Triclaria* (*a*). Pausanias (2) raconte que Menalippus & Cometho satisfirent leur passion dans le Temple de Diane Triclaria. Cette pro-

(1) Liv. 4.

(2) In Corint.

(*a*) Mot composé de τρὶς, *trois*, & de κλῆρος parce que Diane étoit honorée dans le territoire de trois villes, dont Pausanias parle à cette occasion.

fanation fut suivie d'une sterilité generale, en sorte que la terre ne produisoit aucun fruit, & d'une maladie populaire qui emportoit une infinité de monde. Les Achéens ayant consulté l'Oracle d'Apollon, la Pythie leur répondit que l'impieté de Menalippus & de Cometho étoit la cause de tous leurs maux, & que le seul moyen d'appaiser la Déesse étoit de lui sacrifier tous les ans un jeune garçon & une jeune fille.

Hypermnestre ayant gagné sa cause contre Danaüs son pere, qui la poursuivoit pour avoir sauvé Lyncée son mari, contre l'ordre qu'il lui avoit donné de le faire périr, dédia un Temple à Diane sous le nom de *Pitho*, ou de Déesse de la Persuasion, comme nous l'apprenons du même (1) Pausanias. Pindare lui donne celui de Didyme, pour marquer qu'elle étoit sœur jumelle d'Apollon. Les habitans de Pellene la nommoient *Pellené*, à l'occasion de quoi Plutarque (2) raconte que lorsqu'on portoit sa statue dans les processions, son visage devenoit si terrible, que personne n'osoit la regarder. Cet Auteur ajoute même que le Prêtre qui la servoit, ayant porté sa statue dans l'Eolie, tous ceux qui la virent devinrent insensés. Stra-

(1) Ibid.

(2) In vita Arati.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

bon (1) parle d'une Diane *Perasie*, ainsi nommée, parce que son culte avoit été porté par mer à Castabalis, ville de Cappadoce. Enfin on trouve dans les Anciens, sur-tout dans Pausanias, plusieurs autres noms de cette Déesse, qui sont aisés à expliquer, & qu'on peut lire dans cet Auteur.

(1) Liv. 21.

On voit, par ce que nous venons de dire, que plusieurs Peuples se distinguoient par le culte qu'ils rendoient à cette Déesse, pour laquelle on poussa la superstition jusqu'à lui offrir des victimes humaines. L'Isle de Delos célebroit des Fêtes nommées *Delies*, qui attiroient un grand concours d'étrangers. L'Isle Nicaria, si nous en croyons Strabon, avoit un Temple consacré à cette Déesse, sous le nom de *Tauropolie* (2), & on trouve dans Goltzius une médaille frappée dans cette Isle, ou d'un côté paroît Diane en équipage de chasse, & de l'autre une personne montée sur un taureau. De l'Isle Nicaria le culte de cette Déesse passa, selon Tite-Live (3), à Andros, & à Amphipolis ville de Thrace.

(2) C'est-à-dire Protectrice des Taureaux.

(3) Liv. 44.

Diane est aisée à reconnoître dans les figures qui la représentent, ou par le croissant qu'elle a ordinairement sur la tête, ou par son habit de chasse, ou enfin

enfin par les chiens qui l'accompagnent. On trouve encore sur ces monumens une infinité de singularités qu'on peut voir dans les Antiquaires. Je dois dire cependant que la Diane d'Ephese étoit représentée avec un grand nombre de mammelles, & avec d'autres symboles qui marquoient la terre & Cybele, ou plutôt la nature elle-même que cette Déesse représentoit. Les Payens regardoient cette Déesse comme le symbole de la chasteté, qu'elle faisoit observer avec beaucoup de regularité aux Nymphes de sa suite. On sçait de quelle maniere elle chassa Callisto, que Jupiter avoit séduite, & ce qu'il en couta à Acteon pour l'avoir vûe dans le bain (1); mais comme la Mythologie ne se soutenoit gueres dans ses principes, on racontoit qu'elle avoit été amoureuse d'Endymion, qu'elle alloit voir toutes les nuits dans les montagnes de la Carie. Il est vrai qu'on croit que cette fiction n'est fondée que sur ce qu'Endymion, que quelques Auteurs prétendent avoir été un Roi d'Elide, se retiroit souvent dans un antre qui étoit sur une montagne de la Carie, pour aller observer les mouvemens de la Lune (*a*): & que c'est

(1) Voyez l'histoire de Cadmus.

(*a*) On le voit dans quelques Antiques sous la figure d'un homme qui dort, & Diane ou la Lune auprès de lui.

pour nous apprendre qu'il y méditoit continuellement, qu'on a dit qu'il dormoit toûjours, & que la Lune profitoit de ce sommeil pour le venir embrasser (*a*).

(1) In Eliac.

Mais Pausanias (1) nous instruit dans un plus garnd détail de l'histoire de ce Prince. » La Fable, dit-il, raconte qu'Endymion fut aimé de la Lune, & qu'il en eut cinquante filles ; mais une opinion plus probable, c'est qu'il épousa Asterodie ; d'autres disent Chromie, » fille d'Itonus, & petite-fille d'Amphictyon ; d'autres, Hyperipné, fille » d'Arcas, & qu'il eut trois fils, Peon, » Epéus & Etolus, & une fille nommée » Eurycide. Endymion proposa dans » Olympie un prix de la Course aux » trois Princes ses enfans ; ce prix étoit » le Royaume. Epéus remporta la victoire, regna après son pere, & ses » sujets furent appellés Epéens. On dit » que son frere Etolus demeura avec lui » dans le pays ; mais que Péon, inconsolable d'avoir été vaincu dans une telle » importance, alla chercher fortune hors » de sa patrie, & s'étant arrêté sur les » bords du fleuve Axius, il donna son nom

(a) V. Ciceron, Liv. I. *Tusc. Quæst.* & Lucien, Dial. *Lunæ & Veneris*

» à cette contrée qui depuis s'est appellée la Peonie. Les Eléens & les Heracleotes ne s'accordent pas sur la mort d'Endymion ; car les Eléens montrent son tombeau dans la ville d'Olympie, & les Heracleotes qui sont voisins de Milet, disent qu'Endymion se retira sur le mont Latmus. En effet il y a un endroit de cette montagne que l'on nomme encore aujourd'hui *la grotte d'Endymion.* »

DIEUX d'Occident. L.1. Ch. XV.

Le même Pausanias dit que le tombeau de ce Prince étoit dans la place qui précédoit le stade d'Olympie, que l'on nommoit *la Barriere*, & qu'à Metaponte étoit une statue de ce Prince qui étoit toute d'yvoire, à la reserve de l'habit.

Nous venons de voir que Pausanias dit que les Eléens & les Heracleotes ne s'accordoient pas sur la mort d'Endymion. Pour les accorder ; Paulmier de Grantmenil dit avec beaucoup de vraisemblance (1), qu'il y a eu deux personnes de ce nom, l'un Roi d'Elide ; l'autre qui étoit ce Berger si célebre du mont Latmus : en effet si le Berger étoit le même que le Roi d'Elide, comment peut-on distinguer deux Endymions ?

(1) Dans sa Grece.

Je devrois parler ici du Dieu Lunus, qu'on trouve sur quelques monumens ;

Le Dieu Lunus.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

mais j'en ai assez dit sur son sujet dans l'Histoire des Dieux de l'Orient. On sçait d'ailleurs que les Payens donnoient quelquefois les deux sexes à leurs Dieux.

La Nuit.

Comme j'ai dit dans l'Histoire du Soleil un mot de l'Aurore qui devance son lever, je dois parler ici de la Nuit, que les Anciens regardoient aussi comme une Divinité. Hesiode nous apprend qu'elle étoit fille du Chaos, & selon les Mythologues, c'étoit la plus ancienne des Divinités. Il est vrai en effet que les ténebres ont été avant la lumiere, & c'est ainsi qu'on doit juger de cette chimérique Divinité, & qu'on doit entendre l'auteur d'un hymne qu'on attribue à Orphée, où la Nuit est nommée la mere des Dieux & des hommes. Theocrite la représente courant sur un Chariot précedé des Astres du Firmament. D'autres lui donnent des ailes, comme à l'Amour, & à la Victoire; mais Euripide (2) l'a mieux dépeinte, en la représentant sur son char, accompagnée d'étoiles, & environnée d'un grand voile noir. Ce portrait s'accorde assez avec un dessein qui se trouve dans un Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, que le P. de Montfaucon nous a donné dans sa Pa-

(2) Dans la Trag. Intit. Ion.

leographie, où cette Déesse paroît vétue de noir, avec un voile parsemé d'étoiles, qui voltige sur sa tête, ayant son flambeau tourné en bas, comme si elle vouloit l'éteindre. Les Anciens donnent à la Nuit plusieurs enfans, tous personnages métaphoriques; la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie, la Vieillesse, &c. dignes fruits de cette Déesse & de l'Erebe leur pere.

CHAPITRE XVI.

Des Muses.

COMME Apollon étoit le conducteur des Muses, d'où il avoit pris le nom de *Musagetes*, il est juste de parler présentement de ces Déesses. Rien de plus connu dans les Poëtes que les Muses, qu'ils invoquent à chaque moment; & rien en même temps de plus obscur, que ce que la Mythologie rapporte à leur sujet. En effet, les Anciens varient également sur leur origine, sur leur nombre, sur leurs attributs, & sur leurs noms.

Hesiode qui a employé les cent dix-

Dieux d'Occident L. I. ch. XV.

sept premiers Vers de sa Theogonie, à invoquer les Muses, & à célebrer leur mémoire, dit qu'elles étoient neuf, filles de Jupiter & de Mnemosyne. Il les appelle Heliconiades, parce qu'elles habitoient sur le mont Helicon, & Pierides parce qu'elles étoient nées dans la Pierie. Ce Poëte qui leur donne les noms que j'expliquerai dans la suite, dit que quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les merveilles des Dieux, sur-tout de Jupiter leur pere; qu'elles connoissoient le passé, le present, & l'avenir, & que rien ne rejouissoit tant la Cour céleste, que leurs voix & leurs concerts. Il ajoute enfin que c'étoient elles qui lui avoient appris la Poësie, & lui avoient inspiré tout ce qu'il alloit dire dans sa Théogonie.

(1) De Nat. Deor.

Ciceron (1) en compte d'abord quatre, Thelxiopé, Aœdé, Arché, Meleté, filles du second Jupiter. Après cela, neuf, qui ont eu pour pere le troisiéme Jupiter, & pour mere Mnemosyne. Autres neuf encore, qui n'ont pas d'autres noms que les précédentes, & qui sont nées de Piérus & d'Antiope: les Poëtes ont coutume d'appeller celles-ci *Pierides* & *Piériennes*.

Varron n'en admettoit que trois. Les

Muses, disoit-il, désignent le chant : or le chant ne s'exécutant que de trois manieres, ou avec la voix, ou avec les instrumens à vent, ou enfin avec ceux qu'on touche des mains, il ne doit y avoir que trois Muses. D'autres Anciens croyoient qu'il y en a eu neuf. L'un rapporte qu'elles étoient filles de Pierus, l'autre dit que Jupiter étoit leur pere. Musée prétend qu'elles étoient filles du ciel; plusieurs autres leur donnent la Terre pour mere. Saint Augustin rapporte d'après Varron, que dans une ville, qu'on croit être celle de Sicyone, on avoit employé trois habiles ouvriers à faire chacun les trois Statues des Muses, dans le dessein de consacrer celles qui seroient les plus belles ; mais qu'on les trouva si bien faites, qu'on les prit toutes neuf pour les consacrer dans le Temple d'Apollon.

Pausanias (1) nous a conservé les noms des trois Statuaires dont parloit Varron, & il les appelle Chephisidote, Strongylione, & Olympheosthene.

Diodore de Sicile (2) donne aux Muses une origine plus ancienne. Si nous en croyons cet Auteur, ces Déesses, si fameuses parmi les Grecs, étoient d'habiles Chanteuses qu'Osiris menoit

(1) In Beot.

(2) Liv. 4.

Dieux d'Occident. L. I. C. XV.

avec lui dans ses conquêtes, & auxquelles il avoit donné pour chef Apollon l'un de ses Generaux : voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de *Musagete*, ou de *Conducteur des Muses*, aussi-bien qu'à Hercule, qui avoit comme lui été un des Generaux d'Osiris. M. le Clerc (1) croit que la fable des Muses vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crete. Si on l'en croit, ils étoient composés de neuf filles qui formoient son Academie Royale de Musique. Il ajoute que ce Dieu n'a passé pour le pere des Muses, que parce qu'il est le premier parmi les Grecs, qui, à l'imitation de Jubal, avoit un concert reglé ; & qu'on a donné à ces Chanteuses, *Mnemosine* ou la *Memoire* pour mere, parce que c'est elle qui fournit la matiere des Vers & des Poëmes.

(1) Notes sur Hesiode.

On ne varie pas moins sur le nom des Muses que sur leur origine. Diodore dit qu'il vient de *Misin*, qui signifie, *enseigner des choses relevées*. M. le Clerc dérive ce nom de *Motsa*, *inventer* ; M. Huet le fait venir du nom de Moyse. Les autres étymologies qu'en donnent Platon & Suidas, en tirant ce mot de celui d'*Inquisitio*, approchent assez de

celles que je viens de rapporter. Mais comme les Muses furent célebres & fort honorées dans la contrée de la Macedoine, qu'on appelloit anciennement Piérie, long-temps avant que leur culte fût connu sur le mon- Parnasse & sur l'Helicon, il est très-vraisemblable que c'est dans cette Province qu'elles ont pris leur origine. Ce sentiment est conforme à ce qu'on lit dans l'Abregé Chronologique de M. Newton. Osiris, dit cet illustre Auteur, avoit marié une des Chanteuses qui l'avoient suivi dans ses expéditions, avec Oeagrius Roi de Thrace, & de ce mariage nâquit Orphée. Les Musiciennes de ce Conquérant, ajoute-t'il, devinrent célebres dans la Thrace, sous le nom de Muses, & les filles de Pierus, Thracien d'origine, ayant appris leur Musique & imité leurs Concerts, prirent le nom de ces Déesses. Voilà ce qui a fait dire que les Muses étoient filles de ce Pierus.

Comme les anciens Auteurs & les Monumens confondent souvent les noms des neuf Muses, & les symboles qui les représentent, il est bon de rapporter ici la maniere la plus ordinaire de les nommer & de les peindre. Clio, la premiere des Muses, qui prend son nom

de *la gloire*, ou de *la renommée*, tient une Guitarre d'une main, & de l'autre un Pleſtre au lieu d'archet ; elle eſt, à ce qu'on croit, l'inventrice de la Guitarre.

Euterpe, ainſi appellée parce qu'elle *rejouit*, a un maſque à ſon côté gauche, & une maſſue à la main droite. Elle a inventé la Tragedie, ce que ſignifie le maſque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une Medaille, ne s'obſerve pas ailleurs : elle tient la maſſue d'Hercule, peut-être parce que la Tragédie repréſente les Heros, entre leſquels Hercule eſt le plus illuſtre ; d'autres aſſûrent que la maſſue marque Thalie, pour la raiſon que nous dirons plus bas : ils croyent auſſi que c'eſt Thalie, qui a la double tête. Spon qui a publié un beau Marbre qui repréſente les Muſes, les a quelquefois confondues.

Thalie, ou *la floriſſante*, qui a inventé la Comédie, tient auſſi un maſque de la main droite : les Médailles la repréſentent appuyée contre une colomne.

Melpomene, ou *l'attrayante*, eſt diſtinguée par le *Barbiton*. Terpſichore, c'eſt-à-dire, *la divertiſſante*, l'eſt par des flûtes qu'elle tient, tant ſur les Me-

dailles que dans les autres Monumens.

Erato, ou l'*aimable*, n'est pas aisée à distinguer.

Polyhymnie, ainsi appellée de la *multiplicité des Chansons*, & non pas de la fidélité de la memoire, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, se trouve sur quelques Medailles. On la peint avec une lyre, comme inventrice de l'harmonie; c'est le *Barbiton* qu'Horace lui donne.

Uranie, ou *la Celeste*, est l'inventrice de l'Astronomie, & tient un Globe à la main: dans les Médailles ce globe est posé sur un trépié.

Calliope, ainsi appellée de *la douceur de sa voix*, tient un volume, comme inventrice du Poëme héroïque.

Apollon a toujours été regardé par les Poëtes comme le chef & le conducteur des Muses; & rien n'est si charmant que ce qu'ils disent des concerts du Parnasse ausquels ce Dieu présidoit, & où elles chantoient d'une maniere capable de charmer également les hommes & les Dieux. Mais on ne s'est pas contenté de leur donner Apollon pour conducteur, Hercule a eu la même qualité, & c'est de là que lui est venu le surnom de *Musagete*, comme nous le dirons dans son histoire.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV. Vossius a eu de la peine à comprendre comment les Anciens ont pu croire que les Muses étoient des Déesses guerrieres : mais puisqu'elles étoient consacrées à Apollon & à Bacchus, qui selon Diodore, avoient passé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme des guerrieres, les femmes qui les accompagnoient dans leurs conquêtes ? D'ailleurs les Muses ont été souvent confondues avec les Bacchantes, & il est sûr, selon Plutarque (1), qu'on leur faisoit des sacrifices dans la Grece, avant que de donner bataille.

[1] Apopht. Lacon.

L'avanture des Muses qui se retirent chez Pyrenée, & qui sont obligées de demander aux Dieux des ailes pour se sauver, est selon Plutarque, une métaphore, qui nous apprend que ce Tyran, qui regnoit dans la Phocide, n'aimoit pas les Belles-Lettres. Comme il avoit fait démolir les Colleges & les Académies où elles étoient enseignées, on dit, pour le rendre odieux, qu'il avoit voulu faire violence aux Muses ; que les Dieux, pour les en garantir, leur avoient donné des ailes, & qu'il avoit perdu la vie en les poursuivant. Ovide est le seul que je sçache, qui ait parlé de ce Tyran, qui n'est connu que par une avanture si des-

honorante. C'eſt ſans doute ſur cette hiſtoire que l'Antiquité s'eſt fondée pour donner des ailes aux Muſes, comme nous les voyons repréſentées dans un Monument rapporté par le R. P. de Montfaucon. Dieux d'Occident. L. 1. C. XVI.

Le défi que firent les Piérides aux Muſes, de mieux chanter qu'elles, eſt encore une avanture que je n'ai trouvée dans aucun Poëte plus ancien qu'Ovide. On dit, pour l'expliquer, que Pierus étoit un fort mauvais Poëte, dont les Ouvrages étoient pleins d'hiſtoires peu avantageuſes aux Dieux. Plutarque même nous apprend (1) qu'il en avoit compoſé un qui deshonoroit les Muſes. Voilà l'origine du combat que décrit Ovide. On publia que ſes filles, c'eſt-à-dire, ſes Ouvrages avoient été changées en Pies, parce qu'ils étoient remplis d'un verbiage également ennuyant & dégoûtant.

Quoique je ne veuille pas entreprendre d'entrer dans un grand détail ſur l'article des Muſes, que Lylio Giraldi (2) a traité fort au long, & dont on peut voir toutes les Images dans le premier Tome de l'*Antiquité expliquée*, je ne dois cependant pas omettre de marquer ici du moins une partie des diffé-

(1) Dans ſon Livre de la Muſique.

(2) Synt. de Muſis.

tes épithetes qu'on a données à ces Déesses, & les motifs qu'on a eus de les leur donner.

Celui de *Camœnæ* vient, selon Festus, Macrobe & Servius, du verbe *cano*, parce que leur principale occupation étoit de célebrer les actions des Dieux & des Heros. On les a appellées *Heliconiades*, d'une montagne de Béotie nommée l'Helicon, qu'Otus & Ephialtès fils d'Aloéus consacrerent aux Muses, & non pas d'une colline de même nom joignant le mont Parnasse, comme Servius & la plûpart des Grammairiens l'ont pensé. Quelques Auteurs ont cependant prétendu que ce nom ne venoit pas de l'une ni de l'autre de ces montagnes, mais d'un instrument de Musique, aussi appellé *Helicon*, dont Ptolomée fait mention.

Le nom de *Parnassides* que lui donnent aussi les Poëtes, vient du mont Parnasse dans la Phocide, où on a publié qu'elles se trouvoient ordinairement : celui d'*Aonide*, est tiré des montagnes de Béotie appellées les monts Aoniens, d'où cette Province elle-même est souvent nommée Aonie. De Thespia ville de Béotie, elles furent nommées *Thespiades* : & *Castalides*, du

nom de la Fontaine de Castalie qui étoit au pied du mont Parnasse.

Quoique les Muses ayent reçu les honneurs divins, & que leur culte ait été célebre dans plusieurs endroits de la Grece & de la Macédoine, où on leur offroit des sacrifices, personne ne les a tant honorées que les Poëtes, qui à l'imitation d'Hesiode, d'Homere & de Virgile, ne manquent gueres de les invoquer au commencement de leurs Poëmes, comme des Déesses capables de leur inspirer cet enthousiasme qui est si essentiel à leur art.

On les a nommées *Citheriades*, du mont Citheron; *Pierides* ou *Pieriæ*, du mont Pierus, selon Festus, ou suivant Stephanus, du nom d'une ville, ou de cette partie de la Macédoine appellée *Pieria*; les noms de *Pegasides* & d'*Hippocrenæ* leur furent donnés de la Fontaine que Pegase fit sortir de terre d'un coup de pied: c'est encore du nom de la même fontaine qu'elles sont souvent nommées *Aganippides*, parce que cette fontaine a été également appellée *Aganippe* & *Hippocrene*.



CHAPITRE XVII.

Histoire de Bacchus.

DIEUX d'Occident. L.I. C.XVII.

LES Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les Heros eussent pris naissance dans leur pays, ne manquerent pas de mettre Bacchus de ce nombre ; & pour donner plus de merveilleux à l'histoire qu'ils en publierent, ils y ajouterent à leur ordinaire plusieurs fables.

(1) In Bacchis.

Euripide (1), Orphée, Ovide & plusieurs autres, disent que Jupiter étant devenu amoureux de Semelé fille de Cadmus, Junon en devint jalouse, prit la figure de Beroé Nourrice de sa rivale, pour tâcher de lui inspirer adroitement des soupçons sur la personne de son Amant ; lui faisant entendre que s'il étoit en effet Jupiter, comme il se vantoit de l'être, il ne se déguiseroit pas comme il faisoit, sous la figure d'un homme mortel ; qu'il falloit que quelqu'autre Amant sans doute abusât d'un nom si auguste, pour la séduire, & qu'il étoit important de s'en éclaircir : que le moyen d'y réussir étoit

de lui propoſer de paroître devant elle avec la même majeſté qu'il voyoit Junon ; & que s'il étoit véritablement le pere des Dieux, il ne lui refuſeroit pas cette marque de tendreſſe, qui ſerviroit à un éclairciſſement ſi néceſſaire à ſon repos. Semelé ayant ſuivi le conſeil de la fauſſe Beroé ; & Jupiter étant allé chez elle avec ſes foudres & tout l'éclat de ſa majeſté, mit le feu au Palais, & Semelé périt dans cet incendie. Comme elle étoit groſſe alors de ſept mois, ce Dieu fut obligé de retirer de ſon ſein le jeune Bacchus, pour le porter dans ſa cuiſſe les deux mois qui reſtoient pour être à terme, ainſi que le rapporte au long Ovide dans ſes Métamorphoſes (*a*); le Poëte Manilius dit la même choſe(*b*): ou ſi nous en croyons Hygin (1) & Lucien, Mercure le retira des flames, & le porta à Nyſus, qui le fit élever dans les antres du mont Nyſa en Arabie. Pauſanias rapporte qu'à Brention, ville de Laconie, il y avoit une autre tradition ſur la mort de Semelé.

DIEUX. l'Occident. L.I. C.XVII

(1) Fab. 179

Il ſemble que les Anciens ayent répandu à deſſein ſur l'éducation de ce Prince l'obſcurité myſtérieuſe de ſa

(a) *Inſeritur femori, maternaque tempora complet.* Met. l. 3.
(b) *Atque iterum patrio naſcentem corpore Bacchum.*

naiſſance ; car ſi nous en croyons Ovide, Ino ſa tante fût ſa premiére nourrice (*a*) : mais le même Poëte, peu conſtant dans ſes narrations, dit que ce Dieu fut nourri par les Hyades (*b*) : Demarchus dans le Poëte Nonnus, aſſûre que les Heures furent les nourrices de ce Dieu. Pauſanias prétend que c'étoit une tradition reçue parmi le peuple de Patras en Achaïe, que Bacchus avoit été elevé dans la ville de Meſatis, & que Pan & les Satyres lui avoient dreſſé des embûches, dont il avoit eu de la peine à ſe délivrer. Apollonius dit que Mercure porta, par l'ordre de Jupiter le jeune Bacchus dans l'Iſle d'Eubée, pour le donner à Macris fille d'Ariſtée ; & que Junon jalouſe que le fils de ſa rivale fût élevé dans une Iſle qui lui étoit conſacrée, en avoit chaſſé la jeune nourrice, qui s'étant retirée dans le pays des Phéaciens, l'avoit élevé ſecretement dans un antre.

D'autres Auteurs aſſûrent qu'il fut élevé dans l'Iſle de Naxe, & plu-

[a] *Furtim illum primis Ino matertera cunis*
Educat, inde datum Nymphæ Nyſeides antris
Occuluere ſuis, lactiſque alimenta dedere. Ov. loc. cit.

[b] *Ora micans Tauri ſeptem radiantia flammis,*
Navita quas Hyadas Graius ab imbre vocat,
Pars Bacchum nutriſſe putat, &c. Id. Faſt. l. 5.

sieurs assûrent après Lucien, que ce fut dans l'Arabie. Prenoient-ils plaisir, ces graves Auteurs, à donner tant de nourrices à un Dieu qui devoit être immortel? ou plutôt dans l'envie de faire croire que tous les Dieux étoient originaires de la Gréce, ne s'aveugloient-ils pas jusqu'à ne point appercevoir le ridicule de tant de narrations extravagantes?

DIEUX d'Occident. L.I.C. XVII.

Quoiqu'il en soit, plusieurs anciens Auteurs mieux instruits que ceux que je viens de citer, & parmi lesquels se trouvent Herodote (1), Plutarque (2), & Diodore (3), disent avec plus de vraisemblance, que Bacchus étoit né en Egypte, qu'il fut élevé à Nysa, ville de l'Arabie heureuse, où son pere Ammon l'avoit envoyé; & qu'en un mot, c'est le même que le fameux Osiris qui fit la conquête des Indes. Et certes, disent ces Auteurs, il est évident que ce que les Anciens racontent de Bacchus, ne peut convenir qu'à cet ancien Roi d'Egypte: car, pour ne pas parler ici de ses autres avantures, le secours que ce Dieu donna à Jupiter dans la fameuse guerre des Geants, qui a précédé de plusieurs siécles la naissance de Cadmus & de Semelé, peut-il regarder le

[1] Liv. 2.
[2] Traité d'Isis & d'Osiris.
[3] Liv. 3.

Dieux d'Occident. L. I. C. XVII.

Prince Thebain que les Grecs font paſſer pour le vrai Bacchus ? Il eſt pourtant vrai, ſelon la tradition Poëtique, que Bacchus, couvert de la peau d'un Lion ou d'un Tigre, ſecourut vigoureuſemeut le pere des Dieux, & que les Geants le mirent en pieces, circonſtance qui regarde la mort funeſte d'Oſiris, tué par le Geant Typhon ſon frere, comme nous l'avons dit en ſon lieu.

[1] Loc. cit.

Diodore ajoute (1) que ce qui peut avoir trompé les Grecs, c'eſt que le culte de cette ancienne Divinité d'Egypte étoit paſſé dans la Grece, que c'étoit Orphée qui l'y avoit apporté, & qu'y ayant ajouté pluſieurs céremonies de ſa façon, il tâcha de le rendre méconnoiſſable, dans le deſſein qu'il avoit pour honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu, d'accommoder la fable & les céremonies de cette ancienne Divinité d'Egypte peu connue en Grece, à quelque Prince de la famille de Cadmus.

On ne ſçauroit conteſter cette verité, que deux choſes rendent certaine; l'une que le culte de Bacchus reſſemble trop à celui d'Oſiris, à quelques céremonies près, pour ne pas croire

qu'il ne soit le même ; l'autre, qu'il est impossible de comprendre comment l'opposition que fit Cadmus à l'établissement du culte de Bacchus, & qu'Ovide décrit si au long, peut regarder son petit-fils. Se seroit-il opposé, ce Prince nouvellement établi dans la Grece, où il devoit chercher à se rendre recommendable, à un culte qui faisoit tant d'honneur à sa famille ? Auroit-il risqué par une délicatesse mal entendue, à perdre son Royaume, à passer pour un impie, en empêchant qu'on ne mît au rang des Dieux ses enfans ? Cependant il lui en coûta la Couronne, ainsi qu'à Polydore son fils, & la vie à Penthée son petit-fils, qui fut déchiré sur le mont Citheron, par les Bacchantes, qui dans leur fureur le prirent pour un lion, ainsi que le racontent le Poëte Nonnus (1), Philostrate (2), Euripide (3), & Ovide (4).

Mais on pourra m'objecter que Cadmus & Penthée furent punis, non pour s'être opposés au culte de Bacchus, mais aux céremonies infames qui se glissoient dans les fêtes qu'Orphée avoit établies. Je répondrai que cela peut être ; mais on ne prouve pas par-là, que ce culte regardât le fils de Se-

(1) Dionys. l. 46.
(2) In Bacchis.
(3) In Pentheo.
(4) Met. l. 3.

melé. Est-il croyable qu'un grand-pere voye de son vivant son petit-fils mis au rang des Dieux, & son culte établi dans tout un pays ? Il n'y a à cela nulle vraisemblance, & l'on doit dire simplement que le culte de Bacchus étant passé d'Egypte dans la Grece, Cadmus s'opposa fortement à l'abus qu'on commençoit à en faire ; ce qui le fit chasser de son Royaume, & que ce ne fut que plusieurs années après, qu'on mit le fils de Semelé au nombre des Dieux. Ainsi raisonnent ceux qui après avoir étudié l'Antiquité, trouvent le plus souvent hors de la Grece l'origine des Dieux, dont le culte y passa avec les Colonies d'Orient.

Pour rendre à chacune de ces opinions le dégré de vraisemblance qui lui appartient, il faut avoir recours à la pluralité des personnes qui ont porté le même nom, & distinguer plusieurs Bacchus. Diodore de Sicile en connoît trois ; l'Indien, ou plutôt l'Egyptien, qui fit la conquête des Indes, surnommé le Barbu ; celui qu'on disoit être fils de Jupiter & de Proserpine, ou de Cerès, & qu'on représentoit avec des cornes, ou parce qu'il avoit appris à labourer la terre, ou parce que les cor-

nes étoient les anciens Vaiſſeaux dont on ſe ſervoit pour boire (car ce Héros étoit le Dieu du vin,) ou enfin pour marquer les rayons du Soleil dont il étoit le ſymbole. Enfin le troiſiéme Bacchus étoit fils de Jupiter & de Semelé, & c'étoit celui-là qu'on nommoit ordinairement le Bacchus de Thebes.

Ciceron dit qu'il y en a eu cinq. Le premier, ſelon cet Auteur, étoit fils de Proſerpine. Le ſecond reconnoiſſoit le Nil pour ſon pere, & ce fut celui-là qui bâtit la ville de Nyſa. Le troiſiéme étoit fils de Caprius, & ce fut lui qui regna dans les Indes, & qui fut ſurnommé *Sabazius*, nom qu'on fit porter aux fêtes qu'on inſtitua à ſon honneur. Le quatriéme étoit fils de Jupiter & de la Lune ou de Diane, & c'eſt à celui-là qu'on avoit dédié les Orphiques; le cinquiéme enfin étoit fils de Thyone & de Niſus, & ce fut lui qui inſtitua les fêtes qu'on celebra depuis en ſon honneur tous les ans (*a*).

Cette varieté d'opinions a jetté nos

[*a*] *Multos Dionyſios habemus; primum Jove & Proſerpina natum: ſecundum Nilo, qui Nyſam dicitur condidiſſe; tertium Caprio patre, eumque Aſiæ Regem præfuiſſe dicunt, cujus Sabazia ſunt inſtituta: quartum Jove & Luna, cui ſacra Orphica putantur confici: quintum Niſo natum & Thyone, à quo Trietcrides conſtitutæ putantur.* Cic. L. 3. de Nat. Deorum.

Modernes dans une autre extrémité ; ils ont voulu chercher l'origine de cette Divinité dans les Livres de l'Ecriture, & ils ont cru que ce Heros de la Fable, étoit copié d'après ceux de la Bible.

(1) Traité de l'idolâtrie.

Vossius (1) a prouvé fort au long que Bacchus est le même que Moyse ; & voici les principaux chefs du paralléle qu'il en fait. Moyse est né en Egypte, ainsi que Bacchus : le premier fut exposé sur le Nil, les Poëtes disent la même chose du second, & l'un & l'autre ont tiré leur nom de ce qu'ils avoient été sauvés des eaux ; car Orphée appelle Bacchus *Mysas*. Celui-ci fut élevé dans une montagne d'Arabie, nommée Nysa, c'est dans ce même pays que Moyse a passé quarante ans. Le Poëte Nonnus parle de la fuite de Bacchus vers les eaux de la mer Rouge ; il ne se peut rien de plus précis pour Moyse. L'armée de ce Dieu, selon Diodore, composée d'hommes & de femmes, traversa l'Arabie pour aller aux Indes ; celle du Legislateur remplie de femmes & d'enfans, passa le désert pour aller dans la Palestine qui étoit dans l'Asie. Les cornes qu'on donne au Dieu de la Fable ne font-elles pas allusion

allufion aux rayons de lumiere, qui faiſoient ſur la tête de Moyſe le même effet que deux cornes? Le mont Nyſa n'eſt-il pas le même que Syna, par la tranſpoſition d'une ſeule lettre?

Dieux d'Occident. L.I. C.XVII.

Le Pere Thomaſſin (1) ajoute de nouvelles preuves au parallele de Voſſius: Bacchus armé de ſon thyrſe défait les Geants, ſelon Nonnus; Moyſe n'eſt-il pas obligé de combattre les deſcendans d'Enac, reſte des Geants? & ſa verge eſt l'inſtrument de ſes miracles. Le Legiſlateur traverſe la mer Rouge; & Nonnus nous raconte la même merveille d'une Nymphe de Bacchus. Jupiter envoye Iris à Bacchus pour lui ordonner d'aller détruire une Nation impie dans les Indes; & Dieu ordonne à Moyſe d'aller dans la Paleſtine abolir les abominations d'un Peuple idolâtre. Caleb, dont le nom approche de celui d'un chien, fut le fidele compagnon de Moyſe; les Poëtes nous diſent que Pan avoit donné à Bacchus un chien pour l'accompagner dans ſes voyages. Moyſe & Joſué arrêtent le Soleil; Nonnus le dit formellement de Bacchus. Le Legiſlateur enfin fait ſortir une fontaine d'un rocher; le Conquérant en frappant la terre de ſon thyrſe,

(1) Tom. 2. l. 1. c. 5. Leč. des Poëtes.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

en fait sortir des torrens de vin.

M. Huet (1) est du même sentiment, & fait aussi un parallele entre Moyse & Bacchus : le sçavant Bochart (2) au contraire, & après lui M. le Clerc, qui n'abandonne jamais ses opinions, croyent que Bacchus est le même que Nembrot fils de Chus, ce qui lui fit donner le nom de *Bar-chus*, & ces deux Auteurs trouvent beaucoup de vraisemblance entre ce premier Conquerant & le Heros de la Fable (3). Bochart fait voir que tous les noms de Bacchus sont tirés de la Langue Assyrienne, que les Grecs ont ajustée à la leur. Ainsi, selon cet Auteur, le culte de Bacchus a commencé en Assyrie, d'où il est passé en Phenicie & en Egypte, & de-là dans la Grece par le moyen de Cadmus & de Melampe. Un parallele si frappant n'a pas cependant gagné tous les suffrages ; & il y a des Sçavans qui prétendent que Bacchus est le même que Noé, puisque l'invention de la vigne qu'on attribue au Grec, convient uniquement au Patriarche, comme l'Ecriture Sainte nous l'enseigne (4) ; & ceux-là ajoutent avec raison que c'est le premier & le plus ancien Bacchus, & celui qui a été le premier modéle de tous les autres.

(1) Demonstrat. Evang. p. 4.

(2) Chan. l. 1. c. 18.

(3) Comp. Hist. univ.

(4) Genese 5.

Je conviens qu'il y a des traits aſſez ſemblables entre Moyſe & Bacchus ; & comme le Legiſlateur des Hebreux ſe rendit très-celebre en Egypte, il peut bien être arrivé qu'on a emprunté quelques-uns de ces traits pour embellir l'hiſtoire de Bacchus ou Dionyſius ; c'eſt-à-dire d'Oſiris, qui eſt le veritable Bacchus. Le culte de cette Divinité fut porté dans la Grece par la Colonie de Cadmus ; & Semelé ſa fille ayant eu un fils qui fut appellé, ou du moins ſurnommé Bacchus, qui fit quelques conquêtes & quelques actions ſemblables à l'ancien, on les a confondus dans la ſuite ; & pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis ſon petit-fils au nombre des Dieux ; on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus, & on a chargé ſon hiſtoire des avantures d'Oſiris & des autres Bacchus.

Nous avons ſuffiſamment parlé à la fin du premier Tome du veritable Bacchus, c'eſt-à-dire d'Oſiris, il faut maintenant raconter l'hiſtoire de celui qui en a été la copie ; c'eſt-à-dire du Prince de la famille de Cadmus, qui uſurpa les honneurs divins qu'on avoit

rendus long-temps avant lui au Prince dont il porta le nom.

On voit d'abord que ce qui a donné lieu à la Fable de sa naissance, c'est que Semelé ayant eu quelque galanterie, on voulut pour sauver son honneur, la mettre sur le compte de Jupiter. Quelques Auteurs (1) disent que Cadmus irrité contre sa fille, l'exposa sur la mer avec son fils, qu'ils s'arrêterent sur les rivages d'Orcate, ancienne ville de Laconie, où l'on trouva Semelé morte dans une espece de coffre, où elle avoit été enfermée, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Selon d'autres, elle fut frappée de la foudre, ce qui joint avec le bruit qu'on avoit fait courir de son intrigue avec Jupiter, donna lieu à la Fable que les Grecs nous racontent. Diodore de Sicile ajoute que cette Princesse accoucha d'un fils à l'âge de sept mois, & que comme on ne croyoit pas que les enfans nés à cet âge pussent vivre, Cadmus publia que Jupiter qui en étoit le pere, l'avoit tenu renfermé dans sa cuisse pendant deux mois (*a*); mais n'en

(1) Pausan.

(a) C'est de cette circonstance qu'on avoit pris occasion de représenter Jupiter en couche, accompagné de celles des Déesses qui assistoient aux accouchemens, comme Pline le rapporte Liv. 35.

déplaiſe à Diodore, c'eſt une équivoque qui a donné lieu à cette Fable, & elle regarde l'ancien Bacchus; le même mot Grec μηρὸς, ſignifie également la cuiſſe & une montagne, *latus montis*, ainſi au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri ſur le mont Nyſa, ſon pere Ammon l'ayant envoyé à quelques Payſans pour le dérober à la jalouſie de ſa femme (*a*), on ajouta cette circonſtance au Grec qui en étoit la copie, & on dit qu'il avoit été porté dans la cuiſſe de Jupiter: de deux ſens les Grecs prenoient toujours le merveilleux. Bochart, qui s'eſt efforcé de trouver dans la Langue Phenicienne, ou dans l'Hebraïque, la clef de toutes les Fables, prétend que celle-ci tire ſon origine de cette phraſe ſi ordinaire dans les Livres Saints, *natus ex femore.*

Les Auteurs Grecs & Latins diſent que le Bacchus de Thebes alla dans les Indes avec une armée compoſée d'hommes & de femmes, mais nous avons fait voir dans le premier Volume que ce voyage regardoit l'ancien Bacchus ou Oſiris. Car en effet le petit-fils de Cadmus ne ſortit jamais de la Grece, & il

(*a*) Ce qui a fait dire qu'il avoit été nourri par des Nymphes dans l'antre dont parle Homere.

DIEUX. d'Occident. L.I. C. XVII. devint plus fameux par l'usurpation du culte de l'ancien Osiris, que par ces prétendues conquêtes, dont aucun Historien ancien n'a fait mention avant Megastene, qui mit le premier cette Fable en vogue pour flater Alexandre, qui prenoit ce Heros pour son modele, Comme Quinte-Curce le remarque souvent. D'ailleurs, c'étoit la coutume des Orientaux, & non pas des Grecs, de mener des femmes dans leurs armées; & cette circonstance regarde plus particulierement Osiris que quelqu'autre Prince, puisque, comme le remarque Diodore, il mena un grand nombre de Musiciennes & une espece de Serail ambulant; mais on n'a nulle preuve que le Bacchus Grec ait jamais porté ses armes en Asie.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des Peuples où il avoit voyagé; qu'il s'étoit appliqué à cultiver leur esprit, & leur avoit enseigné l'art de planter la vigne, il fut honoré comme un Dieu, même de son vivant. Un certain Eleutherus, au rapport d'Hygin (1), fut le premier qui lui fit élever une statue, & qui enseigna de quelle sorte il falloit l'honorer. Tous les Peuples des Indes chez qui il avoit voyagé, lui dé-

(1) Fab. 225.

cernerent les honneuts divins ; & il n'y eut que les Scythes qui refuserent d'honorer un Dieu qui avoit trouvé l'usage d'une boisson qui mettoit souvent les hommes au rang des bêtes. La Grece encherit dans la suite sur les cérémonies des Indiens & des Egyptiens, & reconnut Bacchus comme une de ses plus grandes Divinités. Elle institua à l'honneur de son Heros ces Fêtes tumultueuses, où les Bacchantes pour célébrer la memoire de ses conquêtes, couroient toutes échevelées, faisant retentir l'air du bruit de leurs tambours, & criant *Evohe Bacche.* La principale de ces Fêtes étoit celle qu'on célébroit tous les trois ans (*a*) pour marquer qu'il avoit employé tout ce temps-là à la conquête des Indes. Je n'entreprends pas d'en faire une plus longue description ; il suffit de dire qu'il s'y mêla plusieurs infamies : on y portoit un *Phallus*, à l'imitation de celui qu'Isis avoit consacré à Osiris ; quoique les Auteurs Grecs, qui vouloient prouver à tout propos que les Dieux & leur culte avoient pris naissance dans leur pays, ayent inventé une autre raison de l'institution de cette ceremonie, en disant

(*a*) Nommée *Trieterica*. Voyez Diodore, l iv. 4.

Dieux d'Ocident. L. I. C. XVII.

que son origne venoit de ce que les Peuples d'Attique n'ayant pas voulu recevoir le culte de Bacchus, ce Dieu les avoit affligés d'une maladie honteuse, & que pour l'appaiser ils avoient été obligés de consacrer la représentation des parties sur lesquelles la vengeance du Dieu étoit tombée.

Il est à propos d'expliquer ici en peu de mots les différens noms qu'on donne à cette Divinité. Il y a bien de l'apparence d'abord qu'on ne lui donna le nom de Bacchus, qu'à cause des pleurs & des hurlemens des Bacchantes. Hesychius le dit formellement (*a*). On l'appelloit *Bimater*, pour marquer qu'il avoit eu en quelque maniere deux meres. *Dionysius*, pour faire allusion au Dieu qui étoit son pere, & au mont Nysa où il fut élevé (*b*). *Liber*, parce qu'il réjouit. *Bromius*, à cause du bruit des Bacchantes (*c*). *Lixus*, parce qu'il chasse le chagrin. *Evan*, à cause du Lierre qui lui est consacré. *Læneus*, ou *Torcularius*, parce qu'il avoit inventé l'usage des pressoirs ; & c'est pour la même rai-

(*a*) Βακχόν κλαυθμόν Φοίκενες, ainsi qu'Eustache, qui fait venir ce mot ἀπὸ τῦ βακχεῖν, *ululare, incondite clamare.*

(*b*) Comme qui diroit Διὸς καὶ νύσα.

(*c*) Ce mot veut dire frémissement.

ſon qu'il fut nommé *Sabazius*, comme on peut le voir dans Bochart (1). *Biformis*, parce qu'on le repréſentoit tantôt comme un enfant, tantôt comme un homme barbu. *Triambé*, parce qu'il avoit triomphé trois fois. *Bon-fils*, parce que s'étant changé en lion pour défendre ſon pere contre les Geants, ce Dieu l'avoit excité par ces paroles : *Euge fili, evohe Bacche*, *courage mon fils Bacchus*.

DIEUX d'Occident. L.I.C.XVII.

(1) Chan. l. 1.

Celui *Thyonæus* lui eſt donné par Horace, parce que ſelon Diodore & Heſychius, il y avoit un Bacchus qui étoit fils de Thyoné, comme nous l'avons dit il n'y a qu'un moment ; quoique quelques Auteurs cités par Lylio-Giraldi (2) en donnent d'autres raiſons.

(2) Synt. 8.

Celui de *Dithyrambus* vient, ſi nous en croyons Diodore, Origene & Euſebe, de la Fable qui dit que les Geants ayant mis Bacchus en pieces, Cerès ſa mere raſſembla ſes membres épars, & lui redonna la vie.

Il prit celui de *Meliaſte*, d'une fontaine de ce nom, près de laquelle on célébroit les Orgies. Celui de *Pſilas* lui fut donné, ſi nous en croyons Pauſanias (3), par les Amycléens, du mot

(3) In Lacon. c. 19.

DIEUX d'Occident. L.I. C.XVII. *Psila*, qui en langage Dorien signifie la pointe de l'aile d'un oiseau, pour marquer que l'homme est emporté & soutenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les ailes ; & cette dénomination est tout-à-fait ingénieuse. Celui de *Bicorniger*, à cause des cornes qu'il porte quelquefois à la tête, symboles des rayons du Soleil que ce Dieu représentoit. Celui de *Corymbifer*, pour faire allusion aux grains de Lierre, nommés *Corymbes*, dont sa couronne étoit quelquefois garnie.

On donnoit au même Dieu plusieurs autres noms, tirés ou des lieux où il étoit honoré, ou de quelques autres ceremonies de son culte. Ovide en a rassemblé quelques-uns dans ses Métamorphoses (*a*).

On donnoit aussi plusieurs noms aux femmes qui celebroient ses fêtes ; on les appelloit *Bacchantes*, à cause des hurlemens & du bruit qu'elles faisoient : *Mimallonides*, parce qu'elles babilloient

(*a*) *Thuraque dant, Bacchumque vocant, Bromiumque, Liæumque,*
Ignigenamque, Satumque iterum, solumque Bimatrem.
Additur his Nyseus, indetonsusque Thyoneus,
Et cum Læneo genialis Consitor uvæ,
Nycteliusque, Eleleusque parens, & Iacchus & Evan;
Et quæ præterea per Graias plurima gentes
Nomina Liber habet. Met. l. 4.

avec une licence effrenée, & *Thiades*, à cause qu'échaufées par le vin elles erroient comme des folles (1).

Tout ce qui composoit l'armée de Bacchus, hommes & femmes, étoit armé de thyrses. Le thyrse étoit une petite fleche, environnée de pampre & de lierre, qui en cachoient la pointe. Les Poëtes lui attribuent des vertus surprenantes. Une Bacchante, au rapport d'Euripide, ayant frappé la terre avec celui qu'elle portoit, il en sortit sur le champ une fontaine d'eau vive; & une autre, selon le même Auteur, fit rejaillir de la même maniere une source de vin.

Les Grecs ajouterent encore d'autres Fables à l'histoire de Bacchus, qu'il est nécessaire d'expliquer. Lorsque Diodore de Sicile (2) & Plutarque (3) disent que Bacchus descendit aux Enfers pour en retirer sa mere, il y a apparence qu'ils ont voulu nous parler de quelque évocation qu'il fit de l'ombre de Semelé, ou plutôt de son apotheose, l'ayant, pour ainsi dire, retirée des enfers pour la placer dans le ciel, où elle fut mise au nombre des Déesses sous le nom de Thyoné. Pausanias dit que Bacchus descendit aux enfers près du lac

(1) Voy. Bochart, Chan. l. 1. c. 18.

(2) Lib. 4.

(3) De sera Num. vindicta.

Alcionien, qui eſt aux environs de Lerne, qu'un certain Polymnus lui en avoit montré le chemin, parce qu'apparemment Bacchus l'employa pour faire l'évocation ou l'apotheoſe de ſa mere (*a*).

D'autres Auteurs ajoutent avec Ovide, que Bacchus changea en dauphins les mariniers qui avoient voulu l'enlever (1); & cette Fable n'a d'autre fondement que l'avanture qui arriva à quelques Marchands Pheniciens, qui portant du vin en Italie firent naufrage, ou plutôt, ſi nous en croyons Bochart, parce que ces Marchands qui étoient Tyriens, avoient ſur leur vaiſſeau la figure d'un poiſſon de mer nommé, *Turſis, marſouin* (*b*), dont le nom reſſembloit au leur; ce qui donna lieu à dire qu'ils avoient été changés en dauphins : ſur quoi il eſt bon de remarquer que les Poëtes rapprochoient dans l'hiſtoire d'une même perſonne, des évenemens arrivés en des temps bien éloignés.

(1) Ovid. Met. l. 4. & Philoſtrate.

Le Poëte que je viens de nommer, dit auſſi que Bacchus changea en chauve-ſouris les Minéïdes, pour avoir travaillé

(*a*) Les Anciens mêlent à cette fable des ordures que la pudeur m'oblige de ſupprimer.

(*b*) Le Marſouin & le Dauphin ſe reſſemblent beaucoup.

le jour de sa fête (*a*). C'est apparemment que quelques filles considérables de Thebes ayant fait paroître leur mépris pour le culte de Bacchus, on en fit une exacte recherche, & que n'ayant pû les trouver, ou plûtôt les Prêtres les ayant fait périr secretement, on publia que Bacchus les avoit changées en ces oiseaux qui se cachent avec tant de soin. Ces prétendus châtimens de Penthée, des Mariniers, des Minéïdes & de Lycurgue, firent passer Bacchus pour une Divinité fort vindicative, & les Prêtres ne manquoient pas de faire valoir ces histoires, pour rendre son culte plus respectable.

DIEUX d'Occident. L.I. C.XVII.

La fable de ce Lycurgue est ainsi rapportée dans Homere (1). « Lycurgue, » fils de Dryas, ne jouit pas d'une lon» gue vie pour avoir voulu faire la guer» re aux Dieux céleſtes. Un jour il pour» suivit sur le mont Nysa les Nourrices » de Bacchus le furieux; aussi-tôt tou» tes jetterent à bas leurs thyrses, le » meurtrier Lycurgue les ayant frap» pées de sa hache. Bacchus lui-même » se jetta dans la mer; Tethys le reçut

(1) Iliad.

(a) . . . *Mineia proles*
Urget opus, spernitque Deum festumque profanat. Ovid. Met. L. 3.

DIEUX d'Occident. L.I. C.XVII.

» tremblant de peur, tant étoit grande » la terreur que cet homme lui avoit » imprimée. Les Dieux en furent irrités, » & le fils de Saturne l'aveugla. Il mou» rut bientôt après, car il étoit haï de » tous les Dieux immortels. »

L'explication que le Pere Hardouin donne à cette fable dans son Apologie d'Homere (1), m'a paru ingénieuse. Lycurgue, dit-il, est un Prince qui défend le vin à ses sujets. On appelle un Lycurgue, un homme qui fait des actions de Loup, λύκȣ ἔργα, qui ravage la campagne, & qui fait du dégât comme les loups. Il étoit fils de Dryas; c'està-dire, qu'il étoit impitoyable, qu'il avoit le cœur dur comme un chêne, que les Grecs appellent δρῦς. Les Nourrices de Bacchus, qui est un Dieu céleste, dit-on, parce que le vin est le fruit d'un ciel, ou d'un climat temperé; ces Nourrices, ou ces Vignes jetterent tout aussitôt à bas leurs Thyrses, c'est-à-dire, les seps ou les pieds de vigne, qui furent déracinés. Comme on craignoit qu'il n'exterminât aussi le vin des Caves, on offrit ce vin à Tethys; on le vendit aux gens de mer, ou aux Officiers marins, qui lui firent très-bon accueil. *Jupiter ou le destin voulut après cela*; c'est-

(1) pag. 82.

à-dire, qu'il arriva en effet que Lycurgue mourut enfin, & à la mort on perd *la vûe & la vie.* Il étoit haï de tous les Dieux ; c'est-à-dire, il n'avoit aucune bonne qualité. DIEUX d'Occident. L.I. C.XVII.

Plutarque en rapportant cette fable, n'y a pas cherché tant de rafinement. Cet Auteur nous apprend seulement que Lycurgue ayant entrepris de faire arracher les Vignes qui étoient dans la Thrace, où il regnoit, & ayant voulu mettre lui-même la main à l'œuvre, il se coupa les deux jambes ; ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance des Dieux.

J'ai oublié de dire que la Panthere étoit consacrée à Bacchus, ou parce que cet animal est fort chaud, ce qui convient au vin ; ou parce que Bacchus étant l'Osiris des Egyptiens, qui étoit le symbole du Soleil, la Panthere marquoit par ses taches les Etoiles, comme l'ont pensé quelques Auteurs (1) ; ou plûtôt à cause que ce Heros portoit la peau de cet animal, suivant l'usage de cet ancien temps.

(1) Lect. des Poetes.

On le représentoit quelquefois comme un jeune homme, pour marquer la joye des festins (*a*), quelquefois com-

(a) *Tu puer æternus, tu formosissimus alto Conspiceris cælo.* Ovid. Met. l. 4.

me un vieillard, pour nous apprendre que le vin pris ſans modération uſe la ſanté, & nous rend comme les vieillards incapables de garder aucun ſecret. La Pie lui étoit conſacrée, parce que dans les triomphes dont il étoit l'inventeur, on avoit permiſſion de parler avec une licence effrenée, & d'inſulter même aux Vainqueurs, en leur reprochant leurs défauts, comme Suetone nous l'apprend à l'occaſion du triomphe de Ceſar.

C'eſt ainſi que les Egyptiens avoient allegoriſé cette Hiſtoire ; c'étoit leur génie, & toute leur Théologie étoit remplie de ſymboles ſemblables. Mais les Grecs qui ne l'entendoient pas, & qui ne vouloient pas voir que tout ce qu'on racontoit de Bacchus avoit rapport au vin ou au Soleil, dont ce Dieu étoit le ſymbole, n'avoient pour l'expliquer d'autre reſſource que leurs fables. Ils diſoient, par exemple, qu'on lui donnoit des cornes, parce que Cerès dont Jupiter avoit abuſé, étoit accouchée d'un enfant ſous la figure d'un Taureau ; qu'il étoit couronné de figuier, parce que la Nymphe *Syca*, dont le nom veut dire un figuier, & dont Bacchus étoit amoureux, avoit été changée en cet arbre. C'eſt par la même rai-

ſon qu'ils publioient que la Vigne & le Lierre lui étoient conſacrés, parce que la Nymphe *Staphile* & le jeune *Ciſſon* avoient été métamorphoſés en ces plantes, ainſi des autres. Dieux d'Occident. L.I. C.XVII.

Je n'ai pas deſſein d'expliquer toutes les figures, les bas-reliefs & les pierres gravées qui nous reſtent de Bacchus. Il y a peu de Divinités payennes dont le temps ait conſervé un plus grand nombre de repréſentations, & on peut conſulter à ce ſujet les Antiquaires, & le Pere de Montfaucon ſur-tout, qui les a raſſemblées. Mais comme il y en a qui par les ſymboles qu'elles portent, ſervent infiniment à éclaircir l'Hiſtoire de ce Dieu, il eſt bon d'en dire un mot.

Il eſt ordinairement repréſenté en jeune homme, ſans barbe, quoiqu'il y ait auſſi le Bacchus barbu : ſouvent même en enfant couronné de Lierre ou de Pampre; & il eſt, ſelon Pline, le premier des Dieux qui ait porté une couronne, tenant le Thyrſe d'une main, de l'autre des grapes de raiſin, & quelquefois une corne, qui étoit un vaſe à boire. Un beau vaſe de terre donné par Spon (1), nous repréſente Mercure donnant le jeune Bacchus à une Nym-

(1) Miſcell. Erud. Ant.

phe, que cet Auteur croit être Leucothoé. Mais comment pouvoir déviner, attendu la varieté qui regne dans les Anciens, au regard de l'éducation de ce Dieu? Il est vrai que Lucien dit que Bacchus après sa naissance fut porté par Mercure à Nyse, pour être élevé par la Nymphe du lieu; mais il y a d'autres Anciens qui assurent qu'il fut élevé à Melatis, ou dans l'Isle d'Eubée, ou à Naxe.

Quelquefois on le représentoit nud; quelquefois les épaules couvertes d'une peau de Panthere, & quelquefois sur les épaules de Pan, ou entre les bras de Silene, qui suivant Nicandre de Colophon, étoit son pere nourricier. On le voit aussi assis sur un Globe céleste couvert d'étoiles, & c'est alors le Soleil ou Osiris; de même que quand il paroît avec des fleches, qui marquent les rayons de cet Astre, ainsi qu'on le voit sur une Medaille de Maronée, ville bâtie selon Diodore de Sicile, par ce Maron compagnon d'Osiris, dont j'ai parlé dans le premier Volume (1).

(1) Histoire d'Osiris.

Les Symboles qui accompagnent le plus ordinairement les figures de ce Dieu, sont le Thyrse, le Lierre, le Pampre, des grapes de raisin, la peau

de chevre, ou de leopard, ou de panthere, ou de lion. DIEUX d'Occident. L.I.C.XVII.

La figure de Bacchus, surnommé *Esymnete*, que Beger dit être sur une pierre gravée, & M. Vaillant sur une Medaille, renferme un trait d'Histoire que je ne dois pas omettre. Pausanias (1) raconte que les Grecs ayant, après la prise de Troye, partagé les dépouilles, Erypile eut dans son lot un coffre dans lequel étoit une Statue de Bacchus, de la main de Vulcain, que Jupiter avoit donnée à Dardanus; & qu'Erypile ayant ouvert le coffre & jetté les yeux sur cette Statue, étoit devenu furieux. Dans un de ces moments d'intervalle que la fureur lui laissoit, il alla consulter l'Oracle de Delphes, qui lui répondit qu'il devoit s'arrêter dans un lieu où il trouveroit des gens prêts à offrir un sacrifice barbare, y déposer le coffre, & y établir son domicile. Erypile de retour dans l'endroit où étoit son Vaisseau, se rembarque, & se laissant aller au gré des vents, il aborde à la côte de Patras, où étant descendu à terre dans le temps qu'on alloit immoler un jeune garçon & une jeune fille à Diane *Triclaria*, suivant la coutume du pays, il se présenta avec son coffre : ceux du pays persua-

[1] In Achaic.

dés qu'il y avoit dedans quelque Divinité, interrompirent le facrifice, & reçurent ce Prince, qui fe trouva dans ce moment guéri de fa folie. Eurypile fixa là fa demeure, & après fa mort les habitans du pays lui rendirent de grands honneurs, & célebrerent tous les ans l'anniverfaire de fes funerailles. Ils inftituerent auffi une fête annuelle en l'honneur du Dieu qui étoit renfermé dans ce coffre, qu'ils nommerent Bacchus *Efymnete*.

Parmi les monumens qui nous reftent de Bacchus, les plus beaux font ceux qui repréfentent fon mariage avec Ariadne, que Thefée, comme nous le dirons dans fon Hiftoire, avoit abandonnée dans l'Ifle de Naxe. Cette céremonie eft gravée fur une pierre ineftimable, qu'on nomme le Cachet de Michel-Ange, qui eft dans le Cabinet du Roi, & qui a été deffinée en grand par Mr. le Hai. Mais un bas-relief de la Vigne Montalte, repréfente encore plus en détail cette céremonie. Sur un char tiré par des Centaures, font Bacchus & Ariadne ; le Cortége qui les fuit eft magnifique. D'abord on voit des Joueurs de flûtes & de tymbales, de l'un & de l'autre fexe, qui paroiffent à la tête de la troupe ; un Elephant qui vient après,

déſigne la conquête des Indes ; il eſt ceint d'un ruban comme les victimes deſtinées aux ſacrifices. Silene monté ſur un âne, & yvre à ſon ordinaire, vient enſuite, accompagné de Faunes, de Satyres & de Nymphes, qui portent des pots, des vaiſſeaux à boire, des pampres, des grapes de raiſin, & des thyrſes.

Ces deux monumens qui repréſentent le triomphe de ce Dieu après la conquête des Indes, ſont auſſi très-magnifiques. Ce Dieu y paroît ſur un Char traîné par des Lions ou des Pantheres. Comme ce Char eſt ſuivi de tout l'attirail qui accompagnoit les fêtes de ce Dieu, qu'on nommoit *Trieterides*, & que l'autre dont je viens de parler appartient aux *Orgies*, je dois faire la deſcription de ces deux fêtes, dont je croyois d'abord ne devoir pas parler.

Comme Bacchus avoit été trois ans à conquerir, ou plûtôt à parcourir les Indes, on célebroit les Trieteries après deux ans revolus, & dans la troiſiéme année ; & on croyoit que pendant la célebration de cette ſolemnité, Bacchus venoit converſer avec les hommes. Cette Fête étoit célebrée par des femmes & des filles, comme les autres myſteres de

Dieux d'Occident. L.I. C.XVII.

ce Dieu. Les Vierges qui portoient des thyrſes, paroiſſoient ſaiſies d'enthouſiaſme ainſi que les Matrones, qui diviſées par bandes, couroient toutes échevelées avec des grimaces & des contorſions affreuſes, branlant la tête d'une maniere effrayante, & reſſemblant en tout à des forcenées. Elles faiſoient un grand bruit avec leurs tambours ou cymbales, & criant à tue-tête, *Evohe Bacche.* Des repréſentations infames accompagnoient cette horrible proceſſion; la nuit qui étoit employée à cette fête, cachoit du moins les abominations qui s'y commettoient. Ce fut, pour le dire en paſſant, dans une de ces Fêtes que les Bacchantes, dont Ovide (1) peint ſi bien la fureur, déchirerent en pieces le malheureux Penthée, qui vouloit réprimer les déſordres qui ſe commettoient dans la célebration de cette Fête.

(1) Met. l. 4.

Orgies, leur origine.



Quoique par les Orgies on entende quelquefois les ſacrifices, non-ſeulement ceux qu'on offroit à Bacchus, mais auſſi ceux des autres Dieux, ce mot étoit plus particulierement employé pour déſigner les fêtes qui portoient ce nom, qu'on appelloit auſſi les myſteres. La Grece avoit trois ſolemnités de ce nom; celles

de Bacchus, celles de Cybele, & celles de Cerès ; & les unes & les autres avoient plusieurs cérémonies qui leur étoient communes. Je ne parle ici que des Orgies de Bacchus, & je vais rechercher en peu de mots leur origine, leur étendue, leurs céremonies ; ce que signifioient les symboles qu'on y employoit, & jusqu'à quel temps durerent ce infames mysteres.

Que les Orgies tirent leur origine de l'Egypte, c'est un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas besoin de prouver ; & elles doivent leur institution à Isis, qui ayant recouvré les membres épars de son mari massacré par les conjurés, à la tête desquels étoit Typhon son frere, & n'ayant pû trouver des parties de ce cadavre que les poissons du Nil avoient devorées, en consacra la représentation, que les Prêtres porterent ensuite dans les Fêtes établies en l'honneur de ce Prince. C'est-là la véritable origine du *Phallus*, ou *Ithyphallus*, qui faisoit partie des céremonies des Orgies. Qu'Orphée & Melampus, dans leur voyage d'Egypte, ayant vû célebrer les Fêtes d'Osiris, en ayent porté l'usage dans la Grece, où il fut

reçû comme toutes les autres Fêtes, sur-tout celles où la licence & le libertinage regnent le plus impunément; c'eſt un ſecond fait dont on convient le plus encore, à moins qu'en confondant les Orgies avec les Theſmophories, qui avoient beaucoup de rapport entr'elles, & où il étoit fait mention de Bacchus, on ne diſe avec Herodote (1) qu'elles furent portées dans la Grece par Danaüs & ſes filles, long-temps avant la naiſſance d'Orphée & de Melampus. Enfin que Bacchus en l'honneur duquel on célebroit les Orgies, ſoit le même qu'Oſiris, c'eſt encore une verité qui n'eſt pas conteſtée.

(1) Liv. 2.

La célebration des Orgies ne fut pas renfermée dans la Grece, & cette Fête fut bientôt répandue preſque dans tout le monde payen. C'étoit ſans doute la même que célebroient les Moabites, les Madianites, & quelques autres Peuples voiſins, en l'honneur de Beelphegor, cette idole de nudité, comme l'appelle Iſidore, & qui étoit le même que Priape, & celui-ci le même qu'Oſiris, & honoré avec les mêmes céremonies.

De la Grece elles paſſerent dans la Phrygie, où l'on croit qu'Orphée en porta l'uſage du temps de Laomedon (2); &

(2) Lact. de falſ. Relig. l. 1. c. 22.

& ce petit coffre, ou cette corbeille qu'eut en partage Eurypile, eſt une preuve que les Troyens célebroient cette fête, dont cette corbeille myſterieuſe, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, faiſoit une partie conſidérable.

Que ce ſoit les Arcadiens, lorſqu'ils conduiſirent une colonie dans le Pays Latin, ou Enée lui-même avec ſes Troyens, qui porterent en Italie la connoiſſance des Orgies, c'eſt ce que je n'ai pas beſoin d'examiner; mais il eſt ſûr que dès les premiers temps ces fêtes y étoient connues, & qu'on les y célebroit avec beaucoup de ſolemnité. Je n'ai pas deſſein de parcourir tous les pays où elles furent reçûes & célebrées ſous des noms differens (*a*); on peut en trouver le détail dans le Traité des Ciſtophores du P. Panel.

Dans les commencemens les Orgies étoient peu chargées de céremonies : on portoit ſeulement en proceſſion une cruche de vin, avec une branche de ſarment; puis ſuivoit le bouc, qu'on immoloit comme un animal odieux à Bacchus, dont il ravageoit les vignes; enſuite paroiſſoit la corbeille myſtérieuſe, qui

(*a*) Apateria, Lenæa, Antheſteria, Phallophoria, Liberalia, Brannonia, Sabazia, & une infinité d'autres.

étoit suivie de ceux qui portoient le Phallus; mais cette premiere simplicité ne dura pas long-temps, & le luxe qu'introduisirent les richesses, passa dans les céremonies religieuses. Le jour destiné à cette Fête, les hommes & les femmes couronnés de lierre, les cheveux épars, & presque nuds, couroient à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche*, &c. Au milieu de cette troupe on voyoit des gens yvres, vêtus en Satyres, en Faunes & en Silenes, faisant des grimaces & des contorsions où la pudeur étoit si peu ménagée, qu'il y auroit de l'effronterie à les vouloir décrire. Venoit ensuite une troupe montée sur des ânes, qui étoit suivie de Faunes, de Bacchantes, de Thyades, de Mimallonides, de Naïades, de Nymphes & de Tityres, qui faisoient retentir toute la ville de leurs hurlemens. A la suite de cette tumultueuse troupe on portoit les statues de la Victoire, & des Autels en forme de seps de vignes, couronnés de lierre, & sur lesquels fumoient l'encens & les autres aromates : puis on voyoit paroître plusieurs chariots chargés de thyrses, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches & d'autres vases, de trépiés & de vans. De jeunes

filles ſuivoient ces chariots ; & portoient les corbeilles & les caſſettes où étoit enfermé ce qu'il y avoit de plus myſtérieux dans cette fête , & pour cela on les nommoit *Ciſtophores*. Les *Phallophores* les ſuivoient avec un chœur d'*Ityphallores* habillés en Faunes contrefaiſant des perſonnes yvres , & chantant en l'honneur de Bacchus des cantiques dignes de leurs fonctions. Cette proceſſion étoit fermée par une troupe de Bacchantes , couronnées de lierre entrelaſſé de branches d'if & de ſerpens.

Dans quelques-unes de ces Fêtes, qui étoient les mêmes ſous d'autres noms , des femmes nues ſe donnoient le fouet , d'autres ſe déchiroient la peau ; mais tirons le rideau ſur ces infamies : diſons ſeulement qu'à ces jours de fête on commettoit tous les crimes qu'autoriſoit l'yvreſſe , l'exemple , l'impunité & la licence la plus effrenée. Après cela ne rougit-on pas de voir une Reine même, Olympias, célebrer ces infames myſteres.

Pour entendre ce que ſignifioient toutes les circonſtances de cette Fête , & les ſymboles qu'on y portoit, il ſuffit de ſe rappeller ce qui a été dit dans le premier Volume au ſujet d'Oſiris qui eſt le même que Bacchus , & de ſon voyage

des Indes, dont les Orgies étoient une commémoration. Ce Prince avoit emmené avec lui des femmes, des Musiciens & des Musiciennes, des Satyres, des Faunes, &c. c'est-à-dire, des hommes avec l'habillement qui convenoit aux Faunes & aux Satyres. Et voilà ce qui étoit représenté par ces Bacchantes & ces autres femmes en fureur, dont nous venons de parler, par ces Silenes, ces Satyres, & le reste de cette troupe insensée ; par ces chœurs de musique, ces chants, ces cris, ces hurlemens.

Le lierre qui se trouvoit par tout dans cette céremonie, étoit specialement consacré à Bacchus, & les Mythologues en rapportent plusieurs raisons ; entre autres, la métamorphose du jeune Citton, qui ayant perdu la vie dans la fureur d'une de ces fêtes, fut changé en lierre ; mais la veritable est que cette plante toujours verte marque la jeunesse de Bacchus qu'on disoit ne point vieillir; c'est-à-dire, l'état permanent du Soleil dans la même force & la même fécondité.

Les serpens dont la corbeille mystérieuse étoit environnée, & que plusieurs de ceux qui assistoient à cette fete portoient sur eux, ou en baudrier, ou autrement, étant des animaux dont la jeunesse se

renouvelle chaque année lorſqu'ils changent de peau, ſignifioient la même choſe.

L'infame repréſentation du *Phallus*, rappelloit le ſouvenir de celui qu'Iſis avoit conſacré, ainſi que nous l'avons dit. Pour ce qui regarde le van, que Virgile (*a*) nomme le van myſtique de Bacchus, je ſuis perſuadé qu'il ne faut point y chercher d'autres myſteres, ſinon qu'on vouloit marquer par-là que ce Prince avoit enſeigné l'art de l'agriculture, & la maniere de nettoyer les bleds.

L'arc & les fleches qu'on portoit dans cette fête, apprenoient qu'avec la douceur Oſiris avoit employé la force dans la conquête des Indes. C'eſt de-là que dépend auſſi la vraie ſignification du thyrſe ; car on dit que les femmes que ce Prince avoit emmenées avec lui, attaquerent les Indiens avec cette arme, dont ils ne ſe défioient point, n'appercevant que le lierre & le pampre, qui cachoient de veritables piques.

Comme une partie de la ſolemnité des Orgies ſe célebroit la nuit, d'où Bacchus avoit pris le ſurnom de *Nyctileius*, il n'eſt pas étonnant qu'on portât des torches allumées dans la proceſſion qu'on vient de décrire : nous devons ſeulement re-

(a) . . . *Myſtica Vannus Iacchi.* Georg. Liv. 3.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVI. marquer que la fonction des *Daduches*, c'est-à-dire, de ceux qui portoient ces torches, étoit de toutes la plus honorable.

Le caducée qu'on y voyoit aussi quelquefois, apprenoit que Bacchus avoit toujours préferé la paix à la guerre, & que dans la conquête des Indes il n'avoit employé les armes que quand il avoit tout tenté pour soumettre par la douceur des Peuples indociles. C'est pour cela que les Anciens donnent le caducée à ce Dieu aussi-bien qu'à Mercure. Ils ajoutoient même que c'étoit lui qui avoit reconcilié Jupiter avec Junon, dans le temps de leurs plus grandes brouilleries.

Les Antiquaires croyent voir sur quelques médailles, de celles qu'on appelle *Cistophores*, la plante nommée ferule, *ferula*, qui est une espece de canne fort légere & remplie de moëlle, comme nous l'avons dit dans l'histoire de Promethée; & si on la portoit dans la solemnité des Orgies, c'étoit pour marquer qu'Osiris, qu'on regardoit comme l'inventeur de la Médecine, avoit composé quelques rémedes de cette plante, que Pline (1) dit être fort salutaire. Car de prétendre avec quelques Anciens, qu'il avoit ordonné qu'on en fit des fleches, afin que la legereté de

(1) Liv. 17.

cette canne empêchât qu'elles ne fissent beaucoup de mal, cela regarde le temps où il étoit en paix. DIEUX d'Occident. L.I C.XVII.

Enfin de tous les symboles qui accompagnoient cette solemnité, il ne reste que la corbeille mystérieuse à expliquer: mais je dois imiter le silence des Anciens, qui, quand il a été question de dire ce qu'elle renfermoit, se sont retranchés sur le respect religieux qui les retenoit. Je sçais que Clement d'Alexandrie, pour dévoiler les abominations du Paganisme, n'a pas dû imiter la même retenue; mais étoit-il bien informé lui-même de ce que contenoit cette cassette?

Le désordre, l'infamie & la prostitution étant portés au dernier degré, on s'avisa enfin, quoiqu'un peu tard, d'en arrêter le cours. Ciceron (1) nous apprend que Diagondas abolit à Thebes ces infames fêtes; & sous le Consulat de Posthumius, l'an de Rome cinq cens soixante-huit, parut ce célebre *Senatusconsulte* qui les interdit. Cet Edit qui menaçoit de mort ceux qui les célebreroient à l'avenir, fut publié & affiché par tout l'Empire, avec toute la solemnité requise en pareil cas. On le déterra il y a soixante ou quatre-vingts ans, gravé sur une table d'airain, que Fabretti

(1) De Legib. 2.

Dieux d'Occident. L. I. C. XVII.

nous a donnée, mais avec plusieurs fautes. Enfin un Moderne l'a copié & expliqué avec plus de correction, ainsi qu'on peut le voir dans le huitiéme Volume de la Bibliotheque Italique.

De telles infamies devoient être depuis long-temps ensévelies dans l'oubli; mais on avoit eu grand soin d'en porter le souvenir dans tous les temps : car indépendamment des Historiens & des Poëtes qui en font souvent mention, on en frappoit par l'autorité publique des médailles, & on élevoit des monumens qui en rappelloient le souvenir : ces médailles sont nommées Cistophores, parce qu'on y voit la corbeille empreinte avec les serpens autour, ou qui en sortent. Pour les monumens, ils représentent toute la pompe de ces Fêtes, & on y voit avec Bacchus, les Bacchantes, les Menades, les Joueurs de flûtes, des femmes & des filles, avec le crotale & le tympanum ; des Faunes, des Satyres, tenans à la main des vases & des coupes ; des Prêtres qui conduisent les victimes destinées au sacrifice, tels que le verrat, le le bouc, le taureau, &c. & enfin le vieux Silene toujours yvre sur son âne, qu'il a bien de la peine à conduire.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

Des Dieux de la Mer, des Fleuves, & des Fontaines.

LES Eaux occupent une partie ttop considérable sur la Terre, pour avoir été laissées sans Divinités tutelaires ; c'est peut-être même la partie du monde sur laquelle le Paganisme en avoit établi un plus grand nombre : l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, les Rivieres, les Fontaines, les Ruisseaux, les Lacs, & tous les autres amas d'eaux, avoient leurs Dieux particuliers ; l'eau elle même fut regardée comme une Divinité, & on lui rendit un culte religieux ; c'est ce que je vais tâcher de prouver dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE I.

Du culte rendu à l'Eau, & des causes qui donnerent lieu à son établissement.

Dieux d'Occident. L. II. Ch. I.

SI les besoins de la vie firent inventer une infinité de Dieux, & porterent les premiers Payens à diviniser presque toutes les parties du monde, principalement les quatre Elemens, l'Eau a dû être une de leurs premieres Divinités, puisque l'ancienne Philosophie, dont Thalès puisa les principes en Egypte, pour les répandre ensuite dans la Grece, enseignoit qu'elle étoit le premier principe de toutes choses; qu'elle avoit la meilleure part à la production des corps; qu'elle rendoit la Nature féconde, nourrissoit les plantes, & les arbres, & que sans elle la terre seche, brûlée, & sans aucun suc, demeureroit stérile, & ne présenteroit qu'un desert affreux : mais avant que de passer outre, il faut se rappeller ce que nous avons dit des Dieux naturels & physiques, & des Dieux animés. L'Eau en tant qu'Element, ne pouvoit être

qu'une Divinité physique ; mais on ne laissoit guéres ces Dieux sans leur en joindre d'animés qui en devenoient les symboles, ainsi qu'Osiris, Orus, & Isis chez les Egyptiens, & Apollon & Diane parmi les Grecs, devinrent ceux du Soleil & de la Lune.

Le culte que l'on rendit à ces Dieux fut confondu, & on ne distingua plus le Dieu naturel d'avec le Dieu animé. On en usa de même à l'égard de l'Eau : l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, &c. s'attirerent un culte religieux ; mais on regarda Neptune comme un Dieu animé qui y présidoit : il en fût de même de chaque fleuve, & de chaque fontaine, & de tout autre amas d'eaux, qui eurent chacun un Dieu particulier, ou une Nymphe, ou une Naïade, & les honneurs qu'on rendoit à l'Eau en general, furent mêlés dans la suite avec ceux qu'on rendoit à ces Divinités représentatives de l'Eau.

Que l'eau comme Element ait reçu les honneurs divins, c'est un fait qu'on ne sçauroit contester. On a vû dans le septiéme Livre ce qu'Herodote dit du respect que les anciens Perses avoient pour elle, les sacrifices qu'ils lui offroient, & de quelle maniere ils pouf-

Dieux d'Occident. L. II. Ch. I.

soient la superstition jusqu'à n'oser y cracher, s'y moucher, s'y laver les mains, y jetter ou y faire la moindre ordure, ni s'en servir pour éteindre le feu. Strabon parle à ce sujet à peu près comme Herodote, & attribue aux Cappadociens ce que celui-ci attribue aux Perses.

(1) Adv. Jul.

Saint Cyrille (1) dit que les Perses ne rendoient pas à la vérité les honneurs divins aux bois, & aux pierres comme les Grecs, qu'ils n'adoroient pas non plus l'Ibis & l'Ichneumon, comme les Egyptiens, mais qu'ils reveroient seulement le feu & l'eau.

Quoique les Egyptiens eussent une raison particuliere d'avoir la Mer en horreur, parce qu'ils croyoient qu'elle représentoit Typhon, ils n'en avoient pas moins pour cela l'eau en vénération. Saint Athanase qui étant né en Egypte devoit connoître la Religion de son Pays, après avoir dit (2) que les Payens adoroient l'eau, ajoute que les Egyptiens sur-tout se distinguoient dans le culte qu'ils rendoient à cet Element, qu'ils regardoient comme une Divinité.

(2) Orat. contra Gentes.

Julius Firmicus (3) assûre la même chose; *les Egyptiens*, dit-il, *rendent à l'eau un culte religieux, & lui adressent leurs*

(3) D. Err. profan. Rel.

prières, & leurs vœux L'eau du Nil surtout étoit parmi eux en grande vénération: ce Fleuve bienfaisant qui a porté parmi eux le nom d'Ocean, d'Ypeus & de Nilus, a été aussi appellé *Siris*, qui est par abréviation le même nom qu'Osiris, parce qu'en effet il représentoit ce Dieu; car comme nous l'avons dit plus d'une fois, le même Dieu étoit le symbole de plusieurs choses à la fois; ainsi Osiris qui dans le ciel représente le Soleil, marquoit sur la terre l'eau du Nil. Sans cette distinction on n'entendra jamais la Théologie du Paganisme; mais aussi dès qu'on l'adopte, il faut croire que le Nil étoit la grande Divinité des Egyptiens.

Nous avons dit dans le premier Volume que les Egyptiens représentoient le Dieu de l'eau par un vase percé de tous côtés qu'on nommoit Hydria, & nous avons parlé en même temps de la victoire que ce Dieu avoit remportée sur le feu des Perses qui étoit leur grande Divinité. Je dois ajouter ici que, selon Vitruve (1) les Prêtres remplissoient à certains jours ce vase d'eau, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le posoient ensuite sur une espece de Théâtre public, qu'alors tout le monde se

(1) Liv. 8.

prosternoit devant ce vase, les mains élevées vers le ciel, & rendoit graces aux Dieux des biens que cet Element leur procuroit. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre aux Egyptiens que l'eau étoit le principe de toutes choses, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui respire.

Mais parmi ces peuples l'eau par excellence étoit le Nil, & c'étoit à lui que se rapportoit tout le respect qu'on avoit pour cet Element. Il est vrai que jamais Fleuve ne fut si utile ni si nécessaire que celui-là, puisqu'outre la bonté de son eau, qui est un breuvage aussi délicieux que salutaire, c'est lui qui par ses débordemens périodiques rend l'Egypte un des pays des plus féconds de l'univers, qui sans cela seroit de tous le plus stérile & le plus desert. Cette fécondité là-même, il la procure aux femmes, & à tous les animaux, & il n'est pas rare de voir dans ces pays des brebis qui ont porté des deux ou trois agneaux, des chevres qui alaitent trois ou quatres cabris, ainsi des autres; & certes si quelque chose a merité parmi des hommes qui ne sçavoient pas rapporter tout ce qui est dans la Nature, à celui qui l'a créée pour notre utilité, une juste & vive reconnoissance, même

des hommages, c'eſt ſans contredit un fleuve ſi bienfaiſant : auſſi ne peut-on rien ajouter au reſpect, & à la vénération que les Egyptiens avoient pour lui.

Mais de toutes les fêtes qu'on célébroit en ſon honneur, celle de l'ouverture des canaux au temps de ſes accroiſſemens étoit la plus magnifique & la plus ſolemnelle. Je n'entrerai point ici dans la deſcription de cette Fête, à laquelle aſſiſtoient en perſonne les anciens Rois d'Egypte, accompagnés de leurs Miniſtres, de tous les Grands du Royaume, & d'une foule innombrable de peuple ; on peut conſulter les voyageurs (*a*) qui ſont entrés ſur cet article dans les détails les plus curieux ; & me renfermant dans ce qui regarde mon ſujet, je dirai ſeulement que pour remercier d'avance le Fleuve des biens que l'inondation alloit produire, on jettoit dedans par forme de ſacrifice, de l'orge, du bled, du ſucre & d'autres fruits. Ce qui ſe pratiquoit à Memphis, à l'ouverture du canal, s'exécutoit de même à proportion dans les Provinces ; & l'on peut dire que la ſaiſon de couper le Nil, c'eſt

(*a*) Voyez le troiſiéme Voyage de Paul Lucas ; la deſcription que M. de Maillet fait de cette fête & les autres Voyageurs.

ainsi qu'on s'exprime dans le pays, étoit pour toute l'Egypte une Fête generale.

Mais comme la superstition ne connoît point de bornes, on ensanglantoit de la maniere la plus cruelle une journée qui ne sembloit respirer que la joye, par le sacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit dans ce fleuve: coutume barbare qui a duré fort long-temps, & qu'on a eu tant de peine d'abolir, qu'il a fallu pour contenter le Peuple, lorsque ce sacrifice a été absolument défendu, immoler du moins la représentation d'une jeune personne.

La Fête dure encore, quoique par l'avarice des Pachas elle est moins solemnelle; on fait encore au Nil les mêmes libations, & des offrandes de fruits & de legumes; & les Prêtres Coptes, les plus ignorans de tous les hommes, croyent le sanctifier, en y jettant quelques grains de chapelet, ou quelques morceaux de croix. Les mêmes Egyptiens rendoient encore à l'eau un culte religieux sous le symbole de leur Dieu Canopus, qui représentoit cet élement: mais je n'ajouterai rien ici à ce que j'en ai dit dans l'histoire des Dieux de ce Peuple (1).

(1) T. I. l. 6.

On ſçait que les Indiens rendoient de grands reſpects au Gange, dont les eaux, auſquelles ils attribuoient de grandes vertus, paſſoient parmi eux pour ſaintes & ſacrées: leur ſuperſtition à cet égard dure encore, & les Princes qui regnent ſur les bords de ce fleuve, ſçavent bien la mettre à profit, en faiſant acheter à leurs ſujets la permiſſion d'y puiſer de l'eau ou de s'y baigner.

Le culte rendu à l'eau ne demeura pas long-temps renfermé dans la Perſe & dans l'Egypte; & il fut bien-tôt répandu comme les autres ſuperſtitions des Peuples de l'Orient, dans les autres pays. Maxime de Tyr nous apprend que les Peuples du Nord du Pont Euxin rendoient un culte religieux aux Palus Méotides, qu'ils en avoient des ſtatues, & juroient en leur nom. Voſſius (1), qui a traité cet article avec ſon érudition ordinaire, aſſûre la même choſe des anciens Germains, & de quelques autres Peuples, ainſi qu'on peut le voir dans ſon ſçavant ouvrage ſur l'origine & le progrès de l'idolatrie.

(1) De orig. & prog. Idol.

On ſçait que les Anciens faiſoient de frequentes libations à l'Ocean, aux autres Mers & aux Fleuves, & qu'on ne s'embarquoit guéres ſans avoir fait au-

Dieux d'Occident. L. II. Ch. I.

paravant des ſacrifices aux eaux & aux Divinités qui y préſidoient ; je pourrois en rapporter une infinité d'exemples, mais je me contente de celui des Argonautes. Lorſqu'ils furent prêts de mettre à la voile, Jaſon (1) ordonna un ſacrifice ſolemnel pour ſe rendre favorables les Divinités de la Mer ; chacun s'empreſſa à répondre aux vœux du chef de cette entrepriſe, on éleva un autel ſur le bord de la Mer, & après les oblations ordinaires, le Prêtre répandit deſſus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux en l'honneur deſquels ſe faiſoit le ſacrifice, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation (2).

Maxime de Tyr, que j'ai déja cité, en rapportant les raiſons qui engagerent différens Peuples à honorer les Fleuves qui arroſoient leur pays, nous apprend en même temps l'univerſalité du culte qu'on leur rendoit. Les Egyptiens, dit-il, honorent le Nil, à cauſe de ſon utilité ; les Theſſaliens, le Penée, pour ſa beauté ; les Scythes, le Danube, pour la vaſte étendue de ſes eaux ; les Etoliens, l'Acheloüs, à cauſe de la fable de ſon combat avec Hercule ; les Lacede-

(1) Apol. de Rhodes l. 4.

(2) Voyez l'hiſt. de cette expédition, Tom. VI.

moniens, l'Eurotas, par une Loi expresse qui le leur ordonnoit ; les Athéniens, l'Ilissus par un statut de Religion, *sacro instituto.*

Les Grecs & les Romains étoient trop superstitieux pour n'avoir pas adopté le culte rendu aux eaux. Indépendamment de ce que l'Auteur, que je viens de citer, dit des Thessaliens, des Etoliens, des Atheniens & des Spartiates, l'Antiquité nous fournit mille exemples des excès ausquels ils se porterent à cet égard. Leurs Temples renfermoient les statues des Fleuves & des Fontaines, comme celles des autres Dieux. Il y avoit peu de Rivieres & de Fontaines dans la Grece, auprès desquelles on ne trouvât de ces statues, un nombre infini d'inscriptions, & des autels consacrés à ces Rivieres & à ces Fontaines ; on y alloit regulierement faire des libations, & offrir des sacrifices, ainsi que nous l'apprenons de Pausanias.

Les médailles nous représentent les Fleuves comme des Dieux, entr'autres une de Posthume, où est le Rhin avec cette inscription, *Deus Rhenus.* Le Tybre de même paroît au revers d'un Vespasien, non-seulement comme une Divinité, mais encore comme le Patron &

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I. le Protecteur de Rome. Lorsqu'Enée fut arrivé en Italie, il rendit à ce Fleuve des devoirs religieux, s'abandonna à sa protection & le pria de lui être favorable (*a*). Sibotus Roi de Messene, ne se contenta pas d'honorer le Fleuve Pamise, il fit une Loi qui obligeoit ses successeurs à aller tous les ans y offrir des sacrifices ; mais pour ne pas multiplier des exemples qui ne finiroient point, je me contente de rapporter ici après Pline le jeune, ce que la Religion avoit consacré au Clitumne, fleuve d'Ombrie. » Près de la source de ce » fleuve, dit cet Auteur (1), est un Tem- » ple aussi respecté qu'ancien : le Dieu » du fleuve lui-même y paroît vêtu d'une » robbe: c'est un Dieu fort secourable, & » qui prédit l'avenir, ainsi que le témoigne » tout l'appareil qu'on y voit, & qui est » propre à rendre les oracles. Autour » de ce Temple sont répandues des cha- » pelles en grand nombre ; chacune a » une statue du Dieu, chacune est cé- » lebre, cha une est distinguée par » quelque dévotion particuliere, &c. »

(1) Epist. ad Rom. l. 8.

Si la grande ut lité dont l'eau est sur la terre, engagea les premiers Idolâtres

(a) *Tuque ô Tybri tuo genitor cum flumine sancto,*
Accipite Æneam,
Adsis ô tandem, &c. Æneid. l. 8. v. 72.

à en faire une Divinité, on peut dire que les merveilles qu'on en reſſentoit y contribuerent auſſi beaucoup. *Dieu eſt admirable dans les eaux*, diſent les Livres ſaints (1), & c'eſt dans cet élement ſurtout qu'il ſemble avoir prodigué ſes merveilles. Le flux & le reflux de l'Ocean, ce mouvement périodique, qui éleve & abaiſſe les eaux de ſix heures en ſix heures, & leur perpétue un mouvement qui les empêche de ſe corrompre; l'irrégularité de ce mouvement, plus ou moins grand dans les différens quartiers de la Lune, comme dans les différentes ſaiſons; le flux de l'Euripe qui ne reſſemble preſque en rien à celui de l'Ocean; la ſalure de la Mer, ſeconde ſource de ſon incorruptibilité; le nombre prodigieux & la varieté des monſtres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques uns de ſes poiſſons, comme la Baleine, & quelques autres qui ſurpaſſent de beaucoup les plus grands animaux de la terre, tout y eſt merveilleux, tout y eſt ſurprenant. Ce qu'on racontoit de la proprieté de quelques fontaines, dont quelques-unes ont un flux reglé comme l'Ocean, d'autres qui ſont périodiquement chaudes & froides; un grand nombre qui ſont très-ſalutaires; les fables

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

(1) *Mirabilis in altis Dominus,*

qu'on débitoit à l'occaſion de quelques autres, dont les unes donnoient, quand on en bûvoit, de l'horreur pour le vin, d'autres qui amoliſſoient le courage, & faiſoient changer de ſexe ceux qui s'y baignoient; d'autres d'où lorſqu'on s'y étoit baigné, on ſortoit couvert de de plumes; quelques-unes qui faiſoient perdre l'eſprit, d'autres qui en donnoient; ici c'étoit une ſource dont l'eau guériſſoit d'une paſſion malheureuſe, là en étoit une autre qui donnoit de l'amour: celle-ci augmentoit la memoire, celle-là faiſoit tout oublier; enfin on publioit de quelques eaux qu'elles avoient le don de prédire l'avenir, & celui de rendre des oracles. On pourroit s'étendre beaucoup ſur cet article; mais on peut conſulter les Naturaliſtes, & en particulier le quatorziéme Livre des Métamorphoſes d'Ovide, où ce Poëte fait débiter à Pythagore une infinité de choſes ſur les propriétés de quelques Rivieres & de quelques Fontaines. Tout cela donne de l'admiration, & au lieu de rapporter à des cauſes naturelles, ou à des relations peu ſûres, des effets ſi ſurprenans, on abrégea la Phyſique, & l'adoration de l'Element même qui produiſoit ces merveilles, prit la place des recherches.

Enfin les Poëtes par leurs fictions contribuerent infiniment à l'Idolatrie qui avoit l'Eau pour objet. En effet ils ne parloient des Fleuves, des Rivieres & des Fontaines, que comme d'autant de Dieux ; ils les peignoient & les représentoient dans leurs ouvrages, comme si véritablement ils les avoient vûs : ils les font sortir de leurs grotes humides pour apparoître à leurs Heros, & leur prédire leurs destinées ; ils en racontent les amours, les combats, &c. Là c'est l'Alphée qui poursuit Aréthuse, que Diane change en fontaine ; ici c'est l'Achelous qui dispute Dejanire à Hercule, & qui est vaincu par son rival ; tantôt ce sont de jeunes personnes qui pour éviter les poursuites de quelque Dieu amoureux, se précipitent dans quelque fleuve, & sont sur le champ métamorphosées en Nymphes, ou en Naïades ; ou qui pleurant leur foiblesse, & fondant en larmes, deviennent des fontaines. Les charmes de la Poësie animoient ces descriptions, & à force de les lire & d'en être touché, on les prit à la lettre, & on ne regarda plus les Fleuves & les Fontaines que comme des Divinités animées.

De-là ce nombre prodigieux de Dieux

& de Déesses des Eaux, nombre qui surpasse celui du Ciel, & des autres parties de l'Univers. En effet, outre qu'on croyoit que chaque Fleuve, chaque Riviere, chaque Fontaine, & tout autre amas d'eau étoit une Divinité, ou du moins avoit un Dieu tutelaire ; la Mer en contenoit un nombre infini. L'Ocean avoit eu de Tethys soixante-douze Nymphes, nommées Océanides ; Nérée, cinquantes Neréides, dont Hesiode rapporte les noms. Le nombre des Nymphes, si nous en croyons Hesiode, montoit à trois mille, & apparemment qu'il ne les avoit pas toutes comptées. Si on ajoute aux Nymphes, les Naïades, les Napées, les Limniades, &c. on trouvera que les Dieux des Eaux étoient innombrables.

Mais ce n'est pas assez d'avoir prouvé qu'on rendoit un culte religieux à l'Eau & aux Divinités qui y habitoient, il faut examiner en quoi consistoit ce culte, & de quelle maniere on représentoit ces Dieux.



CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

Des differens Sacrifices qu'on offroit aux Dieux des Eaux.

JE ne dirai rien du facrifice fingulier que les Perfes & les Cappadociens offroient à l'eau, fuivant le témoignage d'Herodote & de Strabon, parce qu'il faudroit repeter ce que j'en ai dit dans l'hiftoire de la Religion de ces Peuples (1). Pour donner quelque ordre à cette matiere, je parlerai d'abord du culte rendu à l'Océan, & aux autres Mers, enfuite de celui qu'on rendoit aux Fleuves & aux Fontaines, & je finirai par celui des Nymphes & des autres Divinités des eaux.

DIEUX d'Occident. Liv. II. C. II.

(1) T. I. l. 7.

L'Antiquité nous apprend peu de chofes touchant le culte de l'Ocean; Juftin eft celui des Anciens qui en a parlé le plus clairement, lorfqu'il a dit qu'Alexandre étant retourné à fes vaiffeaux, fit des libations à l'Ocean, en le priant de lui accorder un heureux retour dans fa Patrie (*a*). Ariftée étant allé

(a) *Expugnatâ deinde urbe, reverfus ad naves libamenta dedit, profperum in patriam reditum precatur.* Juft. liv. 2.

trouver ſa mere dans les grotes du fleuve Penée, cette Nymphe après avoir appris le ſujet qui l'avoit amené, offre un ſacrifice à l'Ocean auteur de tous les Etres; mais le ſacrifice ne conſiſte qu'en de ſimples libations. Elle épancha trois fois, dit Virgile, la liqueur ſur les braſiers de l'autel, & trois fois une flamme éclatante ſortit du feu ſacré, & s'éleva juſqu'à la voute (*a*).

Les victimes qu'on offroit le plus ordinairement à Neptune, étoient le cheval & le taureau : le premier de ces deux animaux étoit ſpécialement conſacré à ce Dieu, qu'on croyoit avoir produit le premier cheval, qu'il avoit fait ſortir de terre d'un coup de trident ; fiction que j'ai expliquée dans l'hiſtoire du différend qu'il eut avec Minerve ; le taureau marquant par ſa force & ſes mugiſſemens les flots de la Mer agitée, & étant le ſymbole des Fleuves, ainſi qu'on le dira dans la ſuite. Il eſt inutile de rapporter des exemples pour prouver l'uſage où l'on étoit d'offrir ces deux ſortes de victimes à Neptune; l'hiſtoire en eſt remplie, & Virgile qui ne s'éloigne guéres des uſages ordinaires, nous

(a) *Oceano libemus, ait, ſimul ipſa precatur, Oceanumque patrem rerum, &c.* Virg. Georg. L. 4.

représente Laocoon immolant sur le rivage un taureau à Neptune (*a*).

Les sacrifices que l'on offroit à la Mer étoient de differente nature. Nous apprenons d'Homere (1) que quand elle étoit agitée, on lui immoloit un Taureau noir; ou un porc & un agneau, lorsqu'elle étoit calme & tranquille. Mais la victime qu'on offroit le plus ordinairement à la Mer, étoit le Taureau, & le cheval, comme à Neptune qui en étoit le souverain; quelquefois on immoloit véritablement ce dernier animal, quelquefois on le précipitoit dans les flots, quelquefois enfin on se contentoit de le consacrer à la Mer, & aux Fleuves, en lui laissant la liberté de paître dans les pâturages voisins; souvent le sacrifice se faisoit sur la Mer même, quelquefois sur le rivage; & l'Antiquité nous fournit des exemples de toutes ces variations. Cloante dans Virgile (*b*), s'adresse ainsi aux Dieux de la Mer, *Dieux de la Mer sur laquelle nous courons, je fais vœu lorsque je serai sur le rivage, de vous immoler un Taureau blanc.*

(1) Odyss. 7.

(a) *Laocoon ductus, Neptuni sorte Sacerdos*
Solemnes Taurum ingentem mactabat ad aras. Æn. l. 3.

(b) *Di quibus imperium pelagi, quorum Æquora curro,*
Vobis lætus ego hoc candentem in littore taurum
Constituam voti reus. Æn. l. 5.

Dieux d'Occident. L. II. Ch. II.

C'étoit un usage dans ces sortes de sacrifices de recevoir dans une patere le sang de la victime qu'on répandoit ensuite dans la Mer, en forme de libation. Lorsque le sacrifice étoit offert sur la Mer même, on y laissoit couler le sang de la victime, & on y jettoit les entrailles, ainsi que nous l'apprend Tite-Live (*a*) à l'occasion du sacrifice qu'offrit à la Mer Scipion l'Africain, prêt à partir pour l'Afrique.

Quelquefois on joignoit à cette pratique une libation de vin, & une offrande de fruits (1). On en voit en effet sur la Colonne Trajane, près de l'Autel où Trajan paroît une patere à la main pour faire une libation à la Mer. Pour les Fleuves on les honoroit de differentes manieres.

D'abord Hesiode établit pour précepte, qu'on ne doit pas les passer sans s'y être auparavant lavé les mains. Les Magistrats Romains ne passoient jamais le petit ruisseau qui étoit près du champ de Mars, sans avoir auparavant consulté les Augures, & les Generaux avant que de partir pour la guerre en faisoient autant. Il est certain, dit Ciceron (2), que nos Capitaines ont coutume de sa-

(1) Virg. Æneid. l. 5.

(2) De Natura Deor. l. 3.

(a) *Cruda exta cæsâ victimâ, uti mos est, in mare porrigit.* T. L. 29.

crifier aux Flots avant que de s'embarquer. Mais on poussa encore bien plus loin le respect religieux qu'on avoit pour eux ; puisqu'avant de les traverser pour quelque expédition militaire, on leur offroit des chevaux en sacrifice ; c'est ainsi que Xerxès, au rapport d'Herodote, avant que de passer le Strymon pour venir dans la Grece, lui en immola, & que Tiridate en offrit un à l'Euphrate, pendant que Vitellius qui étoit avec lui, fit en l'honneur de ce Fleuve le sacrifice Taurobolique ; car on immoloit aussi des taureaux aux fleuves, comme à l'Ocean, & à la Mer. Lucullus au rapport de Plutarque (1) en sacrifia à l'Euphrate, dans le temps qu'il poursuivoit Tigrane : il falloit même que l'usage en fût fort ancien, puisqu'Achille dit à Lycaon : *ce Fleuve si rapide, le Xante, à qui nous offrons tant de Taureaux, ne vous garantira pas.* Enfin on porta la superstition à cet égard au point que les jeunes filles de Troye étoient obligées la veille de leur mariage, d'aller offrir leur virginité au fleuve Scamandre, & on sçait ce qui en arrivoit quelquefois. La jeunesse Grecque, au rapport de Pausanias (2), se contentoit d'offrir sa chevelure au fleuve Neda,

(1) 24. in Luc.

(2) In Arc.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. II. & Homere nous apprend que Pelée avoit consacré au Sperchius celle de son fils d'Achille.

Les Nymphes, les Napées, les Naïades avoient aussi leurs sacrifices ; c'étoit quelquefois des chevres & des agneaux qu'on leur immoloit, avec des libations de vin, de miel & d'huile; souvent on se contentoit de leur présenter du lait, des fruits & des fleurs. Il est vrai qu'Aristée, au rapport de Virgile (1), offre aux Nymphes quatre taureaux & autant de genisses; mais un sacrifice si solemnel pour ces petites Divinités des eaux, est sans autre exemple dans l'Antiquité. Pour les Fêtes champêtres qu'on célebroit en leur honneur, elles étoient ordinaires aux gens de la campagne, & c'étoit dans ces cérémonies rustiques qu'on voyoit couler le lait, le miel & l'huile en abondance.

(1) Georg. l. 4.

CHAPITRE III.

De l'Ocean & de Tethys.

L'OCEAN tenoit à juste titre la place du premier Dieu des eaux, puisqu'il en contient le plus grand amas, &

qu'il les communique aux autres mers & à toute la terre, par cette admirable circulation qui y porte par-tout la fecondité.

Les Poëtes qui l'ont perfonnifié, en ont donné la généalogie, & Hefiode nous apprend qu'il étoit fils du Ciel & de la Terre. « La Terre, dit-il, de fon » mariage avec Uranus eut l'Ocean aux » gouffres profonds, & avec lui Cœus » & Creius, Hyperion, Iapet, Rhea, » Themis, &c. (1).

(1) Theog.

Comme ce Poëte joint la génération de l'Ocean avec celle de plufieurs perfonnes qui ont véritablement exifté, ainfi qu'on l'a prouvé dans l'hiftoire des Dieux du Ciel, on feroit porté à croire qu'il s'agit dans cet endroit, non d'une génération purement phyfique, mais d'une génération naturelle; & de-là on peut croire que parmi les Titans il y en eut un qui porta le nom d'Ocean. Par-là on expliqueroit à la lettre, 1°. Ce que dit Homere que tous les Dieux tiroient leur origine de l'Ocean & de Tethys (2), parce que véritablement ils eurent un grand nombre d'enfans qui furent mis au rang des Dieux, comme les autres Titans. 2°. Ce que dit le même Poëte que les Dieux alloient fouvent en Ethio-

(2) Iliad. 14. v. 312.

pie visiter l'Ocean, & prendre part aux fêtes & aux sacrifices qu'on y offroit, ce qui voudroit dire que tous ceux des Titans, qui à l'occasion de leurs conquêtes s'étoient établis en differens endroits, s'assembloient de temps en temps pour aller rendre leurs devoirs à l'Ocean dans le lieu où il regnoit. 3°. Que Junon avoit été élevée chez l'Ocean & Tethys, parce que véritablement Rhea l'envoya à sa belle-sœur pour prendre soin de son éducation, & la dérober à la cruelle superstition de Saturne. 4°. Ce que dit Eschile, que l'Ocean étoit intime ami de Promethée frere d'Atlas; mais il faut avouer en même temps que les Anciens n'ont le plus souvent regardé l'Ocean que comme une Divinité naturelle; & comme son nom, suivant Diodore de Sicile (1), veut dire *mere nourrice*, c'est avec raison qu'il a dit qu'il étoit le pere, non-seulement des Dieux, mais de tous les Etres; ce qui est vrai en ce sens, que l'eau contribue plus seule à la production, & à la nourriture des corps, que tout le reste de la Nature. En effet, suivant les expériences faites par les Anciens & par les Modernes, un arbre, ou une plante consument dans leurs accroissemens plusieurs milliers de portions

(1) In Prometheo, l. 2.

d'eau, contre une de terre. Ce que les Grecs disoient de l'Ocean, les Egyptiens le disoient du Nil, qui parmi eux a porté pendant un temps le nom d'Ocean, & peut-être avec plus de raison, puisque c'étoit véritablement dans leur pays qu'avoient vêcu les premiers Dieux. » L'Ocean chez les Egyptiens, dit Diodore de Sicile (1), n'est autre chose » que le fleuve du Nil, où ils prétendent que les Dieux ont pris naissance, » parce que de tous les pays du monde, » l'Egypte est le seul qui ait des villes » bâties par les Dieux mêmes. »

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. III.

(1) Liv. 1.

Les Grecs dérivoient le nom d'Ocean ὠκεανὸς, du mot ὠκὺς, qui marquoit la rapidité de l'eau (2); ils l'appelloient aussi βαθυδίνης, parce que son mouvement étoit vif & se faisoit dans le fond même des eaux. Euripide, dans son Oreste, lui donne l'épithete de *Tauriceps* (3), qui convient également à Neptune & aux Fleuves mêmes, tant à cause des vagues agitées qui semblent imiter le mugissement de cet animal, que des branches differentes qui forment les Rivieres, qu'on désignoit par des cornes. Ainsi on dit qu'Hercule avoit arraché une des cornes d'Acheloüs, parce qu'il avoit fait rentrer dans le lit de ce Fleuve

(2) ὠκὺς à velocitate.

(3) Ταυροκράνος.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. III.

un des bras qui inondoit l'Etolie (1). Si on donne à l'Ocean Tethys pour épouse. c'est pour marquer qu'il épure & lave toutes choses, & qu'il les assemble, ou pour m'expliquer dans les termes d'un sçavant Mythologue (2), *quod pura omnia & splendida efficiat, resque contrarias concordi ac mutuo nexu decenter copulet.* Au reste il faut bien distinguer cette Tethys femme de l'Ocean, de la Néréide Thetis qui épousa Pelée, & dont elle eut Achille. Les Mythologues même observent à ce sujet, car il faut tout dire jusqu'aux minuties, que le nom de la premiere s'écrit avec un *y* grec, & celui de la mere d'Achille avec un *ïota.* Une ancienne fable nous apprend que Jupiter ayant été lié & garotté par les autres Dieux, Tethys avec l'aide d'Egeon le remit en liberté; ce qui veut dire sans doute que cette Princesse se servit de ce Geant pour délivrer son parent de quelque péril, ou lui faire éviter les embûches où les autres Titans, qui étoient en guerre contre lui; vouloient le faire tomber.

L'Antiquité ne nous a transmis que deux monumens qui représentent l'Ocean; l'un est une statue qui a été dé-

(1) Voyez l'hist. de ce Heros.

(2) Lyl. Gir. Synt. 5. p. 168.

terrée à Rome vers le milieu du seizième siecle, qui nous fait voir l'Ocean sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la Mer, avec une pique à la main, & ayant près de lui un monstre marin qu'on ne connoît pas ; l'autre est une pierre gravée de Beger, sur laquelle ce Dieu est pareillement peint sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes, où sont dans le lointain quelques vaisseaux.

Mais avant que de finir ce Chapitre, je dois dire ce que je pense de ces frequens voyages qu'Homere fait faire aux Dieux chez l'Ocean, où ils alloient passer douze jours parmi la bonne chere & les festins. Ce Poëte veut nous parler en cette occasion de la pieté de ces Peuples, & en particulier d'une ancienne coutume de ceux qui habitoient sur les bords de l'Ocean Atlantique, & qui célebroient dans une certaine saison de l'année des fêtes solemnelles, pendant lesquelles ils portoient en procession la statue de Jupiter & de leurs autres Dieux, leur offroient des sacrifices, & faisoient de grands festins, ce qui duroit douze jours. Pausanias (1) parlant de ceux des Ethiopiens qui habitoient la ville de Meroé & les plaines voisines,

(1) In Att.

& qui paſſoient pour les plus juſtes de tous les hommes, dit qu'on croyoit que c'étoit chez eux que le Soleil tenoit ſa table ; & c'eſt ſans doute de cette table & de ces feſtins que les Grecs, & enſuite les Romains, prirent l'uſage de ſervir des tables devant les ſtatues de leurs Dieux, cérémonie qu'ils nommoient le Lectiſterne (*a*).

Je ſçais que ceux qui ramenent à l'allegorie toutes les anciennes fictions, prétendent que le Poëte a voulu nous apprendre par celle-ci, que le Soleil, & les Planetes dont les Dieux portoient les noms, ſe nourriſſoient des vapeurs de l'Ocean, mais avoit-il penſé là-deſſus comme le Philoſophe Cleante ?

Quoiqu'il en ſoit, la Fable de l'Ocean eſt très obſcure, & ce qui y a apporté tant de confuſion, c'eſt qu'on y a mêlé l'Hiſtoire avec la Phyſique, & qu'on a regardé l'Ocean tantôt comme un Prince Titan, tantôt comme le grand amas d'eaux qui porte ſon nom. Les Anciens ont débité à ce ſujet bien des choſes qu'il ſeroit également ridicule de rapporter toutes à l'Hiſtoire, ou toutes à la Phyſique ; on doit penſer de même

(*a*) Voyez ce qui a été dit à ce ſujet dans l'article des Sacrifices, t. 1. l. 4.

des enfans qu'on lui donne, & qu'il eut, dit-on, de Tethys sa femme & sa sœur, puisqu'on met de ce nombre non-seulement les Fleuves, les Nymphes & les Fontaines, mais encore la plûpart des personnes qui avoient regné ou habité sur les côtes de la mer, comme Protée, Ethra femme d'Atlas, Persé mere de Circé, & plusieurs autres.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. IV.

CHAPITRE IV.

Neptune & Amphitrite.

COMME l'Ocean, ainsi que le remarque Girard Vossius (1) après les Mythologues anciens, marquoit la Mer exterieure, ou le grand amas d'eaux qui environne toute la terre, Neptune étoit pris pour la Mer intérieure, comme la Méditerranée & les autres Mers. Les Philosophes Stoïciens embarrassés de sçavoir ce que c'étoit que ce Dieu, convinrent enfin que c'étoit une intelligence répandue dans la Mer, comme Cerès étoit celle de la Terre; mais Ciceron (2) avoue qu'il ne sçavoit, ni ne concevoit ce que c'étoit que cette intelligence de

(1) De idol. l. 3.

(2) De Nat. Deor. l. 3.

 la Mer & de la Terre, ni ne soupçonnoit pas même ce que ce pouvoit être.

Si nous nous en rapportons à Varron, les Latins donnerent à ce Dieu le nom de Neptune, *à nubendo*, parce qu'il couvre la Terre (*a*) ; le sçavant Pere Tournemine fait venir ce mot de l'Hebreu *Naphta*, qui veut dire *couler*, & cette étymologie vaut mieux sans doute que celle qui dérive ce nom de nager, en changeant un peu les premieres lettres; car comment sauver cette étymologie, puisque bien loin de changer les premieres lettres, la premiere est la seule qui se trouve dans le mot *Neptune*, & dans celui de *nare*, nager. Aussi Cotta dans Ciceron (1) s'en mocque-t'il : *Il est vrai*, dit cet Interlocuteur, *que faisant venir Neptune de nager, en quoi, pour ainsi dire, vous m'avez paru nager vous-même plus que Neptune, vous trouverez aisément l'origine de tous les noms imaginables, puisqu'il ne vous faut pour la fonder, que la conformité d'une seule lettre.*

(1) Liv. 3. de Nat. Deor.

Remarquons en passant, & cette remarque aura lieu plus d'une fois dans cet Ouvrage, la négligence de quel-

(a) *Neptunus à nubendo, quod nubat, id est, operiat terras.*

ques Auteurs, d'ailleurs très-sçavans, qui trouvant un mot dans un Ecrivain, croyent que c'est son sentiment. Lylio Giraldi (1) dit que Ciceron fait venir le nom de Neptune du mot nager. Il est vrai que dans le second Livre de la Nature des Dieux un des Interlocuteurs de ce Dialogue, dit que les Perses le disoient ainsi ; mais dans le troisiéme, Cotta, qui est Ciceron lui-même, détruit presque toujours ce que les deux autres avoient avancé ; encore ne peut-on pas trop sçavoir ni dans les deux premiers Livres de cet Ouvrage, ni même dans le troisiéme, quel est le véritable sentiment de cet Auteur. Quant à ceux, dit-il, qui veulent sçavoir quelle est sincerement ma pensée sur chaque matiere, ils poussent leur curiosité trop loin. Qu'on me pardonne cette petite digression, je l'ai crûe néceſſaire.

DIEUX d'Occident. L.II. Ch. IV.

(1) Synt 5. de Neptuno.

Les Grecs nommoient Neptune *Poseidon*, & l'on trouve de ce nom plusieurs étymologies ; en effet il peut signifier *celui qui foule la terre avec les pieds*, ou *qui voit plusieurs choses*, ou *qui brise les vaisseaux* (a). Ceux qui ont voulu cher-

(a) Ποσειδῶν à πῦς *pied*, & σείω, *je foule* ; & δῆ pour γῆ, *la terre*, dans le Dialecte Dorique. Ce mot peut venir de πολλὰ εἰδῶν *qui voit plusieurs choses* ; M. le Clerc & le P. Tournemine sont pour la troisiéme étymologie.

cher l'origine de ce Dieu, ont été encore plus embarrassés que ceux qui se sont contentés de ne trouver que celle de son nom. Si nous en croyons Herodote (1), Neptune étoit Libyen d'origine, & avoit de tout temps été en grande vénération dans ce Pays. Les Egyptiens, dit ce même Auteur, ne le connoissoient point; même quand ils le mirent au nombre de leurs Dieux, ils ne lui rendirent aucun culte; ce ne fut donc point des Egyptiens, conclut-il enfin, que les Grecs reçurent ce Dieu, comme ils en avoient reçû presque tous les autres, mais immédiatement des Libyens. L'Histoire nous apprend que les Peuples d'Afrique avoient connu la Grece, & y avoient amené de leurs chevaux dès les temps les plus reculés, & peut-être même avant que les premieres colonies d'Egypte & de Phenicie y fussent arrivées. Ce fut par ce moyen sans doute qu'ils commencerent à connoître Neptune, qu'ils mirent au rang de leurs grands Dieux, & l'honorerent d'un culte particulier. Mais après tout on ne sçait pas quelle idée en avoient les Libyens. Le regardoient-ils comme le Dieu de la Mer, ou comme celui qui le premier avoit appris à élever

(1) Liv. 2. c. 51. 52.

& à dompter des chevaux? Pour moi je croirois volontiers que c'étoit cette derniere idée qu'ils avoient de ce Dieu; & les Grecs qui le prirent pour le Dieu de la Mer, peut-être parce que c'étoit par Mer que la connoiſſance leur en étoit venue, conſervoient toujours l'ancienne notion qu'ils en avoient priſe des Libyens; de-là l'épithete d'*Ippius*, ou de cavalier, qu'ils lui ont donnée; de-là encore la prétention où ils étoient que c'étoit lui qui avoit fait ſortir de terre le premier cheval, comme le dit Virgile, en l'invoquant dans ſes Georgiques (*a*): *Et vous, Neptune, à qui la terre frappée de votre trident offrit un cheval fougueux*; & il falloit bien que ce fût ſous cette idée que le Poëte l'invoquoit; ſe feroit-il adreſſé au Dieu de la Mer dans un Ouvrage où il parloit de la vie champêtre, & nommément des chevaux dont il traite dans le troiſiéme Livre?

Quelques Auteurs appellent le cheval que forma la terre frappée d'un coup de trident, *Arion*; d'autres, comme Servius, le nomment *Scythius*. Mais ſon véritable nom étoit *Scyphius*, & com-

(a) *Tuque, ô, cui prima furentem*
Fudit equum magno tellus percuſſa tridenti
Neptune! Georg. l. 4. v. 13.

me ce mot désigne un petit bâtiment de Mer, un esquif, que les Allemands nomment *Chiph*, on aura pris pour un cheval le vaisseau qui emmena les Libyens dans la Grece, & pour un cavalier, le Dieu dont ils y porterent le culte. Ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'on peut très bien comparer un cheval à un vaisseau, à cause de sa legereté à courir; & nous sçavons que les anciens habitans de Gadès, ou Cadis, appelloient des chevaux leurs petits bâtimens de Mer, parce qu'ils alloient vîte: aussi les Poëtes ont-ils formé leur cheval Pegase d'un vaisseau à voiles.

Quoiqu'il en soit, les Anciens & les Modernes sont également partagés au sujet de l'idée qu'on doit avoir de Neptune. Le plus grand nombre ne le regarde que comme un Etre physique, ou Divinité naturelle, qui désigne l'eau, sur laquelle il présidoit; d'autres cependant, comme Diodore de Sicile & Lactance, d'après l'Histoire sacrée d'Evhemere, le prennent pour un Dieu animé, pour un personnage réel. Parmi les Modernes, Dom Pezron & M. le Clerc en ont pensé comme les Anciens que je viens de nommer; & je suis convaincu avec eux que Neptune étoit un

Prince de la race des Titans. Il étoit, selon Hesiode (1), fils de Saturne & de Rhea, & frere de Jupiter & de Pluton; Rhea l'ayant caché pour le dérober à la voracité de Saturne, dit qu'elle étoit accouchée d'un poulain, que le Dieu dévora de même que les autres enfans de sa femme. Comme il fut le premier, suivant Diodore (2), qui s'embarqua sur la Mer avec l'appareil d'une armée navale, il mérita d'en avoir l'empire, & Saturne son pere lui ayant donné tout pouvoir sur cet élement, il en fut regardé dans la suite comme le Dieu; & c'est aussi ce qui fait, continue l'Auteur que je viens de citer, que les Nautoniers lui adressent leurs vœux & leurs sacrifices; ou, ce qui revient au même, dans le partage que les trois freres firent de l'Empire des Titans, Neptune eut pour son lot la Mer, les Isles & tous les lieux qui en sont proches. Lactance qui avoit lû l'histoire d'Evhemere, le dit positivement (*a*): ce qui cependant, ainsi que le remarque M. le Clerc, ne doit s'entendre que de la mer Méditerranée, l'Ocean étant alors si peu connu, qu'on

(1) Theog.

(2) L. 5.

(a) *Jupiter imperium Neptuno Maris, ut Insulis omnibus, & quæ secundùm Mare loca sunt, omnibus regnaret.* Lact. Div. Instit. l. 1. c. 11.

n'osoit presque y entrer : Neptune se rendit très-fameux sur la Mer, même pendant le vivant de Saturne son pere, qui, si nous en croyons Diodore de Sicile (1), lui avoit donné le commandement de sa flotte; il eut toujours soin d'arrêter les entreprises des Princes Titans, empêcha les établissemens qu'ils vouloient faire dans quelques Isles, & lorsque Jupiter son frere, qu'il servit toujours très-fidélement, eut obligé ses ennemis à se retirer dans les pays occidentaux, il les y serra de si près, qu'ils ne purent jamais en sortir; ce qui donna lieu à la fable qui porte qu'il tenoit les Titans enfermés dans l'Enfer, & les empêchoit de remuer, ainsi que nous l'avons dit dans le Livre précédent.

(1) Liv. 5.

Je ne doute pas aussi que Neptune ne se soit rendu célebre sur la Mer, autant par l'établissement du Commerce que par ses victoires : il est vrai-semblable qu'il y avoit des vaisseaux marchands qui alloient de son temps trafiquer sur les côtes d'Afrique, & qu'il avoit soin de faire escorter. En un mot, ce Prince, selon Lactance (1), étoit amiral de Jupiter, & le surintendant des Mers, tel que Marc Antoine le fut par ordre du Senat, *cujus regnum tale fuisse dici-*

(2) Liv. 1. c. 2.

mus, qualis Marci Antonii fuit, infinitum illud imperium cui totius oræ maritimæ potestatem Senatus decreverat. Voilà ce qui a donné lieu aux Anciens de regarder ce Prince comme le Dieu de la Mer, de n'en parler que sous cette idée; de lui consacrer des Temples & des Autels, & de tâcher de se le rendre favorable par les prieres & les sacrifices.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV

Il est constant toutefois que les Grecs ont embelli l'histoire de Neptune de celle de Japhet & de Javan: celui-ci qui avoit eu pour son partage les pays d'Occident, fit équiper quelques vaisseaux pour y aller (1), & c'est sans doute ce qui a donné lieu à Bochart (2), qui a trouvé beaucoup de conformité entre l'histoire de Neptune & celle de Japhet, de croire que ce n'étoit qu'une même personne, & il en fait un parallele qui ne ressemble pas mal.

(1) V. Voss. de idol.
(2) Phaleg. l. 2. c. 2.

On ne peut pas de même douter qu'on n'ait donné le nom de Neptune à la plûpart des Princes inconnus, qui venoient par Mer s'établir dans quelque nouveau Pays, ou qui regnoient sur des Isles, ou qui s'étoient rendus célebres sur la Mer par leurs victoires ou par l'établissement du commerce. On étendoit même ce nom, si nous en croyons Aulu-

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

gelle, à ceux qui avoient autant de fierté & de ferocité que de valeur (*a*), comme Cercyon, les Cyclopes &c. De-là tant de Neptunes, tant de femmes & de maîtresses, & tant d'enfans qu'on donne à ce Dieu; tant de métamorphoses, & tant d'enlevemens qu'on met sur son compte. Vossius (1) s'est donné la peine de démasquer quelques-uns de ces Neptunes, & de déterminer le temps auquel ils ont vêcu. Celui qui eut de Libye, Belus & Agenor, étoit quelque Prince Egyptien qui vivoit vers l'an avant Jesus-Christ, 1483. Il s'étoit rendu apparemment fameux sur la Mer, & en même-temps par le soin qu'il avoit pris de dompter les Chevaux. Celui qui d'Amymome, fille de Danaüs, eut Nauplius, pere de Palamede, vivoit vers le temps de ce Prince. Il est bon de rapporter en passant son avanture; on dit que Danaüs ayant envoyé sa fille puiser de l'eau pour offrir un sacrifice, un Satyre voulut lui faire violence (2). La Princesse effrayée implora l'aide de Neptune, ce Dieu la secourut, & mit le Satyre en fuite; mais il lui fit la même

(1) Dans son traité de l'idolatrie.

(2) Philost. fable de Neptune & d'Amymome.

(a) *Præstantissimos virtute, &c. Jovis filios Poëtæ appellaverunt; ferocissimos & immanes tanquam è mari genitos, Neptuni filios dixère Cyclopas, & Cercyona, & Scyrona, & Lestrigonas.* L. 15. c. 21.

insulte qu'elle venoit d'éviter par son secours. Il y a apparence que cette avanture qui arriva près d'un Temple de Neptune aux environs d'Argos, où Danaüs qui venoit d'Egypte vouloit offrir un Sacrifice, regarde quelque Prêtre de ce Dieu. Celui qui fut pere du fameux Cercyon que Thesée tua, vivoit un peu avant la conquête des Argonautes. Celui qui de Tyro, fille de Salmonée, eut Pelias, vivoit environ le même temps. Celui qui passa pour le pere de Thesée, étoit Egée Roi d'Athénes, qui voulut tenir secret son mariage avec Ethra, fille de Pithæus. Celui enfin, qui donne lieu à cet article, & dont l'Histoire est chargée des avantures de tous les autres, vivoit du temps d'Isaac, un peu après la mort d'Abraham (1).

Les Scythes, au rapport d'Herodote, avoient aussi leur Neptune, & le nommoient *Thamimasades*; enfin le premier Neptune est sans doute Japhet, ou quelqu'un de ses fils, puisque c'est à ce Prince que l'Ecriture dit (2) que les Isles étoient tombées en partage. C'est peut-être de lui que parle Sanchoniathon, lorsqu'il dit que Chrysor inventa les radeaux, & fut le premier qui navi-

(1) Voyez ce qui a été dit de l'âge de Jupiter. l. 1.

(2) Genes. 10.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

gea, & que pour cela après sa mort, il fut mis au rang des Dieux ; à moins qu'on ne veuille l'entendre de Noé lui-même, qui dans ce sens-là est le plus ancien de tous les Neptunes. Mais celui qui se rendit le plus célébre de tous, c'est le fils de Saturne, ou le Prince Titan dont je viens de parler.

On dit au reste que Neptune eut pour femme Amphitrite fille de l'Ocean & de Doris, que ce Prince en étant devenu amoureux, & ne pouvant la porter à l'épouser, il lui envoya un Dauphin, qui joua si bien son personnage, qu'il l'obligea enfin à consentir à devenir épouse de ce Dieu de la Mer. On ajoute que Neptune, pour récompenser le Dauphin, le plaça parmi les Astres (*a*). Quelques Auteurs croyent que cette Amphitrite n'est qu'un personnage Poëtique, dont le nom signifie environner (*b*). Ainsi on ne doit pas s'étonner si on l'a donnée pour femme à Neptune ou à la Mer, qui environne la Terre. Cependant rien ne nous empêche de la

[*a*] Voyez Hygin, *Cœlo Poët. astr.* Cæsius, *Cœlo astr. in Delphino*, & Aratus, *in Phœn.*

(*b*) ἀμφιτείσιν, *circumterere*, hinc Ovid. lib. 1. Met.

. . . . *nec brachia longo*
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

regarder

regarder comme Reine de quelques Iſles, & la Fable du Dauphin, comme l'intrigue de quelque Confident habile, ou de quelqu'Ambaſſadeur qui regla tous les articles du mariage de ſon maître, & qui s'attira par-là beaucoup de conſidération auprès de lui.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

Amphitrite étoit peut-être fille de l'Ocean, qui étoit un Prince du ſang des Titans, oncle de Neptune, qui étoit allé s'établir ſur les côtes d'Afrique, comme nous l'avons dit, & alors il ne paroîtra rien d'extraordinaire dans cette alliance, ni dans la généalogie de cette Princeſſe. Il ne faut s'éloigner de ce qui paroît hiſtorique dans les Poëtes, que le moins qu'on peut, & ne pas nier l'exiſtence de ces anciens Princes, ſur de foibles étymologies, comme ſi ſur celle du nom de Neptune que nous venons de rapporter, on alloit dire qu'il n'y a jamais eu de Prince à qui les Latins ont donné le nom de Neptune pour s'être rendu fameux ſur la Mer. Saint Auguſtin (1) après Varron nomme *Salacia* la femme de Neptune, & on en pénétre aiſément la raiſon. Il faut avouer cependant que les Poëtes prennent ſouvent Neptune pour la Mer même (2); mais il eſt aiſé de diſcerner ce qui eſt

(1) De Civit. Dei.

(2) Ovid. loc. cit. Eurip. in Cyclop. Orph. in Argon, &c.

véritablement historique, d'avec ce qui n'est qu'une pure fiction ; comme cette agréable description du Cortege de Neptune que fait Virgile (*a*), où il représente ce Dieu sur un chariot, dont les roues touchoient à peine l'eau, accompagné de toutes les Divinités de la Mer, des Tritons & des Dauphins, devant qui il dit que les ondes s'abaissoient, & reconnoissoient ainsi par leur soumission & leur silence, la présence de leur maître. De même ce qu'Homere avoit dit avant ce Poëte Latin de l'équipage de ce même Dieu, lorsqu'il le fait sortir de son Palais humide, monté sur son char tiré par des chevaux aux pieds d'airain (1). Mais que doit-on penser des autres fictions qu'on a publiées à l'occasion de ce Dieu : pourquoi a-t-on dit, par exemple, qu'il avoit bâti les murailles de Troye, que Laomedon qui

(1) Iliad. 13.

(a) *Jungit equos curru genitor, spumantiaque addit*
Frena feris, manibusque omnes effundit habenas ;
Cæruleo per summa levis rotat æquora curru :
Subsidunt undæ, tumidumque sub axe tonanti
Sternitur æquor aquis, fugiunt vasto æthere nimbi.
Tum variæ comitum facies, immania cete,
Et senior Glauci chorus ; Inousque Palæmon,
Tritonesque citi, Phorcique exercitus omnis,
Læva tenent Thetis & Melite Panopæaque virgo,
Nesaee, Speioque, Theseiaque, Cymodoceque.
L. 5. in fine.

M. de Cambray dans son Telemaque a bien imité cet endroit de Virgile.

l'avoit employé, n'ayant pas voulu lui payer son salaire, ce Dieu ravagea les champs de Troye, & envoya un monstre pour dévorer Hésione fille de ce Roi? Comme je dois expliquer au long cette fable dans l'histoire d'Hercule, qui délivra Hésione, il suffit de dire ici en peu de mots, que les murailles de la ville de Troye étoient si bien bâties, & les digues qu'on y avoit élevées pour les mettre à couvert des inondations de la Mer, si fortes, qu'on publia par une hyperbole assez naturelle, que le Dieu de la Mer lui-même les avoit construites: mais comme rien ne résiste au temps & & aux tempêtes, ces ouvrages ayant été détruits dans la suite, on dit que Neptune se vengeoit de la perfidie de Laomedon, qui effectivement avoit employé l'argent qu'il avoit trouvé dans le Temple de ce Dieu, pour élever ces digues, & ne l'y avoit pas remis (1).

On donne le Trident à Neptune, & les Mythologues en rendent plusieurs raisons. C'est, disent quelques-uns d'eux, pour marquer par ses trois pointes la qualité des trois sortes d'eaux qui se trouvent sur la Terre; celles de la Mer qui sont salées; celles des Fontaines d'eau douce; & celles

(1) Voyez l'histoire d'Hercule & celle de Laomedon, Tom. III.

DEUX d'Occident. L. II. C. IV.

des Etangs qui tiennent un peu des unes & des autres (1) : ou pour faire allusion au triple pouvoir de Neptune sur la Mer, qu'il peut troubler, appaiser & qu'il conserve (2). Pour moi, sans y chercher de mysteres, je suis persuadé que le Trident étoit une espece de sceptre dont les Rois se servoient autrefois.

Il resteroit maintenant à parler des métamorphoses de Neptune ; mais je n'en ai rien à dire, sinon que ce sont des enveloppes qui nous cachent quelques intrigues : Ainsi quand on dit qu'il changea Theophane en brebis (3), qu'il se métamorphosa en cheval pour séduire Cerès, & en Dauphin pour Melantho, on doit penser que ce Dieu, ou ceux qui dans la suite prirent ce nom, enleverent ces Princesses, ou sur des chevaux, ou sur des vaisseaux qui portoient pour enseignes les animaux dont nous venons de parler.

On trouve dans les Médailles, & dans les autres monumens qui nous restent de l'Antiquité, Neptune représenté de différentes manieres ; mais ordinairement sous la figure d'un homme âgé, traîné dans une conque par deux chevaux marins, tenant d'une main son Trident, & de l'autre un Dauphin. Pausanias (4)

(1) V. Nat. l. 2. c. 2.

(2) Id. Ibid.

(3) Hyg. Fab. 188.

(4) In Co-

dit que les Trezeniens l'honoroient sous le titre de Roi, & il ajoute que la monnoye de Trezene représentoit d'un côté un Trident, & de l'autre une Tête de Minerve. On trouve en effet dans Goltzius deux Médailles, une qui a un Trident, l'autre une Minerve avec l'épithéte de πύλιας, ou protectrice de la ville.

L'Antiquité donne plusieurs noms à Neptune, outre ceux que nous avons déja expliqués; & comme il y en a plusieurs qui contribuent beaucoup à faire connoître ce Dieu, il est nécessaire de s'y arrêter quelques momens. Le nom d'*Asphalion* ou d'*Asphaleion*, car il se trouve écrit de cette derniere maniere sur une Médaille des Rhodiens (1), qui signifie ferme, stable, immobile, & qui répond au *Stabilitor* des Romains, lui fut donné au rapport de Strabon (2), à l'occasion d'une Isle nouvelle qui parut sur la Mer. Les Rhodiens alors fort puissants, y ayant débarqué, y bâtirent un Temple en l'honneur de Neptune *Asphalion*, & il en eut bientôt plusieurs autres. Si nous en croyons l'ancien Scholiaste Grec d'Aristophane, on en voyoit un au Cap de Tenare dans la Laconie, & selon Pausanias (3) un autre près du

(1) Liv. 1.

(2) Liv. 1.

(3) In Achaic.

Dieux d'Occident. L. II. C. IV.

port de Patras : ce surnom au reste, convenoit parfaitement à ce Dieu, parce que comme on croyoit qu'il avoit le pouvoir d'ébranler la Terre, il avoit aussi celui de l'affermir (*a*) ; ce qui fait dire à Macro-
(1) Sat. l. 1. be (1) que les Dieux avoient souvent des titres opposés, sur une même chose de leur dépendance, & que si Neptune avoit le nom de *Enosicton*, qui marquoit qu'il avoit le pouvoir d'ébranler la Terre, il portoit aussi celui d'*Asphalion*, pour nous apprendre qu'il pouvoit aussi l'affermir, & la rendre stable ; aussi ne manquoit-t'on guéres de lui offrir des sacrifices dans les grandes tempêtes, & dans les tremblemens de Terre.

Les Ioniens, au rapport d'Herodote, appelloient ce Dieu *Heliconien*, & s'assembloient avec un grand concours des Peuples voisins sur le Promontoire de Mycale, pour lui offrir des sacrifi-
(2) L. 1. c. 48. ces (2) ; on lui donna le nom de Roi depuis l'avanture qu'il eut avec Minerve au sujet du Territoire de Trezenne.

[a] Servius, sur cet endroit où Virgile parle de Neptune,

Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit.

dit que les fondemens de la terre étoient sous le pouvoir & la domination de Neptune.

Car Jupiter ayant ordonné qu'il leur demeureroit en commun, il en prit le nom de Roi, & Minerve celui de *Poliade*, ainſi que nous apprenons de Pauſanias (1), comme il prit celui de *Proſcriſtius*, d'un autre différend qu'il eut avec Junon au ſujet du Pays d'Argos. Pour ſe venger de ce que Jupiter l'avoit adjugé à cette Déeſſe, il inonda toute la Campagne; mais Junon l'ayant ſupplié d'arrêter le débordement, il ſe rendit à ſa priere, & on lui donna à cauſe de cela l'épithete qu'on vient de voir, & qui ſignifie *s'écouler*, *effluere*; parce qu'il avoit fait retirer les eaux des fleuves qui innondoient le pays. On lui bâtit auſſi un Temple ſous ce nom. Le ſurnom de Porte-Trident n'a rien de difficile, celui de μυκήτος, faiſoit allusion au bruit de la Mer, qui reſſemble aux mugiſſemens des Taureaux: c'eſt pour cette raiſon, diſent les Mythologues, qu'on lui immoloit cet animal, & qu'il fut lui-même nommé Ταύρος ou Ταύρειος, & les fêtes qu'on célebroit en ſon honneur étoient appellées Ταυρεία. Mais les deux Epithetes les plus ſuperbes étoient celles dont parle Pauſanias (2) de Maître de la Terre, & qui étoit dans la Lucanie, ſur une de ſes Statuës; & celle

(1) In Corinth.

(1) In Luca.

DIEUX d'Occident L. II. C. IV.

de *Soter* ou le *Sauveur*, qui selon Herodote (1) lui étoit donnée apparemment par quelqu'un de ceux qui croyoient qu'il les avoit garantis de quelque grand danger. Enfin ce Dieu eut plusieurs autres noms des lieux où il étoit spécialement honoré, comme ceux de *Tenarius*, du Promontoire de ce nom dans la Lucanie. *Onchestius* de la ville d'Onchestе; *Istmius* de l'Isthme de Corinthe, où il avoit un Temple magnifique dont Pausanias (2) fait la description; *Heliconius*, de l'Helicon, &c. Les Romains lui donnoient celui de *Consus*, qui répond à celui d'*Ippius*, que nous avons expliqué : De-là le nom des fêtes *Consualia*, célebrées en son honneur pendant les Jeux du Cirque.

(1) Liv. 7.

(2) In Corinth.

Comme les avantures que nous venons de rapporter, & plusieurs autres encore qu'on trouve dans Pausanias, donnoient presque toujours lieu à l'érection de quelque Temple en l'honneur de Neptune, & à des fêtes particulieres, il a été un des Dieux du Paganisme des plus honorés : car indépendamment des Libyens qui le regardoient comme leur grande Divinité, il y avoit dans la Grece & l'Italie, surtout

dans les lieux maritimes, un grand nombre de Temples élevés en son honneur, des fêtes & des jeux ; en particulier ceux de l'Isthme de Corinthe, & ceux du Cirque à Rome lui étoient spécialement consacrés sous le nom d'Ippius, parce qu'il y avoit des courses de chevaux. Les Romains même avoient tant de vénération pour ce Dieu, qu'indépendamment de la fête qu'ils célebroient en son honneur le premier de Juillet, & qui étoit marquée à ce jour-là dans leur Calendrier, par ces mots, *D. Neptuni ludi*, tout le mois de Février lui étoit consacré, soit parce que la moitié étoit destinée parmi eux aux purifications, d'où il avoit tiré son nom (1), & qui se faisoient principalement avec de l'eau, Element auquel ce Dieu présidoit ; soit pour le prier d'avance d'être favorable aux Navigateurs qui dès le commencement du Printemps se disposoient aux voyages de Mer. Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que comme on croyoit que Neptune avoit formé le premier cheval, les chevaux & les mulets, couronnés de fleurs, demeuroient sans travailler pendant les Fêtes de ce Dieu, & jouissoient d'un repos que personne n'osoit troubler.

(1) Du mot *februaire*, expier, purifier.

DIEUX. d'Occident. L. II. C. IV. Outre les victimes ordinaires, c'est-à-dire, le cheval & le taureau immolés à ce Dieu, & les libations qu'on faisoit en son honneur, ainsi que le dit Herodote (1), les Aruspices lui offroient particulierement le fiel de la victime, par la raison que l'amertume de ce viscere convenoit à l'eau de la Mer.

(1) Liv. 7.

Ce seroit entreprendre une chose impossible que de faire mention de tous les Temples qui lui étoient consacrés; mais je ne puis me dispenser de dire qu'il y en avoit un chez les Atlantides, dans lequel il étoit représenté sur un char tiré par quatre chevaux ailés, dont il tenoit les rênes; & sa statue étoit si grande, qu'elle touchoit la voûte du Temple, quoique fort élevée; c'est ce que nous apprenons de Platon dans le long discours qu'il fait de l'Isle Atlantide (2). Pline (3) fait mention du Temple qu'il avoit chez les Cariens, & Herodote (4) d'un autre que les Pasidéens lui avoient consacré. Ce même Auteur parle aussi d'une statue d'airain, haute de sept coudées, ou dix pieds & demi, qu'il avoit près de l'Isthme de Corinthe.

(2) Dans son Critias.
(3) Liv. 31.
(4) Liv. 7.

Pausanias (5), qui dans la description détaillée qu'il fait du stade d'Olympie, dit qu'il y avoit près de la borne la fi-

(5) In Eliac.

gure d'un Genie qu'il appelle *Taraxippus*, qui étoit là pour épouvanter les chevaux, nous apprend en même temps qu'on ne manquoit pas avant de passer auprès, d'invoquer Neptune *Ippius*, & de le prier que les chevaux qui conduisoient les chars, n'en fussent estropiés (*a*).

J'ai dit qu'on attribuoit à Neptune les tremblemens & les autres mouvemens extraordinaires qui arrivoient sur la terre & dans la mer, je dois ajouter ici qu'on regardoit aussi ce Dieu comme l'auteur des changemens considérables dans le cours des fleuves & des rivieres; aussi les Thessaliens, dont le pays étoit inondé, lorsque les eaux s'écoulerent, ne manquerent pas de publier que c'étoit Neptune qui avoit formé le canal par où elles s'étoient retirées: » Et certes, dit Herodote (1) à cette oc- » casion, leur sentiment est raisonna- » ble; car tous ceux qui estiment que » ce Dieu fait trembler la terre, & » que les goufres qui se forment sont » des ouvrages de ce Dieu, n'auront pas » de peine à croire que Neptune avoit

(1) Liv. 7.

[a] On peut consulter sur cet article Denys d'Halicarnasse, l. 2 que rapporte les manieres différentes dont on parloit de ce Genie.

Dieux d'Occident. L. II. C. IV.

» fait le canal, quand ils le verront ». On le regardoit pour la même raison comme le Dieu tutelaire des murailles & de leurs fondemens, qu'on croyoit qu'il renversoit quand il lui plaisoit. Aussi Virgile le représente-t'il, le trident à la main, détruisant les murailles de Troye, & ébranlant leurs fondemens (*a*).

Comme on met plusieurs galanteries sur le compte de Neptune, indépendamment de celles dont on a parlé dans ce Chapitre, on n'a pas manqué de nous apprendre que pour réussir dans ses amours, il s'étoit souvent métamorphosé : Arachné dans le bel ouvrage qu'elle traça en presence de Minerve ; y rassembla l'histoire de tous ces changemens ; elle avoit aussi représenté, dit Ovide (2), Neptune métamorphosé en taureau dans l'avanture qu'il eut avec une des filles d'Eole ; sous la forme du fleuve Enipe, dans ses amours avec Iphimedie, femme du Géant Aloëüs, dont il eut les deux Aloïdes, Ephialte & Otus ; sous celle d'un belier, lorsqu'il voulut séduire Bisaltis ; sous celle d'un cheval pour tromper Cerès, qui

(2) Met. l. 6.

[a] *Neptunus muros, magnoque emota tridenti Fundamenta quatit.* Æneid. l. 2.

s'étoit elle-même métamorphosée en jument pour se dérober à ses poursuites. Enfin elle le peignit en oiseau, dans l'intrigue qu'il eut avec Meduse; & en dauphin dans celle de Melanthe (*a*).

Après ce que j'ai dit sur la maniere dont on représentoit Neptune, & du portrait qu'en fait Virgile, je n'aurois rien à ajouter par rapport aux statues, médailles & bas-reliefs que le temps nous en a conservés en très-grand nombre, si quelques-uns de ces monumens ne nous rappelloient quelques traits particuliers de son histoire, ou de celle des Princes qui avoient fait graver ces figures. On le trouve sur ces monumens tantôt débout, tantôt assis sur les flots de la Mer; souvent sur un char traîné par deux ou quatre chevaux; ce sont quelquefois des chevaux ordinaires, quelquefois des chevaux marins qui ont la partie supérieure de cet animal, pendant que l'inférieure se termine en queue de poisson, comme presque tous les monstres marins; une seule fois avec des chevaux ailés, ainsi qu'il est représenté sur une pierre gravée, donnée

[*a*] On sçait après ce que j'ai dit dans les sources des Fables, ce qu'on doit penser de ces differens changemens, & je n'y ajouterai rien ici.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV. par Beger qui croit avec raison que c'est le Neptune Atlantide, dont parle Platon. Dans toutes ces occasions ce Dieu presse ses chevaux, & leur lâche la bride ; ce que Virgile a si bien exprimé dans ce vers ; *Flectit equos, curruque volans dat lora secundo* (1). Neptune couronné par la victoire, dans Maffei, marque la reconnoissance de celui qui croyoit lui devoir le gain d'une bataille navale ; tenant le pied droit sur un globe, dans une médaille d'Auguste, & dans une autre de Tite, il nous apprend que ces Empereurs étoient également les maîtres de la terre & de la mer. Assis sur une mer tranquille (*a*) avec deux dauphins qui nagent sur la superficie de l'eau, & ayant près de lui une proue de vaisseau, chargé de grains ou de perles, il marque l'abondance que procure une heureuse navigation. Lorsqu'il paroît assis sur une mer agitée (*b*), avec le trident planté devant lui, & un oiseaau monstrueux à tête de dragon & des ailes sans plumes comme une chauve-souris, qui semble faire un effort pour se jetter sur lui, pendant que Neptune demeure

(1) Æneid. l. 1.

(*a*) Figure donnée par M. Maffei.

(*b*) Figure donnée par le Pere de Montfaucon dans son Voyage d'Italie.

tranquille, & paroît même détourner la tête, c'est pour marquer que Dieu triomphe également des tempêtes & des monstres de la Mer. Sur une médaille donnée par Beger, où la victoire paroît sur la proue d un navire, sonnant de la trompette, pendant que Neptune au revers, en posture de combattant darde son trident pour mettre en fuite les ennemis, il nous représente, comme l'a très-bien remarqué cet Antiquaire, la grande victoire de Démetrius Poliorcetès sur Ptolomée, que décrit Plutarque. Enfin un bas-relief d'une très-grande beauté (1), nous représente Neptune enlevant un jeune fille, qu'il emporte sur ses chevaux marins. L'amour, à qui ce Dieu a abandonné son trident, s'en sert pour animer ses chevaux dont il y en un qui tient la queue d'un dauphin dans sa bouche. Deux jeunes filles paroissent sur le rivage prier Neptune de leur rendre leur compagne. Les Mythologues qui parlent tant des amours de ce Dieu & de ses différentes métamorphoses, ne disent rien que je sçache de cet enlevement.

(1) Admir. Rom. Ant.

Mais il ne faut pas confondre Neptune avec Taras son fils, qui paroît sur les médailles des Tarentins avec les sym-

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

boles de ſon pere. La ville de Tarente en Italie, que les Grecs nomment Taras, rapportoit ſon origine au fils de ce Dieu, qui en avoit jetté les fondemens. Les Tarentins en reconnoiſſance le repréſentoient ſur leurs médailles (1) ſous la figure d'un Dieu marin, monté ſur un dauphin; & tenant ordinairement à la main le trident de ſon pere : je dis ordinairement, car quelquefois il a à la place, la maſſue d'Hercule, ſymbole de la force; ou une chouette, pour déſigner Minerve protectrice des Tarentins; ou une couronne pour faire alluſion à ſes conquêtes; ou avec la corne d'abondance, pour ſignifier la bonté du pays où il avoit bâti la ville de Tarente; ou enfin avec un pot à deux anſes, & une grape de raiſin avec le thyrſe de Bacchus, ſymbole de l'abondance du vin chez les Tarentins.

(1) Voyez Beger, Treſor de Brandebourg.

CHAPITRE V.

Nerée, les Neréides, Doris & Triton.

NERE'E, que tous les Anciens mettent au nombre des Dieux de la Mer, étoit ſelon Heſiode (2), fils

(2) Theogon.

de l'Ocean & de Tethys. Apollodore (1) lui donne l'Ocean pour pere, & pour mere la Terre, & d'autres Mythologues le font fils de Neptune. Hesiode loue beaucoup ce Nérée qui étoit selon lui un vieillard doux & pacifique, qui aimoit la justice & la modération. Les Anciens ont recherché la raison pourquoi ce Poëte, ainsi que l'auteur d'un Hymne qu'on attribue à Orphée, se sont étendus sur les louanges de ce Dieu marin. Le Diacre Jean en rapporte une raison aussi ridicule que fausse; c'est, dit-il, que les Marins, qui ont toujours la mort présente devant les yeux, sont ordinairement gens de bien; mais malheureusement c'est tout le contraire. Le bon Diacre, comme le remarque M. le Clerc, qui habitoit dans un lieu loin de la Mer, n'avoit jamais vû ni navigateurs ni matelots, & en parle comme nous parlons des habitans de la Lune. Ce sçavant Critique a donc recours à la langue des Pheniciens, dans laquelle les mots, *Nahae*, *Noae*, d'où le nom de *Nérée* a été formé, signifient *briller*, *éclairer*, ce qui rapporté à l'homme, veut dire, *sçavoir*, *avoir de l'intelligence*, *être sage* (a).

DIEUX d'Occident. L. II. C. V.

(1) Liv. 1.

(a) Voyez la Note de M. le Clerc sur le vers 233. de la Theogon. d'Hesiode.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. V.

Quoiqu'il en soit, tous conviennent avec Hesiode, qu'il épousa sa sœur Doris, & qu'il en eût les cinquante Néréïdes, dont voici les noms. Proto, Eucrate, Sao, Amphitrite, Eudore, Thetis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Speo, Thalie, Melite, Eulimene, Agavé, Pasithée, Erato, Eunicé, Doto, Pherusa, Dynamene, Nesée, Actée, Protomedée, Doris, Panope, Galatée, Hippothoé, Hipponoé, Cymodocé, Cymatolege, Amphitrite, Cymo, Etone, Halimede, Glauconomé, Pontoporia, Liagore, Evagore, Laomedée, Polynomé, Autonomé, Lysianasse, Evarné, Psamathé, Menippe, Nyso, Eupompe, Themisto, Pronoé, Nemertès. On trouve dans cette liste, faite sur Hesiode, deux fois Amphitrite, parce qu'il y a deux Néréïdes de ce nom, qui different en quantité, de quelques syllabes.

(1) Iliad. L. 18.

Homere (1) en rapporte les noms un peu différemment, & n'en nomme que trente-trois; les autres, dit-il, étant restées au fond de la mer: Glaucé, Thalie, Cymodocé, Nesæa, Spio, Thoa, Halia, Cymothoa, Actea, Limnoria, Melita, Jera, Amphithoé, Agavé, Doto, Proto, Pherusa, Dynamene,

Dexamene, Amphinome, Callianira, Doris, Panope, Galatée, Nemertis, Apseudès, Callianasse, Clymene, Janire, Janesse, Mære, Orithye, Amathie. Ces noms, au reste, presque tous tirés de la Langue Grecque, conviennent parfaitement à des Divinités de la Mer, puisqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les Rades, les Isles, les Ports, &c.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. V.

Toute l'Antiquité convient que Nérée excelloit dans l'art de connoître l'avenir. Il prédit à Pâris la guerre que l'enlevement d'Helene devoit attirer sur sa patrie (1), & il apprit à Hercule où étoient les pommes d'or qu'Eurysthée lui ordonné d'aller chercher. Il voulut, dit-on, se changer en plusieurs figures, pour s'empêcher de donner cet éclaircissement au Prince Grec; mais celui-ci le retint jusqu'à ce qu'il eût repris sa premiere forme. Apollodore nous apprend que Nérée faisoit son séjour ordinaire dans la mer Egée (2), où il étoit environné de Néréïdes qui le divertissoient par leurs chants & leurs danses (3). Aussi Pausanias (4) croit que le vieillard qu'honoroient les Gytheates, & qui selon eux, avoit son palais dans la mer, n'étoit autre que Nérée; & il cite pour

(1) Iliad. l. 6.

(2) L. 4. Arg.

(3) Orphée, *Hymn. in Nereid.*

(4) In Lac.

le prouver, les trois vers d'Homere, que M. l'Abbé Gedoyn a traduit ainsi :

Pour vous, Nymphes, rentrez dans vos grottes profondes,
Un vieillard fortuné vous attend sous les ondes :
Allez revoir Nérée, & briller à sa Cour.

Il est évident qu'il y a beaucoup de Physique mêlée dans cette Fable, les Poëtes ayant pris souvent Nérée pour l'eau même, que son nom signifie. Hesychius en effet le dérive de ναρὸς, qui signifie, *coulant* ; mais je crois cependant que le fond de la fable nous représente quelqu'ancien Prince de ce nom, qui se rendit fameux sur la mer, & qui perfectionna si fort la navigation, qu'on venoit le consulter de toutes parts sur les dangers des voyages maritimes. Ces prétendues métamorphoses, & ces figures différentes qu'il prenoit pour se défaire de ceux qui venoient le consulter, ne sont que des symboles qui nous marquent qu'il étoit fin & rusé, sage & prévoyant, comme nous le dirons dans un moment de Protée. Quelques Auteurs (1) cependant ont crû que Nérée avoit été l'inventeur de l'Hydromancie, ou de la science de prédire l'avenir par

(1) V. Natal. Com.

le moyen de l'eau ; & que c'est pour cela qu'on le représente comme un grand Devin , & peut-être même que ce n'est que pour cette raison qu'il a été mis au nombre des Divinités de la Mer. M. le Clerc confirme ce sentiment (1) par une heureuse conjecture , faisant venir le mot de Nérée de la langue Hébraique , dans laquelle il signifie Prophête, *videns* , & c'est ce qui l'a fait regarder par tous les Anciens comme un homme habile dans l'art de prédire l'avenir ; ce qu'Horace exprime ainsi ,

(1) Sur Hesiode.

Ut caneret fera Nereus fata (2).

(2) Od. 10. l. 1.

Ainsi pour entendre cette fable , il faut distinguer deux Nerées ; l'un Poëtique , dont les fables ne sont fondées que sur les étymologies de son nom ; l'autre réel , dont l'histoire a été chargée d'idées poëtiques.

Mais que devons-nous penser des Néréïdes ses filles ? doit-on les regarder comme des personnages métaphoriques, ainsi que leurs noms le signifient , ou comme des personnes réelles ? Je conviens , 1°. Que les Neréïdes, que nomment Hesiode & Homere , ne sont la

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. V.

plûpart que des Etres poëtiques, mais qu'il y en a qui ont existé véritablement, telle que Cassiopé mere d'Andromede, Psammathé mere de Phoque, laquelle, selon Pausanias, étant allée dans le pays voisin du Parnasse, lui donna son nom; ce pays en effet a depuis été appellé la Phocide; Thetis mere d'Achille, & quelques autres. Mais 2°. il faut convenir aussi qu'on a donné le nom de Nereïdes à des Princesses qui habitoient, ou dans quelques Isles, ou sur les côtes de la mer, ou qui se rendirent fameuses par l'établissement du commerce ou de la navigation. On le transporta ensuite, non-seulement à quelques personnages poëtiques, & dont l'existence n'est dûe qu'à des étymologies conformes aux qualités de leurs noms; mais aussi à certains poissons qui ont la partie supérieure du corps à peu près semblable à celui d'une femme.

Pline dit que du temps de Tibere on vit sur le rivage de la Mer une Néréïde, telle que les Poëtes les représentent (*a*), & qu'un Ambassadeur de Gaule avoit dit à Auguste, qu'on avoit vû sur les bords de la Mer plusieurs Néréïdes

[a] *Spectata in eodem littore Nereis humanâ effigie*, Plin. l. 9. c. 5.

mortes. Albert le Grand [*a*], & quelques autres, parlent ſouvent de pareils prodiges.

On publioit la même choſe des Tritons que les Poëtes repréſentent comme des monſtres, ayant la moitié du corps d'un homme & l'autre d'un poiſſon, avec une conque à la main, dont ils font retentir le rivage [*b*]. Lorſque ce nom étoit pris au ſingulier, il marquoit celui des Tritons qui précédoit toujours Neptune, dont il annonçoit l'arrivée au ſon de ſa conque, & qui a paſſé à cauſe de cela pour être le Trompette de ce Dieu. Heſiode qui en a donné la généalogie, dit qu'il étoit fils de Neptune & d'Amphitrite; Virgile & Ovide en ont fait le portrait [*c*] Pline rapporte qu'on écrivit à Tibere [*d*], qu'on en avoit vû un près de Liſbonne, ſonnant de ſa conque, & tel qu'on les repréſente

[a] Voyez ſon Entretien des Animaux, & Pauſanias *in Arcad.*

[b] Voici la deſcription que fait Virgile d'un Triton, en parlant d'Auletès, Æneid. l. 10.
Hunc vehit immanis Triton, & cærula conchâ
Exterrens freta, cui laterum tenus hiſpida nanti
Frons hominem præfert, in priſtin deſinit alvus.

[c] *Cæruleum Tritona vocat, conchaque ſonanti*
Inſpirare jubet, fluctuſque & flumina ſigno
Jam revocare dato, &c. Ovid. Met. l. 1.

[d] *Tiberio nunciatum eſt viſum & auditum canentem conchâ Tritonem quâ noſcitur formâ.* Plin. loc. cit.

ordinairement. On a vû souvent prendre par les Pêcheurs des poissons assez ressemblans à ce qu'on nous dit des Tritons, & c'est peut-être sur ces relations qu'on a inventé les fables que les Poëtes racontent de ces fêtes qu'ils donnoient au bon Nerée, où Triton Trompette de Neptune, marchoit sur la mer avec son chariot & ses chevaux bleus. Macrobe observe qu'on plaçoit la statue de Triton au haut des Temples de Saturne.

Les anciens monumens, de même que les médailles [a], s'accordent à représenter les Nereïdes comme de jeunes filles portées sur des dauphins ou sur des chevaux marins, tenant ordinairement d'une main le Trident de Neptune, & de l'autre un Dauphin, & quelquefois une victoire ou une couronne. On les trouve cependant quelquefois moitié femmes & moitié poissons, conformément à ce vers :

Horat. Art. Poët.

Desinit in piscem mulier formosa superne,

telles qu'on les voit sur une médaille de Marseille & sur quelques autres encore.

[a] Ainsi qu'on peut le voir dans Beger, Tresor de Brandebourg.

Pour

Pour les Tritons ils ſont toujours repréſentés moitié hommes & moitié poiſſons, ils ont la chevelure ſemblable à la grenouillette, herbe marine, le reſte du corps paroît couvert de petites écailles; ils ont des nageoires au-deſſous de l'oreille, la bouche large, des dents de bêtes feroces, des yeux bleus, les mains & les doigts couverts d'écailles, & des nageoires au lieu de pieds, ſur la poitrine & ſur le ventre. Mais ſoit caprice d'Ouvrier, ou myſtere que nous ignorons, on en trouve ſur les monumens qui ne reſſemblent preſque en rien à ce que nous venons de dire. Tel eſt celui qui étoit repréſenté ſur une Friſe trouvée en Bourgogne. Il a la tête & tout le corps d'un homme, ſans qu'il y paroiſſe aucune écaille, excepté les cuiſſes qui ſe terminent en deux longues queues de poiſſon. Il tient un manteau ſur un bras, & une coquille à la main droite. Il a près de lui un monſtre, & un chien marin couché. Quoiqu'il en ſoit, la plûpart de ces Divinités de la Mer étoient honorées dans la Grece; Pauſanias (1) dit en particulier que les Nereïdes avoient des bois ſacrés & des autels en pluſieurs endroits, ſur-tout ſur les rivages de la Mer; *Témoin*, dit-il, *la*

(1) In Corinth ac.

Nereïde Doto qui avoit un Temple célebre à Gabala.

CHAPITRE VI.

Protée.

RIEN n'est plus célebre que ce Dieu marin, & les deux plus grands Poëtes de l'Antiquité se sont efforcés à l'envi d'en faire le portrait. Homere (1) dans le discours de Menelas à Telemaque, lui fait raconter comment s'étant égaré près d'une petite Isle d'Egypte, Eidotée fille de Protée lui apparut, & lui conseilla d'aller consulter son pere pour apprendre de lui ses destinées, l'avertissant toutefois que pour en venir à bout, il falloit le lier pendant qu'il dormoit, & ne point le laisser échaper, quelque figure qu'il prît, jusquà ce que revenu enfin en son premier état, il lui eût révélé ses avantures. Menelas prend avec lui trois de ses compagnons, qui surprennent Protée endormi, se jettent sur lui; & sans être effrayés de le voir métamorphosé en lion, en dragon, en leopard, en sanglier, en eau, en arbre,

(1) Odyss.

ils le retiennent toujours entre leurs bras, jusqu'à ce que revenu à sa premiere forme, ils le lâchent, & alors il apprend à Menelas ce qui le retenoit en Egypte, & en même temps ce qu'il devoit faire pour arriver heureusement dans sa patrie.

Virgile, qui n'a fait que changer les personnages, mais qui pour le fond a copié fidelement son modele, raconte (1) comment Aristée ayant perdu ses abeilles, alla trouver Cyrene sa mere, qui lui parla ainsi. « Il y a dans la mer » Carpatienne (*a*) un Devin, nommé » Protée, qui parcourt les mers sur un » char attelé de chevaux marins ; je le » vois qui dresse sa course vers l'Emathie ; il va revoir Pallene lieu de sa » naissance. Les Nymphes, & même le » vieux Nerée réverent ce célebre Devin, dont la pénétration s'étend sur » le passé, sur le present & sur l'avenir. » Cette rare connoissance est un don » qu'il a reçû de Neptune, pour récompense du soin qu'il prend de nourrir » sous les eaux les monstres marins qui » composent le troupeau du Dieu des » Mers. C'est ce Devin, mon fils, qu'il

(1) Georg. l. 4.

(*a*) *Carpathos*, aujourd'hui *Scarpantho*, est une Isle entre celles de Crete & de Rhodes, du côté de l'Egypte.

» vous faut surprendre & enchaîner, si » vous voulez qu'il vous révéle la » cause secrette de votre malheur, & » les moyens de reparer vos pertes. Si » vous n'employez la violence, n'es- » perez pas d'en tirer des réponses, non, » &c. Aussi-tôt que le Soleil aura at- » teint le milieu de sa course, que ses ar- » deurs brûlantes dessécheront les cam- » pagnes, & forceront les troupeaux à » chercher la fraîcheur des bois, je vous » conduirai dans la grotte où le vieux » Protée se retire pour se répofer au » sortir des eaux : là vous le surprendrez » aisément dans son premier sommeil. » Dès qu'il se sentira saisi & garrotté, il » fera cent efforts pour échaper de vos » mains : il se présentera à vos yeux sous » la figure d'un lion, d'un sanglier he- » rissé, d'un tigre menaçant, d'un dra- » gon armé d'écailles. Peut-être pour » mieux fasciner vos yeux paroîtra-t-il » comme un feu qui petille en l'air, ou » comme un torrent qui s'écoule. Mais » plus il prendra de formes différentes, » plus vous serrerez ses liens, jusqu'à » ce qu'il paroisse dans la forme où » vous l'aurez surpris pendant son som- » meil. »

Aristée exécuta exactement l'ordre

de sa mere, & apprit de Protée la maniere de reparer ses essains. Comme le fond de la fable de Protée est véritablement historique, voyons ce qui peut y avoir donné lieu ; mais elle n'est pas aisée à expliquer, & les Auteurs qui l'ont entrepris, varient autant entr'eux que Protée varioit lui-même. D'abord les Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les grands hommes fussent nés chez eux, prétendoient que Protée étoit de Pallene en Thessalie ; mais que la cruauté de ses enfans l'avoit obligé d'en sortir pour se retirer en Egypte, & sur cela on publia que c'étoit Neptune qui l'avoit sauvé, ainsi que le dit Lycophron (1). On ajoutoit qu'il étoit revenu dans la suite, & Virgile a suivi cette tradition, puisqu'il dit :

. . . . . *Patriamque revisit Pallenne.*

Les deux fils de Protée qui s'appelloient Polygone & Telegone, faisoient mourir tous ceux qui venoient loger chez eux, après les avoir vaincus à la lutte ; Hercule après le départ de Protée, délivra la terre de ces deux tyrans.

Servius confirme tout ce que nous

(1) In Cassandra.

venons de dire (*a*) ; mais cette prétention des Grecs n'eſt qu'une chimere, Protée ayant été Roy d'Egypte, comme nous le prouverons dans la ſuite.

Madame Dacier a bien vû que cette fable d'Homere étoit hiſtorique, voici comme elle en a parlé dans ſes Remarques ſur le quatriéme Livre de l'Odyſſée. « Il s'agit ici, dit-elle, de trouver » les raiſons de cette fiction, & ſur quoi » Homere a imaginé un Dieu marin ca» pable de tous ces changemens : car il » ne faut pas penſer que ce ſoit une fable » toute pure, & que ce Poëte n'ait vou» lu que déſigner par-là la matiere pre» miere qui ſubit toutes ſortes de chan» gemens, ou que donner un emblême » de l'amitié, qui ne doit paroître ſûre » qu'après qu'on l'a éprouvée ſous tou» tes les formes. Ce ſont-là de vaines » ſubtilités & des ſonges creux : *car com» me dit Strabon, ce n'eſt pas la coutume*

(a) *Carpathos*, inquit, *inſula eſt contra Ægyptum, à qua vicinus Pelagus Carpathium appellatum eſt. Hic aliquando regnavit Proteus: relictâ Pallene civitate Theſſaliæ, ad quam tamen reverſus eſt poſtea : quod oſtendit* (Virgilius) *hoc loco dicens* : Patriamque reviſit Pallenem. *Hoc ideo dicit, quia Proteus antequam in Ægyptum commigraret, Thraciæ fuit incola, ubi habuit uxorem, ex qua filios Thelegonum & Polygonum, qui cùm advenas ſecum luctari adigerent & excruciarent, ad poſtremum ab Hercule victi & interempti, patris animum perculerunt : quapropter tædio præſentium rerum ſolum vertere coactus, Ægyptum petiit.*

» *d'Homere de n'attacher à aucune verité*
» *ces fables prodigieuses. Il a ajusté la fable*
» *à des faits certains, pour rendre par-là sa*
» *narration plus agréable, comme un Orfé-*
» *vre ajoute l'or à l'argent.* Pour bien dé-
» mêler le mystere merveilleux de cette
» fiction, il faut d'abord trouver le vrai,
» qui en est le fondement, & ensuite
» nous verrons facilement le mensonge
» dont il l'a envelopé, selon sa cou-
» tume. »

Démêlons donc la verité d'avec le mensonge. D'abord l'histoire nous apprend qu'il y avoit à Memphis un Roi nommé Protée, qui avoit succedé à Pheron, voilà la premiere verité : la seconde, qui n'est pas moins constante, c'est que l'Egypte étoit le pays des plus habiles enchanteurs qui opéroient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Ecriture sainte que les Enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moyse ; que par leurs enchantemens ils changerent une verge en serpent, comme avoit fait ce grand Serviteur de Dieu ; qu'ils convertirent comlui l'eau en sang ; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla con-

sulter un de ces Enchanteurs qui se mêloit de prédire l'avenir : & voilà le fondement qu'Homere a trouvé, & sur lequel il a bâti sa fable, qu'il a attachée ensuite à un nom connu, à Protée, dont il a fait un Dieu de la Mer, à qui il donne des monstres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport à tous les prodiges qu'opéroient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai, & la fable qui lui sert d'enveloppe, sensiblement démêlés. Eustathe rapporte qu'il y a eu des Anciens qui ont été dans le sentiment que Protée étoit un faiseur de prodiges ; & je m'étonne que cette vûe ne l'ait pas conduit à la source de la vérité. On dira peut-être que les Enchanteurs dont il est parlé dans l'Ecriture, opéroient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les opéroit sur lui-même : mais outre que la fable ne rend pas toujours les verités telles qu'elle les a prises, peut-on douter que ces Magiciens qui faisoient des choses si surprenantes hors d'eux, n'en fissent aussi sur eux-mêmes, qui n'étoient pas moins prodigieuses ; & qu'ils ne se fissent voir sous différentes formes très-capables d'effrayer, puisque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art

magique n'auroient été tout au plus que les apprentis des Egyptiens, il s'en est trouvé qui ont operé sur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, qui, quand il vouloit, paroissoit tout en feu, & se faisoit voir sous d'autres formes qui étonnoient les spectateurs.

Il y a des Auteurs qui prétendent que Protée étoit un Orateur habile, qui sçavoit faire aisément changer de sentiment ceux à qui il parloit. Lucien assûre que c'étoit un Comedien extrêmement souple, un Scaramouche parfait, qui prenoit, pour ainsi dire, toutes sortes de figures. Heraclide de Pont prétend que la fable de Protée renferme le mystere de la formation du monde; que par ses changemens on a voulu nous apprendre que la matiere pouvoit recevoir toutes sortes de figures; & qu'Eidotée qui conseille de lier son pere, c'est la Providence divine qui fixe à certains sujets cette même matiere. D'autres prétendent que Protée signifie la verité qui demeure cachée à ceux qui ne s'attachent pas à l'étudier.

Mais l'opinion la plus vrai-semblable, & qui est commune parmi les Anciens,

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

(1) Odyss. l. 4.
(2) Liv. 2.
(3) Liv. 1.
(3) Strom. 5.
(5) Dans sa Cassandre.

au nombre desquels sont Homere (1), Herodote (2), Diodore de Sicile (3), Clement d'Alexandrie (4), Lycophron (5), Isaacius & plusieurs autres, est que Protée a été un ancien Roi d'Egypte qui tenoit sa Cour à Memphis, & qui regnoit vers le temps de la guerre de Troye. Voici en particulier ce qu'en dit Herodote ; & quoique le passage que je vais citer de lui soit un peu long, j'ai crû qu'il meritoit d'être rapporté en entier. « Pheron Roi d'Egypte eut pour » successeur un habitant de Memphis, » appellé en Langue Grecque Protée, » dont on voit encore aujourd'hui un » Temple dans Memphis, qui est fort » beau & fort magnifiquement paré. Il » est situé auprès du Temple de Vulcain, » du côté du Midi : les Pheniciens de » Tyr habitent à l'entour, & le lieu en » est appellé le Camp des Tyriens. Il y » a dans ce Temple de Protée une Cha- » pelle dédiée à Venus, surnommée » l'Etrangere, que je conjecture être » Helene, fille de Tyndare, parce que » j'ai oui dire qu'Helene séjourna quel- » que temps chez Protée, & qu'on lui » donna le surnom de Venus étrangere. » Car il ne se trouve point autre part de » Temple de Venus qui lui soit consacré

» ſous ce nom. Et certes quand je demandai aux Prêtres ce qu'ils penſoient d'Helene, ils me dirent que comme Paris Alexandre s'en retournoit en ſon pays après l'avoir enlevée de Sparte, il fut jetté par la tempête vers les côtes d'Egypte, & voyant que la tourmente continuoit, il fut contraint d'y prendre terre à la bouche du Nil, qu'on appelle Canopique, où il s'arrêta. Il y avoit ſur le rivage un Temple d'Hercule, que l'on y voit encore aujourd'hui, où ſi quelque Eſclave, de quelque perſonne que ce ſoit, ſe retire, & s'y fait marquer des ſaintes marques qui y ſont, ſe mettant ſous la protection de ce Dieu, il eſt défendu de le prendre, & même ce privilege eſt demeuré inviolable juſqu'à notre temps : les Eſclaves d'Alexandre ayant oui parler de la franchiſe que l'on trouvoit dans ce Temple s'y retirerent auſſi-tôt, & ſe mettant à genoux devant le Dieu, ils commencerent à accuſer leur Maitre, & à publier le raviſſement d'Helene, & l'injure qu'il avoit faite à Menelas. Ils firent ces plaintes en la préſence des Prêtres & du Gouverneur de cette bouche du Nil, nommé Thonis, qui

» les ayant oui parler, envoya promptement à Memphis porter cette nouvelle à Protée, à qui on parla en ces termes. Il vient d'arriver ici un Etranger de la race de Teucer, qui a commis dans la Grece un crime étrange. Il a séduit la femme de son Hôte : il l'a enlevée, & l'emmene avec lui avec un grand nombre de richesses. Il a été poussé sur vos Côtes par les vents contraires, le laisserons-nous aller impunément, ou lui ôterons-nous ce qu'il a apporté avec lui ? Aussi-tôt Protée manda au Gouverneur qu'il se saisît de cet homme ; le Gouverneur obéit ; & après que Protée l'eut accablé de reproches, il le chassa de sa présence, ne voulant pas toutefois le faire mourir pour ne pas violer les droits de l'hospitalité ; lui ordonna de sortir dans trois jours de ses Etats, & retint Helene pour la rendre à son Epoux. »

Diodore de Sicile convient aussi que Protée, qu'il nomme Cetès, étoit Roi d'Egypte, & assûre en même temps que tout ce que les Grecs publioient de ses différentes métamorphoses, les Egyptiens le disoient de leur Roi Cetès ; mais il differe d'Herodote en deux points : 1°. en ce qu'il dit qu'il monta sur le trô-

ne après un interregne de 150. ans, au lieu qu'Herodote le fait regner immédiatement après Pheron. 2°. En ce qu'il croit qu'il assista à la guerre de Troye, ce qui a fait avancer à quelques Modernes qu'il étoit le même que Tithon, pere de Memnon.

Quoiqu'il en soit, voici ce qui peut avoir donné lieu aux metamorphoses dont parlent Homere & Virgile. Protée étoit un Prince sage & éloquent; & sa prévoyance qui lui faisoit éviter tous les dangers, pouvoit lui tenir lieu du don qu'on lui accorde de prédire l'avenir; car selon Ciceron, la prévoyance est est une espece de prophétie. Comme il étoit très-difficile d'apprendre ses secrets, on a eu raison de dire qu'il falloit le lier. Il étoit d'ailleurs extrêmement fier, & paroissoit peu en public: il n'étoit permis à personne de se trouver en son chemin; il n'y avoit qu'un petit nombre de gros Seigneurs qu'Homere nomme allegoriquement les gros poissons, φῶκας, qui pussent l'accompagner. C'étoit ordinairement sur le midi qu'il sortoit de son palais, que le même Poëte appelle sa caverne: il alloit prendre sur le bord de la Mer la fraîcheur du vent de Nord, couvert peut-être d'un para-

sol, qu'il nomme un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ses soldats, comme un pasteur au milieu de ses troupeaux : il en sçavoit le nombre & les noms, & en faisoit souvent la revûe. Voilà pourquoi le même Poëte dit qu'il comptoit regulierement tous les jours ses troupeaux sur l'heure du midi. Prompt & vif jusqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu ; & maître de sa passion il paroissoit un moment après plus souple & plus coulant que l'eau. Ne paroît-il pas par tous ces traits que nos deux Poëtes ont voulu peindre allégoriquement un Roi sage & prévoyant, fin & rusé, & non un monstre marin, ou un cameleon qui changeoit de forme & de figure ? Rien n'est plus ordinaire dans les Poëtes, & même dans l'Ecriture-Sainte, que ces descriptions symboliques qui nous marquent sous des termes couverts le caractere de quelqu'un. Ainsi le Prophete Isaïe regarde Nabuchodonosor comme l'astre du jour ; & Jacob, son fils Judas, comme un lion (1), &c. ce qu'on auroit tort de prendre à la lettre.

(1) Genes. 4.

De même, par ce peuple maritime, que Virgile appelle après Homere *gens humida Ponti*, il est évident que ces

Poëtes entendent parler des Egyptiens voisins de la Mer ; & par ces veaux marins, *turpes phocas*, des Satrapes d'Egypte : & s'ils les appellent les troupeaux de Neptune, c'est parce qu'un Roi doit être le pere & le pasteur de ses Sujets ; c'est encore dans le même sens qu'ils disent que Protée étoit fils de Neptune, parce qu'il étoit puissant sur la Mer, & étoit maître de Carpathie ; ce qui l'a fait dans la suite regarder lui-même comme un Dieu marin. Peut-être aussi que l'équivoque du nom *Cetès* qu'il portoit, selon Diodore, ou plutôt *Ketin*, ainsi que le nomme Perizonius, & qui veut dire une baleine, ou un gros poisson, a servi à donner cours à cette fable ; & ce qui confirme admirablement ces conjectures, c'est qu'Homere, qui en est l'Auteur, l'avoit apprise des Egyptiens, qui couvroient souvent leurs histoires des voiles ingénieux de l'allegorie & de la fiction.

Cependant, si nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, il y a là-dessous moins de mystere qu'on ne pense, puisque selon lui, cette fable est née chez les Grecs, & fut inventée sur une coutume qu'avoient les Rois d'Egypte, qui portoient sur leur tête pour marque de

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

leur force & de leur puiſſance, la dépouille d'un lion, ou d'un taureau, ou d'un dragon ; quelquefois même des branches d'arbres, du feu & des parfums exquis : ces ornemens ſervans à les parer, & à jetter la terreur & la ſuperſtition dans l'ame de leurs Sujets.

Protée laiſſa un fils un nommé Remphis, qui lui ſucceda. Pour lui il fut mis au rang des Dieux ; & on vient de voir ce qu'Herodote dit de ſon Temple. Finiſſons par quelques réflexions critiques de nos Sçavans. M. Fourmont (*a*) prétend que les Grecs formerent le nom de Protée qu'ils donnerent à ce Roi d'Egypte, de *Phrao*, ou *Phro*, dont ils font *Prot*, avec la finale *eus* : étymologie préférable ſans doute à celle de Perizonius, qui dit que ce Prince n'eut le nom Protée que parce qu'il fut élû après une anarchie. Feû M. Huet qui a fait un parallele de Moyſe & de preſque tous les Dieux du Paganiſme (1), n'a pas manqué de le comparer à Protée, ſoûtenant que cette fable eſt fondée ſur ce que l'Ecriture-Sainte raconte de la verge de Moyſe ; mais n'en déplaiſe à ce ſçavant Prelat, Protée, que toute l'An-

(1) Demonſt. Evang. prop. 4.

(*a* Reflexions critiques ſur l'Hiſtoire des anciens Peuples. liv. 3. chap. 10.

tiquité convient avoir vécu au temps de la guerre de Troye, eſt poſterieur de près de 240 ans au Legiſlateur des Hebreux.

CHAPITRE VII.

Phorcys, Saron; Partunus, Matuta, Glaucus & Egeon.

PHORCYS, ou Phorcus, autre Dieu marin, étoit, ſi nous en croyons Heſiode (1) fils de Pontus, & de la Terre, & il eut de ſa femme Ceto, les Grées, dont les cheveux blanchirent au moment de leur naiſſance (2); généra-tion phyſique, qui nous apprend que les flots blanchiſſent quand ils ſont agités. Homere (3) parle de l'antre qu'habitoit Phorcys, ſur lequel Porphyre a fait un docte Commentaire; mais qui ſe réduit à quelques idées d'une Phyſique myſte-rieuſe & abſtraite. Varron eſt le ſeul qui ait ramené à l'hiſtoire ce que diſent ces deux Poëtes; & il prétend que Phorcys étoit un Roi de Corſe. Comme il perdit la vie & une partie de ſon ar-mée dans une bataille navale contre

(1) In Theog.

(2) Voyez l'Hiſtoire de Perſée, & des Gorgones. T. VI.

(3) Odyſſ. l. 13.

Dieux d'Occident. L.II.Ch.VII.

Atlas, ceux qui étoient reſtés de cette défaite, publierent qu'il avoit été changé en Dieu de la mer.

Saron.

Saron étoit regardé comme le Dieu particulier des Matelots, & les Grecs, pour cela, lui avoient donné le nom du bras de mer qui eſt proche de Corinthe, ou du golphe Saronique. C'eſt ce que nous fait entendre Ariſtide, lorſqu'il dit : *car ils n'habitent pas toujours dans la mer, comme Glaucus, Anthedon, & Saron.* Il y a apparence au reſte que ce Saron eſt le même dont parle Pauſanias (1), & qui étoit Roi de Corinthe. » Althépus, dit-il, ſucceda à Saron : » celui-ci, ſuivant ce qu'ils racontent, » bâtit un Temple à Diane Saronide » dans un lieu où les eaux de la mer » forment un marécage ; auſſi l'appel- » lent-ils le marais Phœbéen. Ce Prince » aimoit paſſionnément la chaſſe : un » jour qu'il chaſſoit un Cerf, il le pour- » ſuivit juſqu'au bord de la mer, le Cerf » s'étant jetté à la nâge, il ſe jetta après » lui, & ſe laiſſant emporter à ſon ar- » deur, il ſe trouva inſenſiblement en » haute mer, où épuiſé de forces, & » laſſé de lutter contre les flots il ſe » noya. Son corps fut rapporté dans le » bois ſacré de Diane auprès de ce ma-

(1) In Corinth.

» rais, & inhumé dans le parvis du » Temple : cette avanture a été cause » que le marais a changé de nom, & s'est » appellé le Marais Saronique.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VII.

Portunus ou Palemon, & Ino ou Matuta sa mere.

Portunus, si nous en croyons Servius, présidoit aux Ports de la mer, comme son nom le marque assez. Son histoire est fort connue, & son premier nom étoit Melicerte. Athamas son pere, Roi de Thebes en Béotie, étant devenu furieux, tua un de ses fils nommé Learque, & Ino mere de ce jeune Prince, fuyant avec son autre fils Melicerte, se précipita avec lui dans la mer : ils furent l'un & l'autre changés en Dieux marins : Melicerte sous le nom de Palemon, & Ino sous celui de Leucothoé (1). Le fond de cette histoire est véritable, & j'explique fort au long dans le septiéme Tome le reste des évenemens de cette famille.

Les Grecs n'eurent pas plûtôt fait l'Apotheose d'Ino & de Melicerte, qu'ils établirent en leur honneur un culte religieux, qui fut reçû dans differens pays. Melicerte surtout fut honoré dans l'Isle de Tenedos, où l'on porta la superstition jusqu'à lui offrir des enfans en sacrifice. A Corinthe Glaucus institua en son honneur les Jeux Isthmiques, qui

(1) Voyez Ovide Met. l. 4. Hygin, &c.

ayant été interrompus dans la suite, furent rétablis par Thésée en l'honneur de Neptune.

(1) In Corinth. c. 2.

Pausanias raconte (1) que dans le Temple que les Corinthiens avoient consacré à Neptune, étoient trois Autels; un de ce Dieu, l'autre de Leucothoé, & le troisiéme de Palemon: on y trouvoit aussi, ajoute ce même Auteur, une Chapelle basse, où l'on descendoit par un escalier dérobé, & on disoit que Palemon étoit là caché, & quiconque osoit faire un faux serment dans ce lieu, soit citoyen, soit étranger, étoit aussi-tôt puni de son parjure.

Leucothoé fut aussi honorée à Rome, & elle y avoit un Temple, où les Dames Romaines alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs freres, n'osant pas prier la Déesse pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuse en enfans. C'est ce que nous apprenons d'Ovide (*a*). Il n'étoit pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce Temple, & on les battoit impitoyablement lorsqu'on les y trouvoit.

Comme les Peuples qui recevoient le culte des Divinités étrangeres, en

(a) *Non tamen hanc pro stirpe sua pia mater adoret:*
Ipsa parum felix visa fuisse parens. Fast. l. 6.

changeoient souvent les noms, Ino, que les Grecs nommoient Leucothoé, fut appellée *Matuta* par les Romains; & Melicerte que les premiers honoroient sous le nom de Palemon, fut connu à Rome sous le nom de *Portumnus*. On ne trouve aucune figure de ce Dieu; mais Boissart nous en a conservé une de Matuta, au bas de laquelle on trouve ces mots, *Mat. Lug.*

Egeon.

Quoiqu'Homere ne regarde Egeon que comme un Geant, cependant Ovide dit qu'il étoit un des Dieux de la mer. Suivant Hesiode (1), il étoit fils du Ciel & de la Terre. Eumelus, autre ancien Poëte, dans son Poëme de la Titanomachie, le fait fils de Pontus & de la Terre, & dit qu'il habitoit dans la mer, d'où il secourut les Titans. Conon assûre que Neptune le vainquit, & le précipita dans la mer. Voilà à peu près ce qu'on sçait d'Egeon.

(1) Theog.

On mettoit aussi parmi les Dieux de la mer Scylla & Charybde; mais ce que j'en dirai dans l'Histoire d'Ulysse (2), me dispense d'en parler ici.

(2) Tom. 3. Tom. VII.

Glaucus.

Glaucus, si nous en croyons Servius (*a*), étoit un celebre Pêcheur de

(b) *Piscator fuit de Anthedone civitate, qui cum captos pisces posuisset in littore, & illi recepto spiritu rursus mare petiissent, sensit quarumdem herbarum potentiam, quibus conversus est in Deum marinum.* Serv. in 1. Georg.

Dieux d'Occident. L. II. C. VII

la ville d'Anthedon dans la Béotie, lequel ayant mis sur l'herbe les poissons qu'il avoit pris, s'apperçut qu'ils se donnoient de grands mouvemens, & se jettoient dans la mer. Il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particuliere ; il en goûta, & fut changé en Dieu marin. Ovide & Ausone racontent ainsi cette fiction ; mais l'Histoire fait voir qu'elle n'étoit fondée que sur l'habileté de ce célebre Pêcheur, ainsi que nous l'apprenons de Strabon (1). Philostrate dans un de ses Tableaux, n'ayant égard qu'aux fictions des Poëtes, peint ainsi Glaucus. Sa barbe, dit-il, est humide & blanche, & ses cheveux flottent sur ses épaules. Il a les sourcils si épais & si proches l'un de l'autre, qu'ils semblent n'en faire qu'un. Ses bras sont faits d'une maniere propre à nager, & sa poitrine est couverte d'herbe marine. Le reste de son corps se termine en poisson, dont la queue se recourbe jusqu'aux reins.

(1) Geogr. l. 11.

L'Antiquité reconnoît trois Glaucus ; l'un fils de Minos, l'autre fils d'Hippolocus, dont il est parlé dans l'Iliade, le troisiéme surnommé le Pontique : cette pluralité de noms a porté beaucoup de confusion dans la Généalogie du Glaucus dont il s'agit ici : quelques Auteurs

lui donnent pour pere Polybe, d'autres le font fils de Phorbas, d'autres enfin de Neptune. Ce que nous pouvons conclure de plus certain, c'eſt qu'il étoit un habile Pêcheur, qui ſçavoit très-bien nager. Comme il demeuroit long-temps plongé dans l'eau, pour s'attirer de la conſidération, il publioit qu'il avoit dans ce temps-là des entretiens avec les Dieux de la mer. Cependant, malgré ſon habileté il ſe noya, ainſi que nous l'apprenons de Palephate (1); & pour honorer ſa memoire, on dit qu'il avoit été changé en Dieu marin. La ville d'Anthedon lui rendit un culte religieux, lui éleva un Temple, & lui offrit des Sacrifices. La maniere dont Ovide raconte cette fable, eſt très-ſinguliere, & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais rien lû de ſemblable dans les Anciens. Les Poëtes ont auſſi débité dans la ſuite un grand nombre de fictions à ſon occaſion : les uns diſent que ce fut lui qui enleva Ariadne dans l'Iſle de Naxe, où Theſée l'avoit abandonnée, & que Bacchus pour le punir, l'attacha à un ſep de vigne, ainſi qu'on peut le voir dans Athenée (2). Selon Diodore de Sicile (3), ce fut lui qui apparut aux Argonautes ſous la figure d'un Dieu

(1) Liv. 2. c. 28.

(2) Liv. 7. c. 12.

(3) Liv. 4.

Dieux d'Occident. L. II, C. VII.

marin, lorsqu'Orphée, à l'occasion d'une tempête, fit un vœu solemnel aux Dieux de Samothrace. Il leur prédit même, au rapport d'Apollonius de Rhodes, qu'Hercule & les deux Tyndarides, Castor & Pollux, seroient un jour mis au nombre des Dieux. On ajoûte encore que dans le combat qui fut donné entre Jason & les Tyrrheniens, il se mêla avec les Argonautes, & fut le seul qui ne fut point blessé. Euripide (1), & après lui Pausanias, rapportent qu'il étoit l'interprete de Nerée, & qu'il prédisoit l'avenir. Si nous en croyons Nicandre, c'étoit de lui qu'Apollon luimême avoit appris l'art de lire dans l'avenir. Enfin Strabon, suivi en cela par Philostrate dans son Tableau de Glaucus, prétend qu'il fut metamorphosé en Triton, & le porrrait qu'en fait le dernier de ces deux Auteurs, ressemble parfaitement à ce qu'on raconte de cette espece de Monstre. De toutes ces fictions on peut conclure que Glaucus s'étant noyé, on l'honora comme un Dieu de la mer. L'endroit où il périt étoit devenu célebre, & Pausanias parlant de la ville d'Anthedon dans la Béotie, remarque qu'on y voyoit *le Sault de Glaucus :* c'est-à-dire, le lieu d'où il s'étoit jetté dans la mer. CHAP.

(1) Dans son Oreste.

CHAPITRE VIII.

Des Nymphes, Dryades, Hamadryades, Napées, Oreades, &c.

QUOIQUE quelques-unes des Divinités qui ſont nommées dans le titre de ce Chapitre, ſoient dans la Claſſe de celles de la terre, comme les Dryades, les Hamadryades, les Oreades, &c. j'ai crû cependant que comme la plûpart tirent leur origine de l'eau, je ne devois pas les ſéparer, mais les ranger toutes parmi les Dieux de la mer.

Les Nymphes en général étoient parmi les Payens des Divinités des bois, des montagnes, des fleuves & des fontaines, ce qui leur fit donner pluſieurs noms. Celles qui habitoient ſur la terre, retenoient le nom de Nymphes : celles qui gardoient les fleuves & les fontaines, étoient appellées Naïades : on nommoit Limniades celles qui habitoient les Etangs & les Marais : celles qui préſidoient aux Bocages, Napées : celles qui ſe plaiſoient dans les bois, Dryades ; ou Hamadryades ſi elles étoient

Dieux d'Occident. L.II. C.VIII.

attachées à quelque arbre particulier ; & celles-ci naissoient & mouroient avec lui ; celles qui étoient sur les montagnes, Oreades (*a*) & celles enfin qui habitoient la Mer, Neréides. On leur offroit en sacrifice du lait, de l'huile, & du miel, & on leur immoloit quelquefois des chevres.

Il n'est pas aisé de dire quelle est l'origine des fables qu'on débite sur les Nymphes ; car de vouloir rapporter tout ce qu'en ont dit les Poëtes à de simples allégories, c'est ce qui n'est pas soutenable : je ne sçaurois me persuader qu'on ait voulu seulement nous laisser sous ces symboles, l'idée des propriétés de l'eau & des corps humides, qui sont les principes de la génération des arbres & des plantes, parce que peut-être le mot de Nymphe vient de *Lympha*, qui veut dire de l'*eau* ; & que c'est pour cela qu'Hesiode les fait naître de l'écume de la mer, ainsi que Venus ; & qu'on nous dit qu'elles étoient les meres des fleuves, filles des eaux ou de l'O-

(*a*) Tous ces noms marquoient en grec les lieux où elles habitoient. *Voyez Noel le Comte*, *liv.* 5, & 12. Elles ont eu aussi plusieurs autres noms, comme Ionides, Ismenides, & cent autres qu'elles tiroient, ou du lieu de leur naissance, ou plutôt, des lieux où elles étoient adorées, comme Pausanias & Strabon les interpretent.

cean, & le reste (*a*). Ainsi je crois que l'idée des Nymphes est venue de l'opinion où l'on étoit anciennement, que les ames des morts erroient autour des tombeaux où leurs corps etoient enterrés, ou dans les lieux qu'elles avoient habités pendant leur sejour dans ce monde; c'est le sentiment de Porphyre (1). Meursius remarque fort à propos là-dessus que le mot Grec, *Nymphé*, n'est autre que le mot Phenicien *Nephas*, qui veut dire *ame*; & il ajoute que cette opinion, ainsi que plusieurs autres de ce temps-là, tiroient leur origine des Pheniciens.

DIEUX d'Occident. L.II. C.VIII.

(1) De Antir. Nymph. p. 25.

Pour entendre mieux cette pensée, il faut se ressouvenir qu'avant le systême des Champs Elysées & du Tartare, dont l'opinion n'étoit guéres plus ancienne parmi les Grecs qu'Orphée & Homere, on croyoit ou que les ames demeuroient auprès des tombeaux, ou dans les jardins & les bois délicieux qu'elles avoient frequentés pendant qu'elles étoient unies à leurs corps. On avoit même pour ces lieux un respect religieux; on y invoquoit les ombres de

(*b*) Les Sçavans donnent à ce nom plusieurs étymologies, quelques-uns le font venir du mot hebreu *Nouph*, *stillare*, d'où les Grecs ont fait leurs Napées. *Voyez le P. Thomassin*, *Lect. des Poëtes*, c. 2. l. 7.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII

ceux qu'on croyoit y habiter ; on tâchoit de se les rendre favorables par des vœux & des sacrifices, afin de les obliger à veiller sur les troupeaux & sur les maisons. De-là est venue l'ancienne coutume de sacrifier sous des arbres verts, sous lesquels on croyoit que les ames errantes se plaisoient beaucoup ; coutume autrefois pratiquée par les anciens Gaulois, ou Celtes, qui sacrifioient sous des chênes, qui en langue Celtique s'appelloient *Deru* ; de-là le nom de Dryades & Hamadryades, ou de ces Nymphes qui habitoient dans les bois.

Mais ce qui donne encore beaucoup de credit à cette opinion, c'est l'idée que l'on avoit que tous les Astres étoient animés (*a*) ; ce que l'on étendit ensuite jusqu'aux fleuves & aux fontaines, à qui on assigna des Dieux tutelaires. Voilà quelle a été l'origine de ces Divinités ; mais il faut convenir que dans la suite on a pris pour des Nymphes, jusqu'à de simples bergeres (*b*), & des Dames illustres dont on apprenoit quelque avan-

(*a*) Voyez ce que nous avons dit dans la septiéme source des fables, dans le Tom. I. l. 1.

(*b*) C'est pour cela sans doute qu'Homere appelle Nymphes Phaëtuse & Lampetie, qui gardoient en Sicile les troupeaux du Soleil.

ture (*a*). Ainſi nos Poëtes, fideles imitateurs des revêries des Anciens, appellent ordinairement du nom de Nymphes les belles perſonnes qui entrent dans les ſujets de leurs Poëmes. Enfin on peut ajouter ce que dit Diodore de Sicile (1), que les femmes des Atlantides étoient communément appellées Nymphes ; ce qui me fait croire que c'étoit en ce pays-là que prit naiſſance l'opinion de l'exiſtence de ces Déeſſes, parce qu'on diſoit que c'étoit dans les jardins delicieux de la Mauritanie Tingitane, ou près du mont Atlas, qu'habitoient après leur mort les ames des Heros.

(1) Liv. 3.

Les Payens ne croyoient pas à la verité que ces prétendues Divinités fuſſent immortelles ; mais on s'imaginoit qu'elles vivoient très-long-temps (2) ; Heſiode (3) les fait vivre pluſieurs milliers d'années. Plutarque en a determiné le nombre & il a reglé la choſe à 9720 ans. (*b*).

(2) Pauſan.
(3) Theog.

Si l'on me demande ce qu'on a voulu dire par tant de métamorphoſes de per-

(*a*) Selon Servius, le nombre des Nymphes étoit réduit à 200. Heſiode en met 300. & je penſe qu'il étoit arbitraire, vû le nombre des perſonnes à qui on donna le nom de Nymphe.

(*b*) Dans ſon traité de la ceſſation des Oracles, où il fait ſur ce ſujet un raiſonnement pitoyable, quelque allégorie qu'on y veuille chercher.

ſonnes chengées en Nymphes, en Dryades, &c. je penſe que lorſque quelque Princeſſe étoit enlevée à la chaſſe, ou qu'elle périſſoit dans les bois, la reſſource ordinaire des flatteurs étoit de dire que Diane, ou quelqu'autre Divinité favorable, l'avoit changée en Nymphe. On racontoit la même choſe de celles qui par deſeſpoir ſe retiroient dans les bois pour y pleurer leurs malheurs; car ſi elles mouroient auprès de quelques fontaines, on ne manquoit pas de dire qu'elles en étoient devenues les Nymphes, & on faiſoit là-deſſus quelque Poëme où l'on donnoit à la fontaine le nom de la Princeſſe; ainſi qu'il arriva au ſujet de la prétendue Egerie, cette célébre Nymphe que Numa Pompilius alloit ſouvent conſulter dans la forêt d'Aricie. Ce Prince pour perſuader au Peuple Romain que le culte religieux qu'il avoit deſſein d'établir, étoit divin, publia qu'une Nymphe lui en dictoit les céremonies, & il inventa ſon prétendu commerce avec Egerie. Après la mort du Roi les Romains allerent chercher cette prétendue Nymphe, & n'ayant trouvé qu'une fontaine dans l'endroit où Numa ſe retiroit, & où vrai-ſemblablement il avoit coutume de

faire quelque acte d'hydromancie, comme le prétend S. Augustin, on s'imagina que la Nymphe avoit été changée en fontaine. On doit juger sur cet exemple, de toutes les autres fables qu'on a publiées au sujet des Nymphes ou des Naïades. DIEUX d'Occident. L.II. C.VIII.

Nous ne dirons rien de la belle description que fait Homere de l'Antre des Nymphes, ni de ces vers où Horace nous représente Bacchus instruisant les Nymphes (*a*): car on ne seroit pas content des allegories que quelques Auteurs on dit y être renfermées, & encore moins des obscenités qu'un Philosophe Stoïcien, homme grave & serieux, a debité là-dessus. (1). Mais pour ne rien laisser à desirer sur ce sujet, je dois donner ici la liste des Nymphes & des Naïades: voici leurs noms par ordre alphabetique.

(1). La Mothe le Voyer dans son Hexam. rust.

Acasta	Amphithoé
Admer	Amphinome
Ægerie	Amphitas
Ægle	Amphyro
Agatete	Arethuse
Agavé	Asia
Amathie	Atté

(a) *Vidi Bacchum docentem Nymphas.*

DIEUX d'Occident. L.II. C.VIII.

Beroé	Galatée
Calianaste	Gralaxaura
Calliroé	Glaucis
Calypso	Halia
Casinaria	Hippo
Cercéis	Hyale
Clio	Jacra
Clotho	Janira
Clymene	Ianthé
Clytie	Idothée
Corasice	Idya
Creseis	Laodicé
Cydippe	Lara
Cymoduse	Leonthadome
Cymothoé	Ligea
Deiopée	Limneria
Dianaste	Lyceste
Dioné	Lycorias
Doris	Marcia
Dosithée	Melantho
Doxo	Melite
Drymo	Meloboris
Dynamne	Memnesthe
Electre	Metis
Ephyre	Minetra
Erece	Minopene
Eudore	Nemeritis
Europe	Neso
Eurybie	Nisæa
Eurymene	Nise

Ocyroé	Sangaris
Opis	Spio
Orithye	Styx
Panope	Syrinx
Panopea	Thaleſſa
Paſithoé	Thalia
Peloris	Thero
Perſa	Theſpie
Perſeis	Thetis
Petrea	Thoé
Pheruſa	Thyca
Pholoé	Thyella
Phyllidocé	Thysbé
Pitho	Thorebia
Plexaura	Thyche
Plione	Thyro
Polydora	Uranie
Proto	Xanto
Prymno	Zeuxo
Rhodea	Zexo.
Sagaritis	

Remarquons en paſſant que quelques-unes de ces Nymphes ſont nommées deux fois, ſuivant la maniere differente dont les Poëtes, deſquels Beger a tiré cette Liſte, pronoçoient leurs noms; & que d'autres, comme on a pû s'en appercevoir, ſont les mêmes que quelques-unes des Muſes.

CHAPITRE IX.

D'Eole & des Vents.

ON met aussi Eole parmi les Dieux de la mer, parce qu'on croyoit qu'il étoit le Dieu des vents & des tempêtes. Ce Prince, fils d'Hippotus, & que son merite a fait passer pour fils de Jupiter, vivoit du temps de la guerre de Troye, & regnoit, si nous en croyons Servius après Varron, sur les Isles qu'on appelloit Vulcanies, & qui ont depuis porté le nom d'Eolies. Ces Isles au nombre de sept, sont entre la Sicile & l'Italie, du côté du Promontoire de Pelore, ainsi que Diodore de Sicile & Pline le disent. Homere ne parle que d'une, qu'il appelle Eolie, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom, mais il la nomme ainsi à cause de son Roi Eole : c'étoit sans doute celle de Lipara, où il y a beaucoup de Volcans; ce qui a fait dire à Aristote, parlant de cette Isle, que la nuit on la voit éclairée par des feux. Strabon est du même sentiment, & c'est pour cela qu'on plaçoit

quelquefois dans ce lieu-là les forges de Vulcain ; fable fondée sur le nom que les Pheniciens donnerent à cette Isle : ces premiers Voyageurs y ayant abordé, & y ayant vû les feux qui en sortoient, la nommerent, comme Bochart l'a remarqué, *Nibaras*, ou *Nibras*, qui signifie *un flambeau*, *une torche allumée.*

C'est dans ces Isles qu'Eole regnoit lorsqu'Ulysse y aborda. Ce Prince étoit fort sage & fort prudent, & recevoit bien les étrangers ; il ne manquoit pas sur-tout de leur donner de bons avis touchant les danger de la navigation (1). Il s'appliquoit sur-tout à observer les vents par l'inspection de la fumée qui sortoit des antres de Lipara, comme Pline l'a remarqué : il poussa même si loin ses connoissances là-dessus, à l'aide d'un peu d'Astronomie (2) & par l'inspection du flux & du reflux de la mer, comme le dit Strabon (3) qu'il prédisoit souvent quel vent devoit souffler pendant quelques jours ; ce qui n'est pas impossible à prévoir, lorsqu'on a long-temps experimenté dans un climat, que le vent qui y regne un jour, y dure ordinairement quelques jours de suite. Comme il vivoit dans un temps où la navigation étoit fort imparfaite, & où il étoit fort

(1) Diod. de Sicile, l. 5.

(2) Ch. 1.

(3) Liv. 8.

difficile lorſqu'on s'éloignoit un peu des côtes, d'y revenir & d'éviter la tempête, on avoit ſouvent recours à lui pour ſçavoir quels vents devoient ſouffler pendant qu'on ſeroit ſur mer. Pluſieurs perſonnes ſe trouverent bien de ſes conſeils; & ſa réputation alla ſi loin, qu'on le regarda comme le Roi des vents, leur maître & leur ſurintendant (*a*).

Les Poëtes défigurerent enſuite cette hiſtoire par leurs fictions. Homere, au lieu de dire ſimplement qu'Ulyſſe qui avoit conſulté ce Prince, n'ayant pas ajouté foi à ſes conſeils, & étant demeuré ſur mer plus long-temps qu'il ne falloit, eſſuya une rude tempête qui fit perir ſa flotte à la vûe de l'Iſle d'Ithaque, dit d'une maniere enveloppée, qu'Eole avoit enfermé les vens dans une peau de bouc, & les avoit donnés à Ulyſſe, lui ayant défendu ſur-tout d'y toucher avant un certain jour. Il ajoûte que les Compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginerent que cette peau renfermoit ſes tréſors, & l'ouvrirent; & que dans ce moment les vents ſortirent avec fureur, & exciterent cette horrible

(a) . . . . *Hîc vaſta Rex Æolus antro*
Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frænat. Virg. Æneid. l. 1. Homere dit preſque la même choſe.

tempête qui les fit périr. Virgile d'un autre côté, travaillant d'après les idées du Poëte Grec, a encore embelli ce ſujet. Il dit (1) que Junon voulant éloigner Enée de l'Italie où elle ſçavoit que les Deſtins lui promettoient un établiſſement, alla trouver Eole dans les Iſles où il faiſoit ſon ſejour, & où il tenoit les vents enfermés dans une profonde caverne (*a*), qu'elle le pria d'exciter une tempête pour éloigner Enée d'Italie, & le reſte. Les autres Poëtes en parlent de même : on en vint juſqu'à dire qu'avant qu'Eole eût pris l'intendance des vents, ils cauſoient ſur la terre des renverſements épouvantables ; qu'ils avoient ſéparé la Sicile de la terre ferme ; qu'une tempête avoit autrefois ouvert ce fameux paſſage de l'Ocean dans la Mediterranée, qu'on appelle le Détroit de Gibraltar, &c.

(1) Eneid. l. 1.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que cette circonſtance des vents renfermés dans une peau de bouc, n'enveloppe quelque myſtere : les Mythologues (*b*) y ont fait pluſieurs découvertes

(*a*) Seneque raille Virgile d'avoir enfermé les vents dans une caverne, puiſqu'ils ne ſont tels que par leur mouvement impétueux ; mais cette critique tombe d'elle-même, puiſque ces vents ſont dans un antre, à peu près comme l'air dans l'Eolipile, d'où il ne cherche qu'à s'exhaler avec impetuoſité ; & cela ne fait qu'une queſtion de nom.

(*b*) Voyez Natal. Hiſt. d'Eole.

sur la nature des vents, qui seroient admirables si les Auteurs de cette fable y avoient pensé. On peut croire que par cette fiction Homere fait allusion à quelque ancienne coûtume, semblable à celle qui se pratique encore aujourd'hui dans la Laponie, où l'on trouve plusieurs Matelots qui vendent les vents à ceux qui s'embarquent, & leur promettent, moyennant une certaine somme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Il y a apparence que les Anciens pratiquoient quelque chose de semblable; ce qui a donné lieu à cette circonstance de vents renfermés dans la peau de bouc.

Eratosthene n'avoit pas pris si serieusement cette circonstance de la fable, lorsqu'il dit; *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où tous les vents étoient renfermés.* C'est un trait assez plaisant, mais que Polybe a très-bien refuté en soûtenant, comme nous l'avons dit plusieurs fois des fables en general, que le fond des voyages d'Ulysse est vrai; mais qu'Homere y avoit mêlé les fictions de la Poësie & les allegories de la Physique. Je soupçonne, par exemple, qu'il y en a une de cette

nature dans ce que ce Poëte dit des douze enfans d'Eole, six filles & six garçons qui s'étoient mariés les uns avec les autres : car si on ne veut point prendre cet article à la lettre, comme Diodore (1), on peut croire qu'il a voulu parler des douze vents principaux, qui se mêlent souvent dans les orages.

(1) Liv. 5.

Mais puisque nous sommes sur le chapitre des vents, nous remarquerons que la superstition Payenne alla jusqu'à les adorer comme des Divinités : on leur sacrifioit lorsqu'on entreprenoit quelque voyage, comme plusieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ovide parle du Temple que Scipion érigea aux tempêtes : Auguste, selon Seneque (2), bâtit un Temple dans les Gaules au vent Cyrcius ; & Virgile dit (3) qu'Enée sacrifia aux Zéphyres une brebis blanche : *Pecudem Zephyris felicibus albam* ; sur quoi il est bon de remarquer que les Grecs dans le culte qu'ils rendoient aux vents, & dans la fable d'Eole, qu'ils en avoient fait le Souverain, n'avoient fait qu'imiter les Peuples d'Orient, sur-tout les Perses qui, au rapport d'Herodote (4), rendoient un culte religieux à ces Divi-

(2) Quæst. nat. l. 5. c. 17.

(3) Eneid. l. 3.

(4) Liv. 1.

(a) *Tres Erici vitulos, & tempestatibus agnam Cædere . . jubet.*

Dieux d'Occident. L. II. C. IX.

nités fougueuses ; & c'est à cette coûtume que l'Auteur du Livre de la Sagesse fait allusion, quand il met au nombre des Divinités des Gentils, l'air & le vent : *aut ventum, aut celerem aërem Deos putaverunt* (1) ; & cela dans un temps où apparemment les fables des Grecs sur ce sujet, n'étoient pas encore passées en Orient.

(1) Sap. c. 3.

Pour revenir à l'histoire d'Eole, il est bon d'expliquer une circonstance que rapporte Homere (2), de l'Isle de Lipara où il regnoit. Ce Poëte dit que le Palais de ce Prince retentissoit tout le jour de cris de joye, & qu'on y entendoit un bruit harmonieux : car il y a apparence que cela est fondé sur les merveilles qu'on publioit de cette Isle : *Dans une des sept Isles d'Eole*, dit Aristote (3), *on raconte qu'il y a un Tombeau, dont on dit des choses prodigieuses.... On assûre qu'on y entend un bruit de Tambours & de Cymbales, avec des cris éclatans, &c.* Il est aisé de voir que tout cela est fondé sur le bruit que faisoit le feu enfermé dans les cavernes de cette Isle ; & par-là Homere fait allusion à l'ancien nom de l'Isle, qui étoit appellée *Meligornis*, comme Callimaque nous l'apprend (4) : *Diane alla chercher*, dit-

(2) Odyss. l. 10.

(3) Liv. des choses incroyables.

(4) Hymn. à Diane.

il, *les Cyclopes, & les trouva dans l'Isle de Lipara (c'est le nom qu'elle a présentement; mais alors elle étoit appellée Meligornis*) &c. Bochart (1) a très-bien remarqué que ce bruit souterrain, dont nous venons de parler, avoit fait donner ce dernier nom à cette Isle, puisque dans la langue des Pheniciens, *Meloginin*, ou *Menagginin*, signifie l'Isle de ceux qui jouent des instruments. Le même Auteur tire aussi très-heureusement de la même langue, l'origine du nom d'Eole & de toute cette fable, qui avoit été sans doute écrite par les Pheniciens, & il y a apparence que les Grecs ayant trouvé le mot *Aol*, qui dans cette langue, ainsi que *Aella* dans la Grecque, veut dire *tempête*; & ayant peut être lû dans les mêmes Annales le mot d'*Aolin*, c'est-à-dire, le Roi des vents & des tempêtes, en ont formé après Homere le nom propre d'un homme, qu'ils ont appellé Eole.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IX.

(1) Chan. l. 4.

Mais n'en déplaise à ceux qui ont inventé ces conjectures, je ne sçaurois être de leur sentiment. Le Prince dont je viens de faire l'Histoire, se nommoit véritablement Eole, & descendoit de l'ancien Roi de ce nom, qui étoit fils de Deucalion, dont les descendans après

avoir donné plusieurs Rois à la Grece, envoyerent plusieurs Colonies dans l'Asie mineure, dont ils peuplerent les côtes & passerent ensuite en Italie ; & voici comment Diodore de Sicile parle de cette derniere transmigration (1). Mimas, fils d'Eole, regnoit dans une partie de la Thessalie : son fils Hippotus qui lui succeda fut pere d'Eole II. & celui-ci d'Arnès qui donna son nom à la capitale de son Royaume. Cette Princesse s'étant laissée seduire par son Amant, son pere la vendit à un Marchand de Metaponte, qui la mena en Italie où elle accoucha peu de temps après de deux fils, qui furent adoptés par leur Maitre. Un meurtre qu'ils commirent dans la suite, les fit chasser de Metaponte : Eole se retira chez Liparus, fils d'Auson, qui regnoit sur les Isles Liparies, dont il épousa la fille, & lui succéda après sa mort. Eole eut plusieurs enfans : Astioche l'aîné regna sur les mêmes Isles, qu'on nommoit Eoliennes, du nom de son pere. Iocastes s'établit aux environs de Rheggio ; Xuthus, Androclée, Pheremon & Agathyrse regnerent dans plusieurs parties de la Sicile, & leurs descendans y demeurerent jusques à ce que les Doriens

(1) Liv. 1.

y envoyerent une colonie. Nous apprenons toutes ces circonstances de Diodore de Sicile (1), de Strabon (2) & d'Eustathe (3).

Les vents, comme nous l'avons dit, avoient aussi été érigés en Divinités; & quoique l'Antiquité nous ait transmis peu de choses sur le culte qu'on leur rendoit, nous apprenons cependant de Pausanias (4) « qu'on voyoit au bas d'une » montagne qui étoit près de l'Asope un » Autel consacré aux vents, à qui, dit-il, » certaine nuit de l'année un Prêtre offre » des sacrifices, & y pratique autour de » quatre fosses je ne sçais quelles cere» monies secrettes, propre à appaiser » leur fureur. Le même Prêtre pendant » cette ceremonie chante quelques vers » magiques, dont on dit que Medée se » servoit dans ses enchantemens ». On decouvrit encore il y a quelques années près de Nettuno en Italie, un Autel consacré aux mêmes Divinités, avec cette Inscription : *Ara Ventorum.* Herodote (5) & Strabon assûrent que les anciens Perses sacrifioient aux vents *, & dès-là on ne peut pas douter qu'ils ne les ayent regardés comme des Divinités, puisque le sacrifice est la marque la moins équivoque du culte de latrie. Vitruve

(1) Liv. 5.
(2) Liv. 1.
(3) Sur le septiéme de l'Odyssée.
(4) In Corinth.
(5) Liv. 1.
* ἀνέμοις.

parle de cette celebre Tour des vents qui étoit à Athenes, que M. Spon qui la découvrit, a fait dessiner, & en a donné la description dans le Tome second de son voyage de Grece (1). On voyoit sur cette Tour les huit principaux vents représentés avec leurs noms; mais on ne peut rien conclure de ce monument pour le culte rendu aux vents: Vitruve n'en parle que comme d'un morceau singulier d'Architecture.

(1) Pag. 176.

Voici ce qu'on peut tirer du peu de monumens qui nous restent, touchant la maniere de représenter les Vents. Sur la Tour dont on vient de parler, les huit principaux sont représentés comme de jeunes hommes avec des ailes, dont l'un paroît souffler, l'autre verser de l'eau d'une cruche, &c. Dans un Manuscrit de M. de Peyresc, conservé dans la Bibliotheque de S. Victor, on voit un bas-relief qui représente quelques Divinités, avec les Signes du Zodiaque, & un Vent qui souffle, qui a des oreilles de Satyre, & deux ailes sur le devant de la tête, comme Mercure. Enfin le Vent qui étoit à l'Autel de Nettuno, souffle dans une Coquille à peu près comme un Triton.

CHAPITRE X.

Des Sirenes.

PERSONNE n'ignore que les Poëtes repréſentent les Sirenes comme de belles perſonnes qui habitoient des rochers eſcarpés ſur le bord de la mer, où ayant attiré les paſſans par la beauté de leur chant, elles les faiſoient perir. Les uns veulent qu'elles fuſſent filles du fleuve Acheloüs & de la Nymphe Calliope, d'autres prétendent qu'elles ſortirent du ſang de la playe qu'Hercule fit au Dieu de ce fleuve, en lui arrachant une corne. Leur nombre n'eſt pas determiné : Homere n'en reconnoiſſoit que deux, d'autres en admettoient cinq; ſçavoir, Leucoſie, Ligie, Parthenope, Aglaphon & Mopſe; d'autres enfin ne reconnoiſſent que les trois premieres de celles que je viens de nommer (1). DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X.

On debite pluſieurs fables ſur leur ſujet : Ovide dit qu'elles accompagnoient Proſerpine lorſqu'elle fut enlevée, & que les Dieux leur accorderent des ailes

(1) Servius in lib. 5. Æn.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X.

pour aller chercher cette Princeſſe (*a*). Il ajoute que dans le deſeſpoir où elles furent de n'en point apprendre de nouvelles, elles s'arrêterent ſur des rochers où leur occupation fut de faire perir ceux qu'elles y attiroient.

(1) Odyſſ. l. 11.

Homere (1) qui place les Sirenes au milieu d'une prairie enſanglantée du meurtre de ceux qu'elles avoient fait mourir (*b*), nous apprend que le Deſtin leur avoit permis de regner juſqu'à ce que quelqu'un les eût trompées ; que le prudent Ulyſſe fut celui qui accomplit leurs deſtinées, ayant évité leurs embûches en bouchant les oreilles de ſes Compagnons avec de la cire, & ſe faiſant attacher au mât de ſon Vaiſſeau. Il ajoûte qu'elles en conçurent tant de deſeſpoir, qu'elles ſe précipiterent dans la mer, où elles furent changées en poiſſons de la ceinture au bas. C'eſt, pour le dire en paſſant, au ſujet de ces deux opinions

(a) *An quia cùm legeret flores Proſerpina vernos,*
De numero comitum miſſæ Sirenes eratis?
Quam poſtquam toto fruſtra quæſiſtis in orbe,
Protinùs ut veſtram ſentirent æquora curam,
Poſſe ſuper fluctus alarum inſiſtere remis
Optaſtis: facileſque Deos habuiſtis, & artus
Vidiſtis veſtros ſubitis flaveſcere pennis. Metam. l. 6.

(*b*) Virgile les place ſur des rochers environnés d'oſſemens.

Jamque adeò ſcopulos Sirenum adducta ſubibat,
Difficiles quondam, multorumque oſſibus albos. Æneid. l. 5.

d'Homere & de Virgile, qu'on agita il y a quelques années la queſtion, ſi les Sirenes étoient regardées par les Poëtes comme des poiſſons, ou comme des oiſeaux. Un illuſtre Prelat (1) crut décider la choſe, en diſant qu'avant leur Metamorphoſe, c'eſt-à-dire, avant qu'elles ſe fuſſent jettées dans la mer, on les regardoit comme des oiſeaux à cauſe des ailes que les Dieux leur avoient données; mais que depuis on doit les mettre au nombre des Divinités de la mer. DIEUX d'Occident. L. II. C. X.

(1) M. Huet,

Il falloit ajoûter à cela, qu'on doit conſiderer les Sirenes dans trois temps: d'abord c'étoient de belles filles, des Nymphes qui n'avoient rien de monſtrueux; c'eſt ainſi qu'elles étoient lorſqu'elles accompagnoient Proſerpine, & qu'elles cueilloient des fleurs avec elle dans les prairies d'Enna:

Cum legeret flores Proſerpina vernos,
De numero comitum miſtæ Sirenes eratis;

& qu'après avoir cherché cette Princeſſe par terre ſans la trouver, elles demanderent aux Dieux des ailes pour courir les mers:

Protinùs ut veſtram ſentirent æquora curam,
Poſſe ſuper fluctus alarum inſiſtere remis
Optaſtis;

ce qui leur fut accordé:

. . . Facilesque Deos habuistis, & artus
Vidistis vestros subitis flavescere pennis :

On doit dès-lors les regarder comme des oiseaux avec des visages de filles :

. . . . . Cum virginis ora geratis.

Enfin du moment que par le desespoir d'avoir été vaincues par Ulysse, elles se précipiterent dans la mer, on doit les considerer comme des poissons & des Divinités de la mer.

Cependant, pour ne rien dissimuler; je crois que M. Huet s'est trompé, & jamais l'Antiquité n'a regardé les Sirenes comme des poissons : ni Homere, qui les peint seulement sous la figure de femmes voluptueuses ; ni Virgile, ni Servius son Commentateur ; ni Ovide, qui les décrit ainsi :

. . . . . Vobis, Acheloides, undè
Pluma, pedesque avium, cum Virginis ora geratis?

ni aucun des autres Anciens, que je sçache, n'en a jamais eu cette idée ; & quand Homere dit que le desespoir d'avoir été vaincues par Ulysse les porta à se précipiter dans la mer, il ne parle point de leur metamorphose en poisson : ce sont les Peintres, les Sculpteurs, & les Relations qui parlent du poisson Si-

rene,

Sirene, qui ont donné lieu à repréſenter les Sirenes des Poëtes ſous cette figure. On en trouve même ſur d'anciennes Medailles avec des pieds de Coq ou de Moineau (*a*), & de differentes autres figures (*b*).

Si après toutes ces diſcuſſions nous voulons remonter à la ſource de cette fable, Servius nous apprendra qu'elle tire ſon origine de certaines Princeſſes qui regnoient autrefois ſur les côtes de la mer de Toſcane, près de Pelore & de Caprée, ou dans trois petites Iſles de la Sicile qu'Ariſtote appelle les Iſles des Sirenes. Ces petites Reines étoient fort débauchées, & attiroient par leurs charmes les Etrangers, qui ſe perdoient dans leur Cour par la molleſſe & par la dépenſe. Voilà ſans doute le fondement de tout ce qu'Homere dit des Sirenes(1), qu'elles enchantent ceux qui ont l'imprudence de les approcher & d'écouter leurs chants ; qu'elles les retiennent dans une vaſte prairie où l'on ne voit que des monceaux d'oſſements, & que des cadavres que le Soleil acheve de ſecher. Jamais, ajoute ce Poëte, leurs femmes &

(1) Odyſſ. l. 12.

(*a*) Voyez le Traité qu'a fait ſur ce ſujet M. l'Abbé Nicaiſe.

(*b*) Ovid. liv. 5. Metam. Elian. liv. 7. Servius, *in Æneid.* Voſſius, *de Idol.* l. 3. & l'Abbé Nicaiſe, *loc. cit.*

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X. leurs enfans ne vont au-devant d'eux, les saluer & se rejouir de leur retour ; ils y perissent tous.

(1) Proverb. c. 9. Ce que Salomon dit (1) des malheurs où s'exposent ceux qui s'abandonnent aux charmes de la volupté, ne sert il pas admirablement à confirmer l'idée que le Poëte Grec & le Commentateur de Virgile nous donnent des Sirenes ? « Ces » femmes insensées, dit le sage Roi, ap- » pellent ceux qui passent près d'elles, » & qui continuent leur chemin. Que » les petits, disent-elles, se détournent » pour venir à nous. Les eaux déro- » bées (*c'est-à dire les plaisirs dérobés*) » sont plus douces, & le pain qu'on » mange en secret est le plus agréable : » ces insensés ignorent que près d'elles » sont les Geants, & que leurs Convives » sont dans le plus profond de l'Enfer.

Quelque naturelle que soit l'explication que Servius donne à la fable des Sirenes, il y a des Auteurs qui croient qu'elle n'a d'autre fondement que l'équivoque du mot Grec *Syrein*, qui veut dire *tirer à soi*, ou *Syra*, qui signifie *chaîne*, ou selon Bochart, du mot hebreu *Sir*, qui veut dire *Cantique*, ou *Chanson*, d'où l'on a composé le nom des *Sirenes*, comme qui diroit *Chanteuses*.

Ne pourrois-je pas, pour concilier ces Auteurs, dire qu'il y a eu véritablement des Princesses débauchées qui demeuroient sur les bords de la mer, & qui ont donné lieu à toutes ces fables; mais que le nom des Sirenes ne leur a été donné dans la suite, que parce que ceux qui trouverent dans l'ancienne langue le mot *Sir*, ou *Syrein*, qui marquoit leur caractere, le prirent pour leur nom? & lorsqu'on a dit qu'elles étoient filles du fleuve Acheloüs, c'est que l'Isle de Taphos, d'où on dit que ces filles étoient sorties pour venir s'établir à Caprée, est à l'embouchure de ce fleuve.

Au regard des temps où elles vivoient, Ovide nous apprend que c'étoit du temps de Proserpine, & qu'elles accompagnoient cette Princesse dans les prairies du mont Etna où elle fut enlevée. Homere les fait vivre du temps d'Ulysse, après la guerre de Troye; & je pense que pour accorder ces opinions differentes, nous pouvons dire qu'elles n'ont pas vécu dans le même temps, mais les unes après les autres; que leur regne a duré jusqu'au temps d'Ulysse, qui fit peut-être périr la derniere Princesse de cette Isle. Il ne faut pas s'étonner que

les Poëtes ayent réuni tout ce qu'ils ont dit des Sirenes : ce n'est pas la premiere fois qu'ils ont rapproché ou reculé de plusieurs siécles les événemens des temps fabuleux ; & je crois que cela vaut mieux que de dire simplement que par la magnifique fable des Sirenes , Homere n'a eu d'autre vûe que de nous apprendre que son Heros évita les charmes de la volupté , lui qui le fait demeurer sept ans chez Calypso , & qu'il rend si amoureux de Circé. Je ne dois pourtant pas dissimuler qu'un ancien Auteur (1) a cru que l'origine de la fable des Sirenes vient de ce qu'auprès des Promontoires, ou de Sorente ou de Caprée, on entendoit un certain bruit harmonieux causé par les flots de la mer , resserrés entre des rochers, ce qui attiroit les passans qui y faisoient quelquefois naufrage. Sur quoi on peut dire que cette circonstance n'a peut-être pas peu contribué à embellir la fable ; du moins une pareille harmonie, mais beaucoup plus désagréable, a-t-elle contribué à celle de Charybde & de Scylla , comme nous le dirons une autre fois (2).

Mais , que veulent dire les Relations qui nous apprennent que les Pêcheurs ont quelquefois trouvé des Sirenes dans

(1) Archipe : V. Nat. l. 5.

(2) Hist. d'Ulysse.

la mer, à peu près comme celles que les Peintres repréſentent dans leur Tableaux, & qu'ils ont apportées à la Cour des Princes ? Je réponds à cela, qu'on a quelquefois trouvé des monſtres dans la mer, qui avoient une figure aſſez reſſemblante au viſage d'une femme, avec une queue de poiſſon, mais fort noirs & couverts d'écailles, & qui ne reſſembloient nullement ni aux Sirenes, ni aux Tritons des Poëtes; & l'on doit penſer que tous ces prétendus monſtres, Satyres, Nymphes, Sirenes, &c. dont les Relations des Voyageurs ſont remplies, n'ont jamais exiſté que dans le pays que Rabelais nomme le pays de Tapiſſerie.

Si l'on me demande encore ce qu'entendoit le ſaint homme Job (*a*), lorſqu'il diſoit qu'il pleuroit ſes malheurs ſur le ton des Sirenes? Je crois qu'il ne vouloit parler que de certains oiſeaux, qui, ſelon Pline (1), endormoient les paſſans par la douceur de leurs chants; & comme ils habitoient dans les déſerts, le ſaint homme a voulu marquer par-là, l'affreuſe ſolitude où il étoit réduit: *ſicut paſſer ſolitarius in tecto.*

(1) Liv. 10. c. 49.

(a) *Factus ſum frater Sirenum, & ſodalis paſſerum.* Job, cap. 30.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X.

On trouve des Interprétes de l'Ecriture-Sainte qui ont prétendu que le Prophête Isaïe (1) avoit aussi voulu parler des Sirenes, lorsqu'il prédit que la ville de Jerusalem seroit habitée par des monstres qui devoient avoir la partie superieure du corps semblable à une belle femme, & les pieds & la queue d'un âne : c'est du moins cette idée qui a donné lieu à l'ancien Architecte qui a bâti l'Eglise de Notre-Dame de Paris, de faire graver sur un des Portiques une Sirene avec le corps d'une femme, & les pieds & la queue de cet animal (2). J'avoue que les Septante, & après eux saint Jerôme, ont traduit le mot *Tanin*, dont s'est servi le Prophete, par celui de *Sirenes*; mais il est clair qu'Isaïe n'a voulu marquer en cet endroit-là, que la solitude où devoit être réduite un jour la ville de Jerusalem, en prédisant que les monstres mêmes y feroient leur sejour; & qu'il n'a fait aucune allusion à la fable des Sirenes, non plus que le Prophete Jeremie, aux Lamies (*a*) qui

(1) Cap. 13. *verf. ultim.*

(2) Nicaise *loco cit.*

(*a*) Philostrate, *in vita Apol.* dit que les Lamies avoient le visage comme une femme, & la gorge fort blanche qu'elles laissoient voir aux passants pour les attirer & les devorer. On croit que le nom de Lamie vient de *Lamos*, qui veut dire *gosier*, ou de *Laniare*, qui veut dire *devorer*, ou plûtôt du mot Arabe *Lanama*, qui selon Bochart, signifie la même

découvroient leur sein aux passans pour les attirer & les dévorer, & qui étoient des especes de Dragons qui se cachoient dans les buissons, où ils dévoroient les passans qui s'en approchoient.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X

chose. Il y a eu autrefois une Lamie, Maîtresse de Jupiter, dont Junon fit mourir les enfans: elle devint si furieuse, qu'elle devoroit tous ceux qu'elle trouvoit.





LIVRE TROISIEME.

Des Dieux de la Terre.

Dieux d'Occident. Liv. III.

L'ANCIEN Paganiſme ne s'étoit pas contenté de remplir le Ciel & la Mer de Dieux & de Déeſſes, il en avoit encore peuplé toute la Terre. La Terre elle-même étoit une Divinité, & toutes ſes parties avoient leurs Dieux particuliers; ainſi les bois avoient leurs Dryades, leurs Hamadryades, leurs Satyres, &c. Les montagnes leurs Oréades; les bleds, les jardins, & les campagnes, une infinité de Dieux particuliers qui y préſidoient, & qui veilloient à la conſervation des fruits; les maiſons, leurs Lares & leurs Penates, & chacun de ces Dieux avoit ſes fonctions marquées, ſes honneurs & ſon culte. Il eſt vrai que la plûpart de ces Dieux n'étoient que des Etres phyſiques, que la crainte ou le beſoin avoient fait inventer; on ne peut pas nier cependant qu'il n'y en ait eu

quelques-uns qu'on peut regarder comme des Dieux animés : c'étoient des hommes illustres, qui s'étoient distingués, ou dans la culture des champs & des jardins, ou par quelque invention utile au labourage, & qui pour cela avoient reçu les honneurs de l'Apotheose.

Au reste, ces Dieux de la Terre & de la Campagne n'étoient pas tous du du nombre de ceux qu'Ovide appelle la *Populace des Dieux*, & il y en avoit du premier ordre. Varron qui les invoque au commencement de son Ouvrage de la Vie Rustique, dit qu'il y en avoit douze, qu'il appelle *Consentes*, differens de ces douze grands Dieux du conseil, dont nous avons parlé dans le premier Volume. D'abord Jupiter & la Terre, dont l'un étoit le pere & l'autre la mere; 2°. Le Soleil & la Lune, ausquels on a de si grands egards dans le temps des semailles, & qui influent beaucoup sur les fruits de la campagne & sur la recolte. 3°. Cerès & Bacchus, dont les productions sont si nécessaires à la vie. 4°. Robigus & Flora, qui empêchent que les fruits ne se gâtent, & qui les font fleurir & meurir à propos. 5°. Minerve & Venus, dont l'une avoit

soin des Oliviers, & l'autre des Jardins. 6°. Enfin l'Eau, & *Bonus-Eventus*, parce que sans eau la terre demeure seiche, & sans le bon succès, on ne fait point de récolte, ou on la fait mauvaise.

Virgile, dans le commencement de ses Georgiques, fait à peu près une invocation pareille, & semble avoir copié Varron : « Astres, qui éclairez l'Univers, dit-il, qui nous ramenez tour à » tour les diverses saisons de l'année : » vous Bacchus, vous Cerès, Divinités » qui nous avez appris à préferer les » moissons aux glands de nos forêts, & » à mêler avec l'eau de nos fleuves cette » divine liqueur que vous avez inventée : Faunes, Dryades, Dieux tutelaires des Campagnes, venez ensemble à mon secours, ce sont vos bienfaits que je chante : & toi, Neptune, » à qui la terre frappée de ton trident, » offrit un cheval fougueux ; divin habitant des bois ; Aristée, dont les » nombreux troupeaux paissent dans les » gras pâturages de l'Isle de Cée ; Pan » Dieux des Bergers, quittez vos forêts & vos montagnes, le Lycée & le » Menale, dont le sejour fait toutes » vos délices ; venez, Dieu que Tegée » revere, venez favoriser mon entre-

» prise. Minerve, qui fites sortir de la terre le premier Olivier; Triptoleme, qui fûtes l'inventeur de la charrue; & vous Sylvain, venez, appuyé sur le tronc d'un Cyprès qui sert à affermir vos pas: enfin vous tous, Dieux & Déesses, dont le soin s'étend sur les campagnes, qui répandez dans le sein de la terre une secrette fécondité, & qui versez les pluyes abondantes sur les champs cultivés ».

Telle est d'abord l'idée qu'on doit avoir des Dieux de la Terre: commençons par le Génie qu'on croyoit l'animer.

CHAPITRE I.

Démogorgon.

NOUS mettons avec raison Démogorgon à la tête des Divinités de la Terre, puisqu'il en étoit le Génie, comme son nom le signifie (*a*). Boccace dans sa Genealogie des Dieux (1), en parle sur l'autorité de Theodontion,

(1) Liv. 1.

(*a*) Ce nom est composé de deux mots grecs δαιμων & γοργων; *Genie ou Intelligence de la terre.*

Dieux d'Occident. L. III. Ch. I.
qui avoit lui-même copié Pronapidès ; & ce qu'il en raconte se réduit à ceci. Demogorgon étoit un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle & défiguré, qui habitoit dans les entrailles de la terre. Il avoit pour compagne l'Eternité & le Chaos : s'ennuyant, ajoute-t-on, dans cette triste solitude, il fit une petite boule sur laquelle il s'assit, & s'étant élevé en l'air, il environna toute la terre, & forma ainsi le Ciel. Ayant passé par hazard sur les monts Acro-Cerauniens (*a*), il en tira de la boue enflammée, qu'il envoya dans le Ciel pour éclairer tout le monde, & forma ainsi le Soleil, qu'il donna en mariage à la Terre, d'où nâquirent le Tartare & la Nuit, &c.

Les Auteurs que j'ai cités donnent plusieurs enfans à Démogorgon, & Boccace en a dressé un arbre génealogique. Le premier de ses enfans étoit la Discorde litigieuse. Démogorgon, disoit Pronapidès, troublé dans le fond de son antre par les douleurs que sentoit le Chaos, lui ouvrit le ventre & en tira la Discorde, qui sortit du fond de la

(*b*) Mot qui veut dire, *frappé de la foudre*. Le sommet de ces Montagnes jettoit quelquefois des flammes ; ce qui suffit pour expliquer cette circonstance de la fable.

Terre, pour venir habiter sur sa superficie. Il en tira de même Pan, qui est son second fils, & les trois Parques, Clotho, Lachesis, & Atropos; puis le Ciel, Python, & la Terre qui fut son huitiéme enfant. La Terre eut ensuite plusieurs autres enfans dont on ignoroit le pere; sçavoir, la Nuit, le Tartare, Pharca, Tagès, & Antée. Le neuviéme enfant de Démogorgon fut l'Erebe qui eut lui-même une grande posterité; mais j'ai honte de rapporter de pareilles rêveries.

Il est aisé de juger que ce n'est là qu'une fable physique, une Theogonie particuliere, sous l'enveloppe de laquelle les Anciens ont renfermé d'une maniere fort grossiere le mystere de la création du monde, qu'une Tradition défigurée leur avoit appris. Voici à peu près de quelle maniere cette fable s'est introduite. Les Arcadiens ayant vû que la terre portoit d'elle-même des fleurs & des fruits; qu'elle formoit des fontaines, des ruisseaux & des Rivieres; qu'elle jettoit souvent des feux & des flammes, & qu'elle étoit sujette à des tremblemens, s'imaginerent qu'elle étoit animée, & donnerent à la Divinité qu'ils crurent qui y présidoit, le nom de *Dé-*

DIEUX d'Occident. Liv. III.

mogorgon. On avoit tant de vénération pour ce nom terrible, qu'il n'étoit pas permis de le prononcer; & on peut croire que ce que Lucain (1) & Stace (2) disent du Dieu qu'il n'est pas permis de nommer, doit s'expliquer de Démogorgon.

(1) Liv. 6. (2) Liv. 4.

Il y a apparence que les Philosophes n'entendoient par cette Divinité, que cet esprit de chaleur qui donne la vie aux plantes (*a*); mais le peuple s'imaginoit que c'étoit un véritable Dieu, résidant aux entrailles de la terre, auquel on offroit des sacrifices, sur-tout en Arcadie. N'oublions pas de dire cependant que quelques Auteurs ont cru que Démogorgon avoit été un Magicien si habile dans son art, qu'il gouvernoit à son gré les Ombres & les Esprits aëriens, se faisoit obéir en tout ce qui leur commandoit, & punissoit séverement ceux qui n'exécutoient pas ses ordres.

(a) *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus Mens agitat molem.* Virgil. Georg. lib. 2.



CHAPITRE II.

De la Terre, adorée sous differens noms.

Dieux d'Occident. L. III. Ch. I.

La Terre fut une des principales & des plus anciennes Divinités du Paganisme, & il y a eu peu de Peuples idolâtres qui ne lui ayent rendu un culte religieux : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les Philosophes ont pensé ou du moins affecté de penser comme le peuple. Platon dit dans le Timée & dans les Loix, que le Monde, le Ciel, les Astres, & la Terre, sont autant de Divinités ; Heraclide de Pont son Disciple, sans parler des autres, range aussi la Terre au nombre des Dieux, surquoi on peut consulter Ciceron, dans son premier Livre de la Nature des Dieux.

On sçait que la Terre a porté plusieurs noms : le plus ancien de tous est celui de Titaïa, ou Titée, dont parlent Sanchoniathon, Diodore, & plusieurs autres Anciens. Ce nom, comme nous l'avons dit dans l'Histoire des Princes Titans qui étoient ses enfans, signifie *boue*, ou

Dieux d'Occident. L. III. Ch. I. *terre*, & dès-là il lui étoit très-convenable, aussi-bien que celui d'*Uranus* à son époux, qui signifioit le Ciel : & comme les Payens ne reconnoissoient rien, après le Chaos, de plus ancien que le Ciel & la Terre, on en doit conclure que c'étoient leurs deux premieres Divinités. Un autre nom de la Terre étoit celui de *Rhea*, femme de Chronos ou Saturne, Déesse plus jeune d'une génération que Titée, mais souvent confondue avec elle : on la confondoit encore avec Diane, Cerès & Proserpine, avec cette distinction cependant, que Diane étoit prise pour l'Hemisphere superieur de la Terre, & Proserpine, ainsi que le Dieu Tellumo, que l'on avoit cru le même que Pluton, pour l'Hemisphere inferieur ; enfin *Ops*, & *Tellus*, *Vesta*, *Bona-Dea*, Cybelle, la Grande-Mere, étoient aussi d'autres noms qu'on donnoit à la Terre (*a*). Comme nous avons suffisamment parlé des Déesses qui portoient les premiers de ces noms, il ne nous reste qu'à exposer la Mythologie ancienne par rapport aux autres.

(1) De Civ. Dei, l. 7. c. 24. Varron dans saint Augustin (1), rend

(*a*) Nous avons trois Hymnes sous le nom d'Orphée en l'honneur de la Terre, l'un sous le nom de Rhea, l'autre sous celui de la mere des Dieux, & le troisiéme sous son nom propre de Terre.

raison de ces differents noms, & en explique le mystere. » Ils croyent, dit-il, » que Tellus est la Déesse Ops, parce » qu'elle s'amende par le travail (1) ; la » Mere des Dieux, parce qu'elle engendre beaucoup de choses ; la grande » Mere, parce qu'elle produit des alimens ; Proserpine, parce que les bleds » sortent de son sein ; Vesta, parce qu'elle » se revêt d'herbes & de gazons : c'est » ainsi qu'ils rapportent plusieurs Déesses » à celle-ci, & avec quelque fondement. On l'appelle aussi, *dit le même* » *Auteur*, la Mere des Dieux : le tambour qu'on lui donne, est une figure » du globe de la terre ; les tours qu'elle » porte sur la tête, représentent les villes ; les siéges dont elle est environnée, marquent que tandis que toutes » choses se meuvent autour d'elle, elle » seule demeure immobile. Les Prêtres » Eunuques qui la servent, montrent » que pour avoir des grains & des semences, il faut cultiver la terre, parce » que tout se trouve dans son sein. De » ce qu'ils s'agitent & se tourmentent » devant elle, c'est pour apprendre à » ceux qui cultivent la terre à ne demeurer pas oisifs, parce qu'ils ont toujours quelque chose à faire. Le son

(1) Ops, ab opere.

» des cymbales, marque le bruit que » font les outils du labourage ; & elles » sont d'airain, parce que ces outils » étoient autrefois de ce metal, avant » qu'on eût trouvé le fer. Le Lion dé- » lié & apprivoisé, fait entendre qu'il » n'y a point de terre si sauvage & si » sterile, qui ne puisse être domptée & » cultivée ».

Les Romains & les autres Peuples du pays Latin sacrifioient à la Terre, dans différentes saisons de l'année. D'abord le 24. de Janvier, pour la prier de donner croissance aux grains, & aux autres fruits qu'elle porte ; & les fêtes qu'on célébroit à cette occasion, s'appelloient *les Féries de la Semaille*, *Feriæ Sementinæ.* La seconde Fête qu'on célebroit à son honneur, & dans laquelle on l'invoquoit pour qu'elle reçût du Soleil une chaleur moderée, & des rayons favorables à la conservation des fruits, étoit nommée *la Fête de la Joye* ; c'est du moins comme je crois qu'il faut traduire le nom d'*Hilaria* qu'elle portoit : on la célébroit le huitiéme des Kalendes d'Avril, temps auquel les jours, comme le remarque Macrobe (*a*), commencent

(a) *Celebratur Lætitiæ exordium ad octavum Kalendas Apriles, quem diem Hilaria appellant, quo primùm tempore Sol*

à être plus longs que les nuits.

Cœlius Rhodiginus (1) croit que cette Fête étoit célébrée en l'honneur de Pan; mais il eſt contredit en cela par toute l'Antiquité, qui atteſte que c'étoit à la Terre, ſous le nom de la grande-Mere des Dieux, qu'elle étoit conſacrée. Je pourrois alléguer pour le prouver, le témoignage d'une infinité d'Auteurs; mais je me contente de nommer le ſeul Herodien, qui le dit poſitivement, (b) & qui a été ſuivi en cela par Lylio Giraldi, Caſaubon, le P. Petau, Lacerda, Lazius, Struck, Meurſius, Gronovius, & pluſieurs autres.

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. I.

(1) Ant. 6. c. 16.

La troiſiéme Fête qui étoit célébrée le premier jour de Mai en l'honneur de la Terre ſous le nom de la Bonne Déeſſe, étoit appellée *Damium*, d'un nom de cette Déeſſe, qu'on ſurnommoit *Damia*, ainſi que nous l'apprenons de Feſtus: *Dea quoque iſta* Δαμία *appellabatur*. Les Critiques ſont embaraſſés de la ſigni-

longiorem diem nocte protendit. Macr. Sat. l. 1. c. 21.

(b) *Veris initio, ſtato ſolemnique die pompam Matri Deûm Romani celebrant. In ea, quæ apud quemque ſunt divitiarum præcipua, ſuppellexque pleraque Imperatoria, materiæ aut artis ſpectanda, præferri ante Deam ſolent. Paſſimque omnibus ludendi licentia permiſſa, ſic ut perſonas induant quas cuique libitum, nullamque non Magiſtratuum quoque imaginem, prout cujuſque ſtudium, repræſentent: ſic ut non temerè à falſis veros dignoſcas.*

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. I.

(1) De Har. Resp.

fication de ce nom, & lui donnent plusieurs étymologies, mais Cicéron nous en apprend la véritable (*a*).

Lorsque le temps destiné à la célébration de cette Fête étoit arrivé, les Vestales se transportoient dans la maison du souverain Pontife, pour faire un Sacrifice à la Bonne Déesse, Divinité mystérieuse dont les hommes ignoroient le nom, qui n'étoit connu que des femmes. Ce Sacrifice institué pour le salut & la prosperité du peuple Romain, se faisoit avec de grands préparatifs, & une étonnante circonspection. On ornoit à grands frais le logis où la Fête se célebroit, & comme on choisissoit la nuit pour cette cérémonie, une infinité de lumieres en éclairoient les appartemens. Le principal soin étoit de n'admettre à cette Fête que des femmes, d'en écarter les hommes, aussi-bien que le maître même de la maison, ses enfans & ses esclaves d'un

(c) Δάμιον est un mot du Dialecte Dorique, & est mis pour *δήμιον*, c'est-à-dire, *δημόσιον* *public* Paulus & ceux qui l'ont suivi ont pris cette expression pour une contre-verité, comme si elle signifioit qu'il n'y avoit rien de moins public que cette fête, qui étoit celebrée en particulier par les femmes; au lieu que sa veritable signification vient de ce que c'étoit pour le Peuple qu'on y offroit le sacrifice à la bonne Deesse, c'est ainsi que Ciceron l'entend. Harusp. Resp. c. 17. *Sacrificium bonæ Deæ per Virgines Vestales pro populo, seu pro salute populi Romani fiebat, & in ea domo in qua erat imperium.*

autre sexe que celui de la Déesse qu'on honoroit. La superstition alloit jusqu'à condamner les fenêtres par où les passans auroient pû appercevoir des mysteres si secrets, & jusqu'à tirer des rideaux sur les peintures qui représentoient des hommes, ou des animaux mâles.

Le même voile qui nous a caché les mysteres de Cerès Eléusine, nous a dérobé la connoissance du culte secret qui s'observoit pendant la Fête consacrée à la Bonne Déesse. Il n'est pas possible de parler avec certitude du nom de cette Divinité, & des hommages qu'on lui rendoit. Les Historiens même de Rome avouent sur ce point leur ignorance, & ce que quelques-uns en ont dit, ne passe pas le bornes de la conjecture. Macrobe attribue le titre de Bonne Déesse à Cybele, ou à la Terre, parce qu'etant la source de tous les biens, elle fournit à nos besoins. Plutarque semble la confondre avec Flore, autre sorte de Divinité dont nous parlerons dans ce Livre. Varron prétend qu'elle fut femme de Faunus, & que sa conduite pleine de modestie & de pudeur, lui merita les honneurs divins. Elle fut si chaste, ajoute cet ancien Auteur, que jamais elle n'en-

visagea d'autre homme que son mari. Pour cette raison les femmes seulement étoient admises au Sacrifice solemnel qui se célébroit tous les ans pour honorer sa memoire. La superstition du peuple alloit même jusqu'à se persuader que la Déesse devoit frapper d'aveuglement tout homme qui auroit osé porter ses regards sur les mysteres qui faisoient l'objet de la cérémonie.

Le lieu où se faisoit cette Fête nocturne étoit paré de fleurs & de différens feuillages; on en excepte le myrthe, soit parce que selon la Tradition fabuleuse rapportée par Plutaque, Faunus employa les branches de cet arbrisseau, pour punir l'intempérance de sa femme, qui avoit bû du vin contre l'usage de ces temps-là; soit parce que le myrthe est consacré à Venus Déesse impudique, dont le culte ne s'accordoit point avec celui d'une Divinité reconnue par les Romains pour un modéle de la chasteté conjugale.

Quoique la plûpart des Modernes ayent cru que la célébration de ce Sacrifice mysterieux fût fixée dans la maison du souverain Pontife, nous avons la preuve du contraire dans le discours de Ciceron sur les Reponses des Aruspices.

Il dit que le lieu prefcrit pour cette folemnité, ne pouvoit être ailleurs que dans le logis des premiers Magiftrats, qui par la prérogative attaché à leurs charges, avoient ce qu'il appelle *Imperium*, c'eft-à-dire une autorité abfolue, & le droit d'Aufpices. Or ce droit ne convenoit qu'aux Confuls & aux Préteurs : Dion confirme la même chofe (1), & Plutarque nous apprend qu'au temps de la conjuration de Catilina, les Dames Romaines célébrerent la Fête de la Bonne Déeffe chez Ciceron, qui étoit alors Conful.

(1) Liv. 57.

J'ai dit que cette Fête fe célébroit le premier jour de Mai, ce qui ne doit s'entendre que depuis la réformation du Calendrier faite par Jules Céfar, car auparavant elle tomboit dans le mois de Décembre, comme il eft aifé de le prouver par la deuxiéme Lettre de Ciceron à Atticus(2). Elle eft datée du premier jour de Janvier, & Ciceron y fait le recit de l'attentat de Clodius, comme d'une nouvelle toute recente. Les Calendriers qui fuivirent la correction Julienne, placerent cette Fête au premier jour de Mai.

(2) Liv. 1.

Ajoutons que les Grecs avoient auffi leur Bonne Déeffe, & auffi peu connue

que celle des Romains, par le ſoin qu'on avoit de cacher les infamies qui accompagnoient ſes myſteres.

On ne dit rien ici de Clodius qui s'introduiſit déguiſé dans la maiſon de Céſar, dans le temps qu'on y célébroit la Fête de la Bonne Déeſſe, ce qui obligea ce Dictateur de répudier ſa femme Pompéia, parce que cette avanture n'eſt ignorée de perſonne.

Enfin la quatriéme Fête en l'honneur de la Terre, s'appelloit *Opalia*, d'Ops, un des noms de cette Déeſſe. Anciennement elle étoit célébrée le quatorze des Kalendes de Janvier, le même jour que celle des Saturnales, ce qui a fait croire à Suidas que cette derniere Fête étoit également célébrée en l'honneur de Saturne, & de la Mere des Dieux; en quoi il s'eſt certainement trompé, puſque lors de la reformation du Calendrier, les Saturnales paſſerent au ſeize des Calendes de Janvier, pendant que les Opales continuerent d'être célébrées le quatorze.

On ne ſçait pas trop ſous quelle figure les Romains repréſentoient la Terre : il y a apparence que c'étoit ſous celle d'une femme; mais on ignore quelles marques particulieres la diſtinguoient des

des autres Déeſſes. Car quoiqu'elle fût confondue ſouvent avec Cybele, & les autres que nous avons nommées, elle avoit cependant une image & un culte particulier. Nous la voyons quelquefois repréſentée ſous la figure d'un Globe.

CHAPITRE III.

De Cybele, ou de la mere des Dieux.

ON raconte tant de choſes particulieres de cette Déeſſe, que quoiqu'elle ſoit la même que la Terre, nous avons cru qu'elle meritoit un Chapitre particulier. Voici d'abord de quelle maniere Diodore de Sicile rapporte ſon Hiſtoire. (1).

» Les Phrygiens diſent qu'ils avoient » autrefois un Roi nommé Meon (*a*), qui regnoit auſſi ſur la Lydie. Ce Prince

(1) Liv. 3. c. 30.

(*a*) Ce Meon, que Xantus, dans Denys d'Halicarnaſſe appelle Manès, a été vrai-ſemblablement le premier Roi de Lydie, auſſi dit-on qu'il étoit fils de Jupiter; car dans le ſtyle des anciens Auteurs, le commencement des temps hiſtoriques de chaque nation eſt décrit comme le commencement du genre humain, & lorſque la ſucceſſion des Rois n'eſt plus connue, ils font habiter la terre par les Dieux, de quelqu'un deſquels le premier Roi deſcend toujours. Ce Meon, ou Manès donna ſon nom aux Méoniens.

» épousa une femme nommée Dindyme » (*a*) dont il eut une fille. Ne voulant » pas l'élever, il l'exposa sur le mont » Cybele : cependant les Dieux permi- » rent qu'elle fut allaitée par des femelles » de Leopards & d'autres animaux féro- » ces. Quelques Bergeres du lieu l'ayant » remarqué, enleverent cette enfant, & » l'appellerent Cybele, du nom du lieu » où elles l'avoient trouvée. Cette fille » devenue grande surpassoit ses compa- » gnes, non-seulement par sa beauté & par » sa sagesse, mais aussi par son esprit : car » elle inventa une flûte composée de » plusieurs tuyaux, & ce fut elle qui la » premiere fit entrer dans les Chœurs, » les tymbales & les tambours. Elle gué- » rissoit par des purifications & par des » airs de musique, les maladies des en- » fans & celles des troupeaux. Comme » elle avoit sauvé plusieurs enfans, & » qu'elle en avoit souvent entre les bras, » elle fut appellée d'un commun con- » sentement, Mere de montagne. Le » principal de ses amis étoit Marsyas, » Phrygien, homme recommandable par » son esprit & par sa tempérance (*b*).

(*a*) Xantus donne pour femme à Meon Callirhoé fille de l'Ocean.

(*b*) Voyez ce qu'on a dit de ce Marsyas, dans l'histoire d'Apollon.

» Cybele étant parvenue en âge de » puberté, devint amoureuse d'un jeune » homme du pays, appellé d'abord Atys » & ensuite Papas. Ses parens la recon- » nurent dans le temps qu'elle avoit eu » un commerce secret avec lui, & qu'elle » en étoit devenue grosse. Ils la mene- » rent sans en rien sçavoir à la cour du » Roi son pere. Ce Prince la crut d'a- » bord fille ; mais ayant découvert le » contraire, il fit mourir Atys & les Ber- » geres qui avoient trouvé & nourri sa » fille, & il voulut qu'on laissât leurs » corps sans sépulture. Cybele transpor- » tée d'amour pour ce jeune homme, & » affligée de l'avanture de ses nourrices, » devint folle, & se mit à courir le pays » en pleurant & en battant du tambour. » Marsyas ayant pitié de son infortune, » à cause de l'amitié qu'il lui avoit au- » trefois portée, se mit à la suivre : ils ar- » riverent ensemble chez Bacchus à Ny- » se, & ils y trouverent Apollon.

» On dit qu'après que ce Dieu eut » consacré dans l'antre de Bacchus sa » lyre & les flûtes de Marsyas, il devint » amoureux de Cybele, & l'accompa- » gna dans ses courses jusqu'aux monts » Hyperboréens. Vers ces temps-là » les Phrygiens furent affligés par de

» cruelles maladies, & la terre ne pro» duisoit plus aucun fruit. Ayant deman» dé à l'Oracle un secours à leurs maux, » on dit qu'il leur ordonna d'enterrer le » corps d'Atys, & d'honorer Cybele » comme une Déesse : mais comme le » corps d'Atys avoit été entierement » consumé par le temps, ils le représen» terent par une figure devant laquelle » ils firent de grandes lamentations, & » appaiserent la colere de celui qu'ils » avoient injustement mis à mort, cere» monie qu'ils ont conservée jusqu'à pre» sent. Ils instituerent à l'honneur de » Cybele des Sacrifices annuels, sur les » mêmes Autels qu'elle avoit autrefois » élevés : enfin ils lui bâtirent un superbe » Temple dans la ville de Pessinunte » en Phrygie, & y établirent des Fê» tes ».

L'Auteur que je viens de copier, & qui composoit son Ouvrage de différents morceaux qu'il avoit recueillis, ou de ses lectures, ou dans ses voyages, après avoir parlé ainsi de Cybele dans le Livre troisiéme, en rapporte au Livre 5e. une tradition tout-à-fait différente. « Du » commerce que Jupiter avoit eu avec » Electre l'une des filles d'Atlas, dit-il, » nâquirent Dardanus, Jasion, & Har-

» monie : celle-ci ayant épousé Cadmus dans le temps que cherchant Europe il avoit passé jusques dans la Samothrace, les Dieux voulurent bien assister au festin des nôces ; plusieurs d'entr'eux firent des présens aux mariés, & les autres Dieux applaudirent tous à ce mariage par des acclamations de joye. Quant à Jasion, on dit qu'il épousa Cybele, & qu'il eut de cette Déesse un fils nommé Corybas ; mais peu après ayant été mis au rang des Dieux, Cybele & Corybas se retirerent en Asie, où ils porterent les mysteres de la Mere des Dieux. Cybele épousa ensuite le premier Olympus, qui la rendit mere d'Alée, à laquelle elle donna son nom de Cybele. Corybas de son côté se maria avec Thebé fille de Cilix, & donna le nom de Corybantes à ceux qui entroient dans une espece de fureur en celebrant les mysteres de la Déesse ».

Arnobe a dit qu'Atys étoit un jeune garçon qui gardoit les troupeaux, & que Cybele déja vieille en devint amoureuse (*a*) ; & quoiqu'elle fût Reine, il ne

(a) *Contra decus ætatis illa Peßinuntia Dyndimene in bubulci unius amplexu flagitiosa appetitione gestire.* Lib. 4. adv. Gentes.

laissa pas de la mépriser, ce qui fait dire à Tertullien, que Cybele avoit soûpiré pour un ingrat (*a*). Mydas Roi de Pessinunte, continue Arnobe, voyant la fierté du jeune berger, en conçut bonne espérance, & lui destina sa fille en mariage ; mais comme il appréhendoit la jalousie de la Reine amoureuse, il prit la précaution de faire fermer les portes de la ville le jour qu'on célébroit le mariage. Cybele avertie qu'une jeune rivale lui enlevoit son amant, courut comme une furieuse à Pessinunte, & en ayant fait rompre les portes, ou obligé les Gardes à les lui ouvrir, ce que la Fable exprime en disant que d'un coup de tête elle les avoit renversées, elle entra dans la ville avec ses troupes, y fit beaucoup de ravage, & ayant enfin trouvé Atys caché derriere un Pin, elle le fit traiter comme Cœlus avoit été traité par son fils (*b*). Agdistis, c'étoit le nom de la rivale de Cybele, n'ayant pû survivre à la disgrace de son Amant, se tua de désespoir.

(a) *Cybela Pastorem suspirat fastidiosum.* Apol. c. 15.

(b) Minutius Felix fait allusion à cette Histoire, lorsqu'il dit : *Cybele Dyndimene, pudet dicere, adulterum suum infeliciter implicitum, quoniam ipsa deformis erat & vetula, ut multorum Deûm matrem, ad stuprum illicere non poterat exsecuit : ut Deum scilicet faceret eunuchum.* In Octav.

Servius (1), Tatien (2), Lactance & S. Augustin racontent un peu differemment l'Histoire de Cybele & d'Atys ; mais il paroît toujours qu'il s'agissoit des amours d'une vieille Reine pour un jeune homme qui la méprisa. Quelques Auteurs prétendent que tout cela n'est fondé que sur ce que le jeune Atys étant Prêtre de Cybele, ne garda pas la chasteté qu'il lui avoit vouée, & qu'il s'en punit lui-même de la maniere la plus cruelle : & on n'ajouta que la Déesse l'avoit changé en Pin, que parce que cet arbre lui étoit consacré. Mais il y a plus d'apparence, comme le remarque Vossius (3), qu'il s'agit d'une véritable Histoire ; & la difference qui se rencontre sur ce sujet dans les Auteurs ne doit point nous éloigner de ce sentiment, puisqu'il est presqu'impossible de trouver de l'uniformité sur des Histoires si anciennes.

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

(1) Sur le neuviéme de l'Eneide.

(2) *Contra Gentes.*

(1) De orig. Idol. l. 1. c. 10.

Catulle qui a fait un petit Poëme des amours de Cybele & d'Atys, nous apprend seulement que ce jeune Prince ayant quitté le lieu de sa naissance, se retira dans les bois de la Phrygie, où s'étant mutilé par je ne sçais quel transport de rage, Cybele le prit au nombre de ses Prêtres : d'autres Anciens disent

qu'étant aimé de Cybele, il se punit ainsi, pour avoir été sensible aux charmes de la belle Sangaride; ou plûtôt on peut penser que Cybele étant déja vieille lorsqu'elle devint amoureuse du jeune Atys, lui donna quelque breuvage pour s'en faire aimer, & que ce breuvage trop violent, fit faire à ce jeune garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit.

Il y a apparence que toutes ces Histoires ne sont fondées que sur la pluralité des personnes qui ont porté le nom de Cybele. Je crois que la premiere est la même que Titée femme de Cœlus, dont le nom veut dire *terre*. La deuxiéme est la même que Rhea, sœur & femme de Saturne: la troisiéme une Princesse de Phrygie qui vivoit du temps de Marsyas, dont l'Histoire a été chargée des avantures des autres, parce qu'elles avoient demeuré en Phrygie où les Princes Titans tenoient leur cour (*a*). C'est dans ce pays que le culte de notre Déesse fut établi: les Prêtres dans la suite embrouillerent son Histoire, & lui donnerent le nom de Cybele, d'une montagne de Phrygie. D'autres tirent ce nom du mot Hebreu qui veut dire

(*a*) Voyez Dom Pezron Antiq. de la Langue des Celtes.

enfanter avec douleur, & prétendent que la tradition d'Eve condamnée aux douleurs de l'enfantement, est cachée sous cette fable. On y joignit des circonstances impénétrables : on dit que Nana en touchant une grenade, ou un amandier qui s'étoit formé du sang d'Agdistis que Bacchus venoit d'immoler à sa vengeance, avoit conçu Atys, & on mêle à cela des obscenités qui renferment les mysteres les plus abominables de la Théologie des Payens, comme le leur reproche Arnobe (1).

Le culte de Cybele devint celebre, sur-tout dans la Phrygie ; ses fêtes y étoient solemnisées avec un grand tumulte : les Prêtres faisant retentir le bruit des tambours, & frappant leurs boucliers avec des lances, dansoient & faisoient plusieurs mouvemens de leurs corps & de leurs têtes, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes : ils y mêloient des cris & des heurlemens pour pleurer la mort d'Atys, dont ces malheureux Prêtres souffroient volontairement le supplice. On les nommoit *Galli*, & le Grand Prêtre *Archigallus*, ainsi que nous l'avons rapporté dans le Tome I. (2) On ne sçait pas exactement l'origine de ce nom : ce n'est pas appa-

(1) Liv. 5. adv. Gentes.

(2) Liv. 3

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

remment, comme le dit S. Jerôme (1); parce qu'on ne prenoit que des Gaulois pour être Prêtres de Cybele, & qu'on les traitoit ainsi, parce qu'ils avoient fait brûler la ville de Rome; ni parce que le premier Prêtre de cette Déesse s'appelloit Gallus (2); mais plûtôt, comme l'insinuent Ovide (3) & Festus, à cause du fleuve Gallus près duquel ces Prêtres s'imposoient le supplice dont nous parlons, pour satisfaire à la loi que Cybele leur avoit prescrite. L'eau de ce fleuve les faisoit entrer en fureur; *Qui bibit, inde furit*, comme dit Ovide. C'est pour la même raison qu'ils honoroient le Pin près duquel Atys avoit été mutilé; qu'ils couronnoient ses branches, & en couvroient le tronc avec de la laine, parce que la Déesse avoit ainsi couvert le corps de son Amant, espérant lui redonner la vie qu'il venoit de perdre; qu'ils s'abstenoient de manger du pain, parce que Cybele avoit observé un long jeûne pour mieux marquer son affliction. (4). Enfin toutes leurs autres cérémonies sembloient n'être qu'un memorial de l'Histoire que j'ai rapportée; mais parce que la fable de Cybele, historique dans son origine, devint physique dans la suite; & que cette Déesse fut prise

(1) In Cap. 4. Osée.

(2) Stephanus sur le mot *Gallus*.

(3) Fastor. l. 4.

(4) V. Arnobe, l. 5.

pour la terre, il se mêla dans son culte plusieurs circonstances qui y avoient rapport. d'Occident. L. III. C. III.

En effet les Anciens ont toujours confondu Cybele avec la terre, que l'on appelloit pour cela la mere des Dieux, puisque c'est elle qui donne naissance à toutes choses; mais ils donnerent encore d'autres noms à cette Déesse qu'il est nécessaire de rapporter. Celui de Rhea, vient du verbe ῥεῖν, *couler*, à cause des pluyes qui communiquent la fécondité à la terre; ou plûtôt du mot ἔρα, *terra*, par une simple transposition de lettres; & ce nom tire son origine de l'hebreu *erets*, qui signifie la même chose. On la nommoit aussi Vesta, *quia floribus vestiebatur*; ou *Maia*, qui signifie mere ou nourrice; γῆ μήτηρ, comme qui diroit *terre mere*. Le nom de Déesse de Pessinunte, étoit tiré d'une ville de ce nom, où elle étoit spécialement honorée, comme ceux de Berecynthe (*a*), de Dyndimene, & quelques autres, des lieux qui portoient ces noms. Celui d'*Idæa*, du mont Ida en Phrygie, sur lequel elle avoit un Temple, que Claudien décrit avec beaucoup d'élegance (1). (1) De Raptu Proserp.

(a) *Berecynthus erat castellum Phrygiæ juxta Sangarium fluvium, ubi Mater Deûm colebatur.* Servius.

Les Romains célebroient tous les ans une Fête dans laquelle on mêloit des combats, en l'honneur de Cybele, sous le nom d'Idéenne; & pour ne pas s'écarter des céremonies pratiquées dans le Temple dont nous venons de parler, ils se servoient du ministere d'un Phrygien & d'une Phrygienne. Celui de *Metragyrte* que lui donnoient les Grecs, signifioit qu'elle étoit la grande Mere; celui de *Pasithée* (*a*), qu'elle étoit la mere de tous les Dieux. On l'appelloit aussi *Purtophoros*, *porte-tours*, parce qu'on la représentoit toujours la tête couronnée de tours (*b*). Valerius Flaccus lui donne le surnom de *Mygdonia*, qui est tiré d'un lieu de ce nom dans la Phrygie, où elle étoit honorée (*c*), de même que celui d'*Andirine* : en effet (1) Liv. 15. Strabon nous apprend (1) qu'auprès d'Andere étoit un Temple consacré à la mere des Dieux, surnommée pour cela Andirine: le même Auteur remarque aussi que cette Déesse étoit appellée *Adporina*, d'une montagne rude & difficile, qui étoit près de Pergame, & qui

(*a*) Comme qui diroit *πᾶσι θεοῖς μήτηρ*.

(*b*) Les Latins rendoient cette dénomination par celle de *Turrita*, ou *Turrigera*.

(c) *Mygdonia Pan justa ferens sævissima matris*. Val. Flacc. lib. 6.

avoit pour cela même donné ce nom à la Déesse & au Temple qu'elle avoit sur cette montagne. Arrien est le seul que je sçache, qui donne à Cybele l'épithete de *Phasiana* : c'est dans son Periple du Pont-Euxin, où il dit qu'en remontant le Phase, on trouvoit sur la droite la figure d'une Déesse qui tenoit d'une main un tambour, & avoit des lions sous son throne, comme la Cybele ou la Rhea d'Athenes, ouvrage de Phidias.

On la représentoit comme une femme robuste & puissante, & prête d'accoucher, pour marquer la fécondité de la terre : tout le reste de son équipage y faisoit aussi allusion. Les clefs qu'elle tenoit à la main, apprenoient que la terre renferme dans son sein pendant l'hyver les semences de tous les fruits. Sa couronne de chêne, faisoit souvenir que les hommes s'étoient autrefois nourris des fruits de cet arbre. Ses Temples étoient ronds, pour marquer la rondeur de la terre ; elle étoit couronnée de tours, pour faire allusion aux villes qui sont dessus : auprès de son char étoient des lions couchés & tranquilles, pour nous apprendre que les terres, même les plus incultes, peuvent devenir fertiles : si elle étoit assise, c'étoit pour désigner

Phrygie ceux de la mere des Dieux : on voit toujours le temps auquel ces myſteres y furent établis, par celui où vivoient ces perſonnages (1). Si nous en croyons Lucien (2), il y a beaucoup de preuves que la Déeſſe de Syrie eſt la même que Rhea, puiſqu'elle a comme elle des Lions, des Tambours, des Prêtres eunuques, & la tête couronnée de Tours. Macrobe prétend que la Déeſſe Atergatis des Syriens étoit parmi ce Peuple le ſymbole de la terre (*a*). Voilà donc déja le culte de la terre établie en Syrie : mais le Peuple de ce Pays n'en étoit pas le véritable inventeur, puiſqu'il l'avoit puiſé chez les Egyptiens qui honoroient la Terre ſous le nom d'Iſis. C'eſt ce que nous apprennent Servius (3), & Iſidore après lui : *Iſis linguâ Ægyptiorum eſt terra.* Macrobe & pluſieurs autres Auteurs, diſent la même choſe, & Herodote convient qu'Iſis eſt la même que Cerès, Divinité toujours confondue avec la Terre ; & c'eſt pour cela que les Egyptiens ſe ſervoient de Tambours & d'autres inſtruments ſemblables dans les fêtes de Cybele, comme Auſone le dit.

Iſiacos agitant Mareotica ſiſtra tumultus.

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

(1) Voyez au Tome VI. l'hiſtoire de Cadmus.

(2) De Dea Syria.

(3) In 8. Æn.

(a) *Aſſyrii Deo Adad nomen dederunt ; ſubjungunt ei Deam Adargatim, Solem Terramque intelligentes.* Saturn. Lib. 1. c. 23.

porter la Statue de cette Déesse, qui étoit d'une pierre noire, qu'il reçut avec beaucoup de pompe & de solemnité. De graves Auteurs rapportent que le Vaisseau s'étant à son retour arrêté à l'embouchure du Tybre, sans qu'on pût le faire avancer, on fut obligé de consulter l'Oracle des Sibylles; & l'on apprit qu'une Vierge devoit le faire entrer dans le Port. Alors Claudie (celle des Vestales dont la réputation étoit la plus équivoque) croyant que c'étoit-là une une belle occasion de prouver sa vertu, qu'un air trop libre joint au grand soin de se parer avoit rendue suspecte, fit sa priere tout haut à la Déesse; & ayant attaché sa ceinture au Vaisseau, elle le fit avancer sans résistance; ce qui la fit admirer de tout le monde. Je sçais que Tertulien attribue cet évenement au démon; & que d'autres pensent que l'habile Vestale profita du vent qui commença alors à souffler; mais je dirai sans craindre de blesser la vénérable Antiquité, que Claudie étoit, ou bien effrontée, ou bien superstitieuse de tenter ainsi la Déesse.

Les Romains ne manquoient pas tous les ans d'aller laver dans le fleuve Almon le Simulacre de cette Déesse, comme

plusieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ammian Marcellin dit que cette cérémonie se faisoit le six des Kalendes d'Avril ; & Herodien dans l'Histoire de l'Empereur Commode, ajoute qu'il regnoit une licence effrenée dans les fêtes de cette Déesse ; *passimque omnibus ludendi licentia permissa, &c.* Cet Auteur dit aussi qu'on y portoit tout ce qu'on avoit de plus somptueux en meubles & en vaisselle.

CHAPITRE IV.

De Vesta, & des Vestales.

POUR parler avec quelque exactitude de cette Déesse, il faut remarquer que comme on distinguoit deux Vesta, l'une étoit regardée comme le symbole de la terre, & l'autre du feu ; & leur culte étoit un peu different. Après ce que nous venons de dire de Cybele, nous n'avons rien à ajouter à l'Histoire de Vesta prise pour la Terre ; nous allons seulement exposer ce qui regarde cette

(*a*) Lucain, liv. 1. Ovid. 4. Fast. Valerius Flaccus, liv. 1. Claudien, &c.

Déesse, comme représentant le feu. Son culte consistoit principalement à garder le feu qui lui étoit consacré. Les Romains avoient des Vierges destinées à cet usage, qu'on appelloit Vestales : on croit qu'Enée fut l'instituteur de cet Ordre en Italie, que Numa Pompilius rétablit dans la suite. On choisissoit pour Vestales de jeunes filles entre l'âge de six & de dix ans, dont la naissance devoit être sans tache & le corps sans défaut. On n'en prit d'abord que quatre, on y en ajouta deux dans la suite : les dix premieres années étoient pour le noviciat ; pendant les dix années suivantes elles faisoient les fonctions de Prêtresses, & pendant les dix dernieres elles formoient à leur tour d'autres Novices. Après trente ans il leur étoit libre de sortir, & même de se marier ; mais pendant le temps qu'elles étoient consacrées à la Déesse, on exigeoit d'elles une chasteté si severe, que lorsqu'elles péchoient contre leurs vœux on les enterroit toutes vives (*a*).

Quand le feu sacré venoit à s'éteindre par leur faute, le Pontife les punis-

(*a*) L'Empereur Commode, pour rendre son regne recommandable, fit enterrer vive la malheureuse Cornelie, qu'on accusoit d'avoir été subornée par un Chevalier Romain, nommé Celer.

soit féverement, & on en tiroit de mauvais augures. On croyoit même, outre les calamités publiques dont on étoit menacé, que la Déesse vouloit marquer par là le crime de quelque Vestale, & celle qui étoit soupçonnée coupable étoit obligée de s'en purger. On ajoute qu'Emilie une des Vestales dont la vertu étoit équivoque, jetta son voile au milieu de la cendre sacrée; & que le feu se ralluma. On le laissoit éteindre seulement au dernier jour de l'an, & on le rallumoit le premier jour de Mars, qui étoit le premier jour de l'année.

L'opinion commune étoit que l'on conservoit dans le Temple des Vestales, outre le feu sacré, plusieurs autres choses qu'Enée avoit apportées de Phrygie: c'étoit sans doute le véritable Palladium, avec les Dieux Penates, & quelques autres images des Dieux Samothraces que Dardanus avoit apportés en Phrygie, & que le religieux Enée avoit eu soin de conserver au milieu des tempêtes (1). Ce fut pour sauver ces précieux dépôts qu'on regardoit comme nécessaires à la conservation de la ville, que Cecilius Metellus se jetta au milieu des flammes lorsque le feu brûloit le Temple des Vestales, & que ces timides Prêtres-

(1) Liv. 2. Ant. Rom.

les s'enfuioient ; ce qui lui merita une ſtatue dans le Capitole avec une belle inſcription. C'étoit Numa qui avoit fait bâtir ce Temple, Romulus n'ayant jamais oſé, quelque dévotion qu'il eût à la Déeſſe, en faire élever un, de peur de renouveller le ſouvenir du crime de ſa mere, & d'autoriſer par ſon exemple le déreglement des autres Veſtales ; s'étant contenté, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnaſſe, de faire conſtruire en l'honneur de Veſta de petites Chapelles dans chaque Tribu.

Il eſt conſtant que le culte de la Déeſſe Veſta & du feu, avoit éét apporté de Phrygie en Italie par Enée & les autres Troyens qui y aborderent ; mais les Phrygiens eux-mêmes l'avoient reçu des autres Peuples de l'Orient. Les Chaldéens avoient une grande vénération pour le feu, qu'ils regardoient comme une Divinité: il y avoit dans la Province de Babylone une ville conſacrée à cet uſage, que l'on nommoit la ville d'*Ur*, ou du Feu. Les Perſes étoient encore plus ſuperſtitieux ſur ce ſujet que les Chaldéens : ils avoient des Temples qu'ils nommoient Pyrées, deſtinés uniquement à conſerver le feu ſacré, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire des

DIEUX d'Occident. L. III. C. IV.

(1) Tom. 3. L. VIII.

Dieux des Perses (1), où nous avons fait voir, que le culte du Feu avoit pénetré dans les pays les plus éloignés, & même jusqu'au Perou, & dans d'autres pays de l'Amerique. On doit ajouter seulement ici, 1°. que ce n'étoit pas seulement dans les Temples & dans les Pyrées que l'on conservoit le feu sacré, puisque chaque particulier devoit prendre soin de l'entretenir à la porte de sa maison; & c'est de là, si nous en croyons Ovide (2) qu'est venu le nom de vestibule. Virgile nous fait remarquer qu'Enée, avant que de sortir du palais de son pere, avoit retiré le feu du sacré foyer (*a*). 2°. Que le nom de Vesta est synonime avec celui de feu, appellé par les Grecs *Esta* (*b*), par les Chaldéens & les anciens Perses, *Avesta*. C'est sans doute, si nous en croyons le sçavant M. Hyde, ce qui porta le fameux Zoroastre, de donner à son Livre, où il étoit parlé du culte du feu, le nom d'*Avesta*, comme qui diroit *la garde du feu* (3).

(2) Fast. l. 6.

(3) De Rel. vet. Persarum.

On n'a fait que parcourir rapidement l'Histoire des Vestales, ceux qui souhaitent des détails plus circonstanciés pour-

(a) *Æternumque adytis effert penetralibus ignem.* Æneid. lib. 2.

(b) *Esta, unde Vesta mutatâ aspiratione in* V. Vossius.

ront lire le Traité de Juste-Lipse, & ce qu'a donné à ce sujet M. l'Abbé Nadal. Dieux d'Occident. L. III. C. V.

Telles étoient les Divinités qui représentoient la Terre en general ; mais on en avoit introduit une infinité d'autres, quoique d'un moindre rang pour chacune de ses parties. Il y en avoit pour les champs & pour les pierres qui les bornoient ; pour les jardins & les vergers ; pour les bois & pour les boccages ; pour les montagnes & les collines ; pour les troupeaux & pour ceux qui les gardoient ; pour les bœufs & les chevaux ; pour les bleds & pour les moissons ; pour les villes & les villages ; pour les chemins & les carrefours ; pour les maisons, &c. ainsi qu'on va le voir dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE V.

Du Dieu Terme.

SI les bornes qui séparent les champs avoient toujours été respectées, les Loix & la Religion n'auroient pas eu besoin de prêter leur ministere contre ceux qui les dérangeoient. Le siécle d'or

dont les Poëtes parlent tant, ce temps heureux où tous les biens étoient communs, dura peu ; & la même cupidité qui avoit porté les hommes à vouloir posseder quelque chose en propre, les engagea bientôt à usurper ce qui ne leur appartenoit pas : de là l'origine de ces bornes que les Legislateurs obligerent chaque particulier de mettre au terrain qu'il possedoit. Si nous en croyons Virgile, ce fut Cerès elle-même, cette fameuse Legislatrice, qui fit tant d'honneur à la culture des champs & au labourage, qui la premiere établit la Loi qui engageoit chacun à borner ses terres : *partiri limite campum*. Plutarque ne fait pas monter si haut l'usage des bornes, du moins par rapport aux Romains, puisqu'il dit positivement qu'avant Numa Pompilius, les champs & les possessions qui se trouvoient dans l'étendue du territoire de ce peuple, n'avoient aucunes limites déterminées, soit par des arbres, soit par des pierres, ou par quelqu'autre marque qui pût en faire distinguer l'étendue. Mais ce n'est ni dans les Auteurs Grecs, ni dans les Latins qu'il faut chercher l'institution des anciens usages. Celui de borner les champs paroît être établi dès les temps les

les plus reculés, & je soupçonnerois volontiers que les Egyptiens en ont été les premiers instituteurs. Comme le Nil par ses inondations periodiques confondoit leurs terres, ils s'appliquerent à la Géometrie, dont on les regarde comme les inventeurs, afin qu'après le dérangement causé par l'inondation, on pût assigner à chacun ce qui lui appartenoit : mais comme cette maniere de reconnoître les champs de chaque particulier étoit longue & pénible, il y a apparence qu'on lui en substitua une plus facile, en mettant aux champs des bornes qui tinssent contre les désordres de leur fleuve. M. de Boze, Secretaire perpetuel de l'Académie des Belles-Lettres, qui a fait une sçavante Dissertation sur le culte du Dieu Terme (1), de laquelle je profiterai beaucoup dans ce Chapitre, observe que les Hebreux reçurent des Egyptiens l'usage de borner les champs, & que Moyse (2) n'ordonne pas à son peuple de mettre des bornes à leurs terres, puisque la chose étoit établie par tout ; mais qu'il leur défend seulement de les déranger.

(1) Mem. de l'Acad. T. I. page 50.

(2) Deut. c. 19.

Cependant comme les loix établies pour la seureté des bornes, n'étoient pas un frein capable d'arrêter la cupidi-

DIEUX d'Occident. L. III. C. V.

té, Numa persuada au Peuple qu'il y avoit un Dieu protecteur des limites & vengeur des usurpations. Il lui fit même bâtir un Temple sur le mont Tarpéien, institua des fêtes & des sacrifices en son honneur, & en regla les cérémonies. Pour rendre la supposition plus vraisemblable, il fit représenter le nouveau Dieu sous la figure d'une pierre, ou d'une souche, comme nous l'apprenons de Tibulle (1), & d'Ovide (2); & si nous en croyons Lactance (*a*), cette pierre étoit la même que celle que Saturne avoit dévorée au lieu de Jupiter. Cependant dans la suite on peignit le Dieu Terme avec une tête humaine, placée sur une borne pyramidale.

(1) Eleg. l. 1.
(2) Fast. l. 2.

La fête de ce Dieu s'appelloit de son nom *Terminalis*, & on la célebroit vers la fin de Fevrier, le sixiéme avant les Kalendes de Mars. On lui faisoit ce jour-là des sacrifices publics & particuliers, mais sans aucune effusion de sang; tout devoit se réduire à des libations de vin, de lait, à des offrandes de fruits & à quelques gâteaux de farine nouvelle. Les sacrifices publics étoient offerts dans

(*a*) Cette pierre étoit nommée par les Latins *Aladir*, & *Bætile* par les Grecs. Voyez ce qui en a été dit dans le Tome I.

le Temple, & les autres sur les bornes des champs; les deux particuliers dont les terres se touchoient, venant de châque côté orner la borne d'une guirlande, lui offroient leurs presens, ainsi que le dit Ovide (*a*). Ensuite on l'oignoit d'une huile préparée sur le lieu même, & ainsi finissoit la fête. Mais cette premiere simplicité ne dura pas long-temps; on oublia la Loi de Numa qui avoit ordonné qu'on n'offrît rien d'animé au Dieu protecteur des bornes, dont le culte devoit être tout champêtre, & on lui immola dans la suite des agneaux & de jeunes truyes, dont les deux familles de ceux qui sacrifioient faisoient un repas près de la borne, où l'on chantoit les louanges de la Divinité qui les assembloit.

DIEUX d'Occident. L. III. C. V.

Conveniunt celebrantque dapes vicinia supplex,
Et cantant laudes Termine sancte tuas (1).

(1) Ovid. ibid.

L'événement que je vais raconter servit beaucoup à accrediter le Dieu Terme, & ne fit pas certainement diminuer le culte qu'on lui rendoit. Tarquin le Superbe voulant faire bâtir sur le Capitole le Temple que Tarquin l'ancien avoit voué à Jupiter, il fut nécessaire

(a) *Te duo diversa domini de parte coronant,*
Binaque serta tibi, binaque liba ferunt. Fast. lib. 2.

Dieux d'Occident. L. III. C. V.

de déranger les Statues, & d'abattre les Chappelles qui y étoient. Tous les Dieux cederent sans résistance la place qu'ils occupoient ; le Dieu Terme tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, & il fallut bon gré malgré le laisser ; & ainsi il se trouva dans le Temple même qui fut construit en cet endroit.

Telle est l'origine du Dieu Terme : cependant il ne faut pas dissimuler qu'avant Numa il y avoit un Dieu protecteur des limites : c'étoit Jupiter lui-même sous le nom de *Jupiter Terminalis* ; que plusieurs Auteurs très-anciens confondent avec le Dieu Terme. Denys d'Halicarnasse (1) dit même que ce fut à Jupiter Terminal que Numa consacra les limites des champs ; & si nous remontons plus haut, nous trouverons dans la Grece ce même Dieu protecteur des bornes, sous le nom de Jupiter *Homorius* ou *Horius*, ainsi que le nomme Polybe (2), & il est vrai que les Grecs & les Romains adoroient Jupiter Terminal sous la forme d'une pierre, & que c'étoit par cette pierre que se faisoient les fermens les plus solemnels selon la Formule, *Jovem lapidem jurare*, dont nous avons parlé dans le premier Volume.

(1) Liv. 1.

(2) Liv. 2.

On ne pouvoit pas rendre les limites plus respectables qu'en supposant que le souverain des Dieux étoit le protecteur de leurs privileges.

CHAPITRE VI.

Histoire de Flore, de Pomone, de Vertumne & de Priape, Dieux des Jardins & des Vergers.

SI nous en croyons Lactance, Flore étoit une femme de mauvaise vie, qui ayant gagné beaucoup de bien, fit le Peuple Romain son heritier, & laissa une somme considerable pour faire célebrer tous les ans le jour de sa naissance, par une fête solemnelle & des Jeux qui de son nom furent appellés *Floraux.* Mais, continue ce sçavant Pere de l'Eglise, la honte tant de la succession que d'une telle fête, porta le Senat à mettre cette Courtisane au nombre des Dieux, & à feindre qu'elle étoit la Déesse des fleurs. Ovide (1), pour donner un air de verité à cette fable, a dit que Flore étoit une Nymphe appellée Chloris, qui étant mariée avec le Zéphyre,

(1) Fast. l. 4

Dieux d'Occident. L. III. C. VI. avoit reçu de son époux pour son douaire, un Empire sur toutes les fleurs.

(1) Dictionnaire crit. à l'art. de Flore.

Quelques Critiques, entre lesquels sont Vossius & Bayle (1), ne trouvant rien de semblable dans les Anciens, se sont fort élevés contre Lactance, & le dernier a osé dire qu'il avoit emprunté le secours du mensonge ; & qu'aucun autre Pere de l'Eglise, ni aucun Ancien n'avoient rien dit de semblable. Mais s'il est vrai que Minutius Felix, Arnobe, & saint Augustin, parmi les Peres de l'Eglise ; Plutarque, Macrobe & un ancien Scholiaste de Juvenal parmi les Auteurs profanes, parlent à peu-près de même que Lactance, la Critique de ces deux Censeurs tombera d'elle-même. Or Minutius Felix (*a*) dit qu'Acca Larentia & Flore étoient deux célebres Courtisanes que les Romains avoient élevées au nombre des Dieux. Arnobe donne à Flore la même épithete de Courtisane (2) : pour ce qui regarde saint Augustin, que peut-on répondre à la question qu'il fait aux Payens, sçavoir, *Qu'étoit-ce donc que cette mere Flore, quelle Déesse étoit-ce, puisqu'elle ne tire toute sa célébrité que de*

(2) Adverf. Gentes, liv. 3.

(a) *Acca Larentia & Flora meretrices, propudiata inter morbos Romanorum, & Deas computanda.* Dial. cui nomen Octav.

ses infamies ? sinon que c'étoit une femme débauchée, telle que la représente Lactance (1). Le même saint Docteur observe en un autre endroit (2), que les impudicités qui se commettoient aux Jeux Floraux, étoient une expression de la conduite de celle qui y avoit donné lieu.

Dieux d'Occident. L. III. C. VI.

(1) Lib. 1. de Const. Evang. c. 35.

(2) Lib. 2. de Civ. Dei, c. 27.

Plutarque raconte, quoique avec quelque difference, la même Histoire que Lactance. Un Prêtre d'Hercule, dit-il, s'avisa un jour de jouer avec le Heros, à condition que celui qui gagneroit, regaleroit l'autre : après cette convention il jetta les dez pour lui, & ensuite pour Hercule qui gagna. Pour satisfaire à sa promesse, il fit préparer un superbe festin; & suivant la détestable coûtume de ce temps-là, il fit conduire dans le Temple une des plus belles femmes de la ville, nommée Laurentia, pour y passer la nuit. Cet Auteur ajoute qu'elle plut au Dieu, qui lui apparut, & qui lui dit que la premiere personne qu'elle trouveroit au sortir du Temple, la rendroit heureuse, & la combleroit de biens. Tartutius, homme riche & puissant, fut celui qu'elle rencontra le premier, & qui en devint si éperdument amoureux, qu'étant mort quelque temps après, il lui



laissa d'immenses richesses : elle les augmenta encore beaucoup par l'infame métier qu'elle exerça pendant plusieurs années ; & lorsqu'elle se vit sur le point de mourir, elle nomma héritier le Senat Romain, qui en témoigna beaucoup de reconnoissance : son nom fut écrit dans les Fastes, & on institua des Fêtes en son honneur.

Macrobe, dans ses Saturnales, raconte à peu près la même avanture, & dit qu'elle arriva sous le regne d'Ancus Martius. L'ancien Scholiaste de Juvenal, qui vivoit peu de temps après Constantin, dit en parlant des Jeux Floraux, qu'ils avoient été instituées par Flora, & que ces Jeux étoient mêlés d'obscénités (*a*). Qu'on se fie maintenant aux décisions d'un Critique aussi hardi que Bayle, & souvent aussi mal fondé.

(1) De Ling. Latin. l. 4.

Il est vrai cependant que Varron (1) dit que le culte de Flore fut institué à Rome par Tatius collegue de Romulus, & dès-là il est certain qu'elle étoit honorée chez les Sabins avant la fondation de Rome, & par consequent quelques

(a) *Hi ludi à Flora meretrice instituti sunt, in honorem Floræ Deæ quæ Floribus præest : ludi sunt impudici.* Ad Satyr. 6. vers. 249.

ſiécles avant le temps dont parle Lactance. Il eſt vrai encore que Pline (1) parle d'une Statue de cette Déeſſe, de la main de Praxitele, ce qui prouve que ſon culte étoit célebre dans la Grece, d'où il étoit paſſé dans l'Italie, long-temps avant Romulus, qui l'adopta lorſqu'il s'aſſocia avec Tatius & les Sabins. Enfin Juſtin nous apprend (2) que les Phocéens qui bâtirent Marſeille, honoroient la même Déeſſe.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI.

(1) Liv. 36. c. 4.

(2) Liv. 43.

Pour concilier des opinions ſi contraires, ne peut-on pas ſuppoſer qu'à la vérité Flore étoit plus ancienne qu'Acca Laurentia ; mais que celle-ci ayant inſtitué le Peuple Romain ſon héritier, on la confondit avec la Déeſſe Flore. En effet il étoit ordinaire de joindre ſouvent des perſonnages modernes dont on faiſoit l'Apotheoſe, à des Dieux plus anciens, & de mêler leur culte. C'eſt ainſi, pour ne pas me ſervir d'autres exemples, que Romulus fut confondu avec Quirinus, honoré long-temps avant lui par les Sabins.

Quoiqu'il en ſoit, comme le nom de Laurentia rappelloit toujours ſes infamies, on lui donna celui de Flore ; mais ce changement n'abolit pas le ſouvenir des débauches de cette Courtiſane,

qu'on avoit soin même de renouveller dans les Jeux Floraux, où l'on commettoit une infinité d'infamies dignes de la Déesse en l'honneur de qui ils avoient été institués.

N'oublions pas de dire que quelques Auteurs confondennt cette Laurentia avec celle qui nourrit Remus & Romulus ; mais on doit les distinguer. Il est vrai que l'une & l'autre furent honorées d'une fête ; mais ces fêtes étoient célebrées en des temps differents. Celle de la Nourrice de Remus & de Romulus, arrivoit au mois de Decembre ; celle de la Courtisane, au mois d'Avril. Dans celle-ci on joignoit des Jeux à la fête, & ces Jeux furent nommés les Jeux Floraux ; on ne dit rien de semblable de l'autre ; la Courtisane portoit le nom de Tarentia, ou Tarrutia ; la Nourrice des deux Princes n'avoit point d'autre nom que celui d'Acca Laurentia.

Les Jeux Floraux, si nous en croyons Pline, furent institués l'an 513. ou 514. suivant la correction du Pere Hardouin ; mais on doit présumer que cet Historien parle du rétablissement de ces Jeux, interrompus pendant plusieurs années par des raisons que nous ignorons, puisqu'il est constant, comme on l'a dit au com-

mencement de cet article, ſur l'autorité de Varron, qu'ils avoient commencé au temps de Romulus. Ceux qui prétendent qu'il faut prendre à la lettre ce que dit Pline, s'autoriſent d'une Médaille d'argent de la famille Servilia, ſur laquelle on lit cette legende : *Floralia primus*, comme ſi le ſens étoit, *Servilius a le premier celebré les Jeux Floraux*, puiſqu'en ſuppoſant l'interruption dont on vient de parler, le ſens de la legende eſt naturel, comme ſi elle portoit effectivemont qu'après une longue interruption, Servilius fut le premier qui ordonna la célébration des Jeux Floraux dans le temps qu'il étoit Edile.

Nous apprenons des Anciens que même après ce rétabliſſement on ne les célebroit pas régulierement tous les ans, mais ſeulement lorſque l'intemperie de l'air annonçoit ou faiſoit craindre la ſtérilité, ou que les Livres de Sibylles l'ordonnoient ; car on ne manquoit pas de les conſulter dans ces occaſions. Ce ne fut qu'en l'année de Rome 580. qu'on commença à les célebrer régulierement, juſqu'au temps où ils furent entierement proſcrits. Au reſte les infamies qui ſe commettoient à la célébration de ces Jeux étoient ſi criantes, que Caton qui voulut y aſſiſ-

ter, se retira avant qu'on en eût donné le spectacle au peuple, qui loua hautement sa retenue. Voici de quelle maniere Valere Maxime & le Philosophe Seneque racontent cette Histoire. Caton étant allé à la célébration des Jeux Floraux, le peuple plein de respect & de considération pour un homme si grave & si severe, n'osa demander, selon la coutume, que les femmes se prostituassent publiquement. Favonius son ami l'ayant averti des égards qu'on avoit pour lui, il prit le parti de se retirer, pour ne point troubler la fête, & ne point souiller en même-temps ses regards par la vûe des désordres qui se commettoient à ce spectacle. Le peuple qui s'apperçut de cette complaisance, donna mille louanges à Caton. Mais ce sage Romain n'auroit-il pas mieux fait, ou de ne point paroître à ces Jeux, ou d'y demeurer, puisqu'il y étoit pour en réprimer la licence? C'est à peu près ainsi qu'en pensoit Martial. Pourquoi, dit-il, » *en apostrophant Caton*, paroissiez-vous » aux Jeux, puisque vous en connois- » siez la licence? N'étiez-vous venu au » Théatre que pour en sortir (*a*)?

(*a*) *Cur in Theatrum, Cato, severe venisti?*
An ideo tantum veneras ut exires?

Pomone, si nous en croyons les Poëtes Latins, étoit une belle Nymphe, dont tous les Dieux de la campagne disputoient la conquête. Son adresse à cultiver les jardins, sur-tout les arbres fruitiers, autant que sa beauté & ses agrémens, leur avoient inspiré de tendres sentimens pour elle. Vertumne surtout (1) cherchoit à lui plaire, & pour avoir occasion de la voir souvent, il prenoit differentes figures.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI. Pomone & Vertumne.

(1) Ovid. Met. l. 14.

Enfin s'étant métamorphosé un jour en une vieille femme, il trouva le moyen de lier conversation avec elle; & après lui avoir donné mille louanges sur ses charmes & sur ses talens pour la vie champêtre, il lui raconta tant d'avantures funestes à ceux qui comme elle se refusoient à la tendresse, & marquoient du mépris pour leurs Amans, qu'enfin il la rendit sensible, & devint son époux.

Il y a bien de l'apparence 1°. que cette fiction qu'Ovide raconte si au long (2), n'est qu'un pur Roman sans aucun fondement; 2°. que cette fable est née dans le Pays Latin, sans qu'on en trouve aucune trace chez les Grecs ni chez les autres peuples. Cependant je ne dois pas dissimuler qu'il y a des Auteurs qui croyent qu'on peut la rapporter à l'hif-

(2) loc. cit.

toire de quelque personne du sexe qui aima la vie champêtre, & s'appliqua sur-tout à la culture des arbres fruitiers, ce qui lui merita dans la suite les honneurs divins ; car il suffisoit dans ces siécles de tenebres, pour parvenir au nombre des Dieux, d'avoir excellé dans quelque art utile aux hommes. Elle y participa en effet, & elle eût à Rome des Temples & des Autels. Son Prêtre portoit le nom de *Flamen Pomonalis*, & lui offroit des sacrifices pour la conservation des fruits de la terre, comme nous l'apprenons de Festus, qui n'a fait en cela que copier Varron.

Quant à Vertumne, dont le nom vient de *vertere, changer, tourner*, on croit qu'il étoit le symbole de l'année & de ses variations. C'est apparemment ce qu'Ovide a voulu marquer par toutes les métamorphoses qu'il lui attribue, qui ne sont dans le fond que l'image des differens changemens qui arrivent dans les differentes saisons de l'année. Ainsi lorsque ce Poëte raconte que ce Dieu prit successivement la figure d'un Laboureur, celle d'un Moissonneur, d'un Vigneron, & enfin celle d'une vieille femme, c'est pour désigner le Printemps, l'Eté, l'Automne & l'Hyver. Il y a des Auteurs,

& en aſſez grand nombre, qui croyent que dans le fond Vertumne étoit le même que Janus ; ce qui reviendroit à ce que nous venons de dire, puiſque Janus & Vertumnus marquoient l'année & ſes révolutions. D'autres enfin prétendent qu'il avoit été un ancien Roi d'Etrurie, qui par le ſoin qu'il avoit pris de la culture des fruits & des jardins, avoit mérité les honneurs divins ; & ils citent pour le prouver, Properce qui fait dire à ce Dieu : *Je ſuis Etrurien d'origine, & je ne me repens pas d'avoir abandonné un pays où regnent la guerre & les combats. Il eſt vrai que la foule ne me ſuit pas, & que je n'ai pas un Temple où brille l'yvoire ; mais c'eſt aſſez pour moi de voir le marché de Rome.* (a).

Properce dans toute cette Elegie où il fait parler Vertumne, lui fait raconter ſes métamorphoſes, du moins avec autant d'élegance, & plus de briéveté que ne les raconte Ovide : mais de tout ce que dit ce Dieu de lui-même, on ne peut pas en conclure qu'il ait regné ſur les Etruriens. Il en réſulte ſeulement qu'il avoit reçu de ce Peuple les honneurs di-

(a) *Tuſcus ego, Thuſcis orior : nec pœnitet inter*
Prælia, Volſcinos deſeruiſſe focos.
Nec me turba juvat, nec Templa lætor eburna,
Romanum ſatis eſt poſſe videre Forum. Eleg. I. 4.

vins, & que son culte étoit passé à Rome où il jouissoit du même privilege.

Nous apprenons de Varron que la fête de Vertumne, nommée *Vertumnalia*, étoit célébrée au mois d'Octobre.

Vertumne n'étoit pas seulement regardé à Rome comme une Divinité champêtre ; mais encore comme le Dieu des Marchands, & ainsi que Mercure (*a*), il avoit un Temple & une Statue au Marché. C'est à cela qu'Horace fait allusion, lorsqu'adressant la parole à son Livre, il dit, *Il me semble, mon Livre, que vous vous tournez souvent du côté de Vertumne & de Janus. Vous mourez d'envie d'être relié proprement, & exposé en vente.*

Vertumnum Janumque, Liber, spectare videris, &c.

Le temps nous a conservé quelques représentations de Pomone, qu'on trouve dans Patin, dans Beger, & sur quelques pierres gravées. La Déesse y paroît sous la figure d'une jeune personne, tantôt assise sur un grand panier rempli de fruits, ou ayant elle-même sur son

(*a*) Le Scholiaste d'Horace dérive de là le nom de Vertumne, *Deus est præses Vertendarum rerum, hoc est vendendarum & emendarum.*

giron des pommes & des branches de pommiers ; tantôt avec une ſerpe à une main, & un rameau à l'autre ; telle enfin que la peint Ovide, qui dit que cette Déeſſe, une des plus diligentes & des plus actives Hamadryades ; cultivoit avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie, les jardins & les arbres fruitiers, ſur-tout le Pommier, d'où elle avoit pris le nom de Pomone.

Nous avons auſſi quelques ſtatues de Vertumne : on le trouve dans Beger ſous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de differentes eſpeces, & un habit qui ne le couvre qu'à demi ; tenant de la main gauche des fruits, & de la droite une corne d'abondance. Dans une autre image tirée d'un MS. de M. de Peyreſc, qui eſt aujourd'hui dans la Bibliotheque de S. Victor, ce Dieu paroît entierement vêtu, ayant de la barbe, & portant ſur ſon habit la dépouille de quelqu'animal, ſur un repli de laquelle ſont des fruits de pluſieurs ſortes.

A Rome, dans la rue appellée *Vicus Thuſcus* on voyoit une ſtatue de Vertumne, de laquelle Ciceron parle ainſi (1), à l'occaſion de l'avarice de Verrès : *Y a-t-il quelqu'un qui dans le chemin qui*

(1) In Verr. I.

Dieux d'Occident. L. III. C. VI. *conduit de la statue de Vertumne au grand Cirque, n'ait trouvé sur chacun des dégrés des marques de ton avarice ?*

J'ai dit qu'Ovide & Properce décrivent les differentes métamorphoses de ce Dieu, qui prenoit tantôt la figure d'un Moissonneur, d'un Faucheur, tantôt celle d'un Vigneron, d'un Laboureur; tantôt celle d'un Pêcheur, d'un Soldat, &c. Cependant on ne l'a jamais peint sous ces déguisemens, ou le temps a détruit les monumens qui le représentoient sous quelqu'une de ces figures.

Vulturne. Avertissons avant que de finir ce Chapitre, que les Etruriens reconnoissoient une autre Divinité champêtre, sous le nom de *Voltumna*, ou *Vulturna*. Tite-Live parle en plus d'un endroit de son Histoire du Temple qu'elle avoit près du lac Ciminius, où les peuples délibéroient de leurs affaires.

Priape. Priape étoit aussi parmi les Romains le Dieu des Jardins, & il n'y en avoit aucun soit fruitiers, soit de simples parterres, où l'on ne trouvât une ou plusieurs statues de ce Dieu. J'ai prouvé dans le premier Volume, que Priape étoit le même que Belphegor, cette Idole d'iniquité dont parle S. Jerôme; que son culte avoit été porté à Lampsa-

que, ville de l'Asie mineure, sur les côtes de l'Hellespont, & que de-là il avoit passé dans la Grece & dans l'Italie. Il me reste maintenant à exposer au sujet de ce Dieu, la Mythologie des Grecs & des Romains. Mais il faut observer auparavant qu'il y a apparence qu'il ne fut connu qu'assez tard chez ces deux Peuples, puisque Hesiode & Homere n'en parlent point.

Quoiqu'on ne convienne pas unanimement sur le pere & la mere de Priape, puisque quelques anciens assûrent qu'il étoit fils d'une Nymphe nommée Naiade, ou selon d'autres Chione, le grand nombre des Auteurs s'accorde assez à dire qu'il étoit fils de Bacchus & de Venus. Junon, ajoûte t-on, jalouse de cette Déesse fit tant par ses enchantemens qu'elle rendit monstrueux & tout contrefait le fils qu'elle portoit dans son sein. Ainsi Venus l'ayant mis au monde, l'éloigna de sa présence & le fit élever à Lampsaque, d'où ce Dieu a toujours porté depuis le surnom de *Lampsacenus*. Devenu dans la suite la terreur des maris, il fut chassé de cette ville ; mais les habitans affligés d'une maladie secrette, le rappellerent, & il fut depuis l'objet de la vénération publique ; on lui bâtit

un Temple, & on établit des ſacrifices en ſon honneur.

Il eſt aiſé de voir que ſous cette fiction on a caché l'hiſtoire de la tranſaction du culte de ce Dieu, d'Egypte à Lampſaque; & que ce que j'ai rapporté d'après Herodote, que la naiſſance d'un Dieu dans un pays n'étoit que l'introduction de ſon culte dans ce même pays, doit ſur-tout avoir lieu ici. En effet, on publia qu'il étoit fils de ce Bacchus ou Dionyſius qui fit la conquête des Indes, qui étoit le même qu'Oſiris, & il n'eſt pas douteux que la Venus qu'on lui donne pour mere, ne ſoit Iſis. Cette Reine d'Egypte, comme nous l'avons dit, avoit introduit après la mort de ſon mari l'infame uſage du *Phallus*. Voilà tout le myſtere de Priape qu'on repréſentoit d'une maniere ſi obſcene. On me diſpenſera de m'étendre davantage ſur les infamies qui accompagnoient le culte de ce Dieu, auquel on immoloit l'âne. Saint Auguſtin avoit pour les reveler des raiſons qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui; & il me ſuffit d'ajouter que Boiſſart a fait graver un bas-relief qui repréſente la principale fête de Priape. Ce ſont des femmes qui la celebrent. La principale d'entr'elles, qui eſt apparemment la Prêtreſſe, arroſe

la ſtatue de ce Dieu, pendant que d'autres lui préſentent des paniers remplis de fruits, & des vaſes pleins de vin, comme au Dieu des Jardins & de la compagne. On en voit d'autres qui ſont en attitude de danſeuſes, jouant d'un inſtrument aſſez ſemblable à un cerceau. Il y en a deux qui jouent de la flûte, un autre tient un ſiſtre, nouvelle preuve que c'étoit une céremonie Egyptienne ; une autre vêtue en Bacchante, porte un enfant ſur ſes épaules. Il y en a quatre autres qui ſont occupées au ſacrifice de l'âne qu'on lui offroit. La victime ceinte au milieu du corps d'une large bande, a déja reçu le coup mortel, & ſon ſang coule à grands flots dans un baſſin. Enfin on voit près de la Prêtreſſe qui fait la fonction de victimaire, un étui à pluſieurs couteaux.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

J'ai dit que les ſtatues de Priape étoient dans tous les Jardins, j'ajoute ici, que Boiſſart en a fait graver une avec cette inſcription : *Hortorum cuſtodi, vigili, conſervatori propaginis villicorum* (1).

(1) Boiſſart.



CHAPITRE VII.

De Palès & de quelques autres Divinités champêtres.

Dieux d'Occident. L. III. C. VII.

PALÈS étoit proprement la Divinité des Bergers, la Tutrice & la Conservatrice des Troupeaux. La Fête qu'on célébroit à son honneur au 21. d'Avril, s'appelloit *Palilia*, ou *Parilia*. Toute la cérémonie consistoit à faire brûler de grands amas de paille, sur lesquels on sautoit (*a*). On n'y tuoit point d'animaux, & les purifications se faisoient avec de la fumée de sang de cheval, & avec les cendres d'un veau qui avoit été tiré d'une vache immolée, ou avec des cendres de feves. On purifioit aussi les Troupeaux avec de la fumée de soufre, d'Olivier, de Pin, de Laurier & de Romarin : ensuite après que les Bergers avoient sauté autour du feu de paille dont nous avons parlé, ils offroient en sacrifice du lait, du fromage, du vin cuit, & des gâteaux de millet : Fête véritablement pastorale & rustique,

(a) *Moxque per ardentes stipulæ crepitantis acervos,*
Trajicias celeri strenua membra pede. Ovid. 4. Fast.

& telle qu'elle convenoit à la Déesse des Bergers & des Troupeaux.

Comme Romulus jetta les premiers fondemens de la ville de Rome au 21. du mois d'Avril, & que ce jour étoit consacré dès-lors à Palès, ce Prince fit servir la Fête qu'on célébroit en l'honneur de cette Déesse, à la memoire de la fondation de de sa nouvelle ville : ainsi on les confondit toujours depuis l'une avec l'autre. Il est vrai que Manilius dit (*a*) qu'on commença à bâtir Rome dans l'Automne, sous le signe de la Balance, & son autorité pour un fait de cette nature, doit être d'autant plus grande, qu'il étoit habile Astronome ; mais comme le dérangement des mois & des saisons étoit causé par le défaut de l'ancien Calendrier, après qu'on l'eut reformé, la Fête de la fondation de Rome se trouva avec celle de Palès fixée au 21. d'Avril.

Anna Perenna.

Les Latins connoissoient encore une autre Divinité champêtre, qu'ils nommoient *Anna Perenna*, que quelques Auteurs croyent être la sœur du Didon, si celebre dans le quatriéme Livre de l'Eneide, & qui se retira dans le pays des Laurentins où Enée la reçut. Mais comme elle craignoit que Lavinie ne voulût

(a) *Hesperiam sua libra tenet quâ condita Roma.*

lui ôter la vie, elle se jetta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une des Nymphes. D'autres pensent que c'étoit la Lune elle-même qui avoit pris le nom d'*Anna*, de l'année, *ab anno*, parce que l'année étoit composée de mois Lunaires. Mais la plus commune opinion est que c'étoit une bonne femme de la campagne, qui apporta quelques gâteaux au Peuple Romain dans le temps qu'il s'étoit retiré sur le mont Aventin, lequel en reconnoissance voulut que son nom fût éternellement honoré; & c'est *à perennitate cultûs*, qu'elle prit le surnom de *Perenna.* Je la compte au nombre des Divinités de la campagne, sur l'autorité de Varron qui la met dans le même rang que Palès, Cerès, &c. (*a*) Sa Fête étoit celebrée avec solemnité aux Ides de Mars, sur les bords du Tybre, pendant laquelle le Peuple donnoit de grands témoignages de réjouissance, comme on le verra dans les vers que cite Ovide (*b*) : on y bûvoit largement, on y

(*a*) Varron dans sa Satyre Menipée, avoit mis ces deux vers, qu'Aulu-Gelle liv. 13. ch. 21. nous a conservés, & que Louis Carrion dans son Commentaire sur les Antiquités, Leçon premiere, dit qu'il faut lire ainsi:

Ted, Anna Perenna, Panda, te Lato, Pales,
Nerienes & Minerva, Fortuna ac Ceres.

(b) *Idibus est Annæ festum geniale Perennæ*
Non procul à ripis advena Tybri tuis

danfoit,

danſoit, & les jolies filles y chantoient des vers dans leſquels la pudeur n'étoit pas ménagée. Mais auſſi faiſoit-on alluſion à une avanture galante qu'Ovide rapporte dans le même endroit. Anna, dit-il, ayant été reçue dans le ciel, Mars qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvelle Déeſſe de le ſervir dans ſes amours : celle-ci à qui le Dieu de la guerre n'étoit pas indifferent, lui ayant promis ce qu'il ſouhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve conſentoit à l'épouſer ; & ayant pris un habit ſemblable à celui de la Déeſſe, elle ſe trouva au rendez-vous ; mais elle fut la dupe de ſon déguiſement, qui fut découvert (*a*).

Comme Palès étoit la Déeſſe des Troupeaux & des Bergers qui les gardoient, *Bubona* ou *Burona* étoit celle des bœufs & des Bouviers (1). On lui ſacrifioit d'une maniere champêtre, & on l'invoquoit pour la ſanté des bœufs.

(1) Auguſt. de Civit. Dei, lib. 6.

Plebs venit ac virides paſſim disjecta per herbas
Potat, & accumbit cum pare quiſque ſua.
Sub Jove pars durat, pauci tentoria ponunt,
Sunt quibus è ramis frondea facta caſa eſt. Ovid. Faſt. l. 3. v. 523.

(a) *Ludis amatorem charæ nova nupta Minervæ,*
Nec res hac Veneri gratior ulla fuit.
Inde joci veteres obſcœnaque dicta feruntur,
Et juvat hanc magno verba dediſſe Deo. Idem ibid.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

Mellona, autre Divinité champêtre, prenoit soin des Abeilles, & du miel qu'on en retiroit (1).

(2) Id. ib.

On invoquoit aussi pour la même chose, Aristée, celui-là même qui a donné lieu à ce bel Episode du quatriéme des Georgiques, que Virgile a embelli de tous les ornemens de la Poësie. On croit que cet Aristée à qui Virgile donne pour mere la Nymphe Cyrené, étoit Roi d'Arcadie, & qu'il s'appliqua au soin que demandent les Mouches à miel, dont il sçavoit reparer les pertes. Ce que le Poëte que je viens de citer dit, qu'à l'occasion d'une maladie qui avoit fait périr tous ses Essains, il alla trouver sa mere dans la grote profonde qu'elle habitoit à la source du Penée, & qu'elle le renvoya au sage Protée; ainsi que la maniere dont ce Dieu lui dit qu'il pouvoit reparer cette perte, ne sont que d'ingenieuses fictions qui nous cachent l'adresse qu'avoit ce Prince à conserver & à faire renouveller ses Abeilles. Quoiqu'il en soit, Aristée fut mis au rang des Demi-Dieux, & en reçut les honneurs.

Seia & *Segecia* ou *Segesta*, étoient deux autres Divinités de la campagne, qui avoient soin des bleds, & que les Laboureurs honoroient d'un culte par-

ticulier ; avec cette difference que la premiere veilloit à la conſervation des grains dans le temps qu'ils étoient encore enfermés dans la terre, & la ſeconde au temps de la moiſſon, comme *Tutilina*, ou *Tutelina* en avoit ſoin lorſqu'ils étoient dans les greniers (1). Turnebe croit que c'étoit cette Déeſſe, dont il n'étoit pas permis de proférer le nom, de laquelle Pline fait mention (2). Macrobe dit (3) que ceux qui invoquoient cette Divinité, s'abſtenoient de tout travail le jour qu'ils lui ſacrifioient. Elle avoit une Chapelle ſur le mont Aventin, & une ſtatue dans le Cirque. Quelques Auteurs donnent à la même Déeſſe le nom de *Titulina*, & Scaliger ſur l'autorité de Varron, dit qu'on lui avoit conſacré un Autel ſur le mont Aventin, comme à une Divinité protectrice du Peuple Romain.

(1) Idem l. 4.

(2) Liv. 18. c. 2.

(3) Sat. l. 1. c. 16.

Robigus, qui tire ſon nom du mot latin *robigo* ou *rubigo*, qui ſignifie *la rouille*, étoit encore une Divinité qu'on invoquoit pour la conſervation des bleds, qu'on croyoit qu'il préſervoit de la rouille ; il y avoit une Fête en l'honneur de ce Dieu, que l'on appelloit *Robigalia*. Varron en parle ſouvent dans ſon cinquiéme Livre de la langue Lati-

ne, aussi bien que dans celui de l'Agriculture. Quoique tous les autres Auteurs l'ayent regardé comme un Dieu, Saint Augustin en fait cependant une Déesse, qu'il nomme *Robigo* (1).

Bonus Eventus, le Bon Succès, a aussi été honoré par l'Antiquité, d'un culte particulier. Pline rapporte (2) que la statue de ce Dieu avoit été faite par Euphranor, tenant une coupe de la main droite, & de la gauche un épi de bled & un pavot. Le même Auteur dit encore que Praxitelle avoit aussi fait une statue du même Dieu dans le Capitole: & Varron qui fait mention de cette Divinité (3), le met au nombre des grands Dieux des gens de la campagne. Plusieurs personnes croyent encore aujourd'hui que quelques débris d'un Temple qu'on voit à Rome entre l'Eglise de la Minerve & celle de S. Eustache, sont les restes du Temple qui étoit consacré à ce Dieu (4).

Populonia, dont le nom est dérivé de *populatio*, *pillage*, *degât*, étoit aussi au nombre des Divinités champêtres : on la prioit dans les sacrifices qu'on lui offroit, d'empêcher que la grêle & la foudre ne ravageassent la campagne.

C'étoit pour la même raison sans dou-

(1) De Civ. Dei, lib. 4. c. 21.

(2) Liv. 35.

(3) Lib. 1. de Re rustic.

(4) Lylio Giraldi.

te qu'on honoroit une autre Divinité sous le nom de l'*Eclair* (1); & le culte qu'on lui rendoit étoit pour qu'il préservât les biens de la campagne.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

(1) Aug. de Civ. Dei. l. 6. c. 10. Senec. l. de Superst.

Pilumnus & *Picumnus* étoient selon Servius (2), deux Dieux qui étoient freres, dont le dernier avoit inventé l'usage de fumer les terres, d'où il fut surnommé *Sterquilinus*; &, Pilumnus celui de moudre le bled, c'est pourquoi il étoit particulierement honoré par les Meûniers. Nonius Marcellus dit que Pilumnus & Picumnus présidoient aux auspices des mariages, & pour appuyer son opinion il cite un passage de Varron (3) qui dit que si l'enfant que venoit de recevoir la Sage-femme, avoit l'apparence de vivre long-temps, elle le posoit à terre pour conjecturer s'il seroit d'une taille bien droite; & qu'on dressoit dans les Temples des lits pour les Dieux Pilumnus & Picumnus, Divinités qui présidoient aux mariages.

(2) In 6. Æn.

(3) Lib. 2. de vita Pop. Rom.

Sterculius étoit un des surnoms qu'on avoit donné à Saturne, parce qu'il avoit le premier mis du fumier dans les terres pour les rendre fertiles (4).

(4) Macrob. Sat. lib. 1. c. 7.

Hippona étoit la Déesse des Juments & des Ecuries (*a*).

(*a*) Plutarc. in Parall. Apul. l. 3. de Asin. aur. Tertull. in Apol. Fulgent. de obsc. vocibus, &c.

Le Dieu *Jugatinus*, présidoit aux côteaux & aux montagnes, & la Déesse *Collina*, aux collines. Saint Augustin la nomme *Collatina*; mais peut-être s'est-il mépris en lui donnant ce nom. *Vallonia*, selon ce Pere de l'Eglise, étoit la Déesse des Vallées.

Rusina, qui fut ainsi nommée du mot *Rus*, la campagne, présidoit, suivant le même saint Docteur, aux campagnes. Lylio Giraldi rapporte que cette Déesse étoit par quelques Auteurs appellée *Rutina*.

Quelques passages tirés du quatriéme Livre de la Cité de Dieu de S. Augustin, vont nous faire connoître plusieurs autres de ces Dieux champêtres, & il suffira de les avoir nommées pour connoître les emplois ausquels ils étoient destinés. Les Romains dit-il, avoient une Déesse *Fructusée*, qu'ils invoquoient pour faire une bonne récolte : un Dieu *Spineuse*, pour arracher les épines des champs ; une Déesse *Nielle*, pour empêcher la nielle dans les bleds. Ils avoient Proserpine pour présider au germe des bleds : un Dieu *Nodotus*, pour les nœuds du tuyau : la Déesse *Volutina*, pour l'enveloppe de l'épi : *Patelene*, pour l'épi qui commence à s'ouvrir : *Hostiline*,

quand la barbe de l'épi & l'épi sont à niveau (*a*). *Lacturce*, quand le grain étoit en lait : *Maturne*, quand il étoit mûr ; & *Runcine*, quand on le coupoit. DIEUX d'Occident L.III.C.VIII.

Observons 1°. Que presque tous ces Dieux avoient leurs Fêtes marquées, qu'on célébroit à la campagne dans les saisons où l'on croyoit avoir besoin de leurs secours, & dans les lieux mêmes où l'on croyoit qu'ils présidoient ; ainsi qu'on peut le voir dans les Fastes d'Ovide, & dans le Calendrier Romain dressé par Rosin (1). 2°. Que presque tous ces Dieux tiroient leur origine des Latins, comme leurs noms le marquent assez, & l'on ne trouve rien qui les regarde dans les Ecrits des Grecs.

(1) Antiq. Rom. l. 4.

(*a*) Les anciens Romains disoient *hostire*, au lieu d'*æquare*, égaler.

CHAPITRE VIII.

Des Satyres, Faunes, Ægipans, &c.

PARMI les Dieux de la campagne, les Satyres & les autres qui sont dénommés dans ce titre, étoient les plus célebres : c'étoient autant de Dieux, ou

quelquefois dans les bois de gros singes ressemblans assez à des hommes velus ; ou peut-être des Barbares ressemblans de loin à des singes : c'est le sentiment de Pline (*a*) qui prend, comme nous, les Satyres pour une espece de Singes ; & cet Auteur assûre que dans une montagne des Indes il se trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendroit de loin pour des hommes. Ces sortes de Singes ont souvent épouvanté les Bergers, & poursuivi quelquefois les Bergeres ; & c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables, touchant leur complexion amoureuse : si on ajoûte à cela que des Bergers couverts de peaux de chevres, ou quelques Prêtres de Bacchus, ont souvent contrefait les Satyres pour séduire d'innocentes Bergeres, je crois qu'on aura la vraye clef de cette fable. Dès-là l'opinion se répandit que les bois étoient remplis de ces Divinités mal-faisantes : les Bergeres tremblerent pour leur honneur, & les Bergers pour leurs troupeaux ; ce qui fit qu'on chercha à les appaiser par des sacrifices, & par les offrandes des premiers fruits, ou des prémices des troupeaux. On composa quelques Cantiques que les Pasteurs chan-

(a) *Efferatior Cenolephalis natura, mitissima Satyris.*

Dieux d'Occident. L.III.C.V.I.

toient dans les forêts, & où on tâchoit en les invoquant, de se les rendre favorables. Les Poëtes ayant trouvé le sujet divertissant, inventerent mille contes. Les Peintres donnerent aussi quelque cours à ces fables, en peignant Pan & les Satyres comme des hommes.

Telle a été l'origine de ces Divinités champêtres, tel a été le sujet de leur culte & des sacrifices qu'on leur offroit. Je n'ignore pas que de grands Hommes ont crû le contraire, & qu'ils ont humanisé les Faunes & les Satyres; mais on doit convenir aussi que la plûpart des Auteurs n'examinent pas assez scrupuleusement les matieres sur lesquelles ils travaillent, & que souvent ils sont esclaves des préjugés; il suffit qu'un homme en réputation d'un sçavoir extraordinaire ait avancé une opinion, pour soumettre leur raison sous le joug de son autorité. D'ailleurs on aime mieux ne se point fatiguer par des recherches ennuyeuses, que d'éviter par un serieux examen, de tomber dans l'erreur sur des préjugés qu'on a aveuglement adoptés.

Mais, dira-t-on, que répondre à saint Jerôme lorsqu'il rapporte (1) que saint Antoine allant visiter saint Paul Hermite, rencontra d'abord un Hippocen-

(1) Vie de saint Paul Hermite.

taure, & en suite un Satyre tel que les Poëtes & les Peintres les représentent; & que l'ayant interrogé, il lui répondit qu'il étoit une de ces créatures mortelles qui habitent les Déserts, & que l'aveugle Paganisme appelloit Faunes ou Satyres: il lui présenta même du fruit, qu'on croit être des dattes. Si le respect que nous avons pour saint Jerôme, nous empêche de penser comme un Auteur moderne (1) qui traite cela de fable, nous pourrions du moins répondre que c'étoit quelque démon qui apparut au bon Saint: aussi étoit-il accotumé à en voir souvent sous differentes figures, ainsi que le rapportent ceux qui ont écrit sa vie: on pourroit ajouter encore, que le Cardinal Baronius dit que ce prétendu Satyre n'étoit non plus que les autres, qu'un Singe à qui Dieu permit de parler, comme autrefois à l'Anesse de Balaam.

Si l'on m'objectoit encore ce que rapporte Pausanias (2) d'un certain Euphemus, qui ayant été jetté par la tempête avec son Vaisseau sur les côtes d'une Isle déserte, vit venir à lui des especes d'hommes sauvages, tous velus, avec des queues derriere le dos, presqu'aussi longues que celles des chevaux, qui voulurent saisir leurs femmes avec tant

(1) Maius, Hist ire des Animaux.

(2) In Atric.

Dieux d'Occident. L. III. C. VIII

de fureur, qu'ils eurent bien de la peine à les arracher ; ce qui fit appeller ce lieu l'Isle des Satyres : Que Ptolomée (1) dit que sur la mer de l'Inde au-delà du Gange, il y a trois Isles habitées par des Satyres ; & que Pomponius Mela ajoute (2) qu'il y a au-delà de la Mauritanie dans l'Ocean Atlantique, des Isles où l'on ne voit personne pendant le jour, mais que la nuit on y apperçoit de grands feux, qu'on y entend un bruit confus de flûtes & de tambours, & que l'on croit communément que ces Isles sont habitées par des Satyres : que Pomponius au reste, n'a fait que copier la Relation du fameux Annon chef des Carthaginois, qui avoit été dans ces Isles : que Plutarque (3) rapporte que du temps de Sylla, on trouva en Epire un Satyre tel que les Poëtes le décrivent, qui formoit quelque voix semblable aux cris des chévres, & que personne ne put expliquer : Que l'Archiduc Philippe, selon Albert le Grand (4), en mena deux à Genes l'an 1598. lorsqu'il y fit son entrée ; cet Auteur ajoutant même qu'on en prit deux dans les forêts de Saxe, l'un mâle, & l'autre femelle ; que la femelle étant morte, on apprivoisa le mâle, & qu'on lui apprit même à articuler quelques paroles.

(1) Geogr. l. 7.

(2) Geogr. liv. 7.

(3) De Sylla.

(4) Traité des Animaux.

Je répondrois qu'admettant toutes ces relations, ſur leſquelles il y auroit peut-être bien des choſes à dire, on peut fort bien y appliquer ces eſpeces de Singes, dont nous avons parlé après Pline (1). Ce que dit Pomponius Mela n'eſt pas difficile à expliquer : lorſqu'Annon alla dans ces Iſles, qu'on croit être vers l'Iſle de ſaint Thomas ſur les côtes de Guinée, ou plûtôt près de celles du Cap verd, les habitans effrayés, ſe cacherent pendant le jour dans des cavernes, & allumerent du feu pendant la nuit ; & firent un grand charivari pour épouvanter ces étrangers, & les obliger à ſortir de leur Iſle ; ce qui leur réuſſit.

(1) Loc. cit.

Il eſt encore plus facile de répondre à ce qu'on pourroit m'alleguer de ce Satyre qui paſſa le Rubicon en préſence de Céſar & de toute ſon armée : ce fut un ſtratagême de ce fameux Capitaine. Céſar voyant la peine que ſes ſoldats avoient à paſſer ce fleuve, en fit ſecrettement habiller un en Satyre, pour perſuader aux autres que puiſqu'une Divinité leur avoit montré le chemin, ils pouvoient & devoient y paſſer. De même, lorſque Diodore (2) dit que Bacchus, c'eſt-à-dire Oſiris (car c'eſt de lui qu'il parle en cet endroit,) fut accom-

(2) Liv. 1.

DIEUX d'Occident. L.III.C.VIII.

pagné dans sa conquête des Indes par quantité de Satyres ; c'est que quelques soldats de ce Conquerant s'habillerent en Satyres pour épouvanter les Peuples qu'on vouloit subjuguer ; ou bien qu'il mena avec lui de ces sortes de gros singes qu'on trouve en Afrique, pour le divertir ou faire des gambades avec ses soldats habillés comme eux ; ou comme l'ont voulu quelques Auteurs, on lui amena quelques Ethiopiens grossiers, & tous velus, comme il s'en trouve parmi ces Barbares, pour le divertir & l'amuser : car ce bon Prince aimoit fort à rire, si nous en croyons l'Auteur que nous venons de citer (*a*) & n'aimoit nullement à se battre ; n'ayant entrepris ce voyage que pour apprendre l'agriculture aux Peuples étrangers, & meriter par-là d'être mis au rang des Dieux. On peut ajouter qu'on n'a jamais tant fait de découvertes que depuis deux siécles, & qu'on ne voit pas qu'on ait rien trouvé de semblable aux Satyres, que les singes dont je viens de parler.

Après tout, si nous en croyons Bochart (1), l'origine des Satyres vient du mot hebreu *Sair* ; qui veut dire un Démon sous la figure d'un Bouc ; & c'est

(1) Chan. l. 1. c. 12.

(a) *Dum in Æthiopia versatur gens Satyrorum ei adducitur, quos pilos in lumbis habere ferunt.* Diod. l. 1.

pour cela, ſelon cet Anteur, qu'on les repréſente comme des eſpeces de Boucs, danſants & ſautants d'une maniere laſcive (*a*). Nous pouvons confirmer notre ſentiment ſur la nature des Satyres, par ce qui eſt rapporté dans une Relation des Indes Orientales (*b*), où l'on dit qu'on trouve dans l'Iſle de Céilan des Satyres ou *Bavianes*, que les Indiens nomment *Orangs*, c'eſt-à-dire, *hommes ſauvages*. Ils ſont preſque de la même figure que les autres hommes, ont le dos tout couvert de poil, le nez plat, & le viſage rude : ils ſont robuſtes, agiles & hardis. On en prend avec des lacets, & on les apprivoiſe ſi bien, qu'on leur montre à marcher ſur les pieds, ou plûtôt ſur les jambes de derriere. Ces Satyres, ajoute l'Auteur, rendent de bons ſervices à leurs maîtres : ils lavent les verres, verſent à boire : ils tournent la broche, & balayent la maiſon. Un autre Voyageur (1) dit que du temps qu'il étoit à Angola, on tua à Manicongo un de ces hommes ſauvages, qui avoit le

(1) Vandenbrouk, Tom. 4.

(*a*) Les Rabbins traduiſent le mot *hircus* par celui de Satyre, & le mot *Sair* par celui de bouc ou de démon ; & par le mot *beteb*, le démon du midi, & par les *Velus* dont parle Iſaie, ils entendent les Satyres habitans du déſert. Bochart, *loc. cit.*

(*b*) Voyage de Schouten aux Indes, Tome 2.

corps herissé de poil, le nez plat, les narines larges, & une queue sur le dos. On le prit dans un arbre où il étoit avec sa femelle & son petit, qui se sauverent. Daper dans sa Relation de l'Afrique, parle d'une autre espece de singe qui est encore plus ressemblant à l'homme. C'est sans doute ces animaux, répandus dans les bois, dont la terre étoit toute couverte, qui ont donné lieu de prendre ces sortes de singes ou de monstres, pour des especes d'hommes; je n'en suis nullement surpris, puisqu'ils ressemblent beaucoup plus aux Caffres & aux Ottentots qui habitent dans les extrêmités de l'Afrique, que ceux-ci ne ressemblent aux autres hommes: & on auroit moins de sujet de s'étonner si on avoit pris ces derniers pour de veritables Satyres, que de ce qu'on a regardé les singes dont nous venons de parler, comme de veritables hommes. Mais en voilà assez sur ce sujet. Disons maintenant quelque chose de Faunus & de Sylvanus, que l'on a toujours regardés comme des Divinités champêtres, & les peres des Faunes & des Satyres.



CHAPITRE IX.

De Faunus & de Sylvanus.

FAUNUS, si nous en croyons Virgile (1), étoit fils de Picus, dont nous parlerons dans la suite, & quatriéme Roi d'Italie. Il vivoit du temps que Pandion regnoit à Athenes, vers l'an avant l'Ere chrétienne treize cens, ou environ, cent-vingt ans avant la guerre de Troye, ou un peu plus tard, si nous en croyons Denys d'Halicarnasse; c'est-à dire, du temps d'Evandre & d'Hercule. Ce même Auteur ajoute que c'étoit un Prince rempli de bravoure & de sagesse; ce qui fit apparemment publier qu'il étoit fils de Mars (2). Lactance nous apprend qu'il étoit fort religieux. Eusebe est de l'avis de ces deux Auteurs, lorsqu'il place Faunus dans le catalogue des Rois Latins. Comme il s'appliqua pendant son regne à cultiver la terre, on le mit après sa mort au rang des Divinités champêtres, & on le représenta avec tout l'équipage des Satyres. On assûroit même qu'il rendoit des Oracles;

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

(1) Æneid. 7.

(2) Ovid. 2. Fast.

Dieux d'Occident. L. III. C. IX.

mais cette fable n'eſt fondée que ſur l'étymologie de ſon nom, car *Phoni*, en grec, & *fari* en latin, dont il eſt composé, ſignifie *parler*; & c'eſt peut-être par la même raiſon qu'on a nommée *Fauna* ſa femme *Fatua*, comme qui diroit *Fatidica*, *Devinereſſe* C'étoit une perſonne très-chaſte, ſi nous en croyons Varron (1), & Lactance qui l'a copié va juſqu'à dire qu'elle pouſſa la retenue & la pudeur à tel point, qu'elle ne voulut jamais voir d'autre homme que ſon mari. Elle avoit accoutumé de prédire l'avenir aux femmes, comme Faunus en uſoit à l'égard des hommes. Tant de bonnes qualités la firent mettre après ſa mort au rang des Divinités, & on l'appella *la Bonne Déeſſe*. Les femmes lui offroient des ſacrifices dans des lieux où il n'etoit pas permis aux hommes d'entrer. Je ſçai bien que Plutarque (2) & Arnobe ne parlent pas ſi avantageuſement de Fauna, que Lactance & Varron, & que ces Auteurs croyent même qu'elle étoit un peu ſujette au vin : mais auroit-on divinisé une perſonne qui auroit eu un défaut ſi indécent à ſon ſexe?

Ceux qui veulent rapporter les fables à l'allégorie, ne manquent pas de dire ici

(1) Dans Lactance, l. 1.

(2) QQ. Rom.

que Faunus & Fatua ne font que des perfonnages feints, fous les noms defquels les Payens adoroient la Terre ; & qu'ils ne font connus en Italie, que parce qu'Evandre apporta d'Arcadie le culte de ces Divinités. Mais les témoignages formels de Varron, de Denys d'Halicarnaffe, de Plutarque & de Lactance, doivent l'emporter fur ces Allegoriftes, qui ne font tombés dans cette erreur, que pour n'avoir pas fçû que fouvent une même perfonne étoit dans la Theologie payenne une Divinité animée & naturelle [a]; ce qui eft pourtant la clef de la plûpart des fables.

Sylvanus, felon quelques Auteurs, étoit fils de Faune, ou felon Plutarque, de Valerius & de Valeria fa fille. Elien & Probus lui donnent une origine encore plus infame ; mais il ne faut pas bleffer les oreilles chaftes par les recits fabuleux que l'Antiquité nous a laiffés à ce fujet. L'Auteur de l'origine du Peuple Romain, tant il y a d'incertitude fur ces matieres, dit qu'on croyoit que Sylvanus, bien loin d'être le fils de Faunus, étoit le même Dieu que lui ; & d'autres le confondent avec Pan, ou Egipan, fi nous en croyons Plutarque :

[a] Voyez ce qui a été dit là-deffus Tome 2. liv. 4.

ce qui convient avec ce que rapporte Pline, que les Egipans étoient les mêmes que les Sylvains. Les monumens qui nous reſtent, le repréſentent tantôt comme un Satyre, & même quelquefois avec la moitié du corps d'une chévre; quelquefois avec une forme toute humaine, preſque toujours avec une branche de cyprès, & cela pour l'amitié qu'il avoit pour le jeune Cypariſſus qui fut changé en cet arbre. La pomme de Pin, une ſerpe qu'il tient à la main, une couronne groſſierement faite, & un chien, parent la plûpart des figures de ce Dieu champêtre, ſur leſquelles il paroît tantôt nud, tantôt couvert d'un habit ruſtique qui lui deſcend juſqu'aux genoux.

Comme Sylvain étoit extrêmement honoré, ſur-tout en Italie, on voit ſouvent ſur ces mêmes Images, des Autels, des Prêtres, des Joueurs de flûte, & la victime qu'on lui immoloit le plus ſouvent, qui étoit le cochon.

Un monument conſacré à ce Dieu par un nommé Lachès, lui donne l'épithete de *Littoralis*; ce qui nous apprend qu'on l'honoroit auſſi ſur les rivages de la mer.

Les Prêtres de ce Dieu formoient un des principaux Colleges de Rome, &

étoient en grande réputation : ce qui marquoit bien la celebrité de ſon culte. Quand les Romains furent maîtres des Gaules, ils y porterent ſans doute les céremonies de ce culte, & y établirent un College de Prêtres ſemblable à celui de Rome, puiſqu'on trouva il y a quelques années à S. Maur-les-Foſſés, près de Paris, où ils s'étoient établis, une pierre ſur laquelle étoit une inſcription que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon communiqua à l'Academie des Belles Lettres, qui faiſoit mention du College des Prêtres du Dieu Sylvain.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

J'ai dit que Faunus étoit fils de Picus, & voci comment les Sçavans, ſur-tout Ryckius (1), nous donnent la ſuite de ces anciens Aborigenes qui regnerent en Italie avant la guerre de Troye. Le premier de ces Rois s'appelloit Stercès ; Janus qui lui ſucceda, quoiqu'il fût étranger, eſt le ſecond, Picus fils de Stercès, le troiſiéme, & Faunus fils de Picus le quatriéme. Je laiſſe les autres dont je ne parlerai que dans le ſixiéme Volume.

Picus.

(1) Diſſ. de primis Italiæ Colonis, Can. Chron.

Picus étoit un Prince accompli, qui ſe diſtingua par ſes talens. Ovide (2) fait un portrait charmant de ce Prince & de la belle Canente ſa femme. Comme il

(2) Met. l. 14.

périt à la chasse dans un âge peu avancé, & qu'on ne trouva point son corps, on publia qu'il avoit été changé en Pivert, oiseau dont le nom latin est le même que le sien ; & pour donner quelque créance à cette fable, on ajoûta que c'étoit Circé qui avoit operé ce changement. Elle l'avoit rencontré, dit le Poëte que je viens de citer, dans un bois où elle étoit venue cueillir des herbes pour ses opérations magiques : elle avoit senti dans le moment un violent amour pour lui ; & l'ayant trouvé insensible, elle le frappa de sa baguette, & aussi-tôt son corps fut revêtu de plumes, & il disparut, &c.

Servius (1) prétend que cette fiction n'est fondée que sur ce que ce Prince qui se vantoit d'exceller dans l'art de connoître l'avenir, se servoit d'un Pivert qu'il avoit sçû apprivoiser : *Augur fuit Picus, & domui habuit Picum, per quem futura noscebat.* On peut ajouter que la ressemblance du nom de ce Prince avec celui du Pivert, ne contribua pas peu à la fable de sa métamorphose. Quoiqu'il en soit, Picus fut honoré après sa mort, & mis au nombre des Dieux Indigetes.

(1) Sur le 7. Livre de l'En.

Canente désolée de la perte d'un époux qu'elle aimoit tendrement, se retira dans une solitude, où elle ne le sur-

vêcut pas long-temps ; & à l'aide de ſon nom, on publia qu'elle avoit été changée en voix.

Malgré l'autorité de Servius, de Denys d'Halicarnaſſe & de pluſieurs autres Anciens, qui tous regardent Picus comme un perſonnage réel, & un Roi des Aborigenes, nous avons pluſieurs Auteurs qui prétendent qu'il n'y eut jamais de Roi de ce nom en Italie ; & Gerard Voſſius (1) veut que toute cette fable ne ſoit fondée que ſur ce qu'il y avoit anciennement dans le pays des Sabins, un Oracle de Mars, pour lequel on ſe ſervoit du Pivert. Bochart (2) qui trouve toujours le dénouément des fables dans la langue Phenicienne, dit que celle-ci n'eſt fondée que ſur le mot *Picca*, qui veut dire un devin, & que c'eſt ſur la reſſemblance de ce nom avec celui de *Picus*, qu'on a forgé un Roi qui prédiſoit l'avenir. Enfin il y a des Sçavans qui ſoutiennent que Picus eſt le même que Jupiter, honoré par les anciens Aborigenes ſous le ſymbole du Pivert, oiſeau d'un grand uſage dans les Augures. Pour moi, je crois qu'on peut fort bien s'en rapporter aux Anciens que j'ai cités, ſur-tout à Denys d'Halicarnaſſe, Auteur très-inſtruit des Antiquités d'Italie, &

(1) De Orig. & prog. idol. l. 1. c. 12.

(2) Chan. l. 1.

Dieux d'Occident. L. III. C. X.

assurer avec eux, que Picus y a regné après Janus, & a eu Faunus pour successeur.

CHAPITRE X.

De Silene & de Midas.

QUOIQU'EN general les vieux Satyres fussent appellés Silenes, comme nous l'avons dit après Pausanias (1), il y en avoit cependant un à qui on avoit donné ce nom, par antonomase, & qui n'en portoit point d'autre. Comme c'est un des personnages des plus célebres dans l'Antiquité, on a publié à son sujet une infinité de choses, dont les unes sont vraies, pendant que les autres ne sont que de pures fictions ; mais des fictions dont le sens n'est pas toujours impénétrable.

(1) In Attic.

Elien (2) prétend que Silene devoit le jour à une Nymphe, & que quoiqu'il ne fût pas au nombre des Dieux, il étoit cependant d'une nature supérieure à celle de l'homme : mais comme il ne nomme pas cette Nymphe, il y a apparence qu'il n'en avoit d'autre preuve que celle qu'il avoit

(2) Var. Hist. l. 3. c. 12.

avoit tirée d'Heſiode, qui dit en general (1) que tous les Satyres avoient des Nymphes pour meres. Silene nâquit à Malée, ou du moins il y fut élevé, ſelon le témoignage de Pindare, qui s'exprime ainſi : *Silene ce danſeur incomparable, qu'un Citoyen de Malée, heureux époux de la belle Naïs, a eu le bonheur d'élever.* Les habitans de Pyrrhique, ville de Laconie (2) diſoient que Silene ayant quitté Malée, s'étoit retiré chez eux, & ils montroient un puits, ſans lequel ils auroient totalement manqué d'eau, qu'ils croyoient qu'il avoit fait creuſer.

DIEUX d'Occident. L. III. C. X.

(1) Theog.

(2) Pauſ. in Lac.

Lucien (3) fait ce portrait de Silene : il étoit d'une taille médiocre, gras & charnu. C'eſt ainſi effectivement qu'il paroît ſur les Medailles & ſur les autres Monumens que le temps nous a conſervés (4). Un valet, dans une des Comedies de Plaute, fait de ſon Maître un portrait très-reſſemblant à celui qu'on vient de voir (5), & je ſuis bien trompé ſi l'Auteur n'a pas fait une alluſion maligne à Silene, à qui peut-être le Maître reſſembloit un peu, ainſi que Socrate, tel qu'il paroît ſur quelques pierres gravées. On repréſentoit auſſi Silene monté ſur un âne, preſque toujours yvre, & ayant bien de la peine à ſe ſoutenir : *ti-*

(3) Dans le Conſeil des Dieux.

(4) Voyez Beger Treſ. de Brandeb. & l'Ant. expliq. T. I.

(5) Plaut. in Rud.

nommée la ville pacifique, l'autre la ville guerriere. Les habitans de la premiere sans chagrin & sans inquiétude, couloient des jours heureux, & vivoient plusieurs siécles ; pendant que ceux de la seconde, toujours en armes contre leurs voisins, mouroient presque tous à la guerre. On ne sçait de quel pays Silene vouloit parler : étoit-ce des Isles fortunées, qu'on croit être les Canaries, ou de la célebre Isle Atlantique, sur laquelle Platon a tant discouru, ou enfin des Hyperboréens qui, selon les Anciens, menoient une vie semblable à celle des habitans de la ville pacifique ? C'est ce que je ne déciderai point (*a*).

Ciceron, Plutarque, & bien d'autres encore, avoient conçu de Silene la même idée, & l'ont toujours regardé comme un homme très habile, & un grand Philosophe. Virgile lui fait débiter, dans sa sixiéme Eglogue, les principes de la Philosophie des Epicuriens, sur la formation du monde, & des êtres qui le composent : *Namque canebat uti*, &c.

L'avanture au reste qui livra Silene à

(*a*) Voyez sur les Hyperboréens, la Dissertation de M. l'Abbé Gedoyn, & une autre de moi. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. 7.

Midas est singuliere, & a donné lieu à bien des fables que je dois expliquer. Ce Prince informé des rares talens de Silene, souhaitoit depuis long-temps s'entretenir avec lui. Bacchus qui avoit abandonné la Thrace, où les Bacchantes venoient de déchirer le malheureux Penthée, étoit venu dans la Lydie aux environs du mont Tmolus, où il croissoit d'excellent vin. Silene qui rodoit dans le pays, monté sur un âne, s'arrêtoit souvent près d'une fontaine pour cuver son vin, & se réposer de ses fatigues. L'occasion parut favorable à Midas : il fit jetter du vin dans cette fontaine, & mit quelques paysans en embuscade. Silene but un jour de ce vin avec excès, & ces paysans qui le virent yvre, se jetterent sur lui, le lierent avec des guirlandes de fleurs, & le menerent ainsi au Roi. Ce Prince qui étoit lui-même initié aux mysteres de Bacchus, reçut Silene avec des grandes marques de respect; & après avoir célebré avec lui les Orgies pendant dix jours & dix nuits consécutives, & l'avoir entendu discourir sur plusieurs matieres, le ramena à Bacchus. Ce Dieu charmé de revoir son pere nourricier, dont l'absence lui avoit causé beaucoup d'inquiétude, ordonna

à Midas de lui demander tout ce qu'il voudroit. Midas qui étoit extrêmement avare, souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit ; ce qui lui fut accordé. Mais le present devint bientôt funeste à celui qui l'avoit souhaité avec tant d'empressement. D'abord les expériences qu'il fit le charmerent : il toucha un rameau, des pierres, des épics, tout devint or ; mais aussi, quand il fut prêt à se mettre à table, & qu'il voulut laver ses mains, l'eau reçut le même changement : enfin le pain, le vin, les viandes qu'on lui servoit, devenoient de l'or à mesure qu'il y touchoit ; & il étoit prêt à mourir de faim au milieu de tant de richesses, lorsque s'étant adressé au même Dieu pour le prier de le délivrer d'un pouvoir si incommode, Bacchus lui ordonna de laver ses mains dans le Pactole, ce qu'il fit ; & perdant cette fatale vertu, il la communiqua au fleuve, qui depuis roule un sable d'or.

C'est ainsi que les Grecs se plaisoient à travestir l'Histoire en fables ingénieuses. Je dis l'Histoire, car c'en est une véritable, & quoique j'aye déja parlé assez au long de Midas dans l'Histoire d'Apollon, la liaison qu'elle a avec celle de Silene m'oblige à y revenir, &

cela d'autant plus volontiers que j'en avois laissé plusieurs circonstances à expliquer, ou que j'explique ici les mêmes, d'une maniere qui m'a paru plus satisfaisante. Midas, suivant tous les Anciens, étoit Roi de cette partie de la Lydie & de la Phrygie, où coule le Pactole. Herodote (1) qui dit qu'il regna après son pere Gordius, ajoute qu'il envoya de grands presens au Temple de Delphes, & entre autres une chaîne d'or d'un prix inestimable. Ce même Auteur parle ailleurs (2) des Jardins de ce Roi, où il croissoit sans culture des roses d'une grande beauté, & c'étoit dans ces Jardins mêmes, qu'on croyoit qu'avoit été pris Silene. Midas œconome jusqu'à l'avarice, regnoit sur un pays fort riche, & retiroit de la vente de ses grains, de ses vins, & de ses bestiaux, des sommes considerables : voilà sans doute ce qui fit dire qu'il convertissoit en or tout ce qu'il touchoit, jusqu'au pain, au vin, aux viandes qu'on lui servoit. Son avarice changea d'objet, & ayant appris que le Pactole rouloit des grains d'or, il abandonna le soin de la campagne, & employa ses Sujets à retirer l'or de ce Fleuve, ce qui lui procura de nouvelles richesses : c'est là encore le

(1) Liv. 1. c. 14.

(2) Liv. 8. c. 138.

fondement de la fiction qui porte qu'il avoit communiqué au Pactole ſa vertu aurifique. DIEUX d'Occident. L. III. C. X.

Au milieu des ſoins que demandoient tant de travaux differents, Midas n'abandonnoit pas les affaires de la Religion, & il fit tant de changemens dans celle des Lydiens, qu'on le regarda, au rapport de Juſtin (1), comme un ſecond Numa. Il ſe ſervoit même, dit-on, pour faire recevoir ces changemens, du ſtratagême qui fut dans la ſuite ſi utile au Roi de Rome : car comme celui-ci publioit qu'il apparnoit de la Nymphe Egerie, tout ce qu'il faiſoit en matiere de Religion, Midas diſoit de même que c'étoit Silene qui l'inſtruiſoit dans les nouveaux myſteres qu'il avoit deſſein d'établir, principalement dans ceux des Orgies ; car ce Prince qui poſſedoit d'excellens vignobles, étoit très-dévot à Bacchus. Quelques Auteurs même (*a*) penſent qu'ayant pris près de la fontaine dont on a parlé, quelque Satyre, c'eſt-à-dire, quelque animal reſſemblant au Singe, il avoit aſſûré que c'étoit Silene, le nourricier & le compagnon de Bacchus, qu'il interrogeoit ſur tous

(1) Liv. 2. c. 7.

(*a*) Voyez les Notes d'Abraham Gronovius ſur le Chap. XVIII. du troiſiéme Livre d'Elien.

ses desseins, à peu près comme on a dit que Sertorius interrogeoit sa Biche privée; mais, pour parler plus juste, c'étoit véritablement Silene lui-même qui lui communiquoit une partie de ses lumieres, puisqu'il vivoit en même temps que lui, & étoit son voisin, comme on le dira dans la suite.

Comme Midas avoit par tout des espions, qu'il interrogeoit & écoutoit avec attention, on disoit qu'il entendoit de loin, qu'il avoit de longues oreilles, comme on dit d'un Roi puissant, qu'il a les bras longs; & voilà encore l'origine de la fable qui lui donna des oreilles d'âne; explication plus naturelle encore que celle que nous avons déja donné à la même fiction (1).

(1) Histoire d'Apollon.

On doit conclure de tout ce que je viens de dire que Midas étoit un Prince puissant, & que Silene dont il se servoit utilement, étoit un profond Philosophe qui l'aidoit de ses conseils dans l'établissement de ses Loix & de ses Cérémonies religieuses. Peut-être aussi qu'on n'a dit qu'il étoit un peu yvrogne, ce qui l'a fait passer pour le pere nourricier de Bacchus & son compagnon inséparable, que parce que c'étoit lui qui avoit fait recevoir dans la Lydie les Orgies & les

autres Fêtes de ce Dieu. Comme je suis en train d'expliquer les Fables qu'on a débitées à son occasion, je crois voir le dénouement de celle qui le faisoit toujours aller sur un âne, dans ce qu'a dit Diogene Laërce, lorsque comparant Aristote à Silene, il dit que le premier étoit toujours à cheval, & que le second n'avoit qu'un âne pour monture: ce qui veut dire sans doute que Silene ne faisoit dans la Philosophie que des progrès lents, mais sûrs; au lieu que l'autre alloit au grand trot, & bronchoit quelque-fois. Celle des oreilles d'âne, selon Tertullien (1), nous apprend qu'il étoit doué d'une grande intelligence. Enfin Vossius (2) explique celle de la Fontaine de vin, dont nous avons parlé, en disant qu'elle signifie seulement l'envie qu'avoit Midas de posseder Silene, qui selon lui étoit Roi de Carie, & devint en effet grand ami de Midas.

(1) Liv. 2. *de Anima.*

(2) De idol. l. 2.

Quelques Auteurs, au reste, confondent Silene avec Marsyas, ce célebre Joueur de flûte dont on a parlé dans l'Histoire d'Apollon, qui le fit écorcher vif. Ce qui peut donner de la vrai-semblance à cette opinion, c'est que Marsyas est représenté comme un Satyre,

DIEUX d'Occident. L. III. C. X.

ainsi qu'on peut le voir dans ses Images (1) : or les Silenes étoient de vieux Satyres, comme on vient de le dire ; mais ce qui acheve de déterminer en faveur de ce sentiment, c'est qu'Herodote parlant de Marsyas, l'appelle Silene (2). Dès-là les temps conviennent à merveille, & il n'est plus étonnant que Midas ait fait si grand cas de lui, puisque ce fut pour avoir jugé en sa faveur contre Apollon, que ce Dieu lui donna des oreilles d'âne.

Après cela je ne rapporterai ce qu'a dit Bouchart au sujet de Silene, que comme une de ces conjectures sçavantes dont ceux qui possedent les Langues, veulent à tout propos faire parade. Les Anciens, dit-il, par la Fable de Silene, nous font juger qu'ils avoient quelque connoissance du Messie, puisque le nom de ce Satyre vient de *Silo*, que presque tous les Interpretes entendent de Jesus-Christ (3).

Silene fut honoré après sa mort comme un Demi-Dieu, & recevoit les honneurs dûs aux Heros, indépendamment même de Bacchus. C'est la remarque de Pausanias (4), qui parlant du Temple que Silene avoit dans l'Elide, s'exprime ainsi : *Là vous verrez encore un Temple de*

(1) Antiq. expli. T. 1.

(2) L. 7. c. 26.

(3) Chan. l. c. 18.

(4) In Eliac.

Silene, mais un Temple qui lui est propre & particulier, sans que Bacchus en partage l'honneur.

CHAPITRE XI.

Des Dieux Lares.

JE dois finir l'Histoire des Dieux de la Terre par celle des Lares & des Penates, qui étoient les gardiens & les protecteurs des maisons & des biens de la campagne.

On a dit dans le second Volume (1) que chaque homme & chaque femme avoit son Genie particulier : il y en avoit aussi pour chaque maison, pour chaque ville, & en general pour toute la campagne; & pendant que ceux des hommes & des femmes retenoient le nom de Genies, ceux des maisons étoient appellés *Lares*, & ceux des villes & des lieux particuliers, *Penates*, quoiqu'il soit vrai cependant, que souvent on confondoit ces derniers les uns avec les autres.

(1) Liv. 5.

Comme les Dieux du Paganisme, de quelqu'ordre qu'ils fussent, ne man-

DIEUX d'Occident. L. III. C. XI. quoient jamais de genealogie, les Lares selon Ovide (1), étoient fils de Mercure & de *Lara*, fille d'Almon. L'indiscrette Lara ayant fait confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce Dieu lui coupa la langue, & ordonna à Mercure de la conduire en Enfer. Le triste état où elle étoit, n'avoit pas éteint tous ses charmes ; son conducteur en devint amoureux, & en eut des jumeaux qui furent appellés *Lares* (*a*), qui devinrent dans la suite les Gardiens des rues & des chemins. Les inscriptions favorisent le sentiment d'Ovide, puisqu'on en trouve sur lesquelles sont écrits ces mots : *Lar vialis, le Lare des chemins.*

(1) Fast. L. 2.

Cependant comme rien n'est moins soutenu que les généalogies des Dieux du Paganisme, il se trouve des Auteurs qui donnent *Laronda* pour mere aux Lares ; mais ne seroit-ce pas la même personne, sous des noms si approchans ? Je ne dirai pas la même chose d'une autre mere de ces Dieux, qu'on nomme *Mania* : aussi confond-on alors les Lares avec les Manes. Les Lares, selon Varron (2), sont les mêmes que les Manes ; aussi dit-on qu'ils étoient fils de Mania.

(2) De Lingua Latina.

(a) *Fitque gravis, geminosque parit, qui compita servant ;*
Et vigilant nostrâ semper in ade Lares. Fast. l. 2.

Festus est en cela d'accord avec ce sçavant Romain. Aux Fêtes, dit-il, appellée *Compitalia*, on plaçoit dans les carrefours sur des poteaux, des figures d'hommes & de femmes, parce qu'on croyoit que cette Fête étoit celebrée en l'honneur des Dieux, qu'on appelloit Lares. Mais une nouvelle preuve que ces Dieux étoient les mêmes que les Manes, c'est que ceux-ci étoient aussi nommés *Larvæ*, d'où les masques des Anciens avoient pris leur nom.

Servius vient encore à l'appui de cette opinion, lorsque sur le cinquiéme de l'Eneide, il rapporte l'origine des Lares à la coutume où l'on étoit anciennement d'enterrer les morts dans les maisons, qu'on honoroit ensuite comme ses Dieux domestiques, car il est évident qu'alors les Lares étoient les mêmes que les Manes.

Mais ce n'étoient pas seulement les rues & les chemins que gardoient les Lares ; ils étendoient ce même soin sur les champs, & j'ai pour garant Tibulle :

Vos quoque felicis quondam, nunc pauperis agri
Custodes, fertis munera vestra Lares (1).

(1) Eleg. 1.

Comme ordinairement les chiens sont les gardiens des maisons & même des

DIEUX d'Occident. L. III. C. XI. (1) In Aul.

champs, il ne faut pas s'étonner si Plaute dit que les Lares étoient représentés sous la figure de ces animaux (1) ; du moins est-il sûr qu'ils étoient revêtus de leurs peaux. Remarquons ici que lorsque les enfans étoient dans l'âge où ils quittoient la *Bulle*, ils la pendoient au cou des Dieux Lares, & les Esclaves qui recevoient la liberté, en faisoient autant de leurs chaînes. Petrone qui employe toujours si agréablement l'ancienne fiction, dit que de jeunes garçons étant entrés dans la salle du repas de Trimalcion, revêtus de tuniques blanches, mirent sur la table les Dieux Lares, ornés de Bulles.

Comme l'ancien Paganisme avoit pourvû à tout, on établit aussi des Lares pour les Vaisseaux, qui certainement en avoient autant de besoin que les maisons, & ceux-ci s'appelloient *Lares de la mer*, *Lares marini*. Etoient-ils differens de ces Dieux Pataïques, dont nous avons parlé dans le troisiéme Volume, qu'on mettoit sur la proue des Bâtimens de mer pour en être les Patrons & les Gardiens ? C'est ce que je ne crois pas, puisqu'il y a des Auteurs qui pensent que ces Lares marins étoient Neptune, Tethys & Glaucus : pouvoit-on donner

aux vaisseaux de plus puissans & de plus fideles Gardiens? Dieux d'Occident. L. III. C. XI.

La place la plus ordinaire de Lares des maisons, si nous en croyons S. Jerôme, étoit derriere la porte; & on étoit persuadé qu'ils en éloignoient tout ce qui auroit pû nuire, sur-tout les *Lemures*, Genies qui ne sçavoient faire que du mal.

Les obligations que chacun croyoit avoir aux Dieux Lares, avoient engagé leurs adorateurs à leur faire de fréquentes libations, & on alloit même jusqu'aux sacrifices : c'est du moins ce qu'on peut tirer d'un ancien marbre, donné par Boissard, & dédié par C. Sempronius Pison, aux Dieux Lares des Empereurs (1), puisqu'avec les deux figures, l'une d'un jeune homme, l'autre d'un homme plus âgé, on y voit un Autel flamboyant, avec les préfericules, un vase, & une patere, &c. Par dessus cela on ornoit de fleurs & de guirlandes les statues des Dieux Lares, on leur offroit des fruits, on les tenoit propres, & on en avoit enfin un soin tout particulier. Il y avoit même, du moins dans les grandes maisons, un domestique uniquement occupé au service de ces Dieux; & Suetone (2) nous apprend que Domitien avoit un

(1) Laribus Augg. C. Sempronius Piso.

(2) In Domit.

valet de chambre de cette espece. Cependant il est bon d'observer qu'on perdoit quelquefois le respect dû à ces Dieux, comme dans certaines occasions où la douleur pour la mort de quelque personne chere, l'emporte sur toute autre considération, & alors on les jettoit même par la fenêtre, ainsi que le dit Suetone, dans l'Histoire de Caligula.

Le nom de *Grondiles* qu'on donnoit quelquefois aux Lares, devoit son institution à Romulus, qui les appella ainsi, en l'honneur de la Truye qui avoit mis bas en une seule portée trente petits cochons ; & c'est du cri de ces petits animaux, que ce nom étoit tiré.

Outre les noms dont on vient de parler, on leur en donnoit encore d'autres. On appelloit *Lares publici*, ceux qui avoient soin des bâtimens publics ; *Familiares*, ceux des maisons de chaque particulier ; *Viales*, ceux des chemins ; *Compitales*, ceux des carrefours, &c.

Comme il ne faut pas trop s'en fier aux Romains sur l'origine de leurs Dieux, je finirai cet article en remarquant que le mot *Lare*, vient d'un mot Toscan *Lars*, ou *Larte*, qui veut dire, *Chef*, ou Conducteur.

CHAPITRE XII.

Des Dieux Penates.

QUOIQU'IL soit vrai que l'on confondoit quelquefois les Dieux Penates avec les Dieux Lares & les Genies, il est sûr qu'on les distinguoit encore plus souvent les uns des autres ; & leur disdistinction est très-bien marquée dans l'Adieu de Coriolan à sa mere, à laquelle, selon Denys d'Halicarnasse (1), il dit : *Adieu, vous Penates, vous Lares paternels, & vous Genies de ce lieu.*

Dieux d'Occident. L. III. C. XII.

(1) Ant. Liv. 8.

Il ne faut pas s'imaginer d'abord, que les Penates formassent une classe differente de Divinités, puisqu'au contraire ils étoient choisis dans chacune d'elles. C'étoit quelquefois Jupiter, plus souvent Vesta, ainsi des autres, selon la dévotion des particuliers qui en faisoient le choix. Nigidius, ancien Auteur cité par Arnobe (2), distingue quatre sortes de Penates. Les premiers sont de la classe de Jupiter, c'est-à-dire, choisis parmi les Dieux du Ciel. Les seconds, de celle de Neptune, ou des Dieux de la Mer. Les troisiémes de celle de Pluton ou des Dieux des Enfers.

(2) Advers. Gentes.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

Les derniers enfin, pouvoient être pris indifferemment dans la classe de tous les hommes Déifiés. Il faut pourtant avouer qu'on entendoit ordinairement par les Dieux Penates ceux des Samothraces; mais on doit convenir en même-temps qu'il étoit libre à chacun de choisir ceux qu'il vouloit : aussi avons-nous d'anciennes Inscriptious qui font mention des Dieux Penates & des Dieux Lares de toutes sortes, & même des Empereurs vivans. Il étoit même permis de mettre ses Ancêtres au nombre de ces Dieux; & c'est ce qui arrivoit le plus souvent.

(1) Liv. 10.

Les Romains, au rapport de Denys d'Halicarnasse (1), nommoient indifferemment Penates, tous ces Dieux; « mais » ceux qui ont rendu ce mot grec, les » ont appellés, les uns des *Dieux pater-* » *nels*, les autres, des *Dieux originai-* » *res*: d'autres encore les *Dieux de posses-* » *sion :* quelques-uns, les *Dieux secrets*, » ou *cachés*; enfin les *Dieux défenseurs*; » par où il paroît que chacun a voulu » exprimer quelque proprieté particu- » liere de ces Dieux, quoique dans le » fond, ils veulent tous dire la même » chose ».

Anciennement il n'étoit pas permis d'avoir de ces Dieux particuliers, ni de

leur adresser aucun culte ; mais enfin, non-seulement on en souffrit l'introduction, mais elle fut encore autorisée par les Puissances séculieres. Il y avoit même une des Loix des douze Tables, qui ordonnoit de célebrer religieusement les sacrifices des Dieux Penates, & de les continuer sans interruption dans les familles, de la maniere que les chefs de ces familles les avoient établis. On sçait, d'ailleurs, que lorsque quelqu'un par l'adoption passoit dans un autre famille, le Magistrat avoit soin de pourvoir au culte des Dieux que l'adopté abandonnoit.

Si on veut maintenant remonter à l'origine des Penates, je crois qu'elle est fondée sur l'opinion où l'on étoit, que les manes des Ancêtres se plaisoient encore après leur mort à demeurer dans leurs maisons, où même souvent on les faisoit enterrer, si nous en croyons Servius (*a*), & où on gardoit ordinairement leurs portraits dans les lieux les plus respectables. Car après les avoir regardés comme des personnes illustres, on vint peu à peu à leur rendre des hommages & des respects ; ensuite on implora leur

(a) Sur ces paroles de l'Eneide, Liv. 6.
Sedibus hinc refer ante suis.

Dieux d'Occident. L.III. C.XII.

assistance, & on leur établit un culte & des cérémonies. Le passage du Livre de la Sagesse, que nous avons déja cité, Tom. I. où il est parlé de la mort d'un enfant, cher à ses parens, dont le culte enfin s'établit dans la famille, en est une preuve convaicante. Ainsi je crois qu'anciennement les premiers Penates n'étoient que les manes des Ancêtres, comme saint Augustin (1) le prouve sur l'autorité d'Apulée & de Photin; mais que dans la suite on y associa tous les autres Dieux sans distinction.

(1) De Civ. Dei, l.9.c.11.

On faisoit les Statues des Dieux Penates, non de Cire seulement, comme le prétendent quelques Auteurs, mais indifferemment de toutes sortes de matiere, même d'argent. On les consacroit dans le lieu le plus secret, qu'on appelloit le *Laraire*, *penetralia*. Là on leur élevoit des Autels, on tenoit les lampes allumées, & on y joignoit des symboles qui marquent toute la vigilance, entr'autres le chien, dont ces Statues portoient souvent la peau sur les épaules, ainsi que les Lares, ou en avoient sous leurs pieds une figure (*a*). Apulée renferme tous les sacrifices des Dieux

(*a*) Voyez l'Harpocrate de Cupper, & l'Utilité des Voyages, par M. Baudelot.

Lares & Penates, en trois mots, *thure, mero, & aliquando victimis; de l'encens, du vin, & quelquefois des victimes.* Il y avoit pour cela des Autels, tels qu'on peut en voir dans l'Utilité des Voyages, ouvrage de M. Baudelot (1). La veille de leurs fêtes on avoit soin de frotter les Statues avec du baume & de la cire pour les rendre propres & luisantes, & pour pouvoir y imprimer les vœux qu'on leur faisoit. Cette cire formoit à la longue une croute qui cachoit la matiere dont ces Statues étoient faites; & c'est sans doute ce qui a trompé les Auteurs, dont j'ai parlé, qui croyoient qu'on ne les faisoit que de cire.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

(1) Pag. 262.

Anciennement on leur offroit des enfans en sacrifice, mais Brutus, celui qui chassa les Tarquins, changea ce barbare sacrifice, en un plus raisonnable, & on ne leur offrit dans la suite que du vin, de l'encens, des fruits, & quelquefois des victimes sanglantes, des agneaux, des brebis, &c. comme on le voit dans Horace, qui invitant sa Maîtresse de venir assister au sacrifice qu'il préparoit dans sa maison en l'honneur du Génie, lui marque la maniere dont il en avoit fait les préparatifs (*a*). Tibulle

(a) *Ridet argento domus; ara castis*
Vincta verbenis, avet immolato
Spargier agno.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

de même parle du sacrifice d'une brebis qu'il immoloit aux Dieux Lares champêtres. On couronnoit aussi leurs Statues de festons, d'ail & de pavot, & on y ajoutoit plusieurs autres petites cérémonies qu'il est inutile de rapporter. Il est bon de remarquer seulement que dans les sacrifices publics qu'on offroit aux Penates, on leur immoloit une truye, ainsi que nous l'avons dit dans l'article des Lares, après Varron & Properce (*a*), & on croit que cette coutume avoit été introduite par Enée. C'étoit pendant les Saturnales qu'on célebroit la fête des Dieux Lares & Penates, & il y avoit outre cela un jour de chaque mois, destiné à honorer ces Dieux domestiques. Le zéle alloit même quelquefois jusqu'à en fêter quelqu'un tous les jours, & même plusieurs fois dans le même jour, comme Suetone & Tacite le prouvent par l'exemple de Neron, qui négligeoit tous les autres Dieux, en faveur d'un Penate favori.

Comme non seulement les particu-

(*a*) Liv. 4. Eleg. I. Martial, 14. dit aussi :
Iste tibi faciet bona Saturnalia porcus,
Inter spumantes ilice partus apros.
Ou comme dit Horace Satyr. L. I. Sat. 3.
. . . . . . *Immolet æquis*
Hic porcum Laribus.

liers avoient chacun leurs Dieux Manes ou Penates, mais que chaque Peuple en choiſiſſoit pour veiller à la conſervation de l'Etat, on voyoit dans Rome un Temple conſacré aux Dieux domeſtiques, & on leur avoit marqué un jour de fête qu'on célebroit avec beaucoup de ſolemnité, le deux des Kalendes de Janvier. On y joignoit les Jeux *Compitales*, comme qui diroit des carrefours, parce que les Penates y préſidoient.

Enfin on avoit tant de reſpect pour les Dieux Penates, qu'on n'entreprenoit rien de conſidérable ſans les conſulter: on portoit même quelquefois dans les voyages leurs figures, comme nous l'apprenons d'Apulée : *En quelque endroit que j'aille*, dit-il, *je porte toujours pendant mon voyage la figure de quelque Dieu.* Et apparemment que Ciceron eut peur de fatiguer ſa Minerve favorite, lorſque prêt à partir pour ſon exil, il alla ſolemnellement la conſacrer dans le Capitole.

La figure des Dieux Penates étoit quelquefois la ſimple repréſentation de quelque Dieu, d'un Génie, d'un Heros ou demi-Dieu, ou enfin de quelque Ancêtre célebre: ſouvent c'étoient des

Panthées, c'est-à-dire, de celles qui portoient les symboles de plusieurs Divinités. On en trouve plusieurs de celles là dans Spon, dans Cuper, & particulierement dans l'Utilité des Voyages, par Baudelot.

Comme l'homme est naturellement curieux, & que l'avenir l'inquiette, il y a apparence que parmi les Dieux Penates il y en avoit qui rendoient des Oracles. On sçait qu'on n'entreprenoit rien de considérable sans aller à l'Oracle, mais comme les lieux où ils se rendoient, étoient quelquefois éloignés; qu'il falloit pour les consulter bien des préparatifs & bien de la dépense, il étoit plus commode d'en avoir chez soi, que l'on consultoit du moins pour les affaires domestiques. Il est vrai que je n'ai trouvé aucune autorité positive, qui nous apqrenne ce fait; mais souvent une Médaille, une Pierre gravée, nous instruisent de bien des choses que nous ignorions auparavant. M. le Marquis Cupponi, Correspondant honoraire de l'Academie des Belles-Lettres, envoya en 1733. à M. de Boze l'empreinte d'une Cornaline antique gravée en creux, qui représente un Autel sur lequel est une tête, ou plutôt, un masque; à côté, &

& presque derriere, est la figure d'un homme courbé, appuyant sa tête, comme pour écouter. Sur le devant est une femme debout, & au bas de l'Autel, un petit Animal. L'explication qu'on en donne dans le neuviéme Tome des Memoires de l'Academie, convient parfaitement à un Dieu Penate qui rendoit des Oracles. Le Masque représente, ou le Dieu Pan ou Sylvain, ou quelqu'autre: l'homme qui prête l'oreille pour écouter, attend sa réponse : la femme qui est debout, semble être venue pour s'éclaircir ou sur quelque songe, ou sur quelqu'autre affaire qui l'inquiette : le petit animal, qu'on peut prendre pour un chien, ou pour un cabrit, est la victime destinée au sacrifice. On peut voir tout ceci plus au long, dans l'endroit que je viens de marquer.

Il est constant qu'il n'y a point eu de Peuple idolâtre, où la superstition pour les Dieux Penates ait été portée si loin que parmi les Romains, quoique presque toutes les Nations les ayent eu en grande vénération (*a*), comme les Grecs, les Egyptiens, les Pheniciens, les Chaldéens. Il y a apparence que ce culte

(a) *Et toto quippe mundo, & locis omnibus, omnium vocibus, fortuna sola invocatur.* Plin. l. 1.

avoit été apporté à Rome par les Phrygiens. Virgile nous apprend qu'Enée eut grand soin d'emporter avec lui les Dieux Penates (*a*), suivant l'ordre qu'il en avoit reçu des Destins par la bouche d'Hector (*b*).

Ces Dieux Phrygiens adoptés avec grand respect par les Romains, que rien ne flattoit tant que l'idée qu'ils avoient de descendre d'Enée & de Venus sa mere, furent placés dans un Temple près du Marché. Voici la description qu'en fait Denys d'Halicarnasse (1). « C'étoit, » dit-il, deux jeunes hommes assis, ar- » més chacun d'une pique, & la sculptu- » re en étoit très-ancienne. Nous avons » encore, ajoute cet Auteur, plusieurs » autres Statues de ces Dieux dans de » vieux Temples, qui sont toutes en » habit militaire ».

(1) Liv. 1.

Le feu sacré ou Vesta, qu'emporta aussi avec soi Enée, étoit sans doute le plus distingué des Dieux Penates (*c*), puisqu'après qu'Hector lui eût recommandé ces Dieux, il s'approche lui-même du sacré foyer, & en retira les bande-

(a) *Ilium in Italiam portans, victosque Penates.* En. l. 1.

(b) *Sacra suosque tibi commendat Troja Penates :*
Hos cape fatorum Comites, his mœnia quære. Ibid.

(c) *Sic ait, & manibus vittas, Vestamque potentem*
Æternumque adytis effert penetralibus ignem. Æn. l. 2.

settes de Vesta, & le feu qui y brûloit. Si nous en croyons Varron cité par Macrobe (1), Dardanus avoit apporté d'abord ces Penates Phrygiens dans l'Isle de Samothrace, & Enée les transfera ensuite de Troye dans le Pays Latin.

Dieux d'Occident. L. III. C. XII.

(1) Sat. l. 3. c. 4.

Je dois dire aussi que les Idoles que Jacob emporta de la maison de son beau-pere Laban, & que l'Ecriture-Sainte appelle du nom de *Theraphim*, étoient des Dieux Penates, dont le culte passa dans la suite en Phrygie, de-là en Grece & en Italie; c'est-là sans contredit leur véritable origine.

Ajoutons enfin qu'on croyoit apparemment dans le Paganisme, que les maisons n'étoient pas suffisamment gardées par les Lares & par les Penates, puisqu'on avoit encore d'autres Dieux pour avoir soin des portes, des clefs & des gonds, sur quoi on peut consulter ce que j'en ai dit en parlant du progrès de l'Idolâtrie (2).

(2) T. I. L. 3.

Fin du Tome IV.



